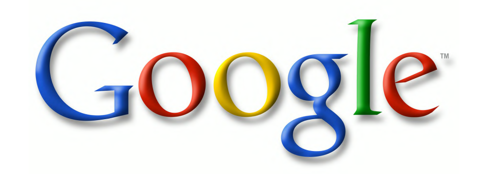


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

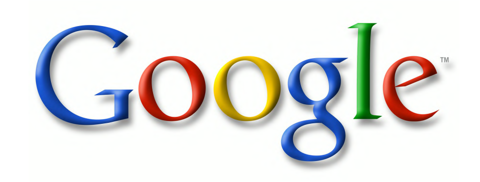
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

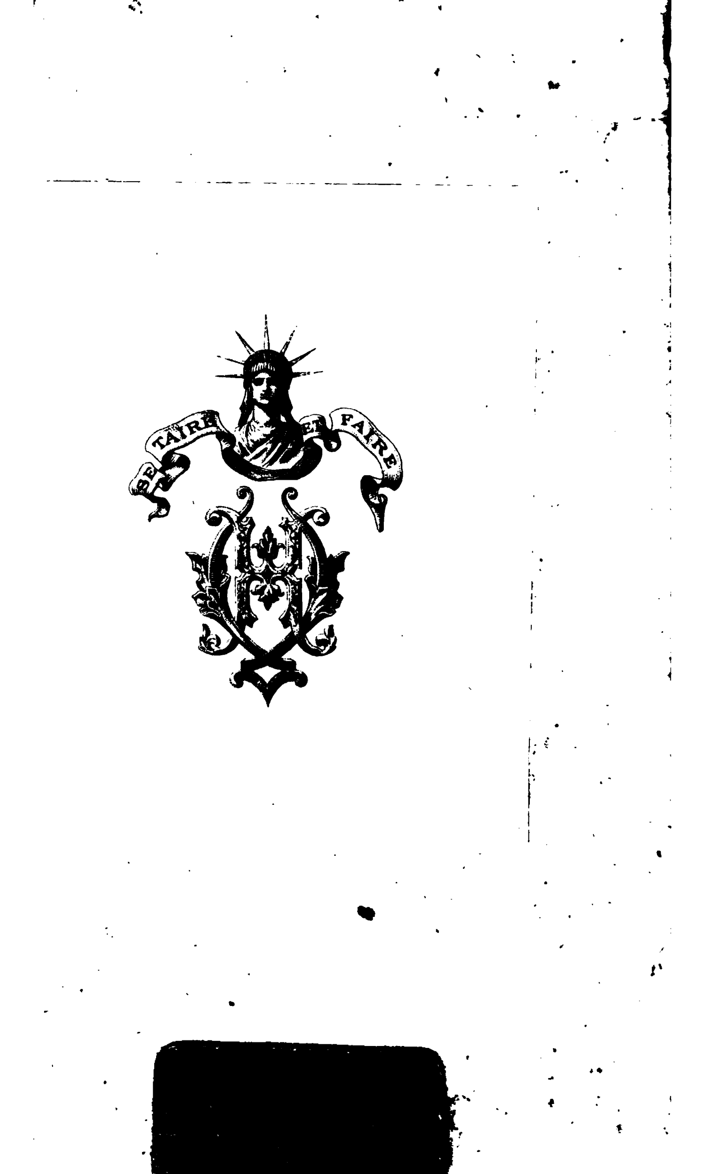
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

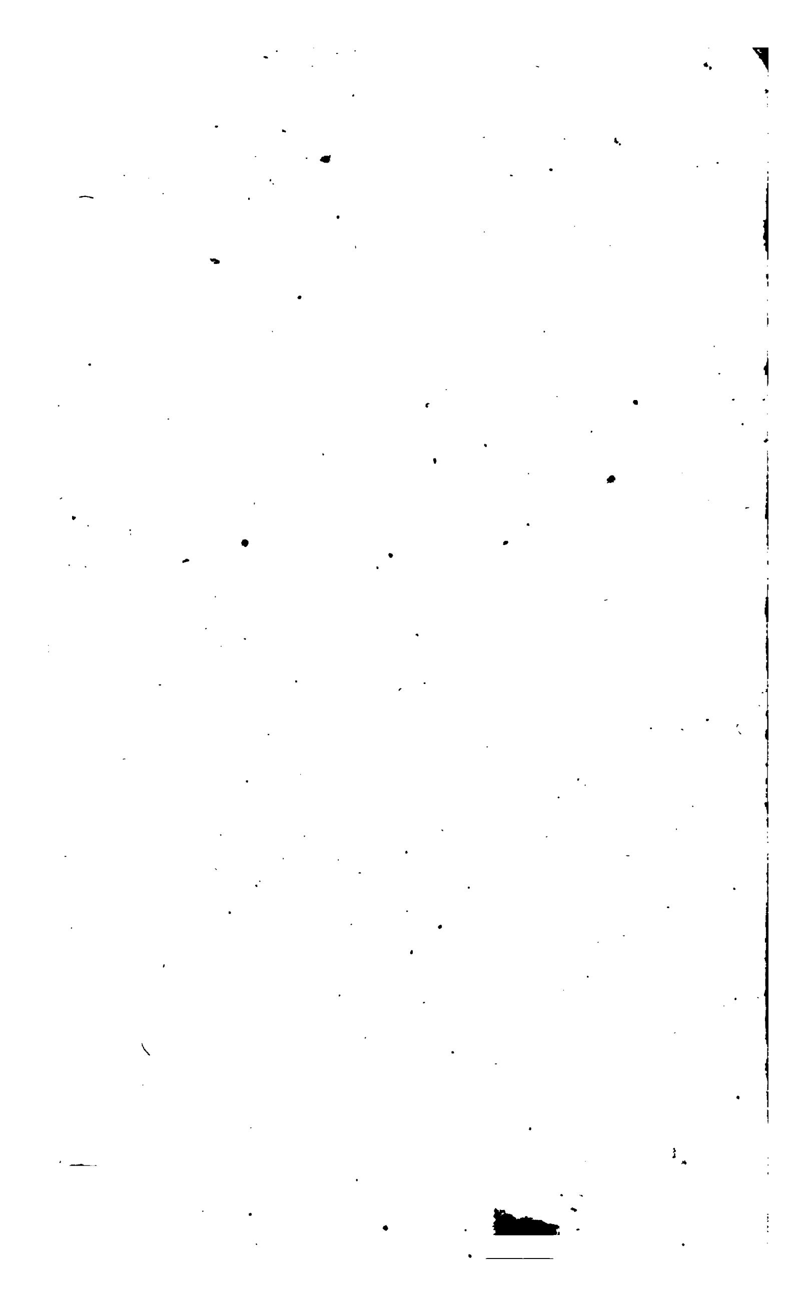
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


SE TAIRE ET FAIRE

DB
924
.S123



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE HONGRIE.

TOME PREMIER.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE HONGRIE,

DEPUIS la premiere invasion des Huns, jusqu'à nos jours.

Claude Louis Michel
PAR M. DE SACY, Censeur Royal, Membre de l'Institut Royal d'Histoire de Gottingen, des Académies de Caen, d'Arras, &c.

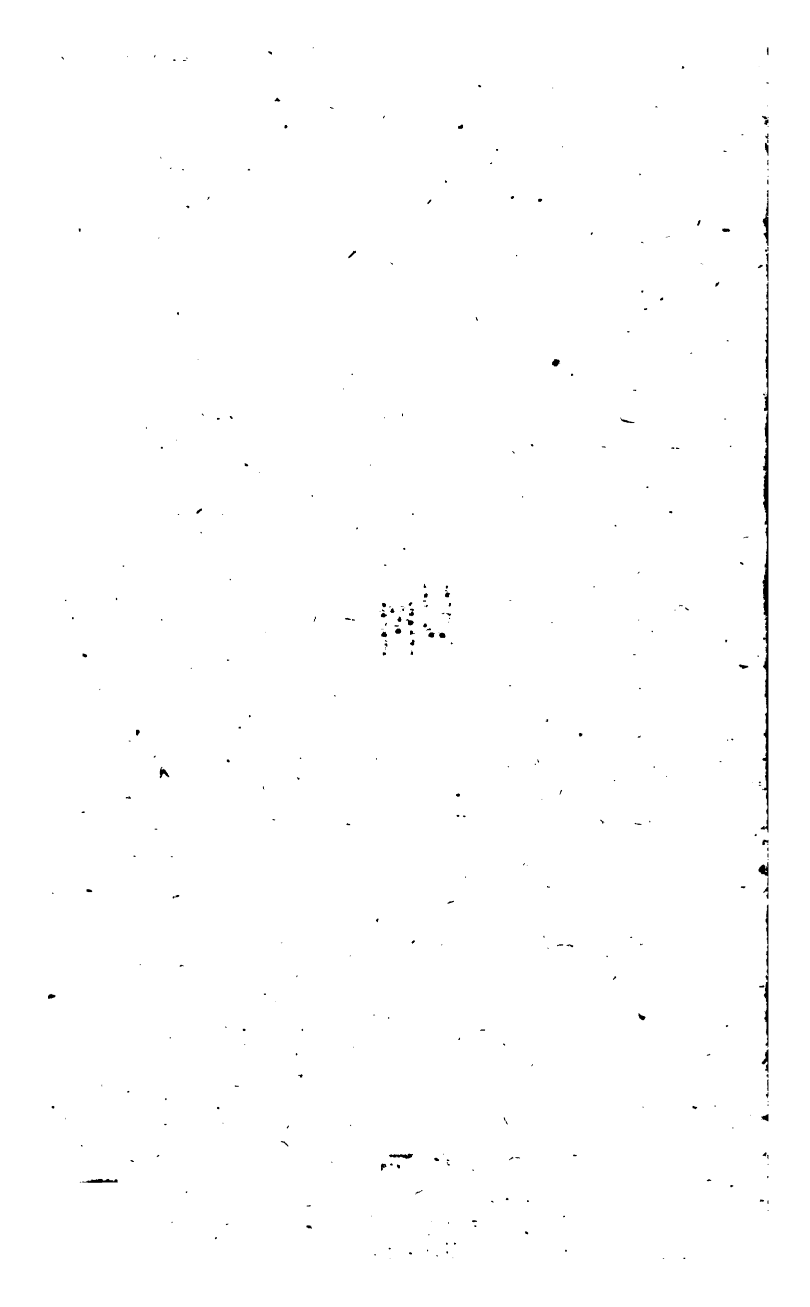
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

L'HISTOIRE de la patrie doit être ſans doute la premiere étude du citoyen. Un penchant naturel le porte à connoître tout ce qui l'environne, à ſe retracer les différentes ſcenes qui ont illuſtré le théâtre, où le haſard de la naiſſance l'a placé. Mais s'il ne promene pas ſes regards au-delà des frontieres du pays qu'il habite, il n'aura qu'une connoiſſance im-

426428

parfaite des hommes; & les appréciant tous par ceux qu'il a vus, il commettra autant d'erreurs, qu'il portera de jugemens sur les nations étrangeres. Les voyages sont devenus une partie de l'éducation; l'histoire des peuples éloignés n'est pas moins nécessaire; elle peut même suppléer à ces courses dispendieuses, où l'on porte plus de curiosité que de philosophie, où l'on est quelquefois plus jaloux de se montrer soi-même, que d'observer les autres. Tel auroit vu des hommes dans l'histoire, qui n'a remarqué dans ses longs voyages, que des statues & des tableaux. Un coup d'œil ne suffit pas pour approfondir le caractere & les mœurs

d'un peuple poli. Les Sauvages montrent leur ame nue, ainsi que leurs corps ; mais l'extérieur apprêté des nations civilisées, est une enveloppe que les regards de l'observateur ne percent pas sans peine. Chaque peuple de l'Europe a son carnaval perpétuel comme les Vénitiens ; il ne paroît point sans un masque qu'il faut lever, pour voir sa physionomie : le lui ôter est le travail de l'historien, qui ne juge les hommes que d'après leurs actions, & non d'après leurs discours ; qui ne prend point les manieres d'un peuple pour son caractere ; qui, après un examen de plusieurs années, apprécie une nation sur laquelle un jeune voyageur ose prononcer en courant ;

qui enfin saisit les rapports qu'elle peut avoir avec des peuples qui habitent une autre extrémité de la terre.

La distance des lieux affoiblit, il est vrai, l'influence d'un peuple sur un autre, mais elle ne la détruit pas entiérement. Placés aux deux extrémités de l'Europe, les Hongrois & les François sembloient ne devoir jamais se rapprocher. Cependant, le souffle de la guerre, en les entraînant loin de leur patrie, leur apprit il y a plus de trente ans, combien il étoit nécessaire de se connoître pour se combattre. Les hommes que la distance effraie, lorsqu'il s'agit de se communiquer leurs biens, leurs lumieres,

ne ſavent que trop la franchir, lorſqu'il s'agit de s'entr'égorger. C'eſt à l'école des Hongrois ; comme à celle des Turcs & des Allemands, que les Berwick, les Villars étudierent l'uſage qu'on pouvoit faire des Partiſans, troupes juſqu'alors peu connues en France. Peut-être, quand les préjugés de l'habitude ſeront extirpés, peut-être apprendrons-nous d'eux que les chariots, attirail incommode dans nos armées, peuvent former autour d'un camp un rempart impénétrable. Nous leur avons enſeigné la maniere d'adminiſtrer la juſtice, & ils ont ſubſtitué à leurs loix abſurdes & barbares, qui dégradoient l'homme, quelques-unes de nos loix imparfaites,

qui, du moins, ne l'aviliffent pas. C'eft au fond de la Hongrie, que Louis XIV, fur la fin défaftreufe du plus beau des fiecles, chercha un homme de génie, qui fît une diverfion utile à fes deffeins, & qui occupât fes ennemis, prêts à l'accabler. Les peuples les plus éloignés ont donc des rapports entr'eux; & fouvent, d'un pole à l'autre, ils fe trouvent liés par la chaîne des événemens. Ils intéreffent le politique par la diverfité de leurs intérêts, de leurs richeffes; le philofophe, par celle de leurs caracteres.

Celui d'un peuple libre eft plus marqué, que celui d'une nation qui vit fous un fceptre héréditaire; qui a vu le monarque, a

vu les ſujets qu'il gouverne. Le caractere national n'eſt qu'un reflet du ſien. La cour ſuit l'exemple du maître ; la capitale s'empreſſe d'imiter la cour, & l'eſt bientôt elle-même par les provinces. Aſſis ſur le trône de ſes peres, le roi ne craint point de changer les uſages ; d'attaquer de front les préjugés, parce que ſon trône inébranlable eſt à l'abri des révolutions. Dans un royaume électif, au contraire, le prince a reçu des loix de ſes ſujets, avant de leur en donner. Sa royauté n'eſt, pour ainſi dire, qu'un bail dont les électeurs ont dicté les conditions ; mille révolutions fameuſes, dans ces ſortes d'états, lui apprennent que le peuple réclame

quelquefois ce qu'il a donné, & qu'un cri de révolte suffit pour le faire descendre du trône, comme il n'a fallu qu'un cri de joie pour l'y faire monter. Il sait que la nation, jalouse de ses usages, de ses opinions, trouve, dans les changemens les plus légers, un prétexte pour en faire de plus grands, en se donnant un nouveau maître. D'ailleurs, s'il veut qu'elle place sur la tête de ses enfans un diadême qu'elle peut leur refuser, il faut qu'il caresse ses goûts; & il ne peut les caresser, qu'en les imitant: il faut qu'il devienne, pour ainsi dire, leur courtisan, &, qu'attentif à leur plaire, il n'ait d'autres penchans que les leurs. Par-là, le ca-

ractere national se transmet dans toute sa pureté, de générations en générations. C'est peut-être le seul avantage de cette forme de gouvernement, qui d'ailleurs est la source de mille maux.

L'institution des empires électifs étoit sans doute la plus belle dans la spéculation; on vouloit donner la couronne au plus vertueux, mais la crainte la décerna au plus fort, l'avarice la vendit au plus prodigue: de-là les brigues, les factions, les guerres civiles, tous les désastres & tous les crimes. Par-là, des contrées dont la fécondité, aidée par l'industrie du cultivateur, auroit suffi à la subsistance de plusieurs nations, sont devenues des déserts

incultes, arrosés du sang des hommes, qui ne leur devoient que le tribut de leurs sueurs. Lorsqu'en Pologne on proposa de rendre la couronne héréditaire, pour mettre un terme aux maux dont la patrie étoit déchirée, pour prévenir les troubles qui précedent & qui suivent les élections, un palatin s'écria : *Malo periculosam libertatem, quàm tranquillum servitium.* Ce mot est grand, sans doute, mais ce n'est qu'un mot; & l'expérience a démontré, que, dans les royaumes électifs, le choix de la nation se rapprochoit du cours ordinaire de la nature, & qu'il couronnoit, comme elle, tantôt un prince qui honoroit sa dignité, tantôt un prince qui avoit

besoin d'être honoré par elle. Cette liberté de se choisir un maître, n'a donc pas plus d'avantages que la contrainte d'adopter celui que le droit d'hérédité nous a donné. Mais elle a de plus grands périls; & si des exemples, récens & mémorables, ne suffisoient pas pour démontrer cette vérité, les annales de la Hongrie en convaincront tout lecteur sensé, qui ne mettra point sur ses yeux le bandeau du fanatisme républicain.

C'est cependant ce fanatisme qui a produit la plupart des grandes scenes qui intéressent dans l'histoire; c'est cet amour de la liberté, plus puissant que celui de la gloire, qui exalte l'hom-

me par l'oubli de ſoi-même, qui l'éleve quelquefois juſqu'au-deſſus des loix de la nature; c'eſt lui qui précipite Curtius dans l'abyme, & qui, plus étonnant encore, envoie les fils de Brutus à l'échafaud par l'ordre de leur pere; c'eſt lui qui arme les reſtes épars d'un peuple détruit, pour venger une patrie qui n'eſt plus; c'eſt lui qui fait préférer au républicain un déſert inculte & couvert de cendres, où, ſous quelques débris, il croit qu'habite encore la liberté, à des champs féconds & rians, cultivés ſans crainte à l'abri d'un trône héréditaire; c'eſt lui enfin qui, parmi les horreurs des combats & des ſieges, entraîne

des héroïnes sur les pas des héros. Nulle contrée de la terre n'a été aussi féconde en amazones que la Hongrie. On a vu dans ce Royaume l'amante, sans autre parure qu'un casque, guider son amant dans le chemin de la gloire; l'épouse marcher au péril d'un pas égal avec son époux; la mere envoyer son fils à la mort, & mourir comme lui, après l'avoir vengé. Que seroit l'histoire, sans ces désastres, sans ces catastrophes, sans ces scenes sanglantes? Malheureux historiens, c'est aux maux de l'humanité que nous devons le charme qu'on trouve à parcourir nos livres. Eh! plût au ciel que l'histoire cessât d'être intéressante, qu'elle n'of-

frît plus que le tableau froid & uniforme des peuples occupés de leur bien-être, oubliant la gloire des armes, pour celle de faire fleurir les arts, & que dans les siecles futurs, on n'eût plus d'autres révolutions à écrire, que celles de l'esprit humain! Un écrivain célebre a dit: qu'un peuple ne commençoit à être connu, que lorsqu'il cessoit d'être heureux & sage; & par une conséquence nécessaire, les Hongrois n'ont été sages & heureux, que lorsqu'ils ont renoncé à ce fantôme de liberté, pour lequel ils avoient tant combattu, lorsqu'ils ont reçu un joug qu'ils avoient tant détesté. Ils ont gagné en bien-être ce qu'ils ont perdu en cé-

lébrité : mais jusqu'à cette époque, combien de révolutions ont changé la face de cet état ; combien de flots de sang répandu pour cette liberté, qui n'étoit que le droit de choisir ses chaînes !

Cette liberté même n'étoit point celle de la nation : les nobles seuls en goûtoient les douceurs, au prix de leur repos. Eux seuls formoient la république ; les autres Hongrois n'étoient que des especes d'animaux domestiques, tremblans sous le sceptre de leur seigneur, qui les vendoit avec sa terre, comme les arbres dont elle étoit couverte.

On verra quelle fut l'origine de la servitude en Hongrie, comment ces chaînes s'appésan-

tissant, s'étendant de race en race, envelopperent enfin la nation presque entiere. Tous les peuples, les Sauvages même, qui se rapprochent le plus de la nature, ont eu des esclaves; & si la tyrannie pouvoit cesser d'être injuste en devenant générale, on pourroit dire qu'il fut un temps où l'on pouvoit, sans crime, asservir son semblable, l'acheter ou le vendre. Platon, le sage Platon lui-même, ne permet pas à un esclave, attaqué par un homme libre, de se défendre contre lui; & la raison qui lui dicta tant de belles loix, ne lui fit point appercevoir l'odieuse absurdité qui lui étoit échappée.

Les serfs, en Hongrie, comme

dans les autres contrées, étoient l'objet des dédains de leurs seigneurs. On les regardoit comme des êtres vils, & dignes de leur sort. C'est ainsi que les hommes, par une convention unanime, renversent quelquefois totalement les idées. Maître de la personne des autres, le plus fort veut l'être aussi de leurs opinions; il leur ordonne de croire comme il leur ordonne d'agir, & souvent il est doublement obéi. Mais citons un moment, au tribunal de la raison, & le maître & l'esclave. L'un ôte à son frere le premier de tous les biens de l'homme, le plus incontestable, celui qu'il tient le plus immédiatement de la nature, la liberté; il l'attache

à une terre, dans l'origine usurpée; il le compte au nombre des troupeaux qui y pâturent, ou des bœufs qui la cultivent; il s'oppose au penchant qui lui a montré, loin de cette terre, une compagne formée pour lui; enfin, après avoir dévoré, au sein de la mollesse, le fruit des travaux de ce malheureux, il le force à prodiguer son sang pour ses querelles. L'autre, cédant à la force qui pese sur lui, courbe sa tête sous le joug, couvre la terre de fruits qu'il ne recueillera pas, respecte, comme un droit, ce qui n'est qu'un abus, & se fait un crime de fuir loin de ses maîtres ou de les tromper, en leur dérobant les productions de son

industrie. Lequel des deux mérite l'indignation du sage? Sa pitié sera sans doute pour le foible opprimé ; mais quels sentimens aura-t-il pour l'injuste oppresseur? Il est vrai que la servitude produit nécessairement la crainte, & que cette passion ôte à l'ame l'usage de ses plus belles facultés: mais cette dégradation même ne fait voir qu'un malheur de plus dans l'esclave, un attentat de plus dans le maître. Je sais que, dans l'origine, les premiers auteurs d'une famille, frappés du glaive des loix, ont pu se voir ôter la liberté par la même puissance qui avoit le droit de leur ôter la vie. Mais leur innocente postérité a-t-elle dû être enveloppée dans leur châtiment! Les

maux sont-ils un héritage comme les biens! S'il est permis au citoyen de refuser le patrimoine que son pere lui a transmis, ne peut-il de même rejetter les chaînes qu'il lui a laissées! La loi qui dégrade un noble coupable, s'étend, il est vrai, jusques sur ses descendans : mais elle ne leur ôte qu'un don de la patrie, qu'elle pouvoit réclamer ; & la loi qui ôte la liberté au fils d'un esclave, lui ôte un don de la nature, qu'il n'avoit pas lui-même le droit d'aliéner.

Dans la plupart des royaumes héréditaires, en France, en Angleterre, en Espagne, la servitude a été abolie par degrés; elle subsiste encore dans toute sa rigueur

gueur, sur-tout en Pologne. En Hongrie, en Boheme, elle n'est devenue moins affreuse que depuis que ces deux couronnes ont cessé d'être électives. Cette observation justifie encore la préférence que les plus sages politiques ont donnée aux états héréditaires, & leur plus grande conformité avec le droit naturel. Dans les royaumes électifs, chaque noble est un petit souverain, qui se fait de sa terre un état despotique; & qui, pourvu que le produit de sa culture suffise à l'entretien de sa famille, s'inquiete peu si l'excédent de ce même produit peut concourir au bien général du corps politique. Le monarque

au contraire, regardant comme ſa propriété, les états qu'il a reçus de ſes aïeux, tend toujours à en accroître la valeur intérieure, lorſqu'il ne peut l'étendre davantage par des conquêtes. Or la ſervitude arrêteroit les progrès de la richeſſe nationale, en arrêtant les progrès des arts. On ſent aſſez quelles entraves elle donne à l'induſtrie; que le cultivateur, qui n'a point le choix de la terre, ne cultive qu'à regret le champ dont on lui fait une priſon; que l'artiſan qui ne peut parcourir ſa patrie pour s'éclairer, réduit à ſes ſeules lumieres, ne peut perfectionner ſes connoiſſances; & que tous deux ne travaillant

que pour un maître, bornent leurs desirs à soutenir leur débile existence, & à payer le tribut. Jaloux de son autorité exclusive, le souverain ne peut souffrir cette multitude de rois subalternes qui lui font ombrage. L'autorité qu'ils ont sur leurs serfs, lui semble un larcin fait à la sienne. Il est donc intéressé à rendre la liberté à ses sujets, s'il veut régner seul. Il ne l'est pas moins à encourager la population; c'est un moyen d'étendre sa domination, sans en reculer les limites. Un homme de génie a dit, il est vrai : « il » n'importe pas qu'il y ait beau» coup d'hommes, mais que ceux » qui existent soient heureux ».

Ce principe seroit juste, s'il n'y avoit sur la terre qu'une seule société politique, ou que chaque état, occupé de son propre bonheur, ne songeât point à troubler celui des états voisins. Mais tous les peuples se trouvant dans un état perpétuel d'attaque & de défense, le royaume le moins peuplé devient la proie de la nation la plus nombreuse. Or la servitude est le fléau de la population. En France, en Angleterre, en Espagne, les enfans sont la richesse de leur pere. En Pologne, en Hongrie, ils sont la richesse du seigneur. Eh! quel intérêt peut avoir un esclave à se reproduire dans d'autres es-

claves comme lui ! C'eſt perpétuer ſa ſervitude au-delà même du tombeau, & refuſer, pour ainſi dire, le bienfait de la mort, qui devoit l'affranchir pour toujours. D'ailleurs, ſi les bornes de la glebe ſont étroites, le ſeigneur eſt intéreſſé lui-même à ne pas multiplier des eſclaves, dont la ſubſiſtance lui feroit onéreuſe.

Mais ſans parler de la ſervitude, ſans parler des ravages des Tartares, fléau périodique, qui de ſiecle en ſiecle venoit déſoler la Hongrie, & ne laiſſoit qu'autant d'hommes qu'il en falloit pour leur donner une génération nouvelle à détruire dans le ſiecle ſuivant, il exiſte

une autre cauſe du peu de progrès de la population dans cette contrée.

De vaſtes forêts la couvrent ; d'immenſes prairies, où l'œil s'égare de toutes parts, offrent aux beſtiaux les plus gras pâturages. Mais cette richeſſe naturelle n'exige point de culture ; un paſteur oiſif veille ſur un troupeau nombreux : les hommes ne trouvent, dans ces marais, ni travaux à entreprendre, ni ſalaires à recevoir. Or, l'art de multiplier les hommes, eſt celui de les occuper. Ce n'eſt point l'agriculture qui ſuit les progrès de la population, c'eſt au contraire la population qui ſuit ceux de l'agriculture. Appellez les hom-

mes au travail, montrez-leur la charrue toute prête, & le bœuf impatient d'ouvrir le sillon, alors vous les verrez naître en foule, & devancer, par des forces & une industrie précoces, le cours tardif des années: l'indigence ne sera plus un obstacle à la fécondité des mariages; les enfans, qui étoient le fardeau de leur pere, deviendront leurs trésors.

« C'est l'emploi que, dans de » certaines places, on peut faire » des hommes, qui les y rassem- » ble, dit un sage politique An- » glois (*a*); c'est en leur procu- » rant, pour leur travail, des

(*a*) Young. Arithmétique politique.

» salaires & des gains, qu'on peut
» les attirer & les retenir. On
» les verra se multiplier d'autant
» plus, qu'il y aura de salaires,
» & par conséquent des facilités
» de subsister. Sous quelque point
» de vue qu'on envisage la po-
» pulation, on sera toujours forcé
» de convenir qu'une nation sera
» d'autant plus nombreuse, qu'elle
» aura plus de richesse, ou plus
» de moyens d'occuper les hom-
» mes. La population a donc sa
» source dans l'emploi des hom-
» mes; par-tout où les salaires
» manquent, la population est
» foible: elle est florissante où les
» richesses abondent. L'abondan-
» ce des hommes n'est point
» la cause, mais bien l'effet des

» richesses nationales. L'accroisse-
» ment ou la diminution de ces
» richesses, rendra un peuple plus
» ou moins nombreux. A défaut
» de richesses, on a moins de
» salaires à donner, moins de
» travaux à entreprendre, & par
» conséquent, moins de moyens
» de faire subsister les hommes.
» Le travail crée donc en quel-
» que sorte la population ».

Un ministre qui feroit transformer en terres labourables ces vastes prés de la Hongrie, où la nature travaille seule sans le secours de l'homme, & le laisse dans un repos funeste à sa reproduction, verroit croître sous ses yeux une génération nouvelle & nombreuse. L'exemple des An-

glois & des Ecossois, nous apprend que cette étonnante métamorphose n'est point au-dessus des forces humaines. On voit maintenant dans la Grande-Bretagne de florissantes & laborieuses peuplades, habiter des lieux où la terre mobile & presque liquide autrefois, ne nourrissoit que les hôtes des marais.

Les forêts, ornement peu utile de la nature dans un état qui n'a point de marine, retraite trop sûre pour les brigands & les bêtes féroces, pourroient encore se changer en champs fertiles, en habitations riantes, où un peuple actif offriroit le spectacle de l'industrie & du bonheur, réunis dans le même asyle.

Les vignobles occupent encore moins les hommes que les champs labourables ; & malgré l'excellence des vins de Hongrie, les avantages qui résultent de l'accroissement de la population, méritent bien qu'on leur sacrifie quelques côteaux couverts de vignes.

En vain proposeroit-on d'y élever beaucoup de manufactures, pour y multiplier les hommes : quand le premier de tous les arts est négligé, il ne faut point accélérer les progrès des autres. Le luxe, utile chez un peuple nombreux, feroit un fléau dans un pays peu habité. On ne doit songer au superflu, que lorsque le nécessaire abonde : les manufac-

tures ne doivent recevoir que l'excédent de la population des campagnes ; & ce feroit un fyftême abfurde de peupler les villes, quand les champs font déferts. D'ailleurs, quels pourroient être les progrès des arts, dans une contrée dont plus de la moitié des habitans eft efclave ! La fervitude rend l'homme ftupide ; le maître eft intéreffé à le tenir plongé dans cette ignorance qui lui cache fes droits, & la grandeur de fon être : elle éteint même dans fon cœur jufques à ce feu martial dont tous les hommes ont reçu quelqu'étincelle, & qui anime également le prince & le dernier de fes fujets.

Les Hongrois, il eft vrai,

se sont signalés par des prodiges de bravoure, qui leur ont obtenu un rang parmi les nations les plus belliqueuses. Mais la plupart de leurs guerriers étoient ou nobles ou *ingénus*. D'ailleurs, soit que la religion eût été dirigée par la politique, soit que le hazard des circonstances ait produit cèt effet, les nobles trouvoient dans la croyance de leurs serfs, de quoi les transformer en héros, & les relever, pour ainsi dire, de cette dégradation morale que produit l'esclavage.

C'est sur-tout contre les Turcs que leur courage s'est exercé. Les rois & les généraux avoient l'art de faire de ces guerres politiques, autant de croisades : mou-

rir de la main d'un infidele, c'étoit obtenir la palme du martyre : égorger un Musulman, c'étoit immoler une victime agréable au ciel. Les intérêts de la nation étant devenus les intérêts de Dieu même, un double motif excitoit le soldat à les soutenir, & le fanatisme échauffoit sa valeur. Les évêques marchoient à la tête des armées, promettant à leurs légions des indulgences sans bornes pour prix de la victoire. Le serf, sur leur parole, couroit à la mort qui devoit lui ouvrir les cieux, & le rendre l'égal du seigneur, dont il avoit été l'esclave sur la terre. C'est ainsi que le Vieux de la Montagne, quoique despote, quoi-

que tyran même, inſpiroit un courage héroïque aux hommes les plus vils, en leur perſuadant que la mort, lorſqu'on la recevoit pour obéir à ſon chef, n'étoit qu'un paſſage à une vie éternelle & délicieuſe. Auſſi, dans les guerres que les Hongrois eurent à ſoutenir contre des peuples Chrétiens, ils ne montrerent point cette même valeur qui les animoit contre les Turcs. Ils étoient des héros, lorſqu'ils attaquoient les Muſulmans; ils n'étoient que des ſoldats, lorſqu'ils ſe défendoient contre les Autrichiens. N'ayant alors que leur patrie à défendre, ils n'attendoient que d'elle le prix de leurs exploits: mais cette patrie, pro-

digue & reconnoiſſante pour les nobles, étoit avare & ingrate pour le payſan qui l'avoit ſervie. Il avoit prodigué ſon ſang pour l'affranchir du joug des puiſſances voiſines, & elle le laiſſoit gémir ſous celui d'un maître dur & altier. Tandis que courant de périls en périls, il la couvroit de ſon glaive contre les invaſions de ſes ennemis, elle oublioit de le couvrir lui-même du bouclier des loix contre les uſurpateurs. L'ancien code de Hongrie ſemble n'avoir été fait que pour outrager la raiſon, & légitimer le deſpotiſme des nobles. Les loix ſont toutes en leur faveur, & ne paroiſſent s'appercevoir de l'exiſtence du peuple,

que pour le frapper lorſqu'il eſt coupable. Dans les loix pénales, nulle proportion entre le crime & le châtiment; nulle diſtinction entre les fautes légeres & les grands attentats. L'infracteur de la loi du jeûne & de l'abſtinence étoit puni avec la derniere ſévérité, tandis que le meurtrier en étoit quitte pour quelques bœufs. S'il ne pouvoit les payer, il étoit condamné à perdre la vie ou la liberté, de ſorte qu'on ne puniſſoit pas ſon crime, mais ſon indigence. La plupart de ces loix ont été dictées par des princes plus pieux qu'éclairés, qu'on ne peut mettre au rang des grands légiſlateurs. Plus faits pour gouverner un dioceſe qu'un royaume, plus oc-

cupés du ſalut des ames que de celui de l'état, n'ambitionnant & pour eux-mêmes & pour leurs ſujets, que les biens d'une autre vie, ils dédaignoient de ſonger aux biens de celle-ci. La diſcipline religieuſe étoit preſque l'unique objet de leur attention; les loix civiles leur ſembloient peu dignes de leurs ſoins; & pourvu que les temples fuſſent remplis d'adorateurs, peu leur importoit que les campagnes & les villes fuſſent déſertes, que la propriété des hommes fût mal aſſurée, & que le commerce languît, ou plutôt qu'il n'y en eût pas. Les nobles étoient l'appui du trône, & c'étoit ſur eux ſeuls que ſe fixoit l'attention du gou-

vernement : ils la méritoient sans doute, & leur sang avoit coulé mille fois pour le maître qu'ils avoient choisi.

« On a vu, dit Montesquieu, » la maison d'Autriche travailler » sans relâche à opprimer la no- » blesse Hongroise ; elle igno- » roit de quel prix elle lui seroit » un jour. Elle cherchoit chez » ces peuples de l'argent qui n'y » étoit pas ; elle ne voyoit pas » des hommes qui y étoient. Lors- » que tant de princes partageoient » entr'eux ses états, toutes les » pieces de la monarchie, im- » mobiles & sans action, tom- » boient, pour ainsi dire, les » unes sur les autres. Il n'y avoit » de vie que dans cette noblesse

» qui s'indigna, oublia tout pour
» combattre, & qui crut qu'il
» étoit de sa gloire de périr &
» de pardonner ».

Tel est en effet son caractere; l'honneur fut toujours sa premiere loi. Après avoir disputé pendant deux siecles à la maison d'Autriche, les restes d'une liberté mourante, lorsqu'elle vit l'illustre Marie-Thérese implorer son secours pour elle & pour son fils, les armes tomberent de ses mains, & elle ne les reprit que pour placer son auguste souveraine sur le trône de ses aïeux, qu'elle avoit abhorrés. Il falloit que la Hongrie optât entre la domination Autrichienne & le joug Ottoman. Placée entre ces deux puissances,

ravagée tour à tour par l'une & par l'autre; inculte & sans arts, n'ayant point assez de bras pour la défendre, elle devoit succomber. La puissance de la maison d'Autriche s'accroissoit de jour en jour; les forces des Hongrois épuisées par les guerres, diminuoient en même proportion. Quelques esprits légers voterent pour l'empire Ottoman : ils ne songeoient pas que la différence de deux religions intolérantes les feroit vexer doublement par leurs maîtres, & comme sujets & comme Chrétiens; que les arts, qui sont la force & la splendeur des états, fleurissent peu sous l'empire du Croissant; que leurs vins délicieux, qui sont presque le seul

objet de leur commerce, ne pourroient être admis chez un peuple où c'eſt un crime d'accepter ces dons de la nature ; & qu'enfin le deſpotiſme de la maiſon d'Autriche, moins abſolu, moins capricieux, & ſur-tout moins cruel que celui de la cour Ottomane, reſpecteroit davantage les loix du royaume, & leur laiſſeroit du moins un fantôme de liberté, pour les conſoler de la réalité qu'ils avoient perdue.

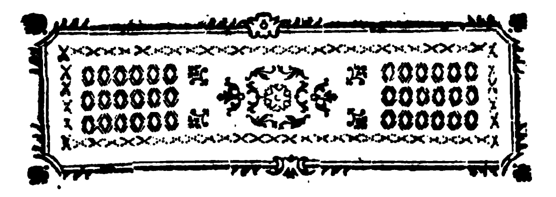
Le regne de Marie-Thérefe ſera, dans la Hongrie, l'époque d'une révolution ſemblable à celle que Pierre le Grand a faite en Ruſſie. Les arts utiles commencent à fleurir dans cette contrée ; les ſciences même y

ont répandu un demi-jour bienfaisant. Plus ce peuple s'éclairera, plus le joug Ottoman lui deviendra odieux, plus la domination Autrichienne s'affermira. Le serf porte ses chaînes avec moins de regret, depuis qu'il a dans sa puissante souveraine, un appui contre l'oppression. Le seigneur, plus tranquille, cesse de redouter ses esclaves en cessant de les vexer, & regne sans inquiétude, à l'abri d'un sceptre dont l'immense pouvoir en impose au peuple. Peut-être un jour la noblesse sentira qu'en rappellant tous les hommes à leur liberté primitive, le bonheur public, la force de l'état, les arts, le commerce, la population, l'a-

griculture, la dédommageront aſſez du ſacrifice qu'elle aura fait à l'équité, en affranchiſſant ſes eſclaves!



INTRODUCTION.



INTRODUCTION.

L'ORIGINE des Huns se perd dans la nuit des temps. Jornandès, historien aussi crédule que les Peuples dont il écrivoit les annales, résout ce problême avec cette ingénuité qui prouve autant d'ignorance que de bonne foi. Selon lui, Philimer, le sixieme des rois qui gouvernerent les Goths depuis leur sortie de la Scandinavie, trouva parmi les Scythes soumis à son empire, un nombre prodigieux de sorcieres. Il les bannit de ses états : des déserts affreux furent leur asyle : des esprits impurs vinrent les consoler dans leur solitude. Autant elles avoient inspiré d'horreur aux hommes, autant elles inspirerent d'amour aux démons. Les premiers Huns furent les fruits de ces alliances infernales. Cette fable ne sert qu'à montrer combien les Huns étoient re-

Jornandes, rer. Goth. c. XXIV.

doutés dans le temps où Jornandès écrivoit. Les historiens Hongrois n'ont rejeté cette absurdité, que pour lui en substituer d'autres : je vais prendre des guides plus sûrs & plus éclairés.

Hist. génér. des Huns par M. de Guignes.

Ce ne fut que dans le quatrieme siecle que les Huns furent connus en Occident. Il y avoit déjà plus de deux mille ans que cette nation étoit le le fléau de la Chine; elle couvroit un espace de plus de 500 lieues d'Occident en Orient, depuis le fleuve Irtis jusqu'au pays des Tartares Mantcheous. Elle occupoit trois cens lieues du nord au midi, étant bornée d'un côté par les monts Altaï, de l'autre, par ceux du Thibet, & par la grande muraille de la Chine. Ses fréquentes incursions forcerent les monarques Chinois à défendre la frontiere septentrionale de leurs états, par ce boulevard qui avoit 400 lieues d'étendue : éternel monument de l'infatigable industrie des Chinois, & de l'ambition effrénée de leurs avides voisins.

Histoire du Bas-Empire par M. le Beau.

Vers la fin du premier siecle de l'ere chrétienne, les Chinois, mauvais guerriers, mais bons politiques, surent diviser les Huns ; ils se liguerent avec ceux du midi, & chasserent ceux du sep-

tentrion. Ceux-ci s'enfuirent jusqu'aux sources du Jaïk, dans le pays des Baschkirs. Les historiens d'Occident ont donné à cette contrée le nom de grande Hongrie, parce qu'ils l'ont regardée comme le berceau des Huns. Peu s'en fallut qu'elle ne devînt leur tombeau. Bientôt assaillis par différentes hordes de Barbares, ils chercherent une nouvelle patrie, traverserent le Volga, entrerent dans la Sarmatie Asiatique, & traiterent les Alains comme on les avoit traités eux-mêmes dans le pays qu'ils avoient abandonné. Le mot ALAIN vient d'ALIN qui signifie montagne, parce que c'étoit le séjour ordinaire de ces peuples; mais les rochers les plus escarpés n'étoient point inaccessibles à la fureur des Huns. Les Alains étoient maîtres alors de tout le pays qui s'étend depuis les Palus-Méotides, jusqu'aux montagnes de l'Inde & aux sources du Gange. Moins féroces que les Huns, ils étoient aussi plus beaux & mieux faits. Toujours errans, le monde étoit leur patrie; des tentes leur tenoient lieu de maisons: ils ne connoissoient d'autres richesses que leurs troupeaux. Chez eux, toute mort naturelle étoit ignominieuse: il

Procop. de Bell. Goth.

Ammien. Marcel.

falloit mourir de honte ou d'un coup d'épée. Les chevelures des ennemis qu'ils avoient tués, ornoient les housses de leurs chevaux. Les Sauvages de l'Amérique septentrionale ont regardé de même les chevelures des vaincus comme les trophées les plus glorieux pour les vainqueurs. Les Alains adoroient une épée plantée au milieu d'un champ, sans doute parce que de tous les dieux, c'étoit celui qui protégeoit le mieux ses croyans. Une enceinte de chariots leur servoit de remparts contre leurs ennemis: cette manœuvre a été long-temps usitée chez les peuples du nord & du midi, même après l'invention de la poudre: en Pologne, en Russie, elle étoit connue sous le nom de *Tabor*.

L'expulsion d'un peuple tel que les Alains, doit donner une haute idée de la bravoure des Huns. Les vaincus ne s'enfuirent qu'après avoir vu périr leur chef, & avoir engraissé de leur sang la terre qu'ils quittoient: ils se disperserent. Les uns se retirérent dans les montagnes de la Circassie, & leurs descendans y subsistent encore aujourd'hui; d'autres s'établirent sur la rive occidentale du Tanaïs; un autre essain de ces fugitifs, après avoir erré long-

Jornandes, rer. Goth.

temps, se fixa vers les bords du Danube. Bornés à l'occident par le Tanaïs & les Palus-Méotides, les Huns ignoroient qu'il existât au-delà des terres à ravager & des peuples à détruire. Le hasard leur fit faire cette fatale découverte. Un bœuf poursuivi par des chasseurs de cette nation, se jeta dans les Palus & les traversa. Les Huns acharnés à sa poursuite, ne perdirent point sa trace : jusques-là ils avoient regardé les Palus comme une mer immense & profonde. Leurs chasseurs les détromperent ; à leur retour, ils leur rapporterent qu'au-delà des marais ils avoient trouvé un vaste pays, où la nature féconde prodiguoit sans efforts tous ses dons aux hommes & aux animaux. Il n'en fallut pas davantage à cette nation remuante, pour lui inspirer l'audace de franchir les Palus. Mais, avant de parler de cette émigration fameuse, je crois devoir donner une idée du caractere & des mœurs de ces barbares, qui jouerent un si grand rôle sur la scene du monde.

Les Huns, si terribles par leur courage, l'étoient même par leur figure. Les peres mutiloient le visage de leurs enfans par de larges incisions. Cette

Jornandes, ibid.
Amm. Marc.

cruauté les endurcissoit à la fois, & contre les maux dont ils devoient être les auteurs, & contre ceux dont ils pouvoient être les victimes. Elle les forçoit à dédaigner le soin de leur parure, leur donnoit un aspect redoutable, & ajoutoit à leur laideur naturelle en empêchant leur barbe de croître; ce qui a fait dire à Ammien Marcellin : *senescunt imberbes, absque ullâ venustate.* Ignorant l'usage du feu, des racines ou de la chair crue furent long-temps leur seule nouriture. Ils passoient leur vie sur leurs chevaux, & sembloient oublier que la nature leur avoit donné des pieds. Rien n'étoit beau dans leur personne, que leurs yeux vifs & ardens, où toutes les passions se peignoient en traits de flammes. Ils négligeoient même de porter la tête haute & la poitrine ouverte; stature que les autres nations belliqueuses ont toujours affectée.

Salvian de gutern. Dei.

Leurs chevaux légers à la course, hardis & fougueux dans les combats, étoient presque aussi hideux que les cavaliers. Les Huns fondoient sur l'ennemi en poussant des hurlemens affreux. Leur premier choc étoit terrible; mais leur bravoure se démentoit,

lorsque la résistance étoit longue. L'art des retraites leur étoit inconnu ; ils lançoient des fleches en fuyant comme en allant au combat. Dans les batailles rangées, une de leurs familles avoit le droit honorable de porter le premier coup. Avant ce signal, il étoit défendu de frapper. L'éducation des femmes étoit aussi dure que celle des hommes : elles cherchoient les périls, méprisoient la mort, & la recevoient à côté de leurs époux qu'elles égaloient en valeur. Quelques historiens ont célébré la bonne foi des Huns; d'autres ont détesté leur perfidie : du reste, extrêmes dans leurs passions, ils ignoroient les charmes de la pudeur, & les plaisirs d'une vie frugale. Ils supportoient gaiement la misere; mais ils ne savoient pas se modérer dans l'abondance. Ce ne fut qu'après avoir passé les Palus & fixé leur séjour dans la Pannonie, qu'ils emprunterent de leurs voisins quelques superstitions grossieres, dont ils se formerent un code religieux. Cependant ils avoient quelque idée de l'ame universelle du monde. Leurs chefs s'appelloient Tanjou *, de même que les Incas du Pérou prenoient le titre pompeux de fils du

* *Fils du Ciel.*

ſoleil. Quelques hiſtoriens ont paru douter ſi ces chefs étoient rois ou ſimplement généraux ; mais chez un peuple qui ne connoît d'autre profeſſion que les armes, le général, quelque nom qu'on lui donne, eſt véritablement roi. C'étoit près du Tanjou que les Huns s'aſſembloient pour délibérer ſur les grands intérêts de la nation. Lors qu'on avoit réſolu quelqu'expédition importante, un (1) hérault d'armes, tenant en main un glaive enſanglanté, parcouroit la contrée, & crioit : *ma voix eſt celle de Dieu ; rendez-vous au lieu qui vous eſt marqué, pour y conférer avec le reſte de la nation.* Ceux qui ne ſe trouvoient pas au lieu qu'on leur avoit indiqué, s'expoſoient aux peines les plus ſéveres. Dans les premiers temps, on leur fendoit le ventre avec un ſabre ; mais depuis on ſut punir le crime ſans priver l'état d'un ſujet utile. Les coupables furent condamnés à un eſclavage perpétuel, & qui devint héréditaire dans ces familles infortunées.

Nic. Olahi Arch. Strig. Hung.

Toutes les nations qui habitoient la rive occidentale du Tanaïs, paſſerent ſous le joug des Huns : de ce nombre furent les Alains Tanaïtes. Les

Ann. 376.

Georg. horn. hiſt.

vaincus grossirent l'armée des vainqueurs. Ceux-ci, sous la conduite d'un chef intrépide, nommé Balamir, vinrent fondre sur les terres des Ostrogoths. Ces peuples étoient alors gouvernés par Ermenrick, prince si célebre par ses exploits, qu'on l'avoit surnommé l'Alexandre du nord. Il touchoit alors à sa cent-dixieme année. La nature sembloit n'avoir reculé le terme de ses jours que pour le rendre têmoin des malheurs de son pays. Ce vieillard vénérable, apprenant qu'une multitude innombrable de brigands venus de la Scythie, couvroit les frontieres de son empire, ne put soutenir l'idée de cette dévastation : la douleur le conduisit au tombeau. Vinithaire ou Vithimir qui lui succéda, fit la guerre avec différens succès; il sut gagner une partie des Huns, qui ne connoissant point les noms sacrés d'honneur & de patrie, ne rougirent pas de porter les armes contre leurs compagnons. Le brave Vinithaire perdit la vie dans un combat près de la riviere d'Erac : il laissoit un fils foible enfant, qui loin de venger les malheurs de la patrie, étoit à peine dans l'âge de les sentir. Alathée & Saphrax, guerriers braves

Jornandes, rer. Goth.

& expérimentés, à qui on avoit confié le ſoin de l'état pendant la minorité du jeune prince, ne crurent pas qu'il fût poſſible de s'oppoſer aux ravages des Huns : ils aimerent mieux aller à la tête de toute la nation chercher une autre patrie. Ils paſſerent le Boriſthene, & s'arrêterent dans la contrée où eſt actuellement le Palatinat de Podolie. Athanarick, roi des Viſigoths, prévit bien qu'il alloit avoir ſur les bras toutes les forces des Huns, & ſe prépara à les recevoir. Il s'étoit retranché ſur les bords du Nieſter; mais les Huns paſſerent le fleuve à la faveur des ténebres, ſurprirent les Viſigoths dans leur camp & en firent un horrible carnage. Athanarick ſe retira dans les montagnes avec les débris de ſon armée. Ce prince, pendant que ſes ennemis s'arrêtoient à partager ſes dépouilles & à conſumer les vivres qu'ils avoient trouvés dans ſon camp, fit, à l'exemple des Chinois, conſtruire un immenſe retranchement entre le Hieraſſus * & le Danube. Les Huns qui avoient tant de fois eſcaladé le boulevard de l'empire Chinois, n'oſerent inſulter celui-ci, parce que les Viſigoths étoient encore mieux défendus

Ammien. Marc.

* *Le Pruth.*

par leur propre bravoure que par leurs murailles.

Au bruit des victoires des Huns, une terreur générale, accrue à chaque instant par des récits fabuleux, se répandit dans l'Europe & parvint jusqu'aux colonnes d'Hercule. Une partie des Visigoths abandonna les drapeaux d'Athanarick : on vit en un moment une infinité de barbares se précipiter les uns sur les autres, & s'avancer vers la Thrace : ils s'arrêterent sur le bord du Danube. Les officiers de l'Empire qui commandoient en Thrace, s'avancerent sur l'autre rive pour leur disputer le passage : ils furent saisis d'étonnement lors qu'ils virent cette armée composée de près de deux cens mille combattans, dans une posture humiliée & jetant des cris lamentables, demander qu'on lui accordât un asyle. Quelle idée durent concevoir les Romains du peuple belliqueux qui chassoit devant lui, comme de vils troupeaux, une des nations les plus vaillantes de l'Europe! L'empereur Valens, touché des malheurs des Visigoths, leur permit de s'établir dans la Thrace: ils furent bientôt suivis des Ostrogoths & de tous les peuples qui

habitoient au delà du Danube. Les provinces de l'Empire en furent inondées.

Les Huns resterent maîtres de tout le pays qui s'étend depuis le Caucase jusqu'au Danube. Après avoir respiré eux-mêmes & laissé respirer leurs voisins pendant quelques années, ils reprirent les armes, entrerent dans la Thrace, pénétrerent dans l'Illyrie orientale & disparurent à l'approche des troupes de l'Empire ; ils laissoient cette contrée dans la plus affreuse désolation : ces barbares qui détruisoient leurs ennemis sans les haïr, secouroient leurs alliés sans les aimer, & ne combattoient que pour combattre, vendirent aux Romains ces mêmes bras qu'ils avoient employés contre eux. Uldin, leur chef, ne rougit pas d'être dans l'armée Impériale le premier soldat de Stilicon : Radagaise avoit envahi l'Italie ; on marcha contre lui, son armée fut taillée en pieces ; & ce fut aux Huns que les Aigles Impériales durent en partie l'honneur de cette journée. Cet Uldin étoit déjà célebre par la défaite de Gaïnas roi des Goths, dont il avoit envoyé la tête à l'empereur Arcadius. Bientôt les Huns, par cette inconstance naturelle aux peuples belliqueux,

Ann. 404.

Philostorg. Lib. XII.

Ann. 405.

changent de parti ; ils rentrent dans la Thrace.

La jeunesse de Théodose II, les troubles d'une régence, la foiblesse de l'Empire promettoient à Uldin des conquêtes faciles. Mais son orgueil lui fit perdre les avantages que la fortune lui offroit. Il maltraitoit également & les vaincus & les soldats qui l'avoient aidé à vaincre : odieux aux Huns comme aux Romains, il se vit abandonné d'une partie de son armée. Sa retraite fut plutôt une déroute ; les Squirres, qui étoient venus du fond du nord pour partager avec les Huns les dépouilles des Romains, furent enveloppés & rendirent les armes. Le régent Anthenius pouvoit les faire massacrer ; il prit un parti plus doux & moins dangereux : il les fit disperser dans toute l'Asie, & détruisit cette nation sans détruire les hommes qui la composoient. Les Huns étoient affoiblis par la défection de leurs troupes & la dispersion des Squirres. Ils repasserent le Danube & demeurerent oisifs ; car les soins de l'agriculture étoient un repos pour eux, & ils ne connoissoient d'autres travaux que ceux de la guerre. Mais, à la mort d'Ho-

Ann. 408.

Ann. 425. norius, ils reparurent sur la scene : Aëtius leur fit embrasser le parti de l'usurpateur Jean contre Théodose. Ils combattirent pour lui comme ils auroient combattu pour l'Empereur. Cette guerre fut meurtriere : dans une bataille plusieurs milliers d'hommes périrent, sans qu'on pût décider lequel des deux partis étoit vainqueur. La fin tragique de Jean mit un terme à ces sanglans débats, il périt sur l'échafaud ; & les Huns qui s'étoient fait payer pour prendre les armes, se firent payer encore pour les quitter. Cependant, une de leurs hordes pénétra dans la Thrace sous la conduite de Rougas; ce barbare se flattoit d'entrer triomphant dans Constantinople ; il périt d'un coup de foudre avant d'exécuter ses menaces : son armée, que la peste avoit diminuée, évacua cette province, & y laissa le fléau qui l'en chassoit.

Philostorg. lib. XII.

Ann. 426.

Cependant les Huns n'étoient point encore maîtres de la *Pannonie* (2). Cette contrée offroit à leur avidité des trésors de toute espece ; les forêts étoient peuplées de gibier ; le poisson abondoit dans les rivieres ; les montagnes renfermoient dans leurs entrailles les trésors les plus précieux ; les plus

gras pâturages environnoient les marais, & les plaines étoient si fertiles, qu'elles exigeoient peu de culture. Tant de richesses avoient depuis long-temps excité les desirs des nations errantes. On les avoit vu chasser les premiers habitans, être chassées à leur tour par d'autres conquérans, qui devoient bientôt avoir le même sort. La Pannonie étoit alors habitée par un mélange de Lombards & d'Allemands. On ignore comment les Huns soumirent cette contrée: quelques écrivains prétendent qu'elle leur fut cédée par Aëtius; d'autres disent que les Romains, sous la conduite de Matrinus & de Détricus, s'avancerent sur les bords du Danube pour en défendre le passage; que les Huns traverserent le fleuve, à la faveur des ténebres, sur des outres enflées de vent; qu'ils surprirent les Romains; qu'ils les mirent en fuite; que ceux-ci, revenus de leur terreur, livrerent de nouveaux combats; qu'enfin, une victoire décisive livra toute cette contrée aux Huns. Ceux-ci éleverent une colonne de pierre ornée de trophées : le lieu où l'on voyoit ce monument de leur triomphe, fut appellé Kewehaza, & de-

Mag. Joh. de Twrocz. Chron. Hung. c. XI *&* XII. *Bonfin. Dec.* I. *lib.* III.

puis par corruption Keazo. Ils s'avancerent vers Tuln. Matrinus & Détricus résolus de tenter encore la fortune des armes, vinrent leur présenter la bataille. Les Huns, à la vue des Romains, jeterent des cris affreux, que soutenoit le bruit lugubre des tambours. Le combat s'engagea; les Huns triompherent encore, poursuivirent l'ennemi & le forcerent à soutenir un second choc. Matrinus, percé d'un coup mortel, tomba entre les bras de ses soldats, heureux d'expirer avant d'être témoin de la déroute de son armée. Détricus reçut une fleche, & la porta au sénat teinte encore de son sang; elle y fut exposée comme une preuve de sa valeur qui effaçoit la honte de sa défaite.

A peine les Huns furent-ils établis dans la Pannonie, qu'ils devinrent, pour ainsi dire, une milice Romaine. Aëtius avoit plus d'empire sur eux que leurs propres chefs; il les envoya contre les Bourguignons qu'ils exterminerent; contre les Goths qu'ils forcerent de lever le siege de Narbonne; mais enfin, ils furent vaincus par cette nation que la bravoure de Théodoric avoit ranimée. Rome se repentit bientôt d'avoir appellé dans ses états ces

dangereux auxiliaires; ils porterent le ravage dans les provinces de l'Empire: Rouas, leur chef, exigea de Théodose II une pension annuelle; & ce qui n'étoit d'abord qu'une solde payée par un maître à son esclave, devint un tribut payé par un vassal à son souverain. Rouas traita Théodose II avec plus de hauteur, qu'il n'eût osé traiter un de ses officiers. Il le menaçoit même de le renverser du trône, lorsque la mort fit évanouir ces projets audacieux. Mais il eut un successeur capable de les exécuter; c'étoit cet Attila dont le nom, après tant de siecles, excite encore une certaine horreur. Dans les dernieres expéditions, il avoit déja fait éclater cette bravoure féroce, cette tranquille fureur, ces talens destructeurs qui le firent surnommer *le fléau de Dieu.* On lui donna pour collegue Buda ou Bleda son frere. Un peuple belliqueux ne pouvoit faire un choix plus conforme à ses penchans. La nature leur avoit donné des talens, l'expérience leur en avoit appris l'usage. Mais Attila étoit si supérieur à son frere, que celui-ci n'avoit pas même le droit d'en être jaloux. Toutes les ruses de guerre lui étoient fami-

Priscus. reth.
Ann. 435.

lieres: il ſavoit cacher ſes deſſeins & prévoir ceux de ſon ennemi. Dans la chaleur de la mêlée, il conſervoit cette préſence d'eſprit qui décide du ſort des batailles; il avoit (3) le teint baſané, le regard farouche, les traits durs, la poitrine large, la taille petite, la tête groſſe, peu de barbe. Il étoit beau aux yeux des Huns.

Ann. 441. L'Empire ne s'étoit point encore relevé de ſes pertes; on en craignoit de nouvelles. Tout trembloit au ſeul nom des Huns, les légions étoient ſans courage; Théodoſe lui-même augmentoit par ſa frayeur celle des peuples qu'il auroit dû raſſurer. Il envoya des ambaſſadeurs pour demander que la paix fût confirmée: la conférence ſe tint à cheval à la maniere des Huns. Ceux-ci dicterent les conditions d'un traité auſſi honteux pour les Romains que les fourches Caúdines. Le tribut annuel de 350 liv. peſant d'or y fut porté à 700. Les Romains s'engageoient de plus à ne ſecourir aucun de leurs alliés, lorſqu'ils ſeroient attaqués par les Huns; à leur renvoyer, & les Huns transfuges qui avoient cherché un aſyle parmi eux, & les Romains priſonniers qui s'étoient échappés des mains des vainqueurs.

Les Huns ne pouvoient demeurer oisifs; leur jeunesse indolente pour les travaux domestiques, étoit infatigable pour ceux de la guerre. Attila & Bleda préféroient la gloire de vaincre des rois à celle de gouverner leurs sujets. Ils tournèrent les armes vers les bords du Pont-Euxin : c'étoit là qu'habitoient les Acatziri; la nation étoit divisée en différentes tribus soumises à différens princes. Une querelle élevée entre ces chefs livra toute cette contrée à Attila; il la donna toute entiere à son fils Ellac, & n'en excepta que le royaume du perfide Couridach, qui, trahissant la cause commune pour venger une injure particuliere, avoit appellé les Huns dans ces climats : ils rentrerent dans la Pannonie; mais, bientôt ils repasserent le Danube pour inonder la Thrace. Théodose se plaint de l'infraction du traité; on répond à ses plaintes par de nouvelles hostilités. Mais, tandis qu'Attila ravage les provinces, il demande les arrérages qui lui sont dus. Il veut qu'on lui envoie des ambassadeurs pour fixer à l'amiable de combien ce tribut doit être augmenté pour l'avenir : dans ces demandes le ridicule se mêle à l'injustice;

Attila veut se faire payer par les Romains, pour les égorger dans leurs foyers; tandis que l'Empereur délibere, la Mœsie & l'Illyrie sont conquises. Ce prince étoit alors occupé à faire la guerre à Genseric, roi des Vandales. L'irruption des Huns le contraignit de lui accorder une paix si avantageuse, qu'on auroit cru que Théodose lui-même l'avoit demandée. Il fit un autre traité avec Attila : les conditions en sont ignorées ; mais il est probable qu'elles furent encore plus onéreuses pour Théodose que les premieres.

Jornandes, rer. Goth.

Prosper.

Les Huns, après ces expéditions, allerent consommer près de leurs foyers les fruits de tant de brigandages. Cependant, la puissance de Bleda donnoit de l'ombrage au fier Attila ; les ambitieux regardent toujours un collegue comme un rival ; il l'assassina lui-même ou le fit poignarder par ses gardes : Callimaque prétend que le poison termina les jours de ce malheureux prince. Mais quel que fut l'instrument de ce crime, il est certain qu'Attila en fut l'auteur, & qu'il fit jeter le corps de son frere dans le Danube. Les états de Bleda furent le prix de ce parricide, & Attila fut proclamé

par tous les Huns. Son empire s'étendoit depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Baltique : les Huns n'étoient pas seuls soumis à ses loix ; les Gepides, les Sueves, les Alains, les Herules, les Sarmates, & plusieurs autres peuples avoient aussi reçu son joug.

L'immensité de ses états, le nombre de ses sujets, la force de ses armées l'avoient tellement enflé d'orgueil, qu'il envoya des députés aux empereurs Théodose & Valentinien, chargés de dire à chacun de ces princes (4) : *Le Roi mon maître & le vôtre vous ordonne de préparer un palais pour le recevoir.* Les Romains étoient forcés d'essuyer tous ces outrages que leurs ancêtres avoient autrefois prodigués au reste de l'univers. Les Huns reprirent les armes, lorsque l'épuisement des finances des Empereurs ne leur permit plus de faire de riches présens à ces barbares ; ils ravagerent l'Illyrie, la Thrace, la Dacie, la Mœsie, la Scythie & toute la Grece. Plusieurs généraux marcherent contr'eux ; mais les uns n'oserent tenter le combat, les autres furent vaincus. Ils demanderent la paix : Attila la leur accorda du ton dont un Juge accorde la grace d'un

Chron. pasch.

Ann. 447.

coupable en commuant son supplice. Théodose n'ayant pu vaincre ce barbare, résolut de le faire assassiner. Mais cette voie criminelle ne lui réussit pas mieux qu'une guerre légitime. La conspiration fut découverte : Attila joua le héros dans cette occasion, renvoya les assassins à Théodose, combla ses ambassadeurs de présens, & se contenta de mépriser leur maître.

Prisci. rhet. & soph. excer. de leg.

Ann. 450.

Theodose mourut peu de temps après; Marcien, son successeur, montra plus de fermeté contre les Huns : » *j'ai* » *de l'or*, disoit-il, *pour secourir mes* » *alliés, & du fer pour combattre mes en-* » *nemis* ». Attila qui connoissoit le courage & les ressources de ce prince, n'osa l'attaquer. Des conquêtes plus faciles attiroient les Huns en Italie. Valentinien III, empereur d'Occident, étoit un prince foible, endormi sur le trône, sans talent comme sans activité : il voulut forcer Justa-Grata-Honoria, sa sœur, à garder le célibat; telle fut la cause de la perte de l'Italie. L'amour & la haine étoient deux sentimens toujours extrêmes dans le cœur de cette princesse. L'aversion qu'elle conçut contre son frere, fut la premiere étincelle de l'amour qu'elle con-

çut pour Attila : elle cherchoit moins un époux qu'un vengeur. Quelque temps après qu'Attila fut monté sur le trône, elle lui avoit écrit : » Je te donne » ma main, viens la mériter en sou» mettant l'Italie «. Attila parut peu sensible aux offres de la princesse, quoiqu'il aimât les conquêtes aisées. Honoria, dédaignée par un roi, reçut un valet dans sa couche. Ce malheureux paya de sa tête des plaisirs qu'il n'avoit goûtés qu'en tremblant. Honoria ne perdit point de vue le roi des Huns ; elle lui fit de nouvelles avances, & lui envoya une bague comme un gage de l'union qu'elle contractoit avec lui. Attila se rendit enfin à ses instances ; il déclare la guerre à Valentinien, & réclame la moitié de l'empire d'Occident comme la dot de son épouse.

Ce n'étoit point l'amour qui mettoit les armes dans ses mains ; la manie des conquêtes étoit sa seule passion. Valentinien envoya au Roi des Huns un ambassadeur, homme éloquent, qui lui fit sentir le ridicule de ses prétentions. Attila signa la paix pour la violer plus sûrement ; il fit de grands préparatifs de guerre, & sut persuader à Valentinien qu'il les destinoit contre

Cassiod. l. 1.

Hist. crit. de l'établ. de la Mon. Fr. par l'Abbé Dubos, t. 1. l. 2.

Théodoric, roi de cette partie des Visigoths qui habitoit le Languedoc. En même temps il s'efforçoit de détacher ce même Théodoric de l'alliance des Romains, & partit à la tête de cinq ou six cens mille hommes de différentes nations. Idace & Isidore racontent que son arrivée fut annoncée par des prodiges sans nombre, & que toute la nature se bouleversa à l'approche de ce destructeur du genre humain. Il traversa la Germanie, parut sur les bords du Rhin, & tailla en pieces les Francs à la faveur des discordes civiles qu'excitoit entr'eux la succession de Clodion leur souverain. Il entra dans les Gaules; soit défaut de discipline dans son armée, soit que par des vues politiques il excitât lui-même l'insolence de ses soldats, ceux-ci commirent des désordres affreux dans quelques villes de l'Empire : les autres villes effrayées lui refuserent leurs portes. Ce refus qu'Attila desiroit fut le signal de la rupture. Vorms, Mayence, Treves, Besançon, Arras, & tant de villes florissantes furent livrées aux flammes, & les habitans ensevelis sous leurs ruines.

Idac. chron. ad. ann. 450. Isidor. hist. Goth. p. 65.

Cependant Aëtius rassemble des troupes

troupes dans les Gaules ; Théodoric, suivi de Thorismond & Théodoric ses enfans, & d'une multitude de Visigoths bien armés, vient se joindre aux Romains : des détachemens de toutes les nations de l'Occident grossirent encore le nombre des combattans ; & lorsque les deux armées se rencontrerent sous les murs d'Orléans, on vit un million d'hommes prêt à s'entr'égorger. Attila s'étoit déjà emparé de cette ville ; mais les ennemis le forcerent d'abandonner sa conquête, & Aëtius obtint le surnom *de Libérateur de la Loire.* Attila fit sa retraite : Aëtius le poursuivit, & les deux partis furent en présence dans la plaine de Châlons ou de Mauriac. Les circonstances de cette sanglante bataille ne sont guere mieux connues que le lieu où elle se donna. La veille de l'action générale, il y eut un choc particulier entre les Gépides & les Francs ; quatre-vingt dix mille hommes y périrent, & l'on appelloit ce massacre une escarmouche. Une puissance qui de nos jours perdroit un si grand nombre de soldats, seroit abattue sans espoir de se relever. Si on en croit ces récits, peut-être mensongers, cette boucherie ne fit qu'exciter les combat-

Ann. 451.

Sidon. Apoll. Greg. Tur. lib. 2.

tans à se signaler par un plus grand carnage. Les deux armées se déployerent dans la plaine, & se heurterent en poussant des hurlemens épouvantables. Deux cens cinquante ou trois cens mille hommes resterent sur le champ de bataille; on trouva parmi les morts le vieux Théodoric, qui, dans ce jour, avoit retrouvé toutes les forces de sa jeunesse pour combattre & mourir en guerrier. Malgré tant de sang répandu, l'action ne fut pas (5) décisive. Les Romains, il est vrai, jetterent des cris de victoire; mais Attila, incapable de flétrir la gloire de tant d'exploits par une fuite honteuse, rentra dans son camp. Il y fit élever un bûcher, résolu de s'y brûler tout vivant plutôt que de tomber entre les mains d'Aëtius & de servir d'ornement à son triomphe. Ce général voulut engager une seconde action; Attila sut l'éviter; Aëtius excita Thorismond & les autres princes qui s'étoient unis à lui, à retourner dans leurs états. On prétend que l'avarice lui avoit dicté ce conseil perfide, & que son but étoit de s'emparer de toutes les dépouilles qui étoient restées sur le champ de bataille. Attila n'avoit attaqué les

Jornandès, Greg. Tur. hist. lib. 2. Idacii chron.

Prosp. fast.

Gaules que pour tromper l'Italie. Dès qu'il vit les Romains affoiblis par la retraite de leurs alliés, il retourna dans la Pannonie & rassembla de nouvelles troupes. Son armée franchit les Alpes, & descendit dans cette contrée, qui jusqu'alors avoit donné des loix au reste du monde, mais dont l'empire ébranlé par plusieurs secousses, penchoit vers sa décadence. Le Roi des Huns porta les derniers coups à ce colosse. Aquilée fut la premiere ville dont la conquête flatta son ambition; elle étoit bien fortifiée. Ses citoyens aguerris conservoient encore l'antique vertu des premiers Romains. Ils étoient résolus de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie, plutôt que d'ouvrir aux barbares le chemin de Rome: leur défense fut si vigoureuse, qu'Attila fut sur le point de donner le signal de la retraite. Des historiens, peut-être un peu crédules, assurent qu'en cet instant il vit une cicogne dont le nid étoit placé au haut d'une tour, emporter ses petits les uns après les autres, & choisir un asyle dans un marais hors de la place. » Lâches, » dit-il à ses soldats, vous parlez de » retraite lorsque le ciel vous annonce

Ann. 452.

Jornandes Otto-Frisingensis.

» la victoire: ouvrez les yeux; suivez
» le vol de cet oiseau, sa tendresse
» prévoyante le forceroit-elle à em-
» porter ses petits, s'il ne pressentoit
» pas que la ville sera bientôt détruite
» jusques dans ses fondemens »? L'es-
poir d'une prompte conquête ranime
les forces de son armée; on jette dans
les fossés une grande quantité de selles;
on y met le feu, la flamme mine les
murailles; elles s'écroulent; à travers
la fumée les Huns se précipitent sur
la breche, entrent dans la ville, égor-
gent pêle-mêle citoyens, prêtres, ma-
gistrats, enfans, viellards, & ne font
grace qu'à la beauté. Mais les jeunes
Aquiliennes ne rachetent leur vie que
par la perte de leur honneur. Une
femme généreuse, aussi chaste que belle,
préféra la mort à l'infamie: sa maison
étoit située sur la rive de l'Isonzo; dès
qu'elle entend les barbares enfoncer
la porte, elle s'enveloppe la tête d'un
voile pour n'être point effrayée par la
profondeur du précipice, se jette dans
la riviere, & victime volontaire de la
fidélité conjugale, termine une belle
vie par une belle mort. Aquilée est
livrée aux flammes; d'autres villes ont
le même sort. La consternation se ré-

Nicolas Olahus. Thurocz. Callimachus. Diaconus. Luitprand. l. III. c. 2.

pand dans toute l'Italie; les habitans du golfe Adriatique se retranchent dans des marais inaccessibles, & dans des îles que formoient plusieurs rivieres qui alloient par un cours tortueux porter leurs eaux à la mer. Ainsi, la crainte jeta les fondemens de cette superbe Venise, qui fut depuis la terreur de l'Italie; telle est aussi l'origine de plusieurs villes puissantes, qui sont aujourd'hui l'ornement de l'Europe. Dans l'Allemagne, quelques paysans Noriciens qui désespéroient de se défendre dans leurs villages, grimperent sur une montagne où l'on voyoit déjà une tour assez forte : ils y bâtirent des cabanes & les entourerent de retranchemens. C'est ainsi que Nuremberg s'éleva dans un lieu presque inaccessible, qui sembloit ne devoir jamais être habité que par les hôtes des bois dont il étoit entouré.

Hist. gén. de Venise, par Thom. Fougasses. Décad. 1. l. 1. Flori. franc. à. p. Berthault.

Constant. porph.

Cependant Attila s'avançoit vers Rome, & se promettoit d'entrer triomphant dans cette ville; les Romains trembloient jusques dans le Capitole. L'empereur Valentinien se préparoit à chercher un asyle au-delà des mers; une confusion affreuse regnoit dans la capitale du monde; les femmes éche-

velées embrassoient les autels & poussoient des cris lamentables; les hommes osoient à peine prendre les armes. Tout-à-coup on apprend qu'Attila vient de conclure une treve, & qu'il est déja retourné au pied des Alpes. Ce bruit se confirme de jour en jour, cependant on ne le croit pas encore. Attila étoit déjà dans les Gaules, lorsque les Romains, que la frayeur rendoit incrédules & crédules tour-à-tour, pensoient le voir sous leurs murs. Le délabrement de son armée, le défaut de vivres, l'ardeur défaillante de ses soldats qui étoient rassasiés de butin, la nouvelle trop sûre des secours que l'empereur avoit reçus de l'orient, tels étoient les motifs de sa retraite qui étonna toute l'Europe. D'autres ont donné à sa fuite une cause surnaturelle. Suivant cette tradition, le pape Saint-Léon se présenta au roi des Huns, & lui parla avec une éloquence mâle & persuasive; pendant cette conférence, on vit cet Attila, qui avoit terrassé les nations conjurées, pâlir, trembler devant un prêtre. Il accorda la paix du ton dont un vaincu l'auroit demandée. Ses officiers l'interrogerent sur la cause d'une révolution si prompte; » tandis

Juven. cœlii. calani. Att. Sigonius. de Occid. imp. Cassiod. fast. Prosp. fast.

» que ce pontife me parloit, répondit-
» il, j'ai vu près de lui un vieillard
» dont les yeux lançoient des éclairs;
» sa main étoit armée d'un glaive qu'il
» tournoit contre ma poitrine: il m'au-
» roit percé si j'avois refusé la paix;
» j'ai conquis la terre, mais je n'ose
» combattre contre le ciel «.

Attila eut le sort de la plupart des conquérans; il vécut trop d'un jour. Ne pouvant rester oisif dans la Pannonie, il conduisit ses troupes contre les Visigoths, & fut vaincu par Thorismond leur roi: il revint avec les débris de son armée. La mort qui l'avoit tant de fois épargné dans les combats, l'attendoit sur les bords du Danube, au milieu des plaisirs & des festins. Les conquêtes de toute espece flattoient son ambition; mais dans ses derniers jours il fut malheureux en amour comme en guerre: il admit au nombre de ses femmes la belle Ildico, que quelques historiens ont prétendu être fille d'un roi des Bactriens. Ses noces furent célébrées avec plus de luxe que de goût; les dépouilles de l'Italie en firent l'ornement. Attila, qui jusqu'alors avoit avoit été sobre, but avec excès, se coucha la face tournée en-dessous, &

fut étouffé à côté de sa nouvelle épouse, par une hémorragie qui suivit son ivresse. Telle fut la fin de cet homme qu'on
Ann. 453. auroit dû étouffer au berceau, si l'on avoit prévu sa destinée. Son épouse le pleura, les Huns s'arracherent les cheveux, se déchirerent le visage & chanterent ses exploits d'un ton lugubre : on renferma son corps dans trois cerceuils ; l'un d'or, le second d'argent, & l'autre de fer. On déposa dans sa tombe ses armes & les dépouilles les plus précieuses des rois qu'il avoit vaincus. On finit par lui offrir le sang des esclaves qui avoient servi à sa pompe funebre : coutume barbare & digne de ces peuples.

Attila avoit quelques bonnes qualités qui ne feront jamais oublier ses crimes ; il étoit le premier magistrat de son empire ; ses jugemens étoient des oracles. Ses peuples étoient peu chargés d'impôts, & le nombre même de ses femmes n'étoit point onéreux à ses sujets. Il laissoit le luxe à ses courtisans, & se faisoit distinguer d'eux par la noble simplicité de ses vêtemens. Il affectoit devant les étrangers de s'asseoir sur une chaise de bois, de se

servir à table de vases aussi grossiers que son siege. C'étoit un brigand philosophe, qui fouloit aux pieds le luxe des rois qu'il avoit dépouillés. Il partageoit le butin entre ses soldats, & le plus brave étoit le plus riche : c'est cette libéralité qui avoit attiré sous ses étendarts tant de nations accoutumées à vivre de rapine. Callimaque dit qu'il détestoit la flatterie, & qu'un poëte ayant osé lui réciter des vers où il faisoit son apothéose, le monarque indigné fit jeter au feu le poëme & l'auteur. Le même historien ajoute qu'on lui présenta en Italie des histrions qui sautoient avec une légereté & une souplesse étonnante ; après les avoir regardés d'un œil indifférent, le roi des Huns leur présente un cheval & un arc ; ils ne peuvent se tenir sur l'un ni tendre l'autre. Hommes indignes de vivre, dit-il, vous savez sauter & ne savez pas combattre : vous ne mangerez que quand vous aurez enlevé votre nourriture avec une fleche ; mais des historiens plus dignes de foi, le peignent comme le plus vain de tous les hommes. Pendant ses repas, il faisoit chanter ses louanges par de jeunes filles. Ayant mandé à Coudirach de le ve-

nit trouver au milieu de ſon camp, celui-ci répondit qu'un foible mortel n'oſeroit jamais approcher d'une ſi grande divinité. Cette baſſe flatterie eut tout le ſuccès que Coudirach en avoit attendu; le roi des Huns lui conſerva ſes états. Autant Attila étoit généreux & juſte avec ſes ſoldats, autant il étoit perfide avec ſes voiſins, impitoyable avec ſes ennemis. Il fit la guerre plus d'une fois ſans la déclarer, & ne conclut des traités que pour les enfreindre; ſon ame féroce ne reſpiroit que le carnage. Un champ de bataille couvert de cadavres, l'incendie d'une ville priſe d'aſſaut, étoient les ſeuls ſpectacles qui puſſent flatter ſes regards. Sur ſon enſeigne on voyoit un oiſeau de proie; on y liſoit ces mots: *Attila deſcendant du grand Nemrod, roi des Huns, des Medes, des Goths, des Danois, la terreur du monde & le fléau de Dieu.*

La mort d'Attila laiſſa reſpirer l'univers; la puiſſance & la gloire des Huns s'évanouit avec lui, ſemblable à ces torrens qui, après avoir tout inondé, s'anéantiſſent tout-à-coup & n'exiſtent plus dans la mémoire des hommes, que par les traces durables de leurs ravages. Ellac, fils aîné de

ce conquérant, lui ſuccéda. Mais Attila, volage dans ſes amours, lui avoit donné beaucoup de freres : leur naiſſance étoit légitime, parce que tout eſt légitime chez des barbares. Tantôt diviſés entr'eux, tantôt réunis contre Ellac, ces princes prirent les armes. Les Huns vengerent, en ſe maſſacrant eux-mêmes, tous les peuples qu'ils avoient maſſacrés. Les nations ſubjuguées attendoient en ſilence quel maître la fortune alloit leur donner. Les Gépides plus généreux, s'affranchirent dès cet inſtant même. Arderic, leur roi, leva l'étendart de la révolte ; d'autres peuples ſuivirent cet exemple, & vinrent groſſir ſon armée. Ellac marcha contre les rebelles, ſi l'on peut appeller de ce nom des peuples qui combattoient pour ſecouer un joug auſſi injuſte qu'ignominieux. Les deux armées ſe rencontrerent en Pannonie ſur les bords du Nétad ; Ellac fut vaincu, trente mille Huns reſterent ſur le champ de bataille. Le digne fils d'Attila étoit du nombre des morts. Les Gépides avoient pris les armes pour recouvrer leur liberté ; ils s'en ſervirent pour faire des conquêtes. Toute la Dace tomba ſous leur puiſ-

Jornandes, de reb. Get.

Ann. 454.

Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettres, tom. XXVIII & XXX. *Procop. lib.* III.

sance; cette contrée qui comprenoit tout l'espace qu'occupent actuellement la Transilvanie & la Moldavie, prit le nom de Gépidia; Sirmium devint la capitale de ce nouveau royaume.

Les freres d'Ellac se retirerent au-delà du Danube, dans la contrée dont ils avoient autrefois chassé les Ostrogoths. La révolte des Gépides fut le signal d'un soulevement universel. Les Squirres, les Satagaires & les Alains s'emparerent de la basse-Mœsie; les Ruges, les Cémandriens & les Sarmates se fixerent dans l'Illyrie, près du lieu appellé le château de Mars. Marcien permit aux Ostrogoths de s'établir dans la Pannonie. Quelques Huns qui ne s'étoient point éloignés du Danube, pressés par ces nouvelles peuplades, se cantonnerent dans un lieu appellé Czyglamezew. Mais, ne s'y croyant pas en sûreté, ils se retirerent vers les montagnes de la Transilvanie, sur les frontieres de la Moldavie, & prirent le nom de Sé-kel ou de Sicules. Ils conserverent long-tems des mœurs, des loix, & un caractere différent des autres nations. Les préjugés de la naissance, la distinction des rangs, n'étoient point connus parmi eux: l'agriculteur,

Georg. Reychersdorf. Chorog. Transilv. Thurocz Chronic. Stephanus Zamosius. anal. Dac. lapid. Hist. des Huns par M. de Guignes. Nic. olahus.

le pâtre & le guerrier y jouissoient d'une égale considération. Semblables aux Scythes, ayant peu de sentimens à exprimer, des incisions grossieres faites sur le bois leur tenoient lieu d'écriture. Un égoïsme orgueilleux étoit leur caractere. Ils méprisoient leurs voisins, & s'opposoient presque toujours au bonheur de leurs filles, lorsque leur penchant choisissoit un époux parmi les étrangers. Ils avoient peu de loix, mais elles étoient rigoureusement observées: l'infracteur étoit puni de mort, sa mémoire abolie, sa maison rasée jusqu'aux fondemens, comme si l'on eut craint de garder un monument du crime. La domination Autrichienne par l'unité de ses opérations, a depuis fait disparoître cette différence de mœurs qui favorisoit les discordes civiles.

Le pays cédé par l'empereur aux Ostrogoths, s'étendoit depuis Vendobona (ou Vienne) jusqu'à Sirmium, ville alors florissante, que Pline place au confluent de la Save & du fleuve Bacuntius, & que les géographes modernes ont confondue mal à propos avec Sirmick. Ces peuples étoient alors gouvernés par trois freres, braves & savans dans l'art des combats, dignes

petits-fils de Vinithaire. Ils partagerent entr'eux la Pannonie ; la partie orientale échut à Valamir, la partie occidentale à Théodémir ; Vidèmir regna sur le centre de cette contrée. Tandis que Valamir étoit occupé à jeter les fondemens de son état, les fils d'Attila vinrent fondre sur lui : trop foible pour hasarder une bataille, il épuisa ses ennemis par des escarmouches, & les força à repasser le Danube. Bientôt les Ostrogoths, trop resserrés dans la Pannonie, firent une irruption dans le pays des Satages. Les
Ann. 461. fils d'Attila reparurent aussitôt à main armée dans leur ancien domaine. Cette diversion fut le salut des Satages & la perte des Huns : ceux-ci abandonnerent le siege de Bassiana (aujourd'hui Posœga), furent accablés dans leur retraite, & perdirent pour long-temps le desir de retourner en Pannonie.

Tant de nations barbares ne pouvoient habiter long-temps en paix des contrées voisines. Les Sueves passent le Danube, portent le ravage sur les terres des Ostrogoths ; chargés de butin, ils se retirent près du lac Pelso. Théo-
Ann. 466. dmir marche contr'eux, les surprend

au milieu de la nuit, les met en déroute, prend Hunimond leur roi, le traite avec douceur & lui rend la liberté. Ce procédé généreux est étonnant dans un barbare : l'ingratitude d'Hunimond est plus étonnante encore. Il souleve les Squirres, obtient des secours des Romains; mais les nations ne trembloient plus à l'aspect des Aigles ; Hunimond est vaincu. Valamir, enseveli dans son triomphe, expire percé de coups honorables. Théodémir lui succede : Hunimond rassemble sous ses enseignes les Sarmates, les Gépides, les Ruges unis aux Sueves. Vidémir accourt pour venger le frere qu'il a perdu, & secourir celui qui lui reste. Déjà l'on est en présence; les Ostrogoths voient sans terreur l'armée ennemie se déployer & couvrir un espace de trois lieues. Cette multitude innombrable cede à leur bravoure, & des milliers d'ennemis sont immolés aux manes de Valamir. *Priscus Jornandes*

Cependant les Huns, conduits par Hormidas, avoient repassé le Danube sur les glaces ; déjà ils étoient entrés dans la Dace. Anthémius, général des troupes de l'empereur Leon, marche contr'eux, les met en fuite, & bloque *Sidon. carm. II.*

dans Sardique (6) les débris de leur armée. La faim les force à en sortir; ils présentent la bataille aux Romains: dans le fort de la mêlée, le général de la cavalerie impériale passe du côté des Huns. La défection de ce traître n'intimide ni Anthémius qui donne ses ordres avec la même sagesse, ni le soldat qui les exécute avec le même succès. Les Huns sont vaincus; Anthémius leur accorde la paix; mais il exige qu'ils massacrent eux-mêmes son perfide collegue : ils obéissent & deviennent ses bourreaux. Tel est le sort ordinaire des traîtres.

La facilité avec laquelle les empereurs avoient accordé aux barbares des terres dans leurs états, excita l'espoir avide des fils d'Attila. Ils voulurent avoir part à la bienfaisance de Leon; mais le souvenir des maux que leur pere avoit faits, n'étoit point encore effacé, ils essuyerent un refus. Dengizic voulut s'en venger; il fut vaincu, & périt de la main d'Anagaste : sa tête fut portée à Rome & exposée aux regards du peuple : spectacle plus intéressant pour lui que les jeux du cirque qu'on célébroit alors.

Ann. 471. Cependant l'on élevoit dans sa cour

ce Théodoric qui devoit ajouter un nouveau lustre à la famille des Amales, & ranger l'Italie sous ses loix. Son pere Théodémir l'avoit envoyé en ôtage à Constantinople vers l'an 461. Il y resta dix ans: l'empereur le renvoia comblé de présens. Le séjour de Constantinople avoit adouci ses mœurs sans amollir son courage: il avoit pris les talens des Romains sans prendre leurs vices, & conservoit la stoïque simplicité d'un barbare sous l'extérieur d'un homme civilisé. Sa valeur impatiente n'attendit pas l'ordre de son pere pour éclater. A peine arrivé en Pannonie, il fond sur les Sarmates, entre vainqueur dans Singidunum qu'ils avoient enlevé aux Romains, & revient triomphant vers Théodémir qui pleura de joie en le voyant entouré de trophées & porté en triomphe par ses soldats. Ann. 475.

La mort de son pere & de son oncle lui laissa bientôt toute la Pannonie. L'empereur Zenon connoissoit le nouveau roi, & il suffisoit de le connoître pour le craindre; il l'invita à venir à sa cour. Théodoric s'y rendit avec cette confiance naturelle aux grandes ames. Zenon lui prodigua les honneurs, le nomma Patrice, & l'adopta pour

ſon fils. Mais, ſous ces dehors trompeurs, le monarque cachoit la haine la plus implacable. Un autre Théodoric occupoit alors le trône des Viſigoths. Ce prince, qu'on a ſurnommé le *Louche* étoit le plus redoutable ennemi de l'Empire. Il avoit épouſé la querelle de Baſiliſcus qui diſputoit à Zenon la couronne impériale : l'empereur engagea Theodoric à marcher contr'eux. L'impatient Théodoric céda ſans peine à une propoſition qu'il eût faite lui-même. Il part : un corps de Romains doit l'attendre au pied du mont Hémus ; un autre doit le joindre à Andrinople. Il arrive & ne trouve point les ſecours qu'on lui a promis. Il reconnoît la perfidie de Zenon, & marche contre les ennemis de cet empereur. Des guides plus dangereux que ces ennemis mêmes, & vendus à la jalouſie du monarque, égarent ſon armée dans des déſerts entrecoupés de précipices & de défilés : il parvient enfin aux pieds des monts Rhodopes : là, il voit les Viſigoths retranchés ſur la hauteur & campés dans la vallée.

Marcell. chron. La politique de Zenon triomphoit, mais les deux Théodoric pénétrerent ſes vues ſecretes, & ſentirent que par

la destruction mutuelle de leurs forces épuisées dans une bataille, ils alloient accroître la puissance de ce prince : ils s'embrasserent. Zenon fit la paix avec le roi des Visigoths : Théodoric, plus fier & plus généreux, rejeta les offres de l'empereur, soumit la Thrace & prit Dyrachium. Il fut vaincu par Sabinien ; mais terrible encore dans sa défaite, la Macédoine & la Thessalie devinrent le théâtre de ses exploits. Larisse fut livrée aux flammes : Zenon effrayé demanda en tremblant la paix qu'il avoit offerte, céda la Mœsie & la Dacie aux Ostrogoths, fit élever une statue à Théodoric dans les murs de Constantinople, & le désigna consul. Ainsi, à la honte de l'Empire, ces honneurs qui étoient le prix des héros défenseurs de la patrie, furent décernés à des barbares qui l'avoient ravagée.

Ann. 479.

Ann. 483.

Théodoric revint enfin sur les bords du Danube ; il fixa son séjour dans la ville de Novæ en Mœsie. Les Bulgares s'étoient jetés sur la Thrace : Théodoric n'examina pas s'il étoit de son intérêt de les laisser paisiblement exercer leurs brigandages. Toute la politique de ce prince consistoit à saisir

Ennod. in vit. Theod. Procop. de bel. Goth.

avidemment toutes les occaſions de s'immortaliſer par des expéditions mémorables. Il marcha contre ces barbares, les atteignit près du Boriſthene, les tailla en pieces, & bleſſa de ſa main leur chef Liberten.

Cependant l'Italie irritoit ſes deſirs: ſoit que l'air infect qui regnoit dans les marais de la Pannonie lui fît deſirer un climat plus pur, ſoit que l'ennui de regner ſur les mêmes états lui en fît deſirer de nouveaux, il partit en 488 ſuivi de toute ſa nation. Tout ſembloit favoriſer ſon entrepriſe. La chûte d'Auguſtule avoit entraîné celle de l'empire d'Occident. Odoacre étoit aſſis au trône des Céſars; Zenon deſiroit la perte de ce voiſin dangereux; il ceda l'Italie à Théodoric. Mais les Gépides, les Sarmates diſputerent le paſſage au conquérant: les rigueurs de l'hyver, la faim, la peſte, ennemis plus cruels encore, affoiblirent ſon armée. Il ſurmonta tous ces obſtacles; Odoacre réſiſta quelque temps, conſentit à partager l'Italie avec les Goths, & il la leur laiſſa bientôt toute entiere par ſa mort. Théodoric, maître de Milan, de Pavie & de Ravennes, fut proclamé, par ſes ſoldats,

roi d'Italie: titre qui lui fut confirmé depuis par Anastase, successeur de Zenon.

Cependant Théodoric, au faîte des honneurs, ne perdoit point de vue la Pannonie. Les Gépides, pendant son absence, s'étoient emparés de la partie inférieure de cette contrée. Ils étoient alors gouvernés par Gunderic & Traseric, princes ambitieux que l'intérêt qui les avoit unis divisa bientôt. Le roi d'Italie, aussi profond politique qu'habile général, échauffa leurs discordes, embrassa le parti de Gunderic, & lui envoya des Troupes qui forcérent son ennemi à repasser le Danube. Cependant Mondon, souverain d'une partie de cette contrée dont il avoit rendu hommage à Théodoric, voit ses états envahis par les Romains & les Bulgares; il est assiégé dans le château de Herta. En vain il se vante de descendre d'Attila : il falloit prouver son origine par une victoire. Théodoric envoie à son secours une armée commandée par un général expérimenté : celui-ci attaque les alliés sur les bords du Margus, les taille en pieces, ordonne à ses soldats de jeter dans le fleuve les chariots des vaincus, leur

Histoire du Bas-Empire par M. Lebeau.

Ann. 505.

Sidon. de imp. Occid.

défend de dépouiller les morts, & il eſt obéi par des Oſtrogoths!

Ann. 526. Les Gépides rétablis de leurs pertes, ne tarderent pas à faire de nouvelles incurſions ſur les terres de l'Empire. Juſtinien qui ne vouloit pas épuiſer ſes forces contre ce peuple belliqueux, appella les Lombards des rives de la Morave, & les invita à venir ſous la conduite de leur chef Audouin, s'établir dans la Pannonie & dans le Norique (7). Les Lombards portoient de longues barbes & de longues javelines; c'eſt delà que la plupart des auteurs ont tiré l'étymologie de leur nom. Leur taille étoit haute & bien proportionnée, mais leur phyſionomie étoit ignoble & ſans expreſſion. Cependant ils étoient auſſi ardens qu'intrépides dans les combats. Ce peuple, quoique peu nombreux, dit Tacite, a ſu conſerver ſa liberté au milieu des nations puiſſantes & ambitieuſes dont il eſt environné. Les combats étoient leurs jeux; ils égorgeoient ſans remords comme ſans pitié. Velleïus Paterculus ne balance point à leur donner le prix de la férocité ſur toutes les nations de la Germanie; car alors les hommes ſe diſputoient de méchanceté, & ne con-

Cornel. Tacit. de m. Germ.

Vel. Paterc.

noiſſoient d'autre vertu que la bravoure : ces Lombards étoient un mêlange de différentes hordes, toutes plus barbares les unes que les autres. Des arbres, une vipere d'airain, une tête de chevre, obtinrent chez eux les honneurs divins. Les jugemens que les hiſtoriens ont portés ſur ce peuple, varient comme leurs intérêts & leurs paſſions. Le moine Gunthaire, dans ſon poëme intitulé *Ligurinus*, les peint comme des guerriers auſſi prudens que braves, amis des arts comme de la gloire, jaloux de leur indépendance, uniſſant la plus belle ame au plus beau corps. Le Pape Leon III, dans une lettre où il veut détourner Charlemagne de ſon alliance projetée avec les Lombards, dit que c'eſt une nation mépriſable, perfide, infecte, qui ne produit que des lépreux. Le moine écrivoit comme un poëte mal inſtruit qui permet tout à ſa muſe, & Leon comme un pontife irrité qui permet tout à ſon reſſentiment.

Gunth. po. Clar. leg. lib. I.

Cod. car. epiſt. 45.

Audouin, après avoir ſoutenu contre les Gépides des guerres ſanglantes & glorieuſes, laiſſa ſa couronne à Alboin, prince entreprenant & audacieux, avide de ſang & de gloire, ai-

Proc. de Bell. Goth.

Ann. 548.

mant à la fois la molleſſe & les armes ; qui couroit aux combats du ſein des voluptés, digne enfin par ſes vertus & par ſes vices de regner ſur des Lombards. Il fit la guerre aux Gépides : Juſtinien les ſecourut après avoir appellé les Lombards pour les détruire. Il vouloit exterminer les barbares par les mains des barbares ; telle étoit ſa politique. On en vint aux mains : les
Ann. 551. Lombards triompherent : la victoire leur coûta quarante mille hommes. La défaite des Gépides fut encore plus meurtriere. Après ce maſſacre, les deux nations mirent bas les armes, pour reprendre des forces & ſe maſſacrer de nouveau.

Pendant ce calme, un corps de Lombards paſſa les Alpes, & s'unit à l'armée de l'eunuque Narsès, contre Totila, roi des Goths. Malgré leur bravoure, malgré la part qu'ils eurent à la glorieuſe journée de Lentagio, leurs brigandages forcerent Narsès à les congédier. Ils retournerent vers Alboïn chargés de préſens pour ce prince. Il fut moins flatté encore de ces largeſſes, que de la peinture ſéduiſante que ſes ſoldats lui firent des délices de l'Italie, de la fertilité de ſon terroir, de

de la beauté de son climat. Alboin conçut aussi-tôt le projet d'aller sur les traces de Théodoric, fixer son séjour dans cette contrée, qui avoit autrefois donné des loix à l'univers. Il combinoit le plan de cette grande entreprise, lorsqu'une nouvelle horde de brigands parut sur les frontieres de l'Europe.

Ann. 552.

Les Avares ou *Tartares-geou-gen*, un des peuples les plus puissants qui aient habité la Tartarie, avoient soumis les Turcs à leur empire. Ceux-ci retirés dans les antres du Mont Altaï, près des sources de la riviere d'Irtis, étoient occupés à forger des armes pour leurs vainqueurs. Du sein de la servitude & de l'infortune, on vit s'élever un homme de génie qui fut le libérateur de son pays. Tou-muen fit pour les Turcs, dans les forêts du Mont Altaï, ce que Gustave fit depuis pour la Suede dans les forêts d'Halycarnie; il s'étoit déja distingué dans l'armée des Geou-gen, & avoit, en les servant, appris à les vaincre. Il tourna contre leur Kam (8), ces mêmes armes que ses compagnons forgeoient pour lui : le Kam fut vaincu & se tua de désespoir. Le fils de Tou-muen acheva la révolution que son pere avoit

Hist. des Huns par M. de Guignes. t. 1. p. 2.

Mém. de l'Acad. des Inscript. & Belles-Lett. t. XXVIII.

si heureusement commencée. Toute la Tartarie reconnut ses loix : les Avares furent presque tous réduits en esclavage ou taillés en pieces. Les restes épars de cette nation autrefois si florissante, allerent chercher une retraite à la Chine & chez les Mécrites. Le Kam des Turcs tourna ensuite ses armes triomphantes contre les Ogors ou Sogors, qui habitoient les bords du fleuve Til : ceux ci furent défaits, & dirigerent leur marche vers l'Occident. Après avoir erré long-temps, ils passerent le Volga & s'arréterent entre ce fleuve & le Tanaïs. La renommée y avoit déja porté la nouvelle des succès des Turcs, & de la déroute des Geou-gen. Les nations Huniques qui habitoient l'ancien pays des Alains, en voyant les Sogors, les prirent pour des Avares, & n'oserent s'opposer à leur passage. Les Sogors profiterent de la méprise, & de la terreur que répandoit un nom qui ne leur appartenoit pas, mais qu'ils pouvoient justifier par la force de leurs armes. Bientôt ils desirerent l'alliance des Romains, & Justinien consentit à recevoir leurs députés dans la capitale de l'empire.

Ann. 558. Le Kam des Avares (c'est ainsi que

nous appellerons désormais les Sogors) nomma Candik chef de cette ambassade. Le peuple accourut en foule pour voir ces étrangers dont l'extérieur étoit imposant & terrible ; leurs cheveux pendoient sur leurs épaules en longues tresses ; leurs habits ressembloient à ceux des Huns. » La nation » qui nous a députés vers toi, dit Candik à l'empereur, est brave & nombreuse; seule elle est en état de faire » trembler tous tes ennemis devant » toi. Pour prix des services qu'elle » t'offre, elle ne demande que des » terres & une pension annuelle «. La vieillesse de Justinien ne lui permettoit pas de refuser des secours que ce barbare offroit du ton dont il auroit déclaré la guerre ; il fit aux députés de riches présens & de plus richesses promesses. Les Avarcs se hâterent d'en mériter l'effet en marchant contre les Igours & les Sabirs, & par des expéditions plus désastreuses encore sur les côtes du Pont-Euxin (9); puis s'approchant du Danube, & pénétrant dans la petite Scythie, ils sommerent l'empereur de tenir sa parole. Les succès de ces alliés, trop puissants pour n'être pas redoutables, alarmoient

Théoph. confes. chronologia.

Juſtinien. Ce prince courbé ſous le poids des affaires & des années, n'avoit ni aſſez de fermeté pour leur déclarer la guerre, ni aſſez de forces pour la ſoutenir : il prit le parti de les amuſer par de feintes négociations.

Les Avares devinrent encore plus formidables par l'abſence d'un prince, qui dans d'autres circonſtances eût été leur plus cruel ennemi. Alboin étoit occupé plus que jamais du projet de conquérir l'Italie; dans la crainte d'être troublé dans ſa route par les François, il avoit fait alliance avec eux. Les
Ann, 567. Sueves, les Bavarrois & les Saxons, loin de s'oppoſer à ſon entrepriſe, étoient prêts à marcher ſous ſes drapeaux ; les ſeuls Gépides l'inquiétoient. Il craignoit les effets de la haine dont ces peuples étoient animés contre les Lombards ; Alboin réſolut de les détruire avant de ſe mettre en marche. Dans ce deſſein, il députe vers le Kam des Avares, lui offre ſon amitié, & l'invite à marcher avec lui contre les Gépides. Celui ci diſſimule la joie ſecrette qu'il reſſent d'une pareille ambaſſade, fait éprouver des lenteurs aux envoyés, & ne conſent à ſe mettre en campagne, qu'après qu'on lui a pro-

mis de lui abandonner le pays des vaincus : il exige même que les Lombards lui envoient ſur le champ le dixieme de leurs troupeaux.

Les Gépides attaqués d'un côté par les Lombards, & de l'autre par les Avares, ſuccomberent ſous le nombre de leurs ennemis. Ce que le glaive épargna reçut des fers, & cette journée fut le tombeau de cette nation vaillante, dont le nom s'évanouit pour jamais. Le roi Cunimond y périt de la main du féroce chef des Lombards ; Alboin du crâne de ce malheureux prince, fit faire une coupe enrichie d'or, dont il ſe ſervit depuis dans les feſtins ſolemnels(10) ; coupe fatale qui fut cauſe de ſa mort. Les Avares s'emparerent de tout le pays qu'habitoient les Gépides, à l'exception de Sirmium, dont les habitans ouvrirent les portes aux troupes de l'empire. Alboin, ayant raſſemblé une multitude innombrable de familles, ſe mit en marche pour deſcendre en Italie. Avant ſon départ, il appella près de lui les principaux chefs des Avares & leur céda la Pannonie entiere, à condition que ſi jamais il étoit vaincu ils la lui rendroient. Ann. 568.

Greg. Tur. re. franc. lib. IV.

L'étendue du terrein cédé aux

Ann. 572. Avares par le roi des Lombards, ne suffisoit point à leur ambition; ils pénétrerent dans la Germanie & se répandirent dans la Thuringe, Sigebert, roi d'Austrasie, à qui cette province appartenoit, marcha contr'eux: il les avoit déja repoussés sur les bords de l'Elbe quelques années auparavant. Le succès de cette seconde expédition ne fut pas si heureux; la figure hideuse des Avares, les cris perçans qu'ils poussoient en allant aux combats, & que le son des timbales rendoit encore plus lugubres, enfin cette frayeur involontaire dont l'homme le plus courageux ne peut se défendre à la vue d'un objet extraordinaire, tout concourut à leur assurer la victoire. Les François reculerent épouvantés: de-là sans doute est venue cette fable ridicule, que les Avares avoient fasciné les yeux de leurs ennemis, & qu'ils ne durent la victoire qu'au pouvoir de leurs enchantemens. Le roi d'Austrasie investi de toutes parts, n'échappa des mains de ces barbares qu'en leur faisant de riches présens.

Vitiquint. hist. sax.

Ann. 573. De retour en Pannonie, les Avares déclarerent la guerre à l'empire, non avec les cérémonies usitées entre les

Théoph. Conf. Chronogr.

nations policées qui savent s'égorger avec décence, mais en chargeant de fers les ambassadeurs de Justin; ils ne voyoient qu'avec un œil envieux l'ancienne capitale du royaume des Gépides au pouvoir des Romains; ils étoient d'ailleurs irrités contre l'empereur qui, à son avénement au trône, avoit reçu leurs députés avec hauteur. Baïan, leur chef, assiégea Sirmium; mais la garnison fit une si belle résistance, que le Kam fut obligé de tourner ses forces d'un autre côté; dix mille Huns Coutrigours, sujets des Avares, passerent la Save & dévasterent la Dalmatie. Tibere, comte des Excubiteurs, & qui depuis fut élevé à l'empire, s'avança à la tête d'une armée pour arrêter ces dépradations; mais ses troupes, à la vue des Avares, saisies du même effroi que celles de Sigebert, prirent la fuite. Cette déroute des Romains fut suivie d'un traité de paix par lequel ils abandonnerent de nouvelles terres aux Avares; ils resterent cependant maîtres de Sirmium: cette ville fut une seconde fois le flambeau de la guerre, sous le regne de Tibere: Baïan l'assiégea avec toutes ses forces. Il avoit eu la précaution

Menand. Confess. exer. de leg.
Georg. Cedren. Comp. histor.
Hist. des Huns par M. de Guignes.
Hist. du Bas-Empire par M. Lebeau.

Ann. 580.

de faire conſtruire un pont vis-à-vis Singidunum, afin d'empêcher Sirmium de recevoir des ſecours de la Mœſie. L'empereur envoia Théognis, plus pour négocier avec les Avares, que pour leur faire la guerre. Le Kam reçut cet officier, près des bords de la Save; il étoit aſſis ſur un trône d'or, ſurmonté d'un dais magnifique reſplendiſſant de pierreries. Cette conférence ne fit qu'aigrir davantage les eſprits; mais le peu de troupes qu'avoit Théognis, ne lui permettoit pas de haſarder une bataille: l'empereur, occupé contre les Perſes, étoit hors d'état de lui envoyer du ſecours. Ce monarque conſentit enfin à livrer Sirmium aux Avares; il couvrit ſous de fauſſes apparences d'humanité, la foibleſſe du gouvernement, & parut ſacrifier ſes droits à ſon penchant pour la paix. Ce n'eſt pas un grand effort, d'être avare du ſang des hommes, quand on eſt dans l'impuiſſance de le répandre.

Ann. 582. Maurice, qui ſuccéda à Tibere, uſa des plus grands ménagemens pour ſe concilier l'amitié des Avares; mais c'étoit en vain que cet empereur ſe flattoit de gagner le cœur de ces brigands. L'arrogance du Kam redou-

bloit en même proportion que la complaiſance du monarque. Maurice nourriſſoit dans ſes parcs différens animaux rares, Baïan en demanda un à l'empereur. Maurice fit choiſir parmi ſes éléphans le plus grand & le plus beau, & lui en fit préſent. Mais le barbare n'eut pas plutôt vu ce coloſſe animé, qu'il le renvoya avec dédain. Un lit magnifique, enrichi d'or & d'un travail admirable, ne fut pas mieux recu. Baïan vouloit qu'on ajoutât vingt milles pieces d'or aux quatre-vingt milles qu'on lui payoit tous les ans. L'empereur s'apperçut bien que, quand même il accepteroit cette condition humiliante, la paix n'en ſeroit pas plus aſſurée ; le Kam ſe mit en marche, prit Singidunum, Auguſta & Viminac dans la Dace. Acqs fut exempte de la fureur du barbare. Ses concubines s'y étoient retirées pour prendre les bains d'eau chaude, qui rendoient cette ville célebre. Ce fut une ſauve-garde pour les habitans : de-là les Avares s'avancerent vers le mont Hemus, & ravagerent les environs d'Anchiale. Commentiole, qui fut envoyé par Maurice pour reprocher à Baïan ſa perfidie & ſa cruauté, faillit à perdre la vie pour

prix de son audace : l'année suivante la paix fut conclue. Maurice se vit réduit à promettre de donner désormais au Kam des Avares, cent mille pieces d'or de pension.

Ann. 586. L'abaissement & la soumission de l'empereur, ôtoient au Kam tout prétexte de recommencer la guerre : ne pouvant nuire ouvertement, il excita les Slaves à se révolter. Maurice informé par un transfuge de ses secrettes menées, refusa de payer le tribut accoutumé. Aussi-tôt la guerre se rallume; le Kam entre dans la Scythie & la Mœsie, s'empare des villes de Bononia, de Ratiaire, de Dorostole, de Pannosa, & de plusieurs autres. Les Romains n'avoient à opposer à leurs ennemis que six mille hommes de troupes réglées : le peu d'accord des généraux augmentoit encore la foiblesse de cette petite armée. On avoit confié le commandement à Commentiole; c'étoit un de ces favoris, qu'on voit souvent s'élever à force de cabales & de noirceurs dans le palais des rois, mendiant d'abord des protections, puis renversant leurs protecteurs; chefs de parti après avoir été partisans, toujours empressés sans être nécessaires; persuadés

que tous les talens peuvent être suppléées par celui de plaire au souverain; profonds dans l'art des intrigues, & ignorant tous les autres; se défiant de tout, excepté de leur mérite, & se chargeant de faire la guerre & la paix sans être ni politiques, ni guerriers. Tandis que Castus, à la tête de deux mille hommes, battoit les Avares au pied du mont Hemus; que le Kam surpris près de Noves par Martin, cherchoit son salut dans la fuite, Commentiole restoit renfermé dans Marcianopolis, environné de vils adulateurs qui le conjuroient de ne pas exposer une tête si chere au hasard des combats. Les succès de ses collegues réveillerent la jalousie du courtisan; il s'avança vers le mont Hemus: l'armée engagée dans un défilé, étoit prête à tomber à l'improviste sur celle des Avares, mais la chûte d'une bête de somme arrête tout-à-coup la marche. Les soldats s'imaginent qu'ils sont surpris; ils retournent sur leurs pas, se poussent, se pressent pour sortir du défilé. Les cris & le tumulte sont entendus du camp des Avares, la même frayeur les saisit; loin de profiter de la déroute des ennemis, ils croient

eux-mêmes être surpris, se débandent & fuient au loin dans les campagnes. Le Kam se hâta d'effacer la honte de ce désordre en s'emparant d'Appiaria. L'empereur rappella Commentiole, & envoya à sa place deux officiers expérimentés, qui firent lever aux Avares le siege d'Andrinople, & les taillerent en pieces, moyen bien plus sûr pour contenir cette nation remuante, que les pensions & les présens.

Ann. 593. Dès que les Avares eurent réparé leurs pertes, ils recommencerent les hostilités. Déja ils ont ravagé la Mœsie; Priscus marche contr'eux, mais accablé par le nombre, il est obligé de se retirer dans les murs de Zurulle; cette ville qui ouvroit aux ennemis le chemin de Constantinople, alloit tomber dans leurs mains si l'empereur n'eût imaginé un stratageme pour les écarter. Il confia à l'un de ses gardes une lettre pour Priscus, par laquelle il lui mandoit de tenir encore quelques jours dans la place, qu'une flotte s'avançoit vers la Pannonie, & qu'avant peu la famille du Kam, son peuple & ses trésors seroient en sa puissance. Cette lettre fut interceptée ainsi qu'on l'avoit prévu; le Kam trompé

abandonna le ſiege, ſigna un traité avec Priſcus, & vola au ſecours de ſes états. Ses démêlés avec l'empire ne l'empêchoient pas de faire des incurſions chez les autres peuples. Ses troupes ravagérent la Thuringe vers l'an 596. La reine Brunehaut ſe hâta d'éloigner ces étrangers avides, en leur prodiguant l'or. Singidunum à peine relevé de ſes ruines, devient encore le théâtre des fureurs du Kam, & le peu d'habitans qui avoient repeuplé ce déſert, ſont traînés en eſclavage dans la Pannonie; Priſcus trop foible pour tenir tête aux Avares, s'efforce encore de rétablir Singidunum, qui ſembloit ne renaître avec plus de ſplendeur, que pour offrir une plus belle proie aux barbares: bientôt le Kam porte le fer & le feu dans la Dalmatie & ſur les bords de la mer Adriatique. Tout cede, tout fuit à ſon approche: quarante villes floriſſantes ne ſont plus que des monceaux de ruines. Priſcus le ſuit, le harcele, évitant avec ſoin d'engager une action générale. S'il n'eut point la gloire d'arrêter les ravages des barbares, il eut du moins celle de leur arracher le fruit de leur brigandage. Toutes les dépouilles des vaincus que

Mezeral.

Ann. 599.

le Kam faisoit transporter à Sirmium, tomberent au pouvoir des Romains.

Ann. 600. Les fautes de Commentiole n'avoient point dégoûté l'empereur de ses services; il sut sans doute les rejetter sur la fortune ou sur ses collegues, & reparut avec une brillante armée. Mais ce ne fut que pour la laisser tailler en pieces par les Avares, & donner à l'empire l'exemple d'une des plus ignominieuses défaites qu'il eût jamais essuyées. De tant de combattans, le premier qui s'enfuit fut le général: une partie de l'armée, après une défense assez vigoureuse, rendit les armes. Commentiole se retira vers Driziperes, dont les habitans le chasserent à coups de pierre. La nouvelle de cette défaite répandit l'alarme dans la capitale de l'empire. On s'attendoit, à chaque instant, à voir les Avares aux portes de Constantinople; quelques-uns même proposoient de se retirer à Chalcédoine. Mais le Kam, au moment qu'il remplissoit tout d'épouvante, étoit lui même dans le deuil & dans les larmes. Un fléau plus terrible que la guerre, la peste dévastoit son camp; la mort habitoit sous ses tentes. Déjà la fleur de son armée avoit été moissonnée; déjà sept de ses fils

avoient ſuccombé à la contagion, lorſque l'on vit arriver un député de l'empereur. Le Kam tout entier à ſa douleur, reſta onze jours ſans vouloir l'entendre. Enfin le douzieme il lui donna audience & reçut les préſens de Maurice; il propoſa même le rachat des priſonniers. La ſomme qu'il demandoit n'alloit pas à quarante-cinq ſols de notre monnoie pour chaque ſoldat. L'empereur, ſoit par avarice, ſoit qu'il eût envie de ſe venger des légions qui s'étoient mutinées pluſieurs fois, refuſa cette ſomme. Ce refus devint le ſignal de la mort pour les captifs; le Kam en fit égorger douze mille. Après cette boucherie, les deux monarques ſignerent tranquillement le traité de paix: elle étoit à peine conclue, qu'elle fut violée. Commentiole fut une troiſiéme fois nommé chef de l'armée: heureuſement pour l'empire il tomba malade à Viminac. Priſcus marcha contre les ennemis, les vainquit en cinq combats, & leur fit expier dans des flots de ſang les maux qu'ils avoient faits aux Romains. Ses avantages donnerent de l'ombrage à Maurice qui, également odieux à ſes ſujets & à ſes ennemis, craignoit autant les Ann. 601.

ſuccès de ſes généraux que leurs défaites. Il rappella Priſcus, & donna le commandement à Pierre ſon frere, homme ſans génie, dont l'inexpérience étoit un garant de ſa fidélité. Mais c'étoit en vain que l'empereur croyoit éviter ſa deſtinée. Les troupes ſe mutinerent & mirent Phocas ſur le trône des Céſars. Les pertes que Priſcus avoit fait eſſuyer aux Avares, forcerent ce peuple à reſter quelque temps dans l'inaction. La huitieme année du regne d'Héraclius, ce prince voulant cimenter de nouveau la paix qui régnoit entre les deux nations, invita le Kam à le venir trouver à Héraclée. L'empereur n'épargna rien pour lui faire une réception magnifique; mais les Avares, par un trait de perfidie bien digne d'eux, attaquerent ce monarque qui s'étoit arrêté à Sélimbrie, enleverent les préparatifs de la fête qui leur étoit deſtinée, & porterent le ravage juſqu'aux fauxbourgs de Conſtantinople. L'empereur regagna ſa capitale, ayant quitté les marques de ſa
Ann. 619. dignité de peur d'être reconnu. La guerre des Perſes l'empêcha de venger cette injure; il ſe vit obligé de faire

la paix avec ces barbares qu'il auroit dû punir. Ann. 620.

C'eſt vers ce temps que les hiſtoriens placent l'établiſſement des Croates & des Serves dans les contrées qui portent encore leur nom. Les Croates faiſoient partie des Slaves : ils habitoient au pied des monts Carpates. mais leur pays ne pouvant leur ſuffire pour ſubſiſter, ils paſſerent le Danube & vinrent s'établir dans la Dalmatie, dont ils chaſſerent les Avares. De-là ſe répandant à droite & à gauche, ils étendirent leurs conquêtes depuis les montagnes de l'Iſtrie juſqu'au fleuve Drino : ce pays comprend aujourd'hui la Croatie, la Dalmatie & une partie de l'Albanie. Les Croates embraſſerent alors le chriſtianiſme : un trait bien remarquable, c'eſt que le Pape exigea qu'ils juraſſent en recevant le baptême, que jamais ils ne feroient de courſes ſur les terres de leurs voiſins, & qu'ils ne ſortiroient point des bornes de leurs états. Il ne falloit pas moins ſans doute que le frein ſacré de la religion, pour contenir l'humeur inquiete & remuante de ces peuples. Les Serves, autre nation Slave, étoient originaires de la Sarmatie Aſiatique : ils s'étoient d'a-

Lucius. de regn. dal. & cr. l. 1. c. XI.

Conſtant. Porphyr c. 31.

bord fixés sur la rive occidentale du Danube dans la basse Hongrie; mais s'y trouvant trop à l'étroit, ils obtinrent de l'empereur Héraclius tout le vaste pays que terminoient d'un côté la frontiere de la Thrace & le Danube, & de l'autre la Croatie & la Save. C'est la contrée qui porte aujourd'hui les noms de Bosnie & de Servie. L'empereur favorisa ces nouvelles colonies dont il se réserva *la suzeraineté.*

Les Avares rassasiés de sang & de richesses, commencerent à sentir tout le prix d'une vie douce & tranquille. Las de dévaster les terres de leurs voisins, ils s'occuperent à cultiver les leurs; & si l'on en excepte le siege de Constantinople, & quelques autres expéditions peu glorieuses, ils ne jouerent plus qu'un rôle obscur dans l'histoire. Leur pays étoit divisé en neuf cantons ou cercles, dont l'entrée étoit défendue par d'immenses retranchemens hérissés de palissades. Dans l'intérieur de cette vaste enceinte, étoient des villages sans nombre & des cités florissantes: c'étoit-là que cette nation belliqueuse, ayant changé ses armes destructives en instrumens d'agriculture, vécut long-temps en paix; heu-

Monach. Sangall. de reb. Car. M. l. 2. c. 2.

reuſe ſi la fatale manie des combats ne ſe fût emparée de nouveau d'elle ſous le regne de Charlemagne. Les Avares ſecoururent les Lombards attaqués par les François, & porterent le fer & la flamme dans la Baviere; telle fut la ſource de leurs malheurs. Charles tourna contr'eux ſes armes triomphantes : la victoire le ſuivit par-tout. Il franchit ces retranchemens qui ſembloient inacceſſibles. Son armée diviſée en deux corps deſcendit le long du Danube, tandis que ſa flotte nombreuſe voguoit ſur le fleuve. Par-tout il renverſa les idoles & brûla les temples, car la converſion des Avares fut le prétexte de leur deſtruction; & Charles, qui pouvoit leur reprocher tant de brigandages, ne les puniſſoit que de leur idolâtrie.

Ann. 788. *Eginard. ann. Annal. de Loiſel.* *Scrip. Hung.*

Il vint mettre le ſiege devant Sicambrie (11); le Kam des Avares s'y étoit retiré avec ſes tréſors & les dépouilles de toutes les nations. Le ſiege fut opiniâtre de part & d'autre. La déſolation étoit dans la ville, la faim preſſoit les habitans; & les coups redoublés des machines qui faiſoient écrouler leurs murailles, leur annonçoient les François & la mort. La clé-

Ann. 791. *Scrip. Hung.*

mence de l'empereur leur étoit connue; leurs députés embrasserent ses genoux, & lui dirent qu'ils alloient lui ouvrir leurs portes, & qu'ils ne demandoient que la vie. » Je la leur accorde, dit » l'empereur «; aussitôt il fit publier dans son camp cette loi qu'on regardoit alors comme un excès de tolérance. » Je défends d'attenter aux jours » de ces infideles; laissez la liberté à » tous ceux qui embrasseront l'évangile, » amenez en esclavage tous ceux qui » ne voudront pas renoncer à l'idolâ- » trie «. Le Kam qui aimoit mieux périr que de se voir enchaîné au char de son vainqueur, se refugia dans la citadelle, s'y défendit quelque temps & se donna la mort. Charles se saisit de tous les trésors de ce malheureux prince, & lui fit faire de pompeuses obseques. Il étoit bien juste qu'il se chargeât du soin des funérailles d'un homme dont il s'étoit fait l'héritier : ce fut avec les dépouilles des Avares, qu'il fonda & enrichit la fameuse Eglise (12) d'Aix-la-Chapelle.

Ann. eccles. reg. Hung. à. Melch. Inchof. S. J. t. 1. p. 12.

Tel fut le terme de la gloire & de la puissance des Avares : en vain voulurent-ils quelque temps après relever l'étendart de la révolte, & proclamer

un nouveau Kam. Pepin, roi d'Italie, marcha contr'eux, les tailla en pieces, rasa leurs principales villes, & ramena vers son pere son armée resplendissante d'or & de richesses. Ces trésors qui avoient resté tant de temps enfouis en Pannonie, répandirent l'abondance parmi les François, & leur inspirerent le goût des arts : de-là prirent naissance ce luxe & cette pompe qui décorerent la cour de Charlemagne, & dont le récit nous paroît fabuleux. *Les François*, dit Eginard, *qui avoient jusqu'alors langui dans la pauvreté, regorgerent tout-à-coup de richesses. La désolation entiere de la Pannonie, la solitude affreuse de cette contrée qui naguere étoit couverte d'un peuple innombrable, & où maintenant l'œil cherche en vain les débris de la capitale de cet empire & du palais des rois, seront un monument éternel du courage des François* (13). Tout céda aux armes de Charles; des rives du Raab aux bords de la Save, tout reconnut son empire.

P. Rauzani. ép. r. Hung.

In vitâ. Car. mag.

Mais c'étoit en vain que ce prince reculoit de tous côtés les bornes de ses états, & qu'il augmentoit avec tant de peines & de soins un fardeau qui devoit écraser ses foibles successeurs.

L'empire d'Occident déchiré au-dedans par des guerres inteſtines, attaqué au-dehors par les barbares, devoit bientôt n'offrir qu'un ſpectacle hideux de crimes, d'anarchie & de dévaſtation; & tandis que des nuées de brigands, ſortis des antres glacés de la Norvege, en couvroient les provinces maritimes, le Caucaſe vomit d'autres monſtres qui renouvellerent les fureurs d'Attila.

Nous avons déja parlé des Turcs; les bornes de cet Ouvrage ne nous permettent pas de rapporter les fables que les hiſtoriens Orientaux ont débitées ſur leur origine. Qu'il nous ſuffiſe de dire qu'ils deſcendoient de ces Huns Septentrionaux, que les Huns du midi forcerent à quitter leur patrie. Cantonnés d'abord dans les monts Altaï, ils ſubirent le joug des Tartares Geou-gen: nous les avons vu ſous la conduite de Toumuen, ſortir de leurs antres & de leurs forêts, faire de l'empire de leur maître une vaſte ſolitude, & régner après eux. La puiſſance des Kams ne fit que s'accroître depuis cette époque. Les Turcs couvrirent de leurs nombreux eſſains les environs du mont Caucaſe & les déſerts de la Sibérie. Redoutables aux Chinois par la force de leurs armes,

Hiſt. génér. des Huns par M. de Guignes.

ils entretenoient avec les Romains des liaiſons de politique & de commerce. Parmi les hordes qui s'établirent ſur les frontieres de l'empire Grec, la plus puiſſante étoit celle des Khozars; elle occupoit cette Peninſule connue ſous le nom de Crimée. Au nord des palus Mœotides & de la Khozarie, habitoient d'autres Turcs que Conſtantin Porphyrogenete appelle Mazars (Μαζαροί): ils furent connus en Europe ſous le nom de Madgiares ou Hongrois (14): ils étoient ſoumis aux Khozars, qu'ils ſuivoient dans leurs expéditions en qualité de troupes auxiliaires. L'officier qui les commandoit avoit le titre de Vaivode: Lébédias (15) qui étoit revêtu de cette dignité quelque temps avant leur migration, rendit de ſi importans ſervices au *Cagan* des Khozars, que ce prince ne crut pouvoir les payer dignement que par la main de ſa fille.

Mém. de l'Acad. des Sciences & Belles-Lettres, t. XXX. Lazius. Theoph. Sigeſ. Bayer epiſt. ad M. Bel. Georg. Horni. orig. americ.

Une autre nation non moins vaillante habitoit entre le Volga & le Jaik; c'étoient les Patzinaces, à qui leur bravoure avoit fait donner le nom de *Kangar*; quelque belliqueux que fût ce peuple, il fut cependant forcé de céder aux armes des Khozars, aidés des Uſes leurs voiſins. Les Patzinaces

Conſt. Porp. de adm. imp. cap. 40. Lucius, l. 3. c. 1.

quitterent les bords du Volga, & se retirerent dans le pays des Madgiares qui, vaincus à leur tour, allerent chercher une autre patrie. Les uns se retirerent vers le fameux détroit appellé *portæ Caucasiæ* & la Georgie, les autres sous la conduite de Lébédias, s'arrêterent sur les bords du Tanaïs, dans une contrée qui portoit le nom d'Etel-Cusu. Une bourgade nommée Lébédian (16), retient encore le nom de leur chef. Les Madgiares resterent toujours fideles aux Khozars. Le Cagan voulut même nommer Lébédias, chef de tous les Turcs soumis à son empire. Mais ce général, aussi modeste que brave, désigna Arpad (17), fils de Salmutz, comme plus digne de cet honneur. Arpad fut donc élevé sur un bouclier, suivant la coutume des Khozars. Cependant les Patzinaces vinrent attaquer une seconde fois les Hongrois & les forcerent d'abandonner l'Etel-Cusu. Ceux-ci traverserent la Russie, passerent par Kiow, & s'arrêterent dans des montagnes où se trouvoit une quantité prodigieuse d'aigles; on prétend que ces tyrans des airs firent de si grands ravages dans leurs troupeaux, qu'ils furent obligés d'abandonner

Lentpf. ticen. eccl. levit. luftoc.

M. Jo. de Thwrocz chron. Hungar.

donner leur nouvelle demeure. Le pays où ces fugitifs se fixerent, avoit autrefois été habité par les Daces : ils lui donnerent le nom d'Erdeleu. Thurocs prétend qu'ils ne l'appellerent ainsi, que parce que les fleuves promenoient avec leur sable des paillettes d'or : cette opinion est dénuée de toute vraisemblance. Le mot *Erdeleu* vient de lui d'*Erdëu* qui, dans la langue Hongroise, signifie forêt : le nom de Transilvanie que cette contrée porte encore aujourd'hui, donne une nouvelle force à cette opinion.

Petr. ranz. épit. rer. Hung.
Ant. Bonfin. rer. Hung.
Sigl. chron. Hung.
Abrah. Bakskhai, chron. de reb. Hung.
Apend. épist. de orig. Hungar. cum Sigl. à Math. Bel. édit.
Jo. Archid. hist. Salon. c. XIV.

Les Hongrois, si l'on en croit nos historiens, étoient cruels, hautains & querelleurs. Quand ils avoient tué un ennemi, ils lui arrachoient le cœur, le coupoient par morceaux, & s'en servoient comme d'un antidote souverain pour certaines maladies; ils se rasoient les cheveux sur le devant de la tête : leurs armes favorites étoient des arcs faits avec de la corne, dont ils se servoient avec une dextérité étonnante. Ils dédaignoient de s'enfermer dans les villes, & ignoroient la science des campemens. Soit en paix, soit en guerre, ils vivoient dispersés dans les plaines. Des feux allumés d'espace en espace

Reginon. chron.
Ann. met.
Georg. hornii. historia.

ſervoient de ſignal pour le ralliement. Pleins de mépris pour les autres nations, ils égorgeoient ſans pitié ceux qui ſervoient ſous des enſeignes étrangeres. Il eſt intéreſſant pour l'humanité, de remarquer que cette ſévérité n'empêchoit pas la déſertion. On lit dans Luitprand que la garde de Nicephore étoit compoſée de Hongrois ; cet exemple, & tant d'autres, ſervent à prouver combien eſt vaine la politique qui veut retenir les ſoldats dans le devoir par la terreur des ſupplices. C'eſt avoir une mauvaiſe idée du cœur humain, que de croire que la crainte de la mort ſoit plus puiſſante que la voix de l'honneur.

In legat.

Les anciens hiſtoriens aſſurent que les Hongrois adoroient Hercule & Mars ; cette conjecture eſt au moins très-haſardée : s'ils avoient un culte, il devoit reſſembler à celui des autres Turcs qui rendoient les honneurs divins aux quatre élémens ; le nombre des Hongrois ſortis de la Scythie étoit de deux cent ſeize mille hommes. Pour être moins gênés dans leur marche, ils avoient diviſé leur armée en ſept corps, compoſés d'un nombre égal de combattans ; le commandement en fut

confié à ſept chefs : Arpad, Bolchu, Gyula, Cund, Léel, Verbulchu, Urs. Sept forterеſſes s'éleverent ſous les yeux de ces chefs, & défendirent le pays d'Erdeleu contre les inſultes des nations voiſines. On prétend que dans la ſuite ce lieu prit le nom de *Sibenbourg* (les ſept châteaux).

Depuis la deſtruction des Avares, la Pannonie n'étoit plus qu'un immenſe déſert : les Slaves qui s'y étoient établis avec l'agrément de l'empereur à qui ils payoient tribut, s'occupoient à réparer les ravages de la guerre, lorſque Cuſid envoyé par les Hongrois, vint leur annoncer que ce peuple avoit auſſi réſolu de fixer ſa demeure ſur les bords du fleuve. Zuentibolde, roi des Slaves aima mieux s'en faire des alliés que des ennemis, & conſentit à lui donner des terres à cultiver. Cuſid rapporta à ſes compagnons des fruits de cette contrée & un vaſe plein d'eau du Danube. Arpad aſſemble ſes guerriers, leur montre les richeſſes champêtres dont Cuſid eſt revenu chargé. On s'empreſſe autour de lui, on l'interroge ſur la qualité du ſol, ſur la température de l'air, ſur la ſituation des lieux ; il en fait la peinture la plus

attrayante : alors, disent les historiens Hongrois, Arpad fait une libation & s'écrie : Hercule & Mars, Dieux tout-puissants des nations belliqueuses, c'est sous vos redoutables auspices que nous entrons dans la Pannonie : mettez enfin un terme à tant de courses, de combats & d'alarmes. Fixez-nous dans cette contrée, affermissez-y les fondemens de notre empire, conciliez-nous le Dieu qui préside au cours du Danube. Ces hommes si pieux étoient pourtant pleins d'artifice. Cusid fut de nouveau député vers le roi des Slaves, pour lui faire présent d'un cheval richement enharnaché. Dès que Zuentibolde l'eut reçu, les Hongrois lui déclarerent qu'il se hatât d'évacuer la province qu'il avoit follement vendue pour un cheval (18). Zuentibolde marcha à leur rencontre, & les attendit sur la rive du Danube : le combat fut long & sanglant : ce n'étoient point deux armées rangées avec méthode qui combattent avec flegme pour des querelles qui leur sont étrangeres ; c'étoient deux nations innombrables, animées par les plus grands intérêts, qui s'égorgoient sans ordre & sans pitié. Les Slaves furent vaincus, le roi s'enfuit vers le Da-

Ann. 889.

nube, il y périt; une multitude de Slaves eut le même ſort: le reſte reçut des vainqueurs la mort ou des fers.

C'eſt ainſi que la Hongrie, qui s'appelloit alors grande Moravie, tomba au pouvoir des Madgiares. A peine leurs nombreuſes tribus s'étoient-elles partagé cette nouvelle demeure, qu'excités par Léon VI, ils porterent le fer & la flamme chez les Bulgares. Ces peuples, dont nous avons déjà parlé, étoient Huns d'origine. Ils habiterent d'abord les environs du Volga & de l'Hypanis, contrée qui mériteroit peut-être mieux le titre de mere des nations que la Scandinavie. Vers le milieu du ſeptieme ſiecle, un eſſaim de Bulgares, ſous la conduite d'Aſparuch, s'approcha du Danube, & s'empara de la Mœſie, qui prit alors le nom de Bulgarie, qu'elle porte encore aujourd'hui. Siméon, un des ſucceſſeurs d'Aſparuch, ne put réſiſter aux Hongrois; il fut vaincu, & s'enfuit à Doroſtole. Les ennemis ſe retiroient chargés de butin, & traînant après eux une infinité de priſonniers. Mais les Bulgares, revenus de leur premiere frayeur, les attaquent, les diſſipent, & lavent dans des flots de ſang la

Hiſt. génér. des Huns par M. de Guignes.

Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belles-Lettres, t. XXX.

Luitprand. hist.
Vitiquint. hist. sax.
Hist. d'All.
Abrég. de l'hist. génér. d'Ital. par M. de Saint-Marc.

honte de leur défaite. Les Allemands, loin de secourir Zuentibolde, avoient favorisé l'invasion des Hongrois. Ils étoient irrités contre le roi de Moravie, qui avoit essayé de secouer le joug de l'empire; mais une triste expérience leur apprit bientôt qu'il est quelquefois moins dangereux de souffrir les hauteurs d'un vassal puissant, que de s'en venger: les barbares entrent en Germanie, égorgent, brûlent, pillent tout ce qui se trouve sur leur passage, désolent la Baviere, la Souabe & la Franconie, & passent en Italie, où ils commettent les mêmes horreurs. En vain Béranger, à la tête d'une armée nombreuse & formidable, veut-il arrêter leurs progrès, il est vaincu. Les Hongrois retournent en Pannonie couverts des plus riches dépouilles.

Ann. 901.

Ann. 906.

Ils ne resterent pas long-temps dans l'inaction. Cinq ans après ils repasserent le Danube, défirent les Allemands près d'Ausbourg. Léopold, duc de Baviere, périt à cette journée, en donnant aux siens l'exemple de la valeur la plus héroïque. Une seconde bataille, où Burchard, dernier duc de Thuringe, est tué, leur livre toute l'Allemagne. Louis IV, pour sauver ses

états, est obligé de se soumettre à leur payer une pension annuelle, tribut ignominieux qui, en avertissant les barbares de leur force, redoubloit leur cruauté & leur insolence. L'Italie les vit une seconde fois; les habitans des campagnes abandonnent leurs hameaux, & se réfugient dans les villes. Redoutables par leur bravoure, odieux par leur cruauté, les Hongrois buvoient le sang des vaincus, & savouroient ce breuvage exécrable avec le même plaisir que le lait de leurs troupeaux. La plupart de leurs prisonniers expiroient au milieu des flammes. Enfin leur barbarie rend moins incroyable tout ce que les voyageurs ont raconté des peuples antropophages qui habitent l'Amérique septentrionale. Rien n'étoit sacré pour cette soldatesque effrénée, ni la timide pudeur des vierges, ni la vertu noble des femmes, ni la pompe auguste des temples. C'étoit sur-tout sur les ornemens des autels & sur les châsses des saints, monumens précieux de la magnificence des rois & de la piété des peuples, qu'ils portoient avec plus d'avidité leurs mains impies. Venise, au milieu des eaux, sembloit seule

Histoire de Venise, par Fougasse. t. 1.

dans l'Italie n'avoir rien à redouter des armes des barbares ; mais les Hongrois, montés ſur des barques légeres, parurent ſous ſes murailles. Ils étoient prêts à s'en rendre maîtres, lorſque le Doge Pietro Tribuno ſortit à la tête de la flotte Vénitienne, & les contraignit à regagner le continent.

La mort de Louis IV fut ſuivie d'une guerre civile en Allemagne. Parmi tous les prétendans à l'empire, Conrad fut préféré. Arnould, duc de Baviere, ne voulut point ſe ſoumettre à ſon rival, & alla cacher ſon dépit chez les Hongrois, qu'il engagea à venger ſon injure. Ceux-ci entrent en Allemagne, & s'avancent vers Auſbourg. Conrad courut au ſecours de la place; il ſe jetta à l'improviſte ſur le camp des Hongrois, les tailla en pieces, & leur enleva une partie des dépouilles dont ils étoient chargés. Une multitude de ces barbares périt dans le fleuve, le fer en moiſſonna pluſieurs milliers, un grand nombre rendit les armes, le reſte ne ſe fit jour que par des prodiges de courage, & alla porter dans la Pannonie la nouvelle de cette ſanglante défaite. Parmi les priſonniers étoient Léel & Bolchu, tous deux diſtingués

Ann. 911.

Ann. 915-19.

Thwrocz. c. XXV. Bonfin. dec. 1. l. 10.

par leur rang, plus distingués encore par leur courage. L'empereur voulut satisfaire son orgueilleuse curiosité, & voir ces terribles ennemis que le sort des armes avoit remis dans ses mains. On les lui amena : » Barbares, leur » dit Conrad, quel outrage avez-vous » reçu des Chrétiens ? De quel droit » venez-vous ravager leurs terres, » & les égorger dans leurs foyers » ? » Nous sommes, comme le fut Attila, » *le fléau de Dieu*, répondit l'un des » captifs, il nous a créés pour punir » vos crimes, & nous a confié le soin » de sa vengeance ». L'empereur irrité leur dit que ce jour étoit le dernier de leur vie. » ma clémence, ajouta-t-il, » veut bien encore vous laisser le choix » du supplice ». « Qu'on m'apporte, dit » Léel, la trompette dont je me servois » dans les combats pour exciter le cou- » rage de mes troupes, & je répon- » drai ». On la lui apporte, il s'approche de l'empereur & le frappe à la tête. Le coup fut si violent, que l'empereur tomba. » Meurs, lui dit Léel, va-t-en » annoncer aux enfers ma prochaine » arrivée, & prépare-toi à m'y ser- » vir (19). Le peuple furieux les traîna à Ratisbonne, où ils furent étranglés.

Tout s'émeut ; tout tremble en Occident au seul nom des Hongrois. La Lorraine, l'Austrasie & l'Alsace deviennent le théâtre de leur brigandage. Bâle, Treves, Metz, Aix-la-Chapelle ne doivent leur salut qu'à la bonté de leurs murailles. Bientôt Pavie n'est plus qu'un monceau de cendres. Quarante Eglises superbes ne semblent élever au milieu des ruines leurs débris magnifiques, que pour être un monument odieux de la fureur des barbares. Tout un peuple immense a péri dans les flammes ; deux cents infortunés, seul reste de cette ville opulente, ne rachetent leur vie qu'en payant huit boisseaux de pieces d'argent ramassées dans les ruines.

Scrip. Hung. Hist. d'All. Anaceph. chron. ad cal. fast. belgic.

Frodoard. chron. Luitpr. hist.

Cependant Henri l'Oiseleur, successeur de Conrad dans l'empire d'occident, avoit résolu de venger la mort de son prédécesseur, & d'arrêter par des digues puissantes les incursions des barbares. Il sentit qu'il falloit, pour y réussir, des moyens préparés avec lenteur, combinés avec sagesse. Son but n'étoit pas de donner à la Germanie un calme momentané, mais un repos durable. Dans cette vue, il ordonna que dans toute l'étendue de ses états,

l'aîné de chaque famille prendroit les armes, & qu'il préleveroit sur l'héritage de sa maison une somme nécessaire à son équipement. L'empereur accorda aussi une paie fixe à tous ses soldats; mais il leur déclara qu'ils ne seroient point licentiés à l'approche de l'hiver, qu'ils resteroient armés dans les quartiers, afin de veiller à la sûreté des frontieres. Il avoit déjà fait construire dans la Westphalie un immense retranchement, dont les vestiges subsistent encore sous le nom d'*Hunengreve*. Il entoura les villes de remparts, & jetta les fondemens de plusieurs places, qui sont devenues depuis des Capitales florissantes. Tels étoient les asyles qu'il offroit aux habitans de la campagne, lorsque les Hongrois viendroient l'inonder. Ann. 924.

Il força la neuvieme partie des hommes libres à fixer leur séjour dans ces enceintes, dicta des loix pour la police de ces villes, accorda aux habitans de glorieux privileges, & régla le partage de l'autorité municipale. Ces soins politiques ne lui faisoient point négliger les soins militaires; il exerçoit ses troupes, leur apprenoit à charger avec promptitude, à soutenir avec fermeté,

à ſe déployer, à ſe reſſerrer ſans déſordre. Une diſcipline ſévere régnoit dans ſon camp; pour aguérir ſes ſoldats par degrés, il les conduiſit d'abord contre les Slaves & les Bohémiens, peuples moins belliqueux que les Hongrois. Ceux-ci ne l'attendirent pas, ils avoient preſſenti que ces préparatifs les menaçoient. Ils quitterent les bords du Danube, & vinrent lui préſenter la bataille près de Merſebourg. Ils furent vaincus; l'empereur les força d'évacuer l'Autriche, & rétablit le margraviat que Charlemagne avoit fondé dans cette province.

Ann. 934. Vitiquint. hiſ. ſax. Luitpr. hiſt. Sigler. chron. rer. Hung.

Je ne m'arrêterai point à décrire les différentes invaſions que les Hongrois firent depuis en Allemagne, en Thrace & en Italie. Ces expéditions préſentent des tableaux trop monotones. Par-tout ce ſont de paiſibles cultivateurs qui ſe réfugient dans les villes & ſur les montagnes, des rois qui achetent la paix aux poids de l'or, des brigands qui ſe retirent dans leur pays chargés de tréſors & de malédictions. Enfin les Hongrois parurent ſe dégoûter d'une célébrité qui les rendoit l'exécration de l'Europe: inſenſiblement ils prirent les mœurs des na-

tions qui les environnoient. Le systême féodal, aussi conforme à leur mépris pour les travaux rustiques, qu'il est contraire aux loix de la nature, s'introduisit parmi eux. Les terres furent cultivées par des étrangers que le sort des armes avoit fait leurs esclaves, ou par des Hongrois que la sévérité des loix avoit réduits au même état. Les principaux chefs de la nation prirent le titre de barons & de comtes, d'autres Hongrois s'attacherent à ceux-ci. Leur fonction étoit de les suivre à la guerre; ce qui leur a fait donner le titre de *servientes* & de *milites*, (hommes d'armes). Ils possédoient des fiefs dans la mouvance des seigneurs, ce qui leur a fait aussi donner le nom de *milites prædiales* (20).

Les richesses que les Hongrois avoient rapportées de leurs différentes expéditions, attirerent parmi eux une infinité d'étrangers, & sur tout de Juifs, que leur génie mercantil porte par-tout où il y a de l'or & des dupes. Ces commerçans répandus en Hongrie, firent naître aux habitans de nouveaux besoins, augmenterent la somme de leur jouissances, & multiplierent chez eux les sources du bon-

heur. L'état prenoit de jour en jour une consistance politique, & l'évangile acheva cette grande révolution. Déjà le christianisme avoit fait quelques progrès parmi les Hongrois. Deux de leurs chefs, Gylas & Bolchu s'étoient fait baptiser à Constantinople, mais ces germes naissans furent bientôt étouffés. C'étoit à Etienne I[er], qu'il étoit réservé d'achever cette importante révolution. Il étoit fils de Geysa, petit-fils de cet Arpad, qui commandoit les Hongrois dans leur migration. Geysa fut baptisé par Saint Adalbert. Il mourut vers l'an 997, & laissa ses états à son fils.





HISTOIRE GÉNÉRALE DE HONGRIE.

LIVRE PREMIER.



ETIENNE, fut le premier chef des Hongrois qui porta le titre de roi; il renversa les idoles, adopta l'évangile & l'établit dans ses états (1): la cour de Rome lui accorda le titre de roi; & après sa mort crut devoir le placer au nombre des saints. Je ne puis dissimuler cependant qu'Etienne n'avoit pas dans le caractere cette douceur qui distingue les élus. Après avoir vaincu le duc Cupan dans une bataille rangée, il fit couper son corps en quatre morceaux qu'il envoya dans quatre villes

Ann. 1000.

Antonii Bonfinii rerum Hungaricarum decadis II liber I.

Vita sancti Stephani ab Episcopo Chartuitio conscripta & à L. Surio edita.

P. de Rewa. de Mon. & S. Coron. regn. Hung.

différentes. Ce procédé n'étoit ni chrétien, ni héroïque; il fut moins cruel envers Gyula son oncle, duc de Transilvanie, & se contenta de le charger de fers après l'avoir dépouillé de ses états : l'opiniâtreté de ce prince qui rejettoit l'évangile, fut le prétexte de cette conquête; le saint oublia que lorsque la force des raisonnemens ne suffit pas, il ne faut point employer celle des armes. La Transilvanie fut ainsi réunie au royaume d'Hongrie. Etienne soumit avec la même rapidité les Bulgares & les Slaves. Las de vaincre & de gouverner, résolu de passer le reste de ses jours dans une pieuse retraite, il alloit descendre du trône & y placer son fils Emeric, duc de la Russie rouge, lorsque ce jeune prince fut enlevé (2) par une mort prématurée : le roi sentit aussi les approches de la sienne, & voulut, avant de fermer les yeux, donner un maître à la Hongrie. Les égaremens de Vazul, prince du sang royal, l'avoient forcé de le faire enfermer; persuadé que les rigueurs d'une longue captivité avoient épuré son cœur, il le rappella & lui permit de paroître devant lui; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit Vazul mutilé, couvert de sang, les yeux

Magistri Joannis Thwrocz chronica Hungarorum ab ipsius gentis incunabulis ad initia Mathiæ regis. M. Sigleri. chron. rer. Hung. lib. I. Abrah. Bakskhai. chron. Geneal. reg. Hung. à Pistnodan.

Ann. 1031.

Annal. de Hildesheim.

crevés. C'étoit la reine (3) Giſele, qui, pour s'emparer du gouvernement & rendre le prince incapable d'en manier les rênes, lui avoit fait ôter la vue. Etienne ne put retenir ſes larmes : ſa douleur abrégea ſes jours, & il tomba dans une langueur mortelle. Quatre nobles avides de nouveautés, impatiens de lui donner un ſucceſſeur, conſpirent contre ſa vie. L'un d'eux entre le ſoir dans l'appartement du roi, il porte un glaive caché ſous ſon manteau ; mais à l'aſpect du reſpectable monarque, ce fer échappe de ſes mains ; » qu'alliez-vous faire, lui dit Etienne ? » vous percer le cœur, répond l'aſſaſ- » ſin ; allez, reprend le roi, ſongez à » réparer ce crime ; pour moi je ne » ſonge point à m'en venger «. Ce fut l'an 1038 que la Hongrie perdit ce prince dont le nom plus révéré de ſiecle en ſiecle, eſt encore cher aux Hongrois. On a vanté les conſeils qu'il donnoit au duc Emeric : » mon fils, » lui diſoit-il, ſoyez le pere & l'ami » de tous les nobles, & n'en réduiſez » aucun en ſervitude «. Mais un roi doit être le pere & l'ami de tout ſon peuple, & le dernier des hommes ne doit point être eſclave. Son ſyſtême

Ann. 1034. *Ann. eccleſ. reg. Hung. à M. Inchof. p. 353.*

Decret. S. Steph. ad Emeric. ducem. cap. IV.

politique étoit l'union intime de la noblesse & du souverain, le concert de leurs opérations, l'échange de leur autorité, l'ensemble de leurs mouvemens. Les nobles avec les députés des villes libres, avoient seuls le droit de donner leurs suffrages pour l'élection d'un roi & d'un palatin (4): ce dernier étoit le premier officier de la couronne, placé entre le roi & le peuple; il étoit l'organe des volontés de l'un & des plaintes de l'autre.

Le roi ne pouvoit faire la guerre ni la paix sans l'aveu de la nation représentée par les nobles & les députés. Etienne fut le législateur de la Hongrie; son code devint la base de la constitution politique du royaume (5); & l'on verra dans la suite de cette histoire, les Hongrois verser leur sang pour la défense de ces loix. Le pape Sylvestre accorda à Etienne le diadême, le nom de roi, & la permission de partager ses états en dix évêchés, dont Strigonie fut la métropole. Le bref donnoit encore au roi de Hongrie, le droit de conférer tous les bénéfices ecclésiastiques du royaume; privilege qui fut depuis disputé à ses successeurs par la cour de Rome, mais qu'ils surent conserver malgré les ef-

forts des papes. Miceslas, duc de Pologne, jaloux de voir un prince voisin revêtu des ornemens royaux, demanda la même faveur au pontife; il ne put l'obtenir. Les souverains du monde étoient alors les courtisans des papes; & la cour de Rome qui les favorisoit & les disgracioit tour-à-tour, avoit souvent moins d'égards pour eux qu'un roi n'en a pour ses officiers. Wladimir, duc de Russie, ne s'exposa point à un refus honteux; quoique sa conversion lui donnât des droits sur les bienfaits de Sylvestre, il ne demanda point le titre de roi, & se contenta d'en avoir l'autorité.

Cependant la diete s'assemble en Hongrie pour donner un maître à la nation. Gisele joignoit à une ambition démesurée, une éloquence insidieuse. Profonde dans l'art des intrigues, elle savoit acheter ou forcer les suffrages; elle fit tomber le choix de la noblesse sur Pierre son frere, qui fut surnommé l'Allemand; c'étoit un homme altier, sans vertus, sans talens, & qui n'avoit rien d'extraordinaire que l'excès de ses vices: il insulta les nobles, opprima le peuple, attira les Allemands dans ses états, leur confia la garde des pla-

Thwrcoz chron. Bonfinius. decad. II. Sigleri chronologia rerum Hungaricarum.

Ann. 1039.

Le duel étoit à la mode: le ſort des armes étoit l'arbitre de toutes les querelles. Le peuple, perſuadé que le ciel faiſoit toujours triompher l'innocence, attendoit l'iſſue d'un combat pour juger qui de deux accuſés étoit coupable. La bravoure & l'adreſſe tenoient lieu de toutes les vertus: les rois auſſi ignorans alors que le vulgaire, étoient les eſclaves & ſouvent les victimes de ce bizarre préjugé.

Le duc de Poméranie envoya un cartel à Miceſlas; ce prince indolent & timide le refuſa: ſes enfans ne montrerent pas plus de courage; les ſoldats frémiſſoient, ils diſoient hautement que la lâcheté du ſouverain alloit couvrir la nation d'un opprobre éternel. Bela s'offrit à combattre; » je déroge peut-» être, dit-il, à la gloire de ma naiſ-» ſance, en meſurant mes forces avec » cet infidele; il m'en coûte beaucoup » plus d'efforts pour vaincre ma fierté, » qu'il ne m'en coûtera pour vaincre » votre ennemi; mais j'y ſuis réſolu «. Les deux champions entrerent dans la lice; du premier choc le Poméranien fut renverſé ſans vie aux pieds de ſon vainqueur; la main d'une fille de Miceſlas & le duché de Poméranie, furent

Ann. eccleſ. reg. Hung. à M. Inchof. t. 1. p. 387.

le prix de cette victoire. André & Leventha, jaloux du bonheur de leur frere, allerent cacher leur dépit en Russie : ils la trouverent en proie à toutes les fureurs des guerres civiles ; les douze fils de Wladimir, chacun à la tête d'une faction, se disputoient leur héritage les armes à la main. La haine entre des freres est plus atroce, plus impitoyable qu'entre des étrangers. La Russie fut long-temps un théâtre d'horreurs. Enfin Jaroslas triompha de ses rivaux ; seul maître d'un vaste empire, il y ajouta encore la Lithuanie. Les peuples de cette contrée furent condamnés à donner tous les ans aux Russes un certain nombre de souliers. Si ce tribut prouve la foiblesse des vaincus, il prouve aussi la pauvreté des vainqueurs. Jaroslas reçut dans ses états les deux princes fugitifs. Du fond de cet asyle ils se ménagerent des intelligences en Hongrie, se formerent une faction ; issus du même sang que Saint Etienne, ce titre seul suffisoit pour leur assurer l'affection des peuples : ils reparurent ; la multitude se précipita sous leurs drapeaux. Le clergé qui avoit favorisé le parti de Pierre, étoit odieux aux Hongrois ; & leur haine

Ann. 1046.

Ann. eccles. reg. Hung. à M. Inchof. p. 392. Thwrocz. c. XI.

confondant la religion avec ses ministres, ils demanderent à grands cris que les églises fussent rasées, & que de leurs débris on relevât de nouveaux temples à leurs anciennes divinités. André & Leventha qui, dans ces siecles d'ignorance, voyoient les souverains du monde avilis sous la tutele des prêtres chrétiens, regarderent le rétablissement du paganisme comme un coup d'état utile à leurs projets; on rendit aux chrétiens toutes les persécutions qu'ils avoient fait essuyer aux idolâtres; leurs prêtres furent massacrés, leurs églises livrées aux flammes. On saisit l'évêque Gérard, on l'accable d'outrages, on le traîne sur un rocher dont le pied étoit baigné par le Danube; on lui ordonne de se précipiter dans le fleuve : le héros chrétien s'y jette avec un front aussi serein, que s'il y fût descendu pour prendre un bain délicieux. D'autres prélats, au milieu des tourmens qu'invente la haine des idolâtres, montrent un courage au-dessus de la douleur & de la mort. Pierre s'enfuit; il est enveloppé, il se jette dans une maison, s'y défend pendant trois jours avec toute la rage du désespoir; enfin il est pris, on le charge de

Bonfin. Thwrocz.

An. 1047.

de fers, on le traîne vers André qui lui fait crever les yeux. Ce prince, objet d'horreurs pendant sa prospérité, objet de pitié dans sa disgrace, mourut peu de jours après. Léventha ne lui survécut guere, & André appella près de lui son frere Béla pour l'opposer aux ennemis dont il étoit menacé. L'empereur Henri III venoit d'abatre l'orgueil de Godefroi, duc de la basse Lorraine, & malgré tous les efforts de ce vassal ambitieux, avoit donné le duché de la haute Lorraine à Gérard d'Alsace, qui fut la souche de l'auguste maison de Lorraine. Il se flattoit de rétablir de même en Hongrie l'empire de la cour de Rome, inséparable du sien. Il entra dans ce royaume suivi des troupes qui avoient triomphé sur les bords de la Meuse & du Rhin. André s'avança à sa rencontre; il avoit dans son armée des soldats si adroits à manier l'arc & si agiles à la course, qu'ils firent les plus grands ravages dans le camp des Impériaux; ceux-ci, pour se dérober à la grêle de fleches qui pleuvoient sur eux, s'étendoient dans les tombes qu'ils avoient creusées pour leurs compagnons, s'y couvroient de leurs boucliers, & trouvoient dans

l'asyle de la mort, la sûreté de leurs jours. La famine rendoit leur situation encore plus affreuse : l'empereur demanda la paix; le mariage de Salomon fils d'André & de Sophie fille de Henri, fut le sceau du traité. Le jeune Salomon fut reconnu par les Hongrois pour l'héritier de la couronne; mais André n'étoit pas sans inquiétude sur le sort de son fils; il connoissoit l'ambition & les talens de Béla : plein de ces alarmes, il fait venir deux de ses plus

Ann. 1053.

Ann. ecclef. reg. Hung. p. 418.

intimes confidens : » Bela va paroître, » leur dit-il ; vous voyez cette cou- » ronne signe de l'autorité royale, & » cette épée symbole du pouvoir ducal, » je lui demanderai laquelle il préfere; » s'il prend la couronne, égorgez-le » sur le champ; s'il choisit l'épée, laif- » sez-lui la vie «. Un officier tout dévoué à Béla avoit entendu ces mots, & lorsque ce prince parut, il lui dit à demi-voix : » *choisissez l'épée.* Mon » frere, lui dit André, la nation me » laisse le choix de mon successeur; » mon cœur partagé entre vous & mon » fils, ne sait auquel des deux donner » la préférence; prononcez vous-même » entre votre neveu & vous; optez » entre l'épée & la couronne «. La cou-

ronne appartient à Salomon, répondit Béla; quant à l'épée je ne la prends que pour le défendre: André fut séduit par cette réponse, mais la retraite de Béla en Pologne l'éclaira bientôt sur les desseins de son frere. En effet, ce prince reparut bientôt suivi d'une armée nombreuse, composée de Polonois & de Poméraniens que le souvenir de ses anciens exploits avoit rassemblés sous ses drapeaux: elle fut encore augmentée dans sa marche par une infinité de Hongrois, que l'amour du changement ou d'autres intérêts avoient détachés du parti d'André. Béla, ayant d'entrer en Hongrie, avoit divisé ses troupes en trois corps qui se réunirent sur la rive de la Teisse. André, fier des secours qu'il venoit de recevoir de l'empereur & du duc de Boheme, s'étoit emparé de la rive opposée: les Allemands passerent le fleuve & engagerent le combat: il fut long & sanglant. Mais enfin ces mêmes Allemands ayant lâché pied, les Hongrois qui combattoient en faveur d'André, abandonnerent tout-à-coup son parti, & se rangerent du côté de Béla. Le malheureux André prit la fuite, fut fait prisonnier, trompa la vigilance de

Dlugoss. hist. Pol. Adlzreitter. Thwrocz. c. XLIV.

Ann. 1058—9.

ses gardes, erra long-temps & périt dans la forêt de Bakon; Salomon, quelque temps avant la bataille, s'étoit retiré en Allemagne.

Ann. 1060. Cependant Béla, redoutable par la force de ses armes, se rendoit plus puissant encore par l'amour de son peuple. Le commerce n'avoit été jusqu'alors qu'une espece de brigandage, où la ruse & la force ouvroient seules le chemin de la fortune; le roi fit battre une monnoie fixe & inaltérable, établit des marchés, & dicta des loix pour terminer les querelles des marchands. Il prit sous sa sauve-garde les familles & les biens des seigneurs qui avoient suivi Salomon dans sa retraite; & sa clémence politique rappella plusieurs de ces exilés: il admit à son conseil deux vieillards de chaque bourgade, & s'en repentit bientôt. Le peuple, par la bouche de ces oracles, demanda qu'on chassât de nouveau les prêtres qui étoient rentrés en Hongrie, & qu'on ne laissât dans tout le royaume aucune trace du christianisme (7). Le prince, au lieu de missionnaires, envoya des soldats & des bourreaux; les massacres dont ils souillerent leurs mains, rendirent la religion chrétienne encore

plus odieuse. Mais la nation effrayée n'osa plus élever sa voix en faveur de ses idoles ; Béla fut peu de temps après écrasé sous les débris d'une maison qui s'écroula. Ann. 1063.

L'empereur Henri III étoit mort ; Henri IV son fils lui avoit succédé : il étoit dans l'âge heureux où l'habitude de dissimuler n'a pu encore étouffer dans le cœur des princes les sentimens les plus doux. Ami tendre & généreux, il secourut son beau-frere, lui donna une armée & le fit couronner à Albe-Royale. Geysa, fils de Béla, chercha son salut dans la fuite ; ses freres Ladislas & Lambert le suivoient ; les Polonois accoutumés à tendre les bras aux princes Hongrois lorsqu'ils étoient persécutés, reçurent ceux-ci avec bonté. L'empereur reprit bientôt le chemin de ses états. Dès que Geysa eut appris que son rival étoit sans défenseur, il reparut à la tête d'une armée de Polonois. Les Hongrois toujours volages, toujours avides de révolutions, accoururent sous les drapeaux : Salomon se retira dans Muzon. La Hongrie étoit sur le point de se voir livrée à toutes les horreurs d'une guerre civile, lorsque les évêques proposerent un accommode-

Bonfin. Dlug. hist. Pol. Mart. cromer de reb. g. Polon.

Ann. 1064.

ment. Ils conjurerent le roi de relâcher un peu de ses droits; ils lui représenterent tous les maux dont son obstination seroit suivie; la patrie livrée à des étrangers avides, également opprimée par ceux qui défendoient la bonne cause, & par ceux qui combattoient contr'elle. Leur éloquence empruntoit une nouvelle force des armes de la religion : ce ne fut pas cependant sans peine qu'ils parvinrent à engager Salomon à consentir à la paix. Le fils de Béla se laissa persuader plus aisément : les succès rendent généreux. Geysa n'avoit plus qu'un pas à faire pour s'emparer de la couronne, il trouva plus beau de la céder à son rival : il se contenta du titre de duc, & signa le traité de paix. Quelque temps après il se rendit à la ville des Cinq Eglises; & là, en présence du clergé, de la noblesse & du peuple, il prit la couronne de Hongrie & la posa sur la tête de Salomon : il vouloit montrer aux Hongrois par cette cérémonie, que si Salomon devenoit paisible possesseur du trône, ce n'étoit que parce qu'il sacrifioit ses droits à leur bonheur. Jamais ce prince n'avoit paru si grand ni si digne de régner : l'assemblée re-

tentissoit de cris de joie; & si tous les honneurs furent pour Salomon, tous les vœux & tous les cœurs furent pour Geysa.

Cette paix étoit l'ouvrage du clergé. Qu'il est beau de voir les ministres des autels réconcilier ainsi deux princes du même sang, & faire entendre la voix de la religion à des cœurs hautains, qui méconnoissent celle de la nature & de l'humanité! Une seule action pareille étoit plus capable d'étendre l'empire de l'évangile, que les tortures & les cruautés qu'on avoit employées dans les regnes précédens. La Hongrie heureuse & tranquille rendit pour la premiere fois grace au ciel d'être chrétienne. Les Bohémiens qui avoient fait une irruption dans les états de Salomon, furent repoussés : les Hongrois porterent le fer & la flamme dans leur pays, & revinrent chargés des dépouilles des vaincus. Les Valaques qui, quelques temps après, tenterent une pareille expédition, furent taillés en pieces : bientôt les Bulgares passerent la Save près de Belgrade, se répandirent dans la basse Hongrie & y commirent des ravages affreux. Salomon couvrit la Save d'une flotte nom-

breuſe & deſcendit à la rencontre de ces barbares ; on en vint aux mains, & l'on vit un combat naval entre deux armées reſſerrées dans le lit étroit d'une riviere. Les Bulgares armés de trompes d'airain, lançoient le feu grégeois qui couloit ſur les eaux, & qui en un inſtant dévoroit les hommes, calcinoit les pierres & fondoit les métaux ; invention infernale, exécrable ſecret que le genre humain a heureuſement perdu ! Il lui reſte encore aſſez d'armes pour ſe détruire.

Une partie de la flotte Hongroiſe fut conſumée par les flammes ; malgré ſes ravages les Bulgares furent vaincus. Salomon étoit ſur-tout redevable de cette victoire à la bravoure de Geyſa & de Ladiſlas, qui, depuis qu'ils étoient rentrés en Hongrie, étoient devenus les plus fermes appuis de cette couronne que leur pere avoit portée : ils montrerent le même courage au ſiege de Belgrade (8). Cette ville fit pendant trois mois la plus vigoureuſe réſiſtance. Une jeune Hongroiſe, qui depuis long-temps ſouffroit dans ſes murs toutes les rigueurs de la captivité la plus dure, mit le feu aux différens quartiers de la ville. Le vent

qui souffloit avec violence, propagea l'incendie. Ce fut à la lueur de ces flammes que les Hongrois entrerent par la breche, égorgerent une partie des Bulgares, & poursuivirent le reste jusqu'aux portes de la citadelle. La victoire fut complette ; les richesses que les Bulgares avoient enlevées dans leurs courses, tomberent entre les mains des Hongrois. Les Ducs Geysa & Ladislas se plaignirent de ce que, dans le partage des dépouilles, le Roi n'avoit point mesuré sa reconnoissance à leurs services : la querelle s'échauffa. Il est humiliant de voir des princes se disputer, comme de vils brigands, le fruit de leurs rapines. Le comte de Vid, jaloux des succès de Geysa, aigrissoit l'esprit de Salomon contre lui. *Deux glaives*, disoit-il, *ne peuvent être renfermés dans le même fourreau :* » si » vous ne prévenez les desseins auda- » cieux de ce prince, vous en serez la » victime ». Salomon le crut, & prit les armes contre les ducs. Ceux-ci trouverent des partisans. Chez un peuple guerrier, il suffit d'être connu par quelques exploits pour former une faction ; la fortune y décide quel est le maître légitime & quel est le

rebelle ; le plus heureux ou le plus brave paroît toujours le plus juste. Salomon triompha dans le premier combat, mais il ne dut ce succès qu'à un stratagême indigne de son courage. Bientôt les ducs punirent cette perfidie ; une plaine située au pied du mont Moniorod, fut le théâtre de leur vengeance. La bataille fut sanglante ; l'impétueux Ladislas, pour attirer sur lui seul toutes les forces de Salomon, avoit fait placer près de lui les enseignes de Geysa ; c'étoit ce dernier sur-tout que Salomon vouloit faire tomber sous ses coups. Il marche droit à ses enseignes trompeuses : mais bientôt il reconnoît son erreur, & fait diversion pour chercher Geysa ; pendant ce mouvement Ladislas le prend en queue, & son frere l'attaque de front. Telle fut la cause de sa défaite. Des milliers de soldats furent égorgés, la fuite même fut funeste à la plupart de ceux qui furent assez lâches pour y avoir recours ; d'autres se précipiterent au milieu des ennemis, & y trouverent une mort glorieuse. Salomon alla chercher un asyle à Presbourg (9). Le jeune Ladislas avoit fait dans cette journée des prodiges de

bravoure : le terme du combat fut celui de sa fureur. Ce prince avoit l'ame élevée & sensible ; lorsqu'il passa sur le champ de bataille, le spectacle du sang qui fumoit encore, des monceaux de morts entassés, remua puissamment son ame ; les cris des mourans percerent son cœur, il ne put retenir ses larmes ; il marchoit au milieu des morts d'un pas lent, la tête baissée, l'œil fixe, lorsque tout-à-coup il apperçut le corps du comte d'Erney : c'étoit un des ministres de Salomon, uniquement occupé du bonheur du peuple & de la gloire de son maître ; il avoit fait de vains efforts pour écarter loin de lui les conseils empoisonnés des flatteurs qui l'entouroient. Cette guerre, que d'injustes soupçons avoient allumée, lui faisoit horreur, & c'étoit à regret qu'il avoit suivi le prince dans cette expédition. » Hélas ! » infortuné comte, dit Ladislas, le » fer auroit dû respecter tes jours ; tu » fus ami de la paix, & si Salomon » eût suivi tes conseils, nos mains ne » seroient point souillées du sang de nos » freres ». Il prit entre ses bras ce cadavre, l'embrassa & l'arrosa de ses larmes ; puis il ordonna à ses soldats

de l'inhumer avec une pompe lugubre & militaire. A quelques pas plus loin, il rencontra le corps du comte de Vid. » Ah ! malheureux, dit-il, tout ce » désastre est ton ouvrage ! Voilà le » terme de tes desseins ambitieux, » c'est toi qui troublas la patrie ». Les soldats s'approcherent de son cadavre, & prenant de la terre qu'ils lui jetterent dans la bouche : » *misérable*, dirent-ils, *toi qui ne fus jamais rassasié* » *d'honneurs, rassasie-toi de cette terre* » *qui va renfermer tes restes* ». Ladislas fit cesser cette insulte, & rendre les
Ann. 1075. devoirs funebres à son ennemi (10). Geysa fut couronné ; Salomon fit de vains efforts pour rentrer dans ses états. En vain il voulut persuader à l'empereur que la Hongrie étoit un fief de l'empire, que l'outrage qu'il avoit reçu rejaillissoit sur lui-même ; le monarque fatigué de tant de disgraces, ne lui accorda qu'avec peine des secours dont il n'attendoit aucun succès. Il ne se mit en campagne qu'à regret. Ses troupes réunies à celles de Salomon firent le siege de Nitria. Opus Bator, guerrier qui joignoit à un courage héroïque une force prodigieuse, se distingua à ce siege par

les plus grands faits d'armes. Il s'étoit déjà rendu célebre par ses exploits, & étoit demeuré fidele à Salomon dans sa disgrace. L'empereur entendit parler de ce héros, le fit venir, le combla d'éloges & de présens : puis se tournant vers le roi de Hongrie, il lui adressa ces mots : Y a-t-il dans vos états beaucoup de guerriers semblables à celui-ci? Autant qu'il y a de Hongrois, répondit Salomon, qui, quoique persécuté par ses sujets, ne pouvoit s'empêcher de rendre justice à leur valeur. En ce cas, reprit l'empereur, je crains bien que vous ne remontiez jamais sur le trône.

Cependant les habitans de Nitria se défendoient avec vigueur. L'empereur, dégoûté de la longueur du siege, peut-être même gagné par les présens de Geysa, retourna en Allemagne. Salomon fut cacher son dépit dans Presbourg. Il y fut bientôt investi par les Hongrois. Ladislas changeoit chaque jour d'armes, d'habits, d'enseignes & venoit défier Salomon. Un jour il accepte le cartel, il se fait un silence des deux côtés; les soldats, du haut de des retranchemens, contemplent les deux champions; ils s'avancent. La-

diſlas court gaiement à ſon ennemi ; Salomon l'attend, héſite, tourne le dos & s'enfuit. » miſérable, s'écrierent » les ſoldats indignés, tu veux regner » & tu ne ſais pas combattre ! Tu » n'oſes braver la mort pour ta propre » cauſe, quand nous mourons pour » toi. Salomon pâle, interdit, & plus mourant que ſi Ladiſlas lui eût percé le cœur, bégaya ces mots d'une voix tremblante. » Mes amis, j'ai vu devant ce » guerrier deux anges armés de glaives, » plus étincelans que la foudre, dont » ils menaçoient ma tête «. Quelques ſoldats rirent d'une excuſe imaginée pour juſtifier ſa lâcheté ; mais d'autres croyant combattre contre le ciel en combattant contre Ladiſlas, allerent ſe rendre dans ſon camp, & le reſte du parti de Salomon ſe diſſipa.

Dlugoſſ. l. III. Geyſa triomphant alloit offrir à ſon ennemi la paix & une partie du royaume, lorſqu'il fut enlevé par une mort

Ann. 1078. prématurée l'an 1078. La nobleſſe réunit ſes ſuffrages en faveur de Ladiſlas : ce jeune prince au feu de la jeuneſſe uniſſoit toute la prudence d'un âge avancé ; il combattoit en ſoldat, il commandoit en général ; doux, affable, ſon peuple étoit ſa cour & ſa famille ;

équitable même contre ses intérêts, il ne voulut point prendre la couronne avant que Salomon ne la lui eût cédée; celui-ci abdiqua, s'en repentit aussitôt, & souleva les Valaques (11); Ladislas marcha contr'eux : » mes amis, » dit-il à ses troupes, si dans la mêlée » quelqu'un de vous sent son courage » s'affoiblir, qu'il songe qu'en fuyant » il va ouvrir la Hongrie à ces bar» bares; qu'il va livrer sa famille en» tiere à des hommes indignes de ce » nom, sans pitié pour l'enfance, sans » respect pour la pudeur. Ayez tou» jours devant les yeux les suites déplo» rables d'une défaite, & la victoire est » à nous. Pour moi la Hongrie me re» verra triomphant ou ne me verra » plus «. On apperçut les enseignes des Valaques, on entendit leurs cris, on les vit se faire un rempart de leurs chariots couverts des dépouilles qu'ils avoient enlevées dans leurs courses. Ladislas fit publier dans son camp une défense sévere de tuer ceux qui voudroient embrasser l'évangile; soit que dans la chaleur du combat les Hongrois eussent oublié cet ordre qui captivoit leur furie, soit que tous les Valaques préférassent la mort au Chris-

tianisme, on en fit un carnage effroyable. Salomon fut pris, & alla dans un cloître méditer sur l'inconstance des choses humaines.

Ladislas poursuit le cours de ses triomphes, porte le fer & la flamme en Pologne, subjugue les Croates, les réunit à son empire, & tire une vengeance éclatante des Russes qui avoient eu la perfidie de fomenter l'invasion des Valaques. N'ayant plus de nations à soumettre, il songea à rendre son peuple heureux, éleva des églises, adoucit l'humeur féroce de ses sujets, encouragea le commerce, dicta des (12) loix & les fit observer. Ce prince mourut comblé de gloire l'an 1095: Coloman qui lui succéda ne servit qu'à le faire regretter davantage. Ce fils aîné de Geysa étoit un prince féroce, altier, vindicatif, qui fut le tyran de ses sujets & le fléau de ses voisins; il fit la guerre aux Russes sans la leur déclarer; l'ennui d'une vie inactive fut le seul motif de cette invasion: il égorgeoit des milliers d'hommes pour mettre de la diversité dans ses plaisirs. A peine eut-il goûté la gloire des armes, qu'il jura de consacrer toute sa vie à cet idole; il fut presque toujours

Lucius. de regn. croa. l. III. c. I. Thom. arch. Spal. hist. c. 17.

Ann. 1095.

occupé hors de ses frontieres à porter la guerre chez ses voisins. Alors la Hongrie respiroit ; mais lorsqu'il venoit se délasser de tant de travaux au sein de ses états, il n'y portoit que la terreur & l'oppression ; toutes ses démarches tendoient vers le despotisme. C'étoit pour se rendre indépendant des loix de l'état, des résolutions de la noblesse & des plaintes du peuple, qu'il tenoit toujours les troupes en haleine. Mais il s'apperçut trop tard que lorsqu'on veut être maître chez ses voisins, il faut renoncer à l'être chez soi: il étoit sans pitié pour ses ennemis, sans reconnoissance pour ses officiers, sans amitié pour ses parens. Son frere Almus lui donna de l'ombrage; la vertu est toujours suspecte aux tyrans : il lui fit crever les yeux : son fils Béla qui venoit à peine de les ouvrir à la lumiere, en fut privé avec la même barbarie. Bientôt Coloman lui-même fut au bord de la tombe; il ordonna aussitôt d'arracher son frere du monastere où il étoit & de le faire périr, comme s'il avoit craint de laisser son crime imparfait. Mais les moines défendirent le prince avec beaucoup de courage; l'assassin n'échappa à la mort que par une

Ann. 1113.

Dlugoss. hist. Pol. l. 4.

prompte fuite: Coloman expira avec le regret des méchans, celui de n'avoir pu commettre tous les crimes qu'il avoit projettés: ce barbare allioit la dévotion à tous les vices, & récitoit l'office divin tous les jours (13).

Ann. 1114. Etienne II, l'un de ses enfans, lui succéda. Il est aisé d'être un bon roi quand on remplace un tyran. Les premieres années de ce regne donnerent les plus belles espérances: on murmuroit cependant des vils penchans qui livroient le cœur du prince à des courtisannes artificieuses. Les grands indignés, & craignant que la tige royale ne vînt à s'éteindre, lui présenterent la fille de Robert Guiscard, roi de la Pouille. Il ne put résister à ce charme que la vertu ajoute à la beauté; il n'avoit connu que la débauche, il connut l'amour & épousa la princesse. Bezen, duc de la Russie rouge, détrôné par son frere, vint implorer l'assistance des Hongrois. Etienne impatient d'exercer son courage, se déclara contre l'usurpateur; bientôt les deux armées furent en présence; Bezen s'étoit avancé imprudemment pour observer les mouvemens des rebelles; la mort fut le prix de sa témérité. Alors tous les barons Hongrois

s'écrierent qu'il étoit inutile de continuer la guerre; qu'il ne falloit pas exposer le salut de la patrie pour venger la mort d'un étranger; Etienne furieux répondit qu'il falloit vaincre ou périr; il menaça des supplices les plus cruels ceux qui oseroient parler de retraite. Les barons daignerent à peine l'écouter; ils firent publier dans le camp un ordre général de rentrer en Hongrie, les soldats les y suivirent, & le roi fut contraint de s'y rendre. Cette audace des grands montre assez quelle étoit alors la foiblesse des rois: les souverains qui aspiroient à l'autorité absolue, impatiens d'y parvenir, hasardoient des coups d'état décisifs, qui souvent accéléroient leur ruine.

On commençoit à soupçonner en Hongrie que la guerre étoit rarement nécessaire & toujours funeste. Ce peuple belliqueux se lassoit de l'être; les guerres de caprice n'avoient plus d'attraits pour lui; il ne voyoit plus avec plaisir le spectacles des champs désolés, des villes ruinées: le repos sembloit avoir quelque prix à ses yeux. Le turbulent Etienne fit cesser cette paix profonde; il alla sans raison, même sans prétexte, porter le ravage

Hist. Boh. l. 5.
dans la Boheme, la Bulgarie & la Servie. Par-tout il laissa des traces sanglantes de son passage, & mérita le surnom de *Foudre de guerre.* Enivré par tant de succès, il voulut mesurer ses forces avec celles de Jean Comnene, empereur d'Orient; il fut vaincu. Le sang Hongrois fut prodigué; le roi reparut couvert de honte; la nation devint indocile, Etienne devint cruel. Chaque jour fut marqué par des vengeances nouvelles; le mérite fut banni de sa cour, le crime seul eut accès auprès de lui: un prince injuste veut d'injustes ministres, & n'en manque jamais. La noblesse se souleva; Etienne appella en Hongrie les Valaques, nation engraissée de rapines. Ces brigands désolerent le royaume; tandis qu'ils poursuivent leurs ravages, le roi est attaqué d'une maladie mortelle: les Hongrois voient le tyran sur le bord du tombeau, & osent enfin prendre les armes pour leur propre défense. Les Valaques plus accoutumés au pillage qu'aux combats, sont taillés en pieces; les débris de leur armée se retirent près d'Etienne: leurs officiers entourent son lit, lui montrent les blessures dont ils sont couverts, lui peignent le massacre de leurs

compagnons, la Hongrie révoltée, le nom du roi méprisé. Ce récit ranime le monarque; la fureur se peint encore dans ses yeux mourans, il se souleve & dit d'une voix presqu'éteinte: « si » je recouvre mes forces, la mort de » chacun de vos compagnons sera » vengée par celle de dix Hongrois; » ne craignez rien pour mes jours, » vous m'avez rendu la santé en réveil- » lant ma vengeance ». Les Valaques aussi-tôt se précipitent sur lui pour l'embrasser: on prétend que les caresses de ces barbares hâterent sa mort: dès qu'il en sentit les approches, il demanda l'habit de moine, comme si un froc avoit pu couvrir ses crimes ou calmer ses remords: il mourut en cet état. C'est dans ces derniers momens qu'on sait distinguer la férocité du courage; l'un se change en foiblesse, l'autre est toujours le même.

Béla II fut proclamé; on se souvient qu'un tyran lui avoit fait crever les yeux; cruauté exécrable dont Suetopolk, duc de Russie, avoit donné l'exemple trop suivi par tous les usurpateurs; ils croyoient ainsi s'épargner l'horreur d'un homicide, & rendoient leurs concurrens incapables d'aspirer Ann. 1131

au trône. Béla avoit vécu dans la retraite, & avoit médité profondément sur les devoirs des rois & sur les intérêts des états. Une princesse assez sage pour préférer la beauté de l'ame à celle du corps, lui avoit donné sa main : quatre enfans étoient nés de cette union. » Braves Hongrois, dit » la reine au peuple, voilà votre roi, » vous voyez dans quel état il se pré- » sente devant vous ; il n'aura jamais » le plaisir de voir cette nation qu'il » chérit : le barbare qui lui a crevé les » yeux n'est plus ; mais les cruels qui » ont donné à Coloman ce conseil af- » freux, vivent encore : ils jouissent de » la vue, ces perfides, qui en ont privé » mon époux «. La populace à l'instant se jette sur les barons qui avoient dicté à Coloman cette barbarie ; les uns sont chargés de fers, d'autres sont décapités ; soixante-huit seigneurs périrent dans ce massacre : il est probable que beaucoup d'innocens furent enveloppés dans la perte des coupables, & que des esprits haineux saisirent cette occasion pour satisfaire des ressentimens secrets. Cependant Borich, bâtard de Coloman, prétendoit à la couronne. Les Russes & les Polonois qui cher-

choient un prétexte pour porter le ravage dans la Hongrie, embrasserent ce fantôme & l'opposerent à Béla. Ce prince sut conjurer l'orage; sa politique força les deux puissances liguées à rentrer dans leurs frontieres. Borich abandonné par elles, ramassa quelques brigands à la tête desquels il vint attaquer Béla. Mais la fortune des armes se déclara pour le parti le plus juste; Béla revint triomphant, gouverna ses sujets avec sagesse, tempéra la justice par la clémence, rétablit les loix & sur-tout les mœurs, & fit voir que la barbarie de Coloman ne l'avoit point privé des yeux de l'ame. L'histoire lui reproche cependant un défaut, odieux dans un sujet, détestable dans un prince; le vin aliénoit souvent sa raison; alors les courtisans lui arrachoient des ordres qu'il n'osoit révoquer lorsque le sommeil avoit rendu le calme à ses sens troublés. Pauch & Saül, tous deux nobles & tous deux dignes de l'être, furent les victimes de son ivresse. Dans un de ces festins où la crapule se mêloit à la somptuosité, les ennemis de ces deux hommes vertueux demanderent leur mort & l'obtinrent. Béla mourut l'an 1141; il avoit élevé Geysa II Ann. 1141.

son fils, dans les principes les plus sages; & dès au sortir du berceau, on lui avoit fait bégayer ces maximes, que les rois commandent aux hommes, mais que la loi commande aux rois; qu'ils sont nés pour le peuple & que le peuple n'est point né pour eux; que les impôts sont destinés aux besoins de la nation qui les paie, & non pas aux plaisirs du prince qui les reçoit; qu'enfin l'autorité suprême n'est qu'un dépôt confié dans ses mains. Telles furent les leçons de son enfance; il les suivit dans un âge avancé. Forcé de défendre ses frontieres ravagées par les Allemands, il prit les armes avec regret, s'en servit avec succès & les quitta avec gloire.

Austr. chron. Bonfin. rer. Hung.

La manie des croisades dépeuploit alors l'Europe; les rois, la noblesse, le peuple, la croix sur l'épaule, la rage dans le cœur, alloient en Palestine dans l'espérance d'égorger des Sarrasins sur la tombe d'un dieu qui étoit mort pour ces infideles; ces pieux assassins (car toutes les fois que la guerre est injuste, chaque meurtre qu'elle cause est un assassinat), les croisés, dis-je, préludoient sur leur passage aux horreurs qu'ils devoient commettre dans la Terre sainte. Persuadés qu'un

qu'un pardon général les attendoit à Jérusalem avec la victoire, ils se hâtoient de mériter les indulgences par des crimes sans nombre. L'empereur Conrad III, qui s'étoit mis à la tête de ces croisés, demanda pour son armée passage dans la Hongrie (14); on le lui accorda. Ces hôtes perfides vécurent dans le royaume comme ils auroient vécu dans un pays ennemi, levant des contributions, & demandant du pain le fer & la flamme à la main. C'est ainsi que mendioient ces humbles pélerins. Louis le jeune, roi de France, accompagnoit l'empereur dans cette expédition; mais plus modéré, il s'efforçoit de contenir la licence de ses soldats. Borich qui dans sa retraite épioit le moment de rentrer en Hongrie, avoit offert ses services à Louis, & lui avoit promis de le suivre en Palestine. Mais son dessein étoit de signaler son passage en Hongrie par une révolution, & de s'y fixer si la fortune lui étoit favorable. Bientôt il fut découvert: Geysa pria le roi de le lui livrer. La tente d'un roi, répondit Louis, est un asyle aussi sacré qu'un temple. Borich trembla pour sa tête; l'amitié du roi de France n'étoit point

Ann. 1151.

Gest. Lud. f. Lud. gross.

un garant assez sûr pour dissiper ses alarmes; il s'enfuit & ne reparut jamais.

La Palestine n'étoit pas le seul théâtre des guerres de religion. La Prusse encore idolâtre, esclave de ses prêtres & de ses préjugés, rejettoit la lumiere de l'Evangile. Boleslas IV, duc de Pologne, qui avoit enlevé cette couronne à son frere, avoit été forcé par l'empereur de céder la Silésie à son rival. Ce prince qui cherchoit à réparer cette perte par quelques conquêtes nouvelles, entreprit de subjuguer & de convertir les Prussiens. Tant qu'il ne fit la guerre qu'à des dieux de bois & à des prêtres désarmés, ses triomphes furent rapides; mais lorsque les Prussiens s'apperçurent qu'il en vouloit moins à leur idolâtrie qu'à leur liberté, & qu'il cherchoit plutôt à augmenter le nombre de ses sujets que celui des adorateurs du vrai Dieu, la révolte fut générale. Les prêtres rentrerent dans leurs temples; on fit de nouveaux dieux aussi facilement qu'on avoit brisé les premiers: Boleslas reparut; son armée fut taillée en pieces. Cet échec calma l'inquiétude des Hongrois, à qui l'humeur belliqueuse de Boleslas donnoit de l'om-

Joa. Dlugl. s. Long. hist. Polon.

Dissert. XIV. d. Orig. Relig. chr. in Pruss. à Chr. Hart.

brage. Geyſa II paſſa le reſte de ſa vie dans un calme profond, dont il conſacra tous les momens au bonheur de ſes ſujets; il emporta leurs regrets au tombeau (15) l'an 1161. Sa mort fut ſuivie des troubles les plus funeſtes; Ann. 1161.
tant qu'il vécut, l'amour de ſon peuple lui tint lieu d'une armée. Ses freres Ladiſlas & Etienne furent contraints de diſſimuler l'ambition dont ils étoient dévorés; mais à peine eut-il fermé les yeux, que Ladiſlas leva l'étendard de la révolte contre Etienne III, fils & ſucceſſeur de Geyſa. Le parti le plus juſte, opprimé ſi ſouvent dans les royaumes électifs, le fut encore dans celui ci; mais l'uſurpateur ne jouit que ſix mois du fruit de ſes crimes. La mort le frappa dans le cours de ſes proſpérités: Etienne ſon frere ſuccéda à ſes projets perfides, & voulut fermer à ſon neveu le chemin de remonter au trône; celui-ci ſut ſe l'ouvrir l'épée à la main; tous deux moururent l'an 1173, l'un avec le nom d'uſurpateur, & l'autre avec le titre de *pieux*. Béla III Ann. 1173.
frere d'Etienne III, fut reconnu d'une voix unanime. La ſûreté publique fut le premier objet de ſes ſoins: les grands chemins étoient infeſtés de voleurs (16),

les forêts leur ſervoient de retraite; il eſt probable que ces brigands étoient des croiſés qui s'étoient ſéparés de l'armée, & qui étoient reſtés en Hongrie. Béla purgea ſes états d'un fléau ſi funeſte, éteignit les factions naiſſantes, partagea le royaume en pluſieurs provinces ou *comtés*, & y établit des gouverneurs ſous le nom de *comtes* : ce titre annonce aſſez l'égalité qui régnoit entre ceux qui le portoient, mais ils avoient plus d'empire ſur le peuple, que le roi qu'ils repréſentoient n'en avoit ſur eux-mêmes. Béla ne ſongea pas qu'il étoit dangereux pour un ſouverain, d'avoir des repréſentans ſi ſemblables à lui-même. On verra ces comtes aggrandir leurs domaines, augmenter leur puiſſance, devenir la terreur des rois : le ſouverain qui les avoit créés ſut donner un frein à leur ambition naiſſante; il porta le flambeau de la vérité dans le dédale des loix, abrégea les procédures, fut magiſtrat lui-même, donna un libre accès près du trône à ſon peuple; avare du ſang de ſes ſoldats, il ne fit la guerre que par néceſſité. Politique profond, mais toujours équitable, il reſpecta les traités & força ſes ennemis à les reſpecter. Le

ciel devoit conserver plus long-temps un si grand prince à la Hongrie; mais une mort prématurée l'enleva l'an 1190. Casimir le juste, roi de Pologne, avoit pris ce prince pour modele, il eut les mêmes vertus & commit les mêmes fautes. Vainqueur de Miceslas son frere, que la nation avoit proclamé avec enthousiasme & qu'elle chassa avec ignominie, une police nouvelle établie dans le royaume, les villes embellies, le commerce & l'agriculture favorisés, firent aisément oublier son usurpation; on crut que le prince légitime étoit celui qui rendoit l'état florissant. Il abolit un usage barbare, dont on trouve aussi quelques traces dans l'histoire de Hongrie. Lorsqu'un gentilhomme Polonois voyageoit, les paysans étoient obligés de le loger & de le nourrir avec toute sa suite. En partant, il exigeoit encore que son hôte malheureux lui donnât de l'argent & des vivres: ainsi ces orgueilleux fainéans passoient leur vie à mendier avec arrogance, des aumônes forcées qu'ils accumuloient. Enrichis par ces voyages, ils se fixoient enfin dans une terre, & passoient au sein de la mollesse les restes d'une vie inutile & vagabonde. La noblesse s'éleva con-

Ann. 1190.

Dlug. hist. Polon.

tre la loi qui profcrivoit cet abus, mais Cafimir fut méprifer ces murmures à l'exemple de Béla: (17) celui ci laiffoit deux fils, Emeric & André; la nation qui refpectoit toujours le droit d'aîneffe, quand des raifons particulieres ne la forçoient point à l'oublier, couronna Emeric.* Il juftifia par fa conduite le choix de la nobleffe & les vœux du peuple: tempérant dans fes plaifirs, équitable fur le trône, il ne fit rien qui fut indigne & du nom d'homme & de celui de roi. Mais André fon frere, jaloux de fa vertu & fur-tout de fa grandeur, voulut lui ravir le fceptre; il affembla des factieux, leur peignit Emeric comme un fourbe habile qui ne careffoit la nation que pour l'opprimer plus fûrement. Le peuple eft crédule, André a bientôt une armée; le roi paroît à la tête de fes troupes: les deux partis fe mefurent des yeux; on va en venir aux mains, tout-à-coup Emeric s'avance la couronne fur la tête, le fceptre à la main, couvert de tous les ornemens royaux. Un air de douceur tempere fa majefté: » je ne vous apporte point la mort, » dit il, mais une amniftie générale; » rentrez dans le devoir, & tout eft

* Ou Henri.

Ann. 1191.

Thom. Archid. Spal. hift. ad cal. Jo. Luc. cap. 24.

» oublié. Mais si vous persistez dans
» votre rebellion, je vous apprendrai
» dans un moment que si je pardonne
» ce n'est point par foiblesse, & que
» mon courage égale au moins ma clé-
» mence «. Les armes tomberent des mains des rebelles : André abandonné de tous ses partisans, vint se jetter aux genoux du roi, qui le releva & lui rendit son amitié. Il se fit à l'instant une révolution subite dans le cœur d'André; ce chef de factieux devint le plus soumis de tous les Hongrois ; il fut l'appui du trône qu'il avoit voulu renverser. Les troubles de l'Allemagne n'étoient pas si faciles à étouffer que ceux de Hongrie. Philippe & Othon disputoient l'empire ; la guerre fut longue & meurtriere: en vain les deux concurrens essayerent-ils tour-à-tour d'attirer les Hongrois dans leur parti; le sage Emeric demeura spectateur oisif de ces grandes querelles, mais la Boheme y joua un rôle funeste.

Cette contrée étoit elle même en proie aux factieux. Après la mort du duc Henri, les états furent partagés sur le successeur qu'ils devoient lui donner. Les uns nommoient Uladislas, & les autres Prémislas. Ce Prince étoit fils

d'Uladiflas III, à qui fes exploits ont fait donner le furnom de Victorieux. Prémiflas avoit été d'abord marquis de Moravie; élevé dans la molleffe de la Cour, il traitoit le peuple avec mépris, & les nobles avec hauteur. La dureté de fon caractere révolta les Moraves; ils le chafferent de fon marquifat. Il étoit fans amis, fans argent, fans crédit; mais fier encore, & courageux dans fon malheur, il ne voulut point devoir la vie à la pitié des hommes. Ses bras lui reftoient, il en fit ufage. On conftruifoit un pont à Ratifbonne; il fe confondit parmi les ouvriers; inftruit à l'école du malheur, il ne traita plus de fable ce qu'on lui difoit des befoins du peuple.

Joh. Dubr. hift. Boh. l. 24.

Cependant la faction qui l'appelloit au duché de Boheme, l'emporta; il fut rappellé. Loin d'affermir fon autorité chancelante, il donna à Philippe des fecours dont il avoit befoin pour lui-même. L'empereur, pour reconnoître fes fervices, lui donna le titre de roi, que les papes prétendoient feuls avoir le droit d'accorder. Prémiflas avoit d'abord époufé la fille de Théodoric, marquis de Mifnie; mais il la répudia pour époufer Conftance, fille de

Joh. Dubr. hift. Boh. l. 25.

Arnold. Cronic. l. VI. c. 2.

Béla III, roi de Hongrie. Ce nouvel hymenée déplut à Philippe, qui ordonna au roi de Boheme de reprendre sa premiere épouse. Celui-ci préférant les intérêts de son amour à l'amitié de l'empereur, se jetta dans le parti d'Othon. La fidélité avec laquelle il servit ce Prince, lui mérita le nom d'*Ottocar*, qu'il transmit à ses successeurs. Emeric ne vit pas la fin de ces différends. Il mourut vers l'an 1204, après avoir conclu un traité de paix perpétuelle avec la Pologne. Il avoit épousé Constance, fille d'Alphonse, roi d'Aragon.

Jo. Luc. de reg. Dalm. & Cr. l. IV. c. 1.
Genealog. r. Hung. à Pistorio, Nadano.

André laissa sans jalousie monter le jeune Ladislas II, fils du feu roi, sur le trône. Ce prince vécut trop peu pour se faire connoître entiérement, assez pour se faire regretter; son regne ne dura que six mois. La sage conduite d'André avoit fait oublier les écarts d'une jeunesse fougueuse; on ne se souvenoit plus que des services qu'il avoit rendus à l'état. Son regne fut long & glorieux; mais dès les premieres années, la manie des croisades l'enleva à ses états. Le pape lui ordonna de porter la guerre en Palestine: il obéit; le pape ordonna à tous les chefs des nations, armés pour cette expédition, de re-

Sigl. cron. rer. Hung.
Ann. 1204.

connoître André pour leur chef, & tous ces Princes obéirent. Tel étoit alors l'empire de la cour de Rome. Les rois ne pensoient, n'agissoient que par ordre des pontifes; leurs caprices dictoient la paix ou la guerre, & les Souverains s'estimoient heureux, quand cette cour impérieuse daignoit les maintenir dans la possession de leurs états.

Ann. 1216.

Archid. Spal. c. 26.

André II, comme un autre Agamemnon, partit à la tête de tant de peuples réunis. Chaque membre de ce corps immense étoit animé de passions différentes. Les uns étoient guidés par l'amour de la gloire, les autres par l'espoir du butin; ceux-ci par un zele fanatique, ceux-là par le pouvoir de l'exemple; tous par une haine implacable des Sarrasins, de qui ils n'avoient jamais reçu d'outrages. Il est probable que ce peuple qui n'avoit rien de barbare que son ignorance, ne connoissoit pas même le nom de la plupart des peuples civilisés, qui allaient violer le droit des gens en Asie. André étoit à Constantinople, lorsque sa cour fut le théâtre d'une scène tragique, qui l'auroit fait mourir de douleur, si une ame exaltée par le fanatisme n'étoit pas au-dessus de tous les revers de la fortune.

Ce prince avoit laiſſé la reine en Hongrie ; c'étoit Gertrude, fille de Berthold, duc de Moravie & de Carinthie; ſi André n'eut pas le ſort de la plupart des princes qui allerent, ſans leurs épouſes, gagner des indulgences à Jéruſalem, il fut plus malheureux encore. Il avoit confié les rênes du gouvernement aux mains de Bankban ; c'étoit un palatin plein d'honneur, brave juſqu'à la férocité, équitable juſqu'à la rigueur. Peu profond dans les loix, il avoit une conſcience pure, qui valoit mieux qu'un code. Son épouſe, ſéduiſante par ſa beauté, intéreſſante par ſes graces, reſpectable par ſa vertu, ſervoit de compagne à la reine, & tâchoit de la conſoler de l'abſence de ſon époux : rien n'étoit plus facile. Le comte de Moravie accourut auſſi du fond de ſa Province, pour charmer les ennuis de ſa ſœur; dès qu'il vit l'épouſe du régent, l'amour ſe rendit maître de ſes ſens ; quelques entretiens l'enflammerent encore davantage; enfin il oſa lui faire l'aveu de ſa paſſion. Le ſilence de l'indignation fut la réponſe de la princeſſe; il devint preſſant ; la dame alors éclata en reproches ſi vifs, que le comte jugea qu'ils étoient ſinceres. Ce

Bonfin. dec. II. lib. 7. P. de Rewa. de Mon. e. ſ. cor. R. Hung. c. III. Jo. Dlugoſſ. p. 614.

prince, assez peu délicat pour oublier que le plaisir cesse d'en être un lorsqu'il n'est point libre & réciproque, voulut arracher par la force ce qu'il n'avoit pu obtenir par ses prieres. La reine devint sa confidente, sa complice, & se chargea dans cette intrigue d'un rôle odieux & méprisable. Sous un prétexte mensonger, elle attire la femme de Bankban dans un appartement écarté, & l'y enferme; le comte de Moravie y étoit déja, il assouvit sa passion, & s'enfuit dans ses états. La malheureuse victime de cette violence paroît devant son époux, les yeux baissés, la rougeur sur le front, lui avoue l'outrage involontaire qu'elle lui a fait, nomme l'auteur du crime & sa cruelle complice. Le régent furieux veut d'abord immoler à sa vengeance le comte de Moravie, mais il étoit déja disparu; cet époux outragé court à l'appartement de la reine, & lui plonge un poignard dans le sein; il assemble la cour aussi-tôt, montre le cadavre encore sanglant, présente le poignard, instrument de sa haine, révele toute cette horrible aventure; on frémit, on le plaint; il part aussi-tôt, court à Constantinople, se présente au roi, lui raconte la pas-

ſion du prince, la réſiſtance de ſa femme, l'infame complaiſance de la reine, ſon propre outrage & ſa vengeance. Le roi qui devoit au moins douter un moment de ſa honte, plus indigné de la perfidie de ſon épouſe que de la fureur du régent, pardonne à Bankban; le renvoie en Hongrie, & lui permet de continuer ſes fonctions.

Cependant André part, arrive en Syrie, entre vainqueur dans Damiette, écraſe les Sarraſins dans pluſieurs combats. Coradin oppoſe la ruſe à la force, & la prudence au courage; nouveau Fabius, il obſerve ſes ennemis, les fatigue, les harcele, & rend inutile cette valeur impétueuſe que donne le fanatiſme; la famine regne dans l'armée des croiſés; les ſoldats murmurent, les chefs s'impatientent; André lui-même ſe rebute, & veut retourner en Hongrie. Le patriarche de Jéruſalem le menace de l'excommunier, s'il ne pourſuit cette injuſte entrepriſe. André mépriſe ces foudres, remonte ſur ſes vaiſſeaux, & rentre dans ſes états, où il ne rapporta que le ſurnom de *Jéroſolimitain*.

Ann. 1217. *Hiſt. Eccleſ. de Fleury. l. LXXVIII.*

Il avoit ſignalé ſon arrivée dans la Paleſtine par des maſſacres, ſon retour

en Hongrie le fut par les ſoins qu'il donna au gouvernement. Il affermit l'ancienne conſtitution de l'état, rappella les anciennes loix, en créa de nouvelles; mais ce décret, que l'hiſtoire a tant vanté, ne mérite pas tous les éloges qu'elle lui a donnés. En le parcourant d'un œil philoſophique, on rencontre à chaque ligne ce préjugé féroce, qui perſuade aux grands qu'eux ſeuls méritent l'attention des légiſlateurs, & qu'on ne doit ſonger à la conſervation du peuple, qu'autant qu'il eſt utile à la nobleſſe. André ne s'y occupe que du bonheur & de la ſûreté des gentilshommes. Il les appelle excluſivement *ſervientes patriæ*, ſerviteurs de la patrie; comme ſi le marchand qui l'enrichit, le laboureur qui la nourrit, n'étoient pas auſſi ſes ſerviteurs; partout il oublie que la beche eſt auſſi noble que l'épée, & qu'il eſt au moins auſſi beau de nourrir le genre humain que de le détruire. Il s'ôte à lui-même & à ſes deſcendans le pouvoir d'arrêter un gentilhomme, avant de l'avoir cité & convaincu en juſtice; mais l'homme du peuple demeure expoſé à tous les abus de l'autorité ſouveraine; André exempte enſuite les nobles & les gens

Ann. 1222.

d'Eglise, de tous les impôts de quelque nature qu'ils soient. Le roi s'engageoit encore à n'exiger d'aucun noble l'hospitalité dans ses voyages, à moins d'y être convié. Il jura d'observer ce décret, permit à ses sujets de prendre les armes contre lui, s'il osoit jamais l'enfreindre, & en fit une chaîne durable pour lier les mains de ses successeurs; & dans la suite on força les rois à leur couronnement, de jurer à haute voix qu'ils l'observeroient dans toute sa rigueur. Ce Prince qui avoit porté la guerre si loin de ses états, ne sut les défendre lorsqu'ils furent attaqués par les Tartares en 1233. Les ravages qu'ils commirent alors, ne furent que le prélude de ceux qu'ils devoient commettre dans la suite.

La Hongrie place André au rang de ses plus grands rois. Les historiens, ou par crainte, ou par intérêt, vendoient leur plume aux nobles, & le peuple ne voyoit les rois que par les yeux des historiens; il n'est donc pas étonnant qu'on ait tant célébré un roi qui s'étoit dépouillé de ses droits en faveur de la noblesse. Mais lorsque l'on considere qu'André sacrifia plusieurs millions d'hommes au bonheur de quelques mil-

liers ; lorſqu'on ſe rappelle qu'il abandonna ſes états pour aller, ſans ſujet, tremper ſes mains dans le ſang des Sarraſins ; enfin lorſque l'on ſonge avec quelle indifférence il reçut l'aſſaſſin de la reine, ces réflexions affoibliſſent beaucoup l'eſtime que l'on avoit conçue pour lui.

Ann. 1236. *Bonfin. dec. II.* *Thwrocz. chron.* *Petrus de Rewâ. cent. III.*

Béla IV, ſon ſucceſſeur & ſon fils, embraſſa un ſyſtême oppoſé ; il fut le tyran de la nobleſſe, & n'en fut pas plus doux pour le peuple. Le mécontentement de la cour ſe communiqua bientôt aux provinces ; le peuple n'étoit pas moins animé contre le roi ; on lui reprochoit des crimes ſans nombre & ſans exemple ; lorſqu'il voyageoit dans ſes provinces, il ne laiſſoit ſur ſon paſſage que des monumens de ſa cruauté, traitoit ſes ſujets comme ſes ennemis, ravageoit leurs champs, enlevoit leurs beſtiaux, & permettoit à ſes courtiſans de déshonorer par d'infames violences, les familles qu'ils avoient ruinées par leurs brigandages. Son arrogance égaloit ſa fureur ; il ne permettoit qu'aux évêques de s'aſſeoir en ſa préſence, & les barons ne ſe montroient devant lui que dans l'appareil humiliant de la ſervitude ; les veuves des nobles

tués dans les combats, demeuroient ſans appui ; ceux qui étoient tombés entre les mains des ennemis languiſſoient loin de leur patrie, ſans que Béla daignât ſonger à racheter leur liberté ; il s'emparoit de toutes les dépouilles des vaincus, & regardoit comme ſon patrimoine le prix du ſang de ſes ſoldats. Il ne faiſoit rendre à ſes barons qu'une juſtice lente & diſpendieuſe, par des officiers corrompus, qui vendoient leurs ſuffrages.

Haï de ſes ſujets, le roi voulut ſe fortifier de l'alliance des étrangers. Il maria ſa fille Cunegonde à Boleſlas V, roi de Pologne. Cette princeſſe étoit la plus belle de ſon temps, & ſembloit l'ignorer. Quoique jeune & dans l'âge des plaiſirs, elle avoit le caractère grave & ſérieux, qui fait reſpecter la vieilleſſe & pardonner la laideur. Une piété vive, des préjugés de vertu, peut-être même ſa complexion, lui donnoient de l'éloignement pour le mariage. En allant en Pologne, elle obéit à la raiſon d'état, vit le roi ſans plaiſir & ſans peine, & lui donna la main par devoir. Cette indifférence même, & cette pudeur naïve qui s'effarouche de l'idée ſeule des plaiſirs que la religion

Dlug. hiſt. Pol.

Ann. 1239.

permet & que la nature ordonne, auroient dû enflammer les desirs de Boleslas. Mais ce monarque, par une conformité singuliere, avoit le même penchant pour le célibat que son épouse; il vêcut avec elle, l'aima, l'estima, ne lui donna jamais lieu de se plaindre de la vivacité de ses transports, & mourut avec le surnom de *chaste*, qui n'a pas été souvent donné aux rois. Cependant Béla venoit de jour en jour plus odieux à ses peuples. On l'accusoit d'avoir eu des entretiens secrets avec les chefs des Cumans, & d'avoir introduit dans le royaume ces ennemis du nom Hongrois; tels étoient les attentats dont on chargeoit Béla IV. La haine publique les exagéroit encore; le roi pour se laver d'un soupçon injurieux, fit arrêter Kuthen, chef des Cumans, qui étoit à sa cour, & le fit conduire dans une forteresse. Cependant les Tartares après avoir ravagé la Russie, couvroient déjà les frontieres de la Hongrie. Ils étoient au nombre de cinq cent mille hommes, parmi lesquels on pouvoit compter deux cent mille combattans. Bath, la terreur de l'Orient & du Nord étoit à leur tête: il avoit sous ses ordres une foule de chefs, qui ne sont célebres

que par des larcins; c'étoit un Bochetor, un Cadan, un Coacton, un Herm, un Ocadar, gens plus barbares encore que leurs noms, qui feroient morts fur un échafaud chez un peuple policé, mais qui étoient adorés par une nation accoutumée à vivre de rapines. Les Cumans qui les avoient appellés, furent les premieres victimes de leur férocité : de-là pénétrant plus avant, ils entrerent la flamme à la main dans Vatzen. Les habitans fe retrancherent dans une églife, réfolus de périr au pied des autels : la défenfe fut vigoureufe. Les barbares lancent des torches fur le toit du temple, les flammes l'ont bientôt dévoré, la voûte s'écroule & enfevelit fous fes ruines une foule d'hommes, de femmes, d'enfans, les uns brûlés, les autres écrafés. Béla demeuroit dans une inaction honteufe; Frédéric le belliqueux, duc d'Autriche, accourut au fecours des Hongrois; il avoit peu de troupes, mais fon génie & le courage de fes foldats doubloient les forces de fon armée. Il apperçut près de Pefth (18) un parti de Tartares; dès qu'il le voit, il vole à fa rencontre; les Tartares fuient felon leur coutume; le duc les pourfuit, en atteint Ann. 1241-3.

un dans la retraite, lui porte un coup si furieux que sa lance se brise. Le Tartare tombe, un chef veut le relever, mais à l'instant où il s'incline, le duc armé de son cimeterre lui abat un bras; les Tartares effrayés se dissipent & le duc revient triomphant. La gloire dont il s'étoit couvert rendit Béla plus odieux aux Hongois. » Quelle honte, » disoient-ils! un étranger nous défend » & notre roi nous abandonne! Il » laisse respirer ce Kuthen dont la » vie est dans ses mains, ce Kuthen » l'auteur de tous nos maux; c'est » lui qui a ouvert l'entrée de la Hon- » grie aux Tartares, après l'avoir » fait ravager par les Cumans. Que » Kuthen meure, qu'il expire au mi- » lieu des supplices; déchirons ses mem- » bres, que ses entrailles soient la pâ- » ture des vautours, mais avant d'ex- » pirer, qu'il souffre mille morts «. La populace en furie court au château où Kuthen étoit renfermé, brise les portes & s'élance sur sa proie: au premier bruit, Kuthen & ses officiers s'arment d'arcs & de javelots. Leur résistance est vaine; on leur tranche la tête, & leurs cadavres sont jettés par les fenêtres du château. Ce ne fut qu'après la

mort de Kuthen qu'on reconnut son innocence ; il n'étoit complice, ni de la révolte des Cumans, ni de l'invasion des Tartares. Les Cumans furieux reprirent les armes, passerent le Danube, égorgeant tout ce qui se présentoit, brûlant les villes & les villages : chaque fois qu'ils égorgeoient un Hongrois, ils lui disoient : *reçois la mort pour expier celle de Kuthen.* Des milliers d'hommes furent sacrifiés aux mânes de ce chef.

Cependant les Tartares faisoient de nouveaux progrès ; le roi ne songeoit qu'à sa propre sûreté. Les barons, à son exemple, satisfaits de défendre leurs châteaux, oublioient la défense de la patrie : deux prélats indignés de la lâcheté des généraux, jetterent leurs mîtres, endosserent le harnois, & allerent combattre les Tartares ; mais ils furent vaincus. L'évêque de Varadin, enfoncé dans un marais, enveloppé par les ennemis, après avoir vu ses plus braves soldats tomber autour de lui, se fit jour l'épée à la main & rentra dans la ville. Béla se laissa enfin entraîner aux combats par tous les évêques du royaume ; il se mit à la tête d'une armée & alla camper non

Archid. Spal. hist. Salon. c. XXXVII.

Epist. Roger. sup. destr. reg. Hung. p. Tart. fac.

loin d'Agria. Les Tartares s'approchent de son camp pendant la nuit, & dès le premier crépuscule forment une attaque générale. Les Hongrois encore endormis se réveillent en sursaut ; de la surprise ils passent à l'effroi, une confusion horrible regne dans les tentes, le soldat méconnoît la voix de l'officier, on se dispute les armes au lieu d'en faire usage ; les Tartares témoins de ce désordre, le redoublent par leur furie; des nuées de fleches obscurcissent l'air, Béla s'efforce en vain de ranger les Hongrois en bataille ; Coloman, son frere, parvient à rallier quelques corps fugitifs, les mene à la charge, arrête un moment les Tartares, mais il est prêt à plier, il appelle du secours, & ce cri sert de prétexte aux soldats effrayés pour sortir du camp, & s'enfuir loin des Tartares au lieu de courir à eux; le roi lui-même cachant toutes les marques de son rang pour sauver à la fois son honneur & sa vie, s'enfuit & se jette dans une forêt ; l'intrépide Coloman fait sa retraite en grand homme, & couvre les débris de l'armée. Barthelemi, évêque des Cinq - Eglises, fut presque le seul des prélats qui préféra une fuite ignominieuse à une mort

honorable. Il laissa sur le champ de bataille Mathias, archevêque de Strigonie (19), favori de Béla ; & Ugolin, archevêque de Colocza (20), le chef & le protecteur de la noblesse & du peuple; George, évêque de Javarin, qui portoit l'amour des lettres jusqu'au milieu des camps; Renaud, évêque de Nitria, patriote zélé, brave soldat, prélat vertueux, & une foule de prêtres, de gentilshommes, de soldats, les uns percés de fleches, d'autres consumés par les flammes, une multitude engloutie dans les marais, le reste étendu sur les chemins & dans les champs. Ces cadavres corrompirent l'air, l'infection devint mortelle, & les blessés expirerent suffoqués par ces exhalaisons funestes. Les Tartares partagerent tranquillement les dépouilles. Le sceau du roi (21) étoit tombé entre leurs mains; ils s'en servirent pour tromper les Hongrois, & répandirent dans tout le royaume des lettres qui portoient l'empreinte royale: ils ordonnoient sous le nom du roi, à tous les habitans des campagnes, de se tenir dans leurs maisons, & de ne rien croire des bruits qu'on semoit de l'approche des Tartares: cette ruse réussit. En vain Béla

voulut faire de nouvelles levées ; fideles aux ordres qu'ils croyoient émanés de lui, les Hongrois restoient près de leurs foyers dans une sécurité profonde.

Cependant Béla accablé de fatigue, sans suite, sans armes, s'enfuyoit vers les confins de l'Autriche où la reine s'étoit retirée ; il s'arrêta près d'un ruisseau ; le sommeil le surprit, & du moins pendant quelques momens il oublia ses malheurs. Tout-à-coup il est éveillé par le bruit d'une troupe nombreuse ; c'étoit le duc d'Autriche qui arrivoit avec sa suite. Béla sentit l'espérance renaître dans son ame à l'aspect de son défenseur : le duc l'invite à mettre le Danube entre les Tartares & lui. Le roi plein de confiance dans l'amitié du duc s'abandonne à ses conseils ; mais à peine ont-ils repassé le Danube, que le duc prenant un ton sévere, redemande à Béla une somme considérable qu'il prétendoit lui avoir prêtée. C'étoit la querelle du loup & de l'agneau : la demande étoit aussi ridicule qu'injuste. Le créancier nageoit dans l'abondance, & le débiteur étoit presque nud. Le roi ne racheta sa liberté qu'en engageant une partie de

ſes domaines. Frédéric traita de même tous les Hongrois qui tomberent entre ſes mains. Les frais de la guerre qu'il avoit entrepriſe pour eux, ſervirent de prétexte à ſon avarice : ainſi l'on découvrit le motif politique de la générosité apparente que le duc avoit affectée au commencement de cette guerre; on reconnut enfin qu'il n'avoit ſecouru Béla que pour le dépouiller. Echappé des mains avides d'un protecteur ſi dangereux, le roi fixa ſa retraite dans une iſle du golphe Adriatique. C'eſt-là qu'il attenditque les Tartares ne trouvant plus rien à dévorer dans la Hongrie, allaſſent porter les mêmes ravages dans d'autres climats.

* Thom. Arch. Spal. hiſt. Salon. c. XXXIX.

La ville de Varadin étoit aux abois; après un ſiege aſſez long, les murs s'écroulerent ſous les coups redoublés des béliers : les Tartares entrerent par la brêche; en un moment les rues furent jonchées de cadavres, les temples devinrent des théâtres profanés par les plus infames débauches, & ces vainqueurs farouches égorgerent leurs victimes ſur les autels mêmes, après avoir aſſouvi leurs deſirs effrénés; ils ne ſortirent de Varadin que lorſque l'infection des corps les en chaſſa. Quelques

habitans échappés au carnage s'enfoncerent dans les bois. Le tableau de leur misere tracé par l'un de ces malheureux, excite à la fois l'horreur & la pitié ; forcés d'enterrer les cadavres pour prévenir la corruption de l'air, leurs mains languissantes creusoient des tombeaux pour les morts, & des fosses pour eux-mêmes. Ils ne trouvoient d'asyle que dans le sein de la terre ; & tandis qu'ils croyoient sauver leurs jours dans ces affreuses retraites, les chevaux des Tartares les écrasoient souvent sous leurs pieds ; des fruits sauvages étoient leur seul aliment : dans les champs, dans les villes, les peres ne rachetoient leur vie qu'en livrant leurs plus belles filles à ces barbares. Au sac de Strigonie, trois cens dames, toutes dans la fleur de leur âge, toutes parées de leurs plus riches atours, crurent que le pouvoir de leurs yeux embellis par leurs larmes, toucheroit ces barbares : on les conduit vers le chef. Mais cet homme féroce, aussi insensible aux traits de l'amour que sourd au cri de l'humanité, leur fit trancher la tête en sa présence. Enfin la famine chassa les Tartares : les Hongrois sortirent de leurs forêts pour contempler un spec-

tacle déplorable. Leurs yeux cherchoient en vain les chemins & les champs, tout étoit couvert de buissons; dans ce vaste désert on ne reconnoissoit plus de traces de l'habitation des hommes ; à peine découvroit-on quelques ruines d'espace en espace. Dans l'enceinte des villes on ne rencontroit que les débris des temples & des maisons; l'herbe croissoit dans les rues & couvroit les os & les crânes des morts, dont le temps avoit consumé la chair. Béla reparut enfin & remonta sur son trône, lorsqu'il n'y eut plus d'ennemis à combattre. Ce prince aida aux Hongrois à effacer les traces de tant de ravages. Il montra, contre les Autrichiens, plus de courage qu'il n'en avoit fait paroître contre les Tartares: Frédéric trouva dans cette expédition le châtiment de sa perfidie; il fut tué dans un combat qui se donna sous les murs de Neustadt. Mais cette expédition n'effaça point la honte de sa retraite; & quoique dans les dernieres années de sa vie, il fit tous ses efforts pour ramener à lui les cœurs aliénés, les Hongrois ne lui pardonnerent pas de les avoir lâchement délaissés.

Ann. 1244.

Ann. 1246.

Ce fut sous son regne que l'on vit

Albert Krantz. *Geneb. in Greg.* dans toute l'Europe des fanatiques armés de fouets se déchirer les épaules en chantant les louanges de Dieu ; persuadés que les macérations effaçoient tous les crimes. Brigands, assassins, ils faisoient couler leur propre sang pour laver celui qu'ils venoient de répandre ; quelques-uns même s'imposoient la peine avant de commettre l'attentat qu'ils méditoient, afin de l'exécuter à loisir sans inquiétude & sans remords. Cette secte odieuse & ridicule est cependant un des moindres maux que le fanatisme ait enfantés. Soit que Béla crût que ces malheureux méritoient ce châtiment par l'extravagance même avec laquelle ils se châtioient, soit qu'il fût lui-même un des sectaires, il laissa un libre cours à cette frénésie ; il mourut sans avoir rien fait de grand.

Ann. 1270. Etienne IV, son fils, hérita de sa couronne & non pas de sa foiblesse. Guerrier infatigable, il bat les Bohémiens, repousse les Moraves, & force les Bulgares à lui payer tribut. Ce prince conquérant vécut trop pour le bonheur du genre humain, & trop peu pour la gloire de sa nation. Ladislas III son fils,

Joh. Luc. de reg. Dalm. & Cr. l. IV. c. IX. p. 179.

Ann. 1272. couronné en 1272, signala son avénement au trône par une victoire rem-

portée ſur les Bohémiens ; le roi Ottocar II y perdit la vie & la couronne: Oldamir, duc des Cumans, s'avance pour venger la mort de ſon allié; Ladiſlas vole à ſa rencontre, on en vient aux mains. Un Hongrois nommé Lorand, terrible par ſon adreſſe, plus terrible par ſa bravoure, fixe ſur lui les regards de deux armées : il ſe précipite au milieu des ennemis, écraſe les uns, diſſipe les autres; ſon exemple inſpire plus de courage aux ſoldats que la préſence du roi même. Cependant la victoire balance, on ſe bat avec acharnement, on triomphe à la droite, on cede à la gauche. Enfin un orage s'avance, le nuage creve, un vent impétueux pouſſe la pluie dans les yeux des Cumans ; les Hongrois ſaiſiſſent cette circonſtance, preſſent leurs ennemis & les taillent en pieces. Cette journée fut le terme des ſuccès de Ladiſlas. Les Tartares rentrerent dans la Hongrie, & renouvellerent toutes les horreurs dont cette contrée avoit été le théâtre (22); la plupart des payſans périrent, les nobles furent contraints de labourer leurs terres & de s'atteler à la charrue, parce que les Tartares avoient emmené les beſtiaux. Ces ſei-

gneurs sentirent enfin par eux-mêmes combien l'état de leurs serfs étoit déplorable, mais ils furent humiliés sans devenir plus modestes, & leur prospérité leur rendit dans la suite tout leur orgueil. Au milieu de cette désolation, on voit paroître un légat du pape, que les Hongrois redoutoient plus qu'ils ne craignoient les Tartares; il leur ordonne de raser leurs barbes, de couper leurs cheveux; c'étoit bien du costume de la nation qu'il falloit s'occuper dans ces temps de détresse. Le légat fit plus; il excommunia Ladislas; dès cet instant ce prince devint plus odieux à ses sujets qu'il ne l'étoit à ses ennemis. Il se jeta dans le bras des Cumans qui le massacrerent l'an 1290; André III le *Vénitien* lui succéda : il étoit petit-fils d'André II. Il étoit alors en Italie ; l'empressement de monter sur le trône ferma ses yeux sur les périls qui l'attendoient en Autriche : il passa par cette contrée ; Albert, duc d'Autriche, qui fut depuis Empereur, le fit arrêter : aucun prétexte ne coloroit cette violence, il arracha à son captif une promesse forcée d'épouser Agnès sa fille, serment contre lequel André réclama dès qu'il fut dans

Ann. 1290.

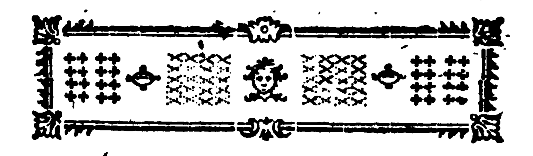
Hist. d'All. par le Pere Barre. t. VI.

Parchitius. Hist. des Révol. de Hongrie.

Wolfgang. Lazius. Comm. rer. vienn. l. III. p. 96.

ſes états. La nation craignoit le joug Autrichien, & ce fut elle qui lui dicta cette démarche; ſon cœur ne lui dictoit pas un parjure. Docile aux conſeils de la nobleſſe, il fit la guerre à l'Autriche, & la fit avec ſuccès. Mais vainqueur d'Albert, & vaincu par les charmes d'Agnès, il ſe ſervit de l'empire que lui donnoit ſa victoire, pour contraindre les Hongrois d'approuver ſon mariage. André ne laiſſa point d'enfans mâles; il fut le dernier rejeton de la race de ſaint-Etienne, qui avoit donné tant de ſouverains à la Hongrie.





LIVRE SECOND.

Ann. 1301. BONIFACE VIII étoit alors ſur le ſaint ſiege; c'eſt ce pontife qui eut des démélés ſi violens avec Philippe le Bel, roi de France. Il crut qu'on ne lui diſputeroit pas le droit de diſpoſer d'un trône vacant (23), lui qui prétendoit ôter les couronnes aux têtes les plus illuſtres. Les Hongrois avoient élu Venceſlas, fils du roi de Pologne & de Boheme; une bulle le renverſa de ſon trône, il eut la foibleſſe d'y renoncer. La nation moins docile couronna Othon de Baviere; ce prince veut parcourir ſes nouveaux Etats. Il eſt fait priſonnier en Tranſilvanie par le vaivode, & eſt forcé de renoncer pour jamais au trône. Alors Charles Robert ou Charobert, de l'illuſtre maiſon d'Anjou, s'avance à la tête d'une armée, portant d'une main la bulle qui lui adjugeoit la couronne, de l'autre une épée pour la conquérir: la nation obéit en mur-

Bonfin. rer. Hung.
J. Thur. chr. Hung.
Petr. de rew. de Mo. & S. c. r. Hun.
Michael. rit i. d. reg. ung. l. II.
Ann. 1305.
Epitom. rer. ung. à Petr. Ranz.
Mic. Sigler. rer. Hung. chronol.
Lucius de reg. Dalm. & Croat. l. IV.
Abrah. Bakskai, cronol. de reb. Hung.
Rainald. ann. eccleſ.

murant, & proclame Charles d'une voix tremblante. Ce prince lit aisément dans tous les yeux la haine qu'on lui a jurée. Les courtisans même ne daignent pas le flatter; quelques villes se soulevent. Chaque jour est marqué par de nouveaux outrages. Ici c'est un seigneur qui lui refuse l'entrée d'un château; là c'est un scélérat qui conspire contre lui & contre toute sa famille.

Ann. 1318.

Histor. ed. p. Mich. Mad. de Barbazan. ad calc. Jo. Luc.

Ann. 1330.

Ce misérable se nommoit Felician Zaach; sa fortune avoit été rapide & son ambition s'étoit accrue avec elle. Il avoit conçu l'horrible dessein de massacrer Charles, pour se rendre nécessaire à l'état parmi les troubles nouveaux que feroit naître la vacance du trône. Dans cette vue il s'étoit introduit dans le palais du roi; courtisan habile, il avoit gagné la confiance de ce prince. Chaque jour étoit marqué par de nouveaux bienfaits qu'il lui prodiguoit; ou par de nouveaux secrets qu'il déposoit dans son sein. Quelques auteurs, pour affoiblir la noirceur d'un crime qu'ils ne peuvent concevoir, prétendent que Casimir (24), frere de la reine Elisabeth, avoit attenté à l'honneur de Claire, fille de Felician; qu'il avoit en vain demandé

vengeance, & que le dépit lui avoit mis le poignard à la main; ce fut à Viſſegrade(25)qu'il réſolut de ſe ſouiller du ſang de ſon maître. Tandis que le roi & toute ſa famille étoient à table dans une ſécurité profonde, il entre & porte à ce prince le premier coup; la fureur ou la crainte trompa ſa main tremblante; le roi fut légérement bleſſé. Il alloit redoubler; la reine ſe précipita au-devant des coups & fut bleſſée elle-même. L'aſſaſſin court aux jeunes princes André & Louis: leurs gouverneurs leur font un rempart de leur corps. Jean Patoski accourt à leurs cris, fond ſur Félician & lui plonge ſon épée dans la poitrine. Echappé de ce péril, on tend au roi un piege plus dangereux; on l'engage dans une guerre injuſte contre le vaivode de Valachie: il part, tombe dans une embuſcade, eſt contraint de ſigner une paix honteuſe. On le pourſuit contre la foi du traité, il voit tous ſes ſoldats égorgés près de lui, & ne s'évade qu'à la faveur d'un déguiſement ignominieux. A ſon retour, il trouve la nation changée; on a oublié que c'eſt Boniface VIII qui lui a donné la couronne, on ſonge ſeulement qu'il l'a mé-

J. Dlugloff. hiſt. Pol. l. IX. Hiſtor. M. Mad. de Barb. cap. XXIX. Cromer. de orig. & reb. geſt. reg. Polon.

Dlugoſſ. hiſt. Pol. Cromer.

ritée. On plaint ses malheurs, on admire ses vertus ; on l'avoit détesté lorsqu'il arriva avec tout l'appareil du rang suprême; tous les cœurs volent au-devant de lui, lorsqu'il revient couvert des livrées de la misere, les Hongrois le replacent sur le trône & jurent de l'y maintenir : il devint d'autant plus puissant, que la soumission du peuple étoit libre. La Hongrie fut heureuse au-dedans, triomphante au-dehors. Terrible lorsqu'on l'attaquoit, mais rarement agresseur, le roi châtia ses ennemis en s'emparant de leurs états, & les bornes en furent reculées au-delà de tout ce que ses prédécesseurs avoient conquis. Il soumit la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Bulgarie, la Servie, la Cumanie, reçut de nouveau le serment de vassalité des Russes. Ann. 1342.

Charles Robert mourut l'an 1342. Tout le royaume offrit un spectacle majestueux de douleur; mais tous ces regrets cesserent quand on vit le jeune Louis I effacer la gloire de son pere; profond négociateur, habile général, soldat intrépide, magistrat équitable, ministre fécond en ressources, zélé patriote, ami fidele, il eut & les talens qui font l'homme célebre, & les vertus Ann. 1343. *M. Jo. de kikullew. chr. Ludov. reg.*

qui font le grand homme. Le premier essai de son courage soumet ces mêmes Saxons que Charlemagne n'avoit pu dompter qu'après bien des combats. Le bruit seul de son nom suffit pour réprimer les Valaques. Les Tartares, plus fiers de la bonté de leurs chevaux que de leur propre valeur, paroissent sur ses frontieres; il les attaque, les bat, les poursuit, les atteint, les taille en pieces, & les débris de leur armée vont porter jusques sur les côtes du Pont-Euxin la terreur dont ils sont frappés. Un événement tragique dont Averse fut le théâtre, appella Louis dans le royaume de Naples; mais pour jeter un jour plus lumineux sur cette histoire, il faut remonter à l'origine de ces troubles.

Du Tillet. Rec. des Rois de France. Hist. des Rois des deux Siciles de la M. de France. Jo. pistor. Nida. geneal reg. Hung. Mém. de Brantome. Jean. & Math. Villani. Froissard.

Charles II, dit le boiteux, avoit épousé Marie fille d'Etienne V, roi de Hongrie. Neuf fils & cinq filles furent les fruits de cette union. Charles Martel l'aîné, prince d'une grande espérance, mourut du vivant de son pere. Il laissoit un fils; c'est ce Charobert qui gouverna la Hongrie avec gloire, & dont nous venons de parler. Louis, second fils du roi de Naples, préféra l'ombre du cloître aux hon-

neurs de la cour, & fut depuis placé au rang des saints. Le troisieme des enfans de Charles le boiteux se nommoit Robert, & s'empara du royaume après la mort de son pere, arrivée en 1309. Le roi de Hongrie voulut en vain faire valoir ses droits; Robert sut mettre le pape dans ses intérêts, & après bien des débats, devint paisible possesseur du trône. Charles, duc de Calabre, son fils unique, fut enlevé par une mort prématurée; il ne laissoit d'autre rejeton de sa race que deux filles, Jeanne & Marie, foibles enfans, objets des caresses & des inquiétudes de leur aïeul. Robert craignit que son neveu ne reprît un jour ces anciennes prétentions. Pour étouffer jusqu'au germe des divisions, il déclara que Jeanne succéderoit à sa couronne, à condition qu'elle épouseroit André, second fils de Charobert. Le jeune prince conduit dès l'âge de six ans à la cour de Naples, y avoit été élevé sous les yeux du roi; on l'avoit instruit de bonne heure des loix & des coutumes du pays qu'il devoit gouverner un jour.

Abr. de l'hist. d'Ital. p. S. Marthe. Lucius. lib. VI. cap. 26.

André, par sa candeur, par ses manieres douces, avoit gagné tous les cœurs, excepté celui de la princesse.

La nature dont les penchans sont rarement d'accord avec les projets de l'ambition, avoit fait naître dans le cœur de Jeanne une aversion invincible pour son époux. Les effets de cette haine éclaterent à la mort de Robert; Jeanne prétendit que si le mariage permettoit à André de partager son lit, sa naissance ne lui permettoit pas de partager son trône, & qu'en lui donnant sa main elle n'avoit pas cru lui donner son sceptre; elle lui refusa le titre de roi & s'opposa à son couronnement.

Ann. 1343.

Le saint siege avoit été transféré par Clément V de Rome à Avignon. Les papes n'avoient point changé de systême en changeant de patrie; ils prétendoient que la toute-puissance les avoit suivis en Provence, & des bords du Rhône comme de ceux du Tibre, ils aspiroient toujours à gouverner les rois & les peuples. Clément VI embrassa la cause d'André, prince docile & timide, qu'il espéroit conduire plus aisément que l'altiere Jeanne; on prétendoit que cette princesse, si fiere avec son époux, oublioit sa hauteur avec Louis, prince de Tarente, son parent: elle devint grosse; & soit médisance, soit calomnie, on hasarda dans Naples

Ge. horni. Hist. Eccles. Geneb. in. Clem. V.

& dans Avignon de malignes conjectures sur cet événement : André soutenoit que la naissance prochaine de cet enfant devoit lever tous les obstacles & hâter son couronnement; le pape qui, si l'on en croit quelques historiens, avoit vendu son suffrage à la cour de Hongrie, menaçoit Jeanne de son courroux, si elle différoit encore cette cérémonie, qui devoit rendre le calme au royaume agité. Jeanne parut y consentir, mais elle imposoit des conditions dures. Si elle mouroit sans enfans, dès cet instant même André devoit descendre du trône, & Marie, duchesse de Duras, sœur de Jeanne, devoit y monter.

Tout étoit prêt pour le sacre; le roi revint à Naples, il passa par Averse & s'y logea avec la reine dans le couvent de S. Pierre de Majella : il alloit se mettre au lit, on demande à lui communiquer des dépêches importantes : on l'attire hors de l'appartement de la reine, on en ferme la porte; à l'instant même on lui met la main sur la bouche pour étouffer ses cris, on l'étrangle, on le jette par la fenêtre dans le jardin : les conjurés descendent & s'approchent du cadavre pour l'enterrer ou le jeter dans Ann. 1345.

un puits; mais ils trouvent la nourrice de ce malheureux prince, qui tenoit dans ses bras son corps déjà glacé, & qui s'efforçoit de le ranimer : soit que son désespoir la rendît terrible, soit qu'ils craignissent de s'exposer aux regards d'un témoin qui pouvoit les trahir, l'aspect de cette femme généreuse les fit reculer; ils disparurent. Le bruit de cet assassinat se répand dans la ville; les femmes donnent des pleurs à leur jeune monarque, les hommes furieux courent aux armes, les portes du couvent sont enfoncées, & dans ce premier désordre, innocent ou coupable, tout ce qui se présente tombe sous les coups des bourgeois. Tous veulent venger André, aucun ne songe à l'inhumer; ce ne fut que plusieurs jours que son cadavre obtint de la pitié d'un chanoine les honneurs de la sépulture.

La reine qui avoit vu tant d'innocens sacrifiés à la vengeance de son époux, craignit d'avoir le même sort & s'enfuit à Naples. Le peuple observa ses gestes, ses regards, ses discours, son silence, & l'on disoit tout bas qu'elle ne jouoit pas bien la douleur, & qu'elle paroissoit déjà consolée

de son veuvage. Peu de temps après elle accoucha d'un prince, & la naissance de cet enfant réveilla des souvenirs scandaleux. Le pape fulmina les plus terribles anathêmes contre les meurtriers d'André, *de quelque condition qu'ils fussent*. Cette bulle ne suffisoit pas aux ressentimens de Louis, roi de Hongrie, qui ne déguisoit pas les soupçons qu'il avoit jetés sur la reine & sur les princes de son sang. Il intéressa plusieurs têtes couronnées à punir cet attentat, & déclara au pape que si sa sainteté ne se hâtoit de découvrir les assassins & d'ordonner leur supplice, il iroit lui-même leur faire leur procès à la tête d'une armée. Le pape nomma des commissaires, Jeanne rit de leur procédure ; elle déclara elle-même qu'elle alloit informer contre les meurtriers de son époux, & les poursuivre avec la derniere rigueur. Le roi de Hongrie ne fut trompé, ni par les démarches de la cour de Rome, ni par les protestations de Jeanne; il voyoit dans cet événement une occasion éclatante d'acquérir de nouveaux états, la vengeance de la mort de son frere étoit un voile honnête dont il couvroit ses projets ambitieux, & quel-

Histoire des rois des deux Sic. tom. 1.

Hist. Eccl. L. XCV.

Ann. 1346.

ques politiques soupçonnoient que le meurtre d'André ne lui avoit pas causé plus de douleur qu'à Jeanne elle-même. Cette princesse épousa Louis, prince de Tarente; cette démarche, au moins imprudente, donna une vraisemblance ineffaçable aux bruits injurieux que l'on semoit contr'elle; & lorsqu'elle envoya au roi de Hongrie un député pour lui faire voir son innocence, ce prince répondit : » si la reine avoit » respecté les jours de son époux, elle » n'auroit point outragé sa mémoire » par ce mariage scandaleux, & ce se» cond attentat est une preuve du pre» mier «.

Ann. 1347. Louis, résolu d'enlever la couronne de Naples, ou par la force des armes, ou par des négociations heureuses, leva des troupes en Hongrie, & acheta des créatures en Provence. Un homme sorti de la poussiere, étonnant par sa fortune, plus étonnant par son génie, avoit, après tant de siecles, relevé les débris de l'ancien tribunal de Rome; c'étoit Nicolas Rienzi. Le peuple l'aimoit comme un pere & le respectoit comme un maître. Les grands le voyoient d'un œil jaloux; mais il étoit si vertueux ou jouoit si bien la vertu,

qu'aucun d'eux n'osoit, ni l'insulter publiquement, ni lui nuire en secret. L'équité de ses jugemens lui avoit gagné la confiance de la plupart des princes de l'Europe : un plébéien devint arbitre entre des têtes couronnées, & tel fut le juge que choisirent Jeanne & Louis. Rienzi sentoit bien qu'il ne pouvoit prononcer en faveur d'une des deux puissances, sans se faire une ennemie de l'autre; il sut temporiser, éloigner la décision, & vendre fort cher aux deux partis un suffrage qu'il ne donna à aucun d'eux. Louis impatient de se voir joué par cet habile politique, envoya en Italie l'évêque des Cinq-Eglises, son frere naturel. C'étoit un prélat guerrier, qui donnoit à son clergé l'exemple d'une vie austere, & à ses soldats celui d'un courage à l'épreuve des plus grands dangers; il remporta quelques avantages. Enfin Louis vint en personne à la tête de ses troupes : la plupart des souverains d'Italie firent alliance avec lui. Les Florentins briguerent son amitié par une fastueuse ambassade; mais le pape que Jeanne avoit su mettre dans ses intérêts, voulut l'arrêter dans sa course triomphante. Un légat vint lui faire des proposi-

tions de paix, & le menaça de tous les foudres de l'église s'il osoit continuer ses hostilités. » Le pape, répondit » Louis, n'a pas le droit de mettre » des bornes à ma vengeance; il m'a- » voit promis de punir les meurtriers » de mon frere, & son sang crie en- » core; les coupables respirent, ils bra- » vent ma colere à l'ombre de leur » trône & du saint siege, & l'on me » menace de m'excommunier, moi qui » n'ai pris les armes que pour punir » cet attentat! Ainsi le pontife réserve » son courroux à l'innocence, & ses » faveurs au crime: qu'il m'excommu- » nie, j'y consens, je crains peu ces » vains foudres: il est là-haut un juge » suprême qui connoît l'équité de ma » cause, & qui réformera un jour les » décisions des pontifes ».

Louis poursuivit sa route & soumit des provinces entieres sans coup férir; soit terreur, soit perfidie, soit que les peuples ne voulussent pas prodiguer leur sang pour une femme qu'ils accusoient d'avoir versé celui de son époux, la désertion devint générale. La capitale seule demeuroit fidelle; Jeanne y rassembla les principaux seigneurs & les magistrats, & leur parla

en ces termes : » ce n'eſt point à vos » yeux que je prétends juſtifier ma » conduite ; vous êtes déjà perſuadés » de mon innocence. Le ſoufle de la » calomnie qui a infecté les provinces, » n'a point pénétré dans cette capitale; » mais tandis qu'on m'adore à Naples, » on me déteſte en Calabre, on me » mépriſe dans l'Abbruzze, le Labour » m'abandonne, on me ſoupçonne » dans Avignon, & le reſte de l'Eu- » rope m'accuſe. Je n'ai que trois Juges » qui me ſoient favorables; dieu, ma » conſcience & ma ville de Naples. » Leur témoignage ſuffiroit ſans doute » à la paix de mon ame; mais votre » bonheur m'eſt plus cher que le mien, » & c'eſt pour me mettre en état de » reparoître un jour ſur mon trône & » de vous combler de bienfaits, que je » vais à Avignon faire éclater mon in- » nocence aux yeux du ſouverain pon- » tiſe. Ma retraite va ouvrir une libre » carriere à mes ennemis ; ne réſiſtez » point aux Hongrois, ouvrez vos » portes à Louis, je vous dégage de » vos ſermens ; ce peu d'autorité qui » me reſte ne vous a déja coûté que » trop de ſang, c'eſt malgré moi que » vous l'avez verſé. Ma couronne m'eſt

» moins précieuse que la vie du der-
» nier de mes sujets. Que Louis regne;
» si vous êtes heureux sous ses loix,
» votre félicité me tient lieu du trône
» que je perds; le soin de votre bon-
» heur me fit accepter la couronne,
» ce même motif me la fait quitter au-
» jourd'hui; mais si Louis vous op-
» prime sous un joug de fer, si mon
» innocence reconnue me rend mes
» droits au trône, rappellez-moi, alors
» vous me verrez braver les plus grands
» périls pour renverser la tyrannie, &
» répandre mon sang pour vous com-
» me vous avez exposé le vôtre pour
» moi «. Ce discours fit la plus vive
impression sur tous les esprits; les uns
s'écrioient : » mourons, ensevelissons-
» nous sous les ruines de Naples «;
d'autres vouloient sortir & présenter
la bataille au roi de Hongrie. La reine
inébranlable dans sa résolution, or-
donna même aux princes du sang de
rendre hommage à Louis; c'étoient Ro-
bert & Philippe de Tarente, Charles
de Duras, Louis & Robert ses freres,
tous accusés par la voix publique, sou-
vent mensongere, d'avoir trempé dans
l'assassinat du feu roi. La reine s'em-
barqua pendant la nuit, & aborda sur
les côtes de Provence.

Cependant la ville de Naples députe vers Louis, pour l'inviter à venir prendre la couronne dans sa capitale. Les princes du sang se rendent auprès de lui, une foule de gentilshommes se presse sur ses pas. Il leur jure qu'il n'attentera, ni à leurs biens, ni à leur liberté. Cette promesse rassure Charles de Duras, sur qui tomboient les soupçons les plus graves. La cour étoit alors à Averse: le roi se fait conduire au couvent de Majella; » voilà donc, » dit Louis, le théâtre où s'est commis » le plus noir attentat que la méchan- » ceté des hommes ait pu concevoir; » c'est dans ces murs que mon mal- » heureux frere expira entre les mains » de ses bourreaux; c'est-là que son » corps resta long-temps sans sépulture. » Je veux voir le lieu même où il » rendit les derniers soupirs; je veux » l'arroser de mes larmes; Duras, con- » duisez-moi à ce lieu fatal: vous le » connoissez. Moi, Sire! reprit Duras, » j'atteste le ciel que je ne suis jamais » entré dans ce lieu funeste; bannissez » de votre esprit ces lugubres idées, » ce n'est pas dans un jour de triomphe » qu'il faut verser des pleurs & honorer » les morts «. Le roi, sans l'écouter, se Ann. 1348.

fait conduire dans la gallerie où son frere fut étranglé ; il veut qu'on lui montre la fenêtre par laquelle il fut précipité ; puis se tournant tout-à-coup vers Duras : » traître, dit-il, c'est » donc ici que tu tranchas le cours d'une » si belle vie ; c'est ici que pour te rap- » procher du trône, tu fis périr ton » roi. Le théâtre de ton crime va de- » venir celui de ton supplice : ton sang » va couler au lieu même où tu fis » répandre celui de mon frere, & ton » cadavre aura le même sort que le » sien : c'est bien le moins que le cou- » pable soit traité comme l'innocent «. Duras veut se justifier, un coup d'épée lui coupe la parole ; un Hongrois l'étend aux pieds du roi, le perce de plusieurs coups ; on le jette par la fenêtre, & Louis défend qu'on lui accorde les honneurs de la sépulture ; les autres princes étoient muets & immobiles d'étonnement. Aucun d'eux n'osa, ni élever la voix, ni saisir son épée pour défendre le duc ; ils furent tous arrêtés : le corps de Duras demeura long-temps exposé aux insultes du peuple. Telle fut la fin d'un prince qui pouvoit un jour monter sur le trône de Naples ; il avoit enlevé Marie,

sœur de Jeanne, & l'avoit épousée: ce coup d'état conduit par l'amour avoit manqué d'embraser tout le royaume; la veuve de l'infortuné duc s'enfuit tenant deux de ses filles entre ses bras; les deux autres étoient portées par des domestiques fideles: la Provence fut l'asyle de cette famille infortunée: elle y trouva Jeanne dans les fers. Les Provençaux s'étoient assurés de sa personne, parce qu'ils craignoient que par quelqu'échange elle ne cédât leur province à la France dont le gouvernement alors leur étoit odieux.

Cependant Louis entroit dans Naples, & traitoit ses nouveaux sujets avec un mépris dont ils se promettoient bien de se venger un jour. Les principaux seigneurs lui présenterent un dais magnifique, il le refusa; des orateurs vinrent pour le haranguer, il ne daigna pas les entendre: il exigea des Napolitains une contribution très-onéreuse. On n'osoit murmurer, mais un mécontentement général étoit peint dans tous les yeux. Louis ne régnoit que par la force; les garnisons seules contenoient les villes prêtes à se soulever: une circonstance déplorable le força d'abandonner l'Italie.

A la ſuite d'un tremblement de terre qui avoit renverſé de fond en comble des villes floriſſantes, & qui avoit ébranlé toute la ſurface de l'Europe, une peſte affreuſe déſola tout l'univers: elle étoit cauſée peut-être par les vapeurs ſouterraines qui s'étoient exhalées dans cette convulſion de la nature, & qui avoient infecté l'atmoſphere: elle frappa également les animaux & les hommes. Les habitans des villes fuyoient dans les campagnes, & y portoient le principe de mort qu'ils renfermoient dans leur ſein; l'agriculture languiſſoit, le commerce étoit interrompu, le ſeul ſoin d'enterrer les morts occupoit les vivans: le monde reſſembloit à un vaſte cimetiere, & l'on prétendit que ce fléau avoit en trois ans enlevé un tiers du genre humain (26). Il avoit fait peu de progrès juſqu'alors en Hongrie, mais le royaume de Naples étoit un théâtre de déſolation: le roi en parcourut toutes les provinces, dans la vue, diſoit-il, de ſoulager ſes ſujets, & de donner des ordres pour arrêter ou ralentir du moins l'épidémie. Il fortifia les garniſons, diſtribua les poſtes, & rentra précipitamment en Hongrie.

A peine eut-il disparu, que le habitans de Naples envoyerent des députés à Avignon ; ils trouverent Jeanne sortie de sa captivité, impatiente, ainsi que Louis son époux, de remonter sur le trône. Ils l'engagerent au nom des Napolitains à rentrer dans ses états, mais elle étoit sans finances. Le pape saisit cette occasion pour agrandir les domaines du saint siege. Jeanne lui vendit pour 80000 florins d'or la ville d'Avignon & son territoire, & l'empereur Charles IV affranchit le pontife & ses successeurs de toute foi & hommage pour le comtat. Jeanne engagea encore ses bijoux, s'embarqua avec quelques troupes, aborda près de Naples, & fut reçue dans cette ville malgré les garnisons Hongroises qui occupoient les châteaux : Louis, son époux, se mit à la tête de l'armée pour soumettre le reste de ses états. Mais la fortune des armes ne le seconda pas aussi bien que l'inconstance des Napolitains, il essuya plusieurs échecs ; d'un autre côté, Louis, roi de Hongrie, continuoit ses poursuites juridiques contre la reine ; il pressoit le pape de prononcer, & le menaçoit de toute sa colere, si sa clémence politique épar-

Geneb. in Clem. VI. Hist. Eccles. par Fleury, tom. XX. Hist. des Papes par And. Duchesne. Recherches de la France par Etienne Pasquier.

Ann. 1348.

gnoit les coupables. Le légat du pape vendu aux intérêts de Jeanne, engagea les Allemands à déserter les enseignes Hongroises. On croyoit que cette défection feroit perdre au roi de Hongrie toute espérance de rentrer
Ann. 1350. dans Naples : on se trompoit. Louis reparut avec de nouvelles troupes plus terrible que jamais ; on le voyoit à leur tête dans les sieges comme dans les combats : une blessure le força de lever le siege de Canosa ; il en reçut une autre sous les murs d'Averse; mais résolu de vaincre ou de périr, il emporta cette place. La reine s'enfuit au bruit de cette conquête. Le roi marche vers Naples, rentre triomphant dans le château neuf, & cantonne ses troupes dans les différens quartiers de la ville. Il fait déclarer aussi-tôt que pour châtier la trahison des habitans, il auroit dû livrer leurs biens au pillage, mais qu'il veut bien encore se contenter d'une contribution. Cet ordre que Louis appelloit un acte de clémence, parut aux Napolitains un excès de tyrannie.

Les esprits s'échaufferent, on courut aux armes : les Hongrois accablés de lassitude ne pouvoient résister ; le roi

effrayé & de la fermeté des Napolitains & de la foiblesse de ses troupes, donna sur le champ le signal de la retraite & se campa dans la Pouille. Le pape n'attendoit que cette circonstance pour renouveller ses propositions de paix; on convint d'une treve. On devoit continuer l'instruction du procès de Jeanne: si elle étoit déclarée coupable, le royaume de Naples appartenoit au roi de Hongrie; mais la paisible possession étoit assurée à la reine, si elle étoit innocente. Il étoit difficile de laver entierement cette princesse; mais docile aux conseils des cardinaux, elle avoua qu'entraînée par un *maléfice diabolique* dont elle ignoroit l'auteur, elle avoit ordonné *malgré elle-même* le meurtre de son époux. Le pape la déclara innocente du *maléfice & de ses suites*. La déposition de la reine & la déclaration du pontife parurent très-ridicules aux yeux des gens sensés, mais le peuple stupide & crédule fut séduit. Louis lui-même qui sentoit que le royaume de Naples étoit aussi difficile à conserver que facile à conquérir, parut satisfait de ce jugement quoiqu'il en sentît l'absurdité: il signa le traité de paix & renonça à ses prétentions.

Matt. Vill. l. II. c. 23.

Jeanne lui fit offrir 300000 florins d'or pour les frais de la guerre : » je » n'ai point pris les armes, dit-il aux » ambaſſadeurs, pour entaſſer des » richeſſes, mais pour venger mon » frere; remportez cet argent, & que » la reine apprenne à me connoître «.

Ann. 1353. De nouvelles victoires le conſolerent de la perte de l'Italie : les Lithuaniens dévaſtoient le royaume de Ruſſie (27). Louis l'apprend, vole au ſecours de ſes ſujets, tombe ſur les Lithuaniens, les abat, les écraſe, fait leur duc priſonnier, & ne lui rend la liberté qu'après qu'il a promis de lui reſter fidele & d'embraſſer le chriſtianiſme. Bientôt il arrache aux Vénitiens les places dont ils s'étoient emparés dans la Dalmatie. Cette ſuperbe république, accablée par la force de ſes armes, implore ſa protection & trouve un appui dans ſon vainqueur. Tous les princes de l'Europe briguoient à l'envi l'amitié de Louis. Albert duc d'Autriche, les papes Innocent VI, Urbain V & Grégoire XI reçurent de lui tour-à-tour de puiſſans ſecours : la Boſnie & la Bulgarie qui s'étoient révoltées, furent ſoumiſes par la force de ſes armes. La grandeur &

la puissance du roi n'étoient point encore à leur comble : Casimir le grand étoit mort ; il avoit désigné Louis pour son successeur. Les Polonois confirmerent ce choix, & offrirent leur couronne au roi de Hongrie, peut-être de crainte qu'il ne s'en emparât. A la vue des ambassadeurs, Louis dissimule sa joie ; & cachant son ambition sous une feinte modestie, semble redouter le poids de deux sceptres, & céder avec peine aux prieres réitérées des Polonois & des Hongrois.

Ann. 1370.

Anonym. Archid. Gnesn. ap. Somnesb. Dlugloss. hist. Pol. Cromer. de reb. g. Pol. Stan. Sarnic. ann. Polon.

On eut bientôt occasion de voir combien la modération qu'il affectoit étoit peu sincere. En 1374, il renouvella ses prétentions sur l'Italie : il se ligua avec Charles V, roi de France ; & voici le plan qu'avoit tracé la politique ambitieuse de ces deux monarques. Louis, comte de Valois, second fils de Charles, devoit épouser Catherine, fille aînée du roi de Hongrie ; on devoit, après la mort de Jeanne, placer les deux époux sur le trône de Naples. On voulut forcer le pape & la reine à les déclarer héritiers présomptifs de la couronne, mais Catherine mourut, & ces projets de grandeur s'ensevelirent dans sa tombe avec elle. Louis

Ann. 1374.

Geneal. reg. Hung. a. Pis. nod. Sainte-Marthe, hist. geneal. l. 28.

Ann. 1377. réprima les courses des Lithuaniens qui s'étoient jetés de nouveau sur la Russie, & passa le reste de ses jours au sein de la gloire & de la paix, occupé du bonheur de ses peuples & de la splendeur des deux couronnes qu'il portoit. Si à la gloire de conquérir Louis n'eût pas ajouté celle de gouverner sagement ses conquêtes, il n'eût été que le fléau du genre humain, on l'auroit détesté en l'admirant. Mais peu de princes ont poussé aussi loin que lui le respect pour les loix : il en fit un code pur, clair, précis, qui ne laissoit aucune ressource, ni à la mauvaise foi des plaideurs, ni à l'avarice des juges : l'épreuve par *le feu & l'eau bouillante* fut abolie, & ce préjugé étoit peut-être plus difficile à détruire que les Tartares & les Saxons. Ce prince aimoit les savans & l'étoit lui-même. Sa protection éclairée dirigea les arts vers des objets utiles à l'humanité : l'espece de culte que la nation lui rendoit, ne mourut point avec lui. A peine eut-il fermé les yeux en 1382, que la noblesse proclama Marie, sa fille aînée, non sous le titre de reine, mais sous celui de *roi* : cette princesse étoit fiancée à Sigismond, électeur de Bran-

G. præf. y. J. hist. Hung.

Memor. Pet. d. Paul Patric. Jadr. ad ann. 1382.

debourg, prince jeune & sans expérience comme elle. La reine mere Elisabeth prit les rênes du gouvernement, mais elle les confia au plus ambitieux des hommes; c'étoit Nicolas de Gara, palatin du royaume. La nation murmure, s'échauffe, appelle Charles, roi de Naples, surnommé le petit, & le couronne. Mais au milieu de son triomphe, il est assassiné. Le palatin avoit conseillé ce meurtre, Elisabeth l'avoit ordonné, & Blaise Forgats l'avoit exécuté. Ann. 1384. Les Hongrois laisserent sans vengeance le roi qu'ils avoient proclamé, leurs mains tremperent même dans le sang de ses gardes, & son assassin fut reçu comme un génie tutélaire; mais bientôt la fortune change, Jean Horvat Ban de Croatie fait périr Gara, Forgats, Elisabeth, & charge de chaînes la princesse Marie; Sigismond paroît à la tête d'une armée, Horvat lui rend son épouse & expire lui-même au milieu des supplices; Marie le suivit de près dans la tombe. Sigismond oublia que si la vengeance est odieuse à l'instant même de l'outrage, elle est exécrable lorsqu'après de longues années elle va rechercher d'un œil froidement cruel, des injures que le temps

Ann. 1386.
Jo. Luc. lib. V. c. 2.
Ann. 1387.

doit avoir effacées. Trente-deux seigneurs, objets de son ressentiment, eurent la tête tranchée; aucun d'eux ne montra de foiblesse dans ce moment terrible, aucun ne donna à Sigismond le plaisir barbare de le voir à ses genoux & de lui refuser la vie. Ils expirerent sur l'échafaud avec autant de fermeté que sur un champ de bataille. Leur mort trouva des vengeurs; les fils de Gara se mirent à la tête des factieux, le roi fut arrêté, on le traîna avec ignominie dans le château de Ziclos, & on lui laissa la vie pour dernier supplice. Ladislas, roi de Naples, fils de l'infortuné Charles, fut proclamé; une nouvelle révolution replaça Sigismond sur le trône. Le malheur ne l'avoit point corrigé: ce fut par des Arrêts de mort & de proscription qu'il signala son retour.

Ann. 1400.

Malgré tant de cruautés, il fut proclamé empereur en 1411; sa bravoure avoit enlevé tous les suffrages. Ce prince jouissoit dans l'Europe d'une estime mêlée de crainte: les princes qui se faisoient la guerre le reconnoissoient pour médiateur, parce qu'ils craignoient de l'avoir pour ennemi. Quelque temps après qu'il eut été proclamé

empereur, il s'achemina vers l'Italie; le but de ce voyage étoit de prendre des mesures pour appaiser les troubles de l'Eglise. Mais il ne réussit pas mieux dans ce projet, que dans celui de reconcilier la France avec l'Angleterre. Pendant son absence les Valaques & les Turcs se jeterent sur ses états: Losonce marcha contr'eux; mais ce général ayant témérairement engagé le combat, fut accablé (28) par les ennemis, & laissa sa vie sur le champ de bataille. Ann. 1415.

Sigismond désespéré de voir chaque jour le regne de l'erreur s'accroître, traita les hérétiques avec la même sévérité qu'il avoit traité ses ennemis. Son fanatisme donna à l'Europe indignée les mêmes spectacles que lui avoit donné sa vengeance; Jean Hus, Jérôme de Pragues, & plusieurs de leurs sectaires moururent au milieu des flammes. Venceslas, roi de Boheme & frere de Sigismond, anima les Hussites contre ce prince: il regardoit le supplice des hérétiques, ordonné par l'empereur, comme un attentat sur son autorité. Il se préparoit à venger des hommes, qu'il eût fait périr lui-même si on l'avoit prévenu: déjà Jean Trosnow, plus connu sous le nom de Ziska, étoit à la tête *Genebr. in Greg. XII. Onulph. ad ann. 1415. Georg. Horni. Hist. Eccles.*

des hérétiques; mais la mort enleva
Ann. 1419. Venceslas avant qu'il eût vengé celle de
Jean Hus & de Jérôme. Ziska échauffe
ses partisans, & leur fait jurer de re-
Ann. 1420. fuser la couronne à un prince tout cou-
vert du sang de leurs docteurs. Sigis-
Bell. huss. mond entre en Boheme à la tête d'une
Boh. Auct. armée, les rebelles marchent à sa ren-
Zach. contre, les deux armées se trouvent
Theobal. jun. en présence près d'Auska: la bataille
se donne & Sigismond est vaincu. Ce
prince rassemble de nouvelles forces,
pénetre jusqu'à Pragues, se rend maître
du château, s'y fait couronner & in-
vestit la ville; mais Ziska paroît, le
siege est levé; les Impériaux, toujours
harcelés dans leur retraite, évacuent
la Boheme. Sigismond, pour donner
plus de force aux foudres de la guerre,
emploie ceux de l'église; il fait prê-
cher une croisade contre les hérétiques
de Boheme: les princes chrétiens se
liguent, une armée de cent trente
mille hommes de diverses nations, se
rassemble sous ses enseignes; mais à la
tête de cette multitude, Sigismond n'est
pas plus heureux; il ne fait que pa-
Ann. 1424. roître & s'enfuir. Ziska meurt (29),
mais son génie lui survit, & ses sec-
taires jurent une haine éternelle à Si-

gismond. Procope-Rase succede au bonheur comme au rang de Ziska; il bat les Impériaux près d'Aussig, & va les chercher jusques sur les frontieres de l'Empire. Enfin, après bien des combats & des négociations infructueuses, Sigismond fut reconnu par la plus grande partie de la noblesse. Cependant Rohac, brave capitaine, sectaire enthousiaste, se retire dans un château avec un corps de rebelles : il y est assiégé, on l'attaque avec furie, il se défend de même, fait des sorties vigoureuses, & pénetre souvent jusqu'au milieu des Impériaux. Mais dans un de ces combats, tandis qu'il protege la retraite de ses soldats, il est pris & va terminer à Pragues, sur un gibet, une carriere digne d'un terme plus glorieux.

Ann. 142[illegible]

Ann. 14[illegible]

Les troubles qui avoient agité l'Allemagne & l'église, empêcherent longtemps Sigismond de se faire couronner à Rome suivant l'usage des empereurs : il passa en Italie en 1432. Milan lui ouvrit ses portes ; il reçut dans cette ville la couronne de Lombardie. Il entra dans Sienne au milieu des acclamations d'un peuple ivre d'amour & joie. Il avoit parmi ses officiers un chevalier qui joignoit à la fraîcheur du

Bonfini.

bel âge tous les charmes d'une figure intéressante. Une jeune citoyenne nommée Lucrece faisoit alors l'admiration des Siennois : elle étoit si belle qu'on avoit oublié son nom pour l'appeller Vénus. Le chevalier sut lui inspirer tout l'amour dont il brûloit déjà pour elle. Ils passoient leur vie au milieu de plaisirs sans cesse renaissans, lorsque l'empereur annonça son départ. Lucrece fit de vains efforts pour retenir l'objet de son amour ; le devoir l'emporta dans son cœur sur sa passion. Il suivit l'empereur ; mais en arrivant à Rome, il apprit que sa malheureue amante étoit morte de désespoir. Il vouloit la suivre dans le tombeau, mais ses amis arrêterent les effets de son désespoir. L'empereur reçut les ornemens impériaux de la main du pape & revint en Allemagne. Il avoit possédé quatre couronnes sans paroître en mériter aucune (30) ; il les laissa toutes en 1437 à son gendre Albert, archiduc d'Autriche. Les Hongrois s'étoient empressés à couronner ce prince, avant qu'en Allemagne & en Boheme on songeât même à le proclamer. L'exemple de Sigismond qui, pour ne s'occuper que des affaires de l'Empire, abandon-

Ann. 1437.
Wolfg. Laz. comm. rer. vienn. l. III. p. 106.

noit à des miniſtres celles de Hongrie, donnoient de l'inquiétude à la nobleſſe ſur ce nouveau choix. Les grands exigerent que l'archiduc, avant de recevoir la couronne de Hongrie, s'engageât par ſerment à refuſer celle de l'Empire. Albert le promit ; mais il crut ce ſerment anéanti par les ſuffrages des électeurs, & monta ſur le trône Impérial. Ce fut ſous le regne de ce dernier que l'on vit éclater cette rivalité des Allemands & des Hongrois, qui s'eſt tranſmiſe d'âge en âge; chaque dignité dont le roi décoroit un Allemand, étoit aux yeux des Hongrois un larcin qu'Albert leur faiſoit: les Allemands voyoient avec la même envie les Hongrois que ce prince combloit de ſes faveurs. Son regne qui fut court, ne fut mémorable que par les ravages que les Turcs commirent dans la Servie & dans la Tranſilvanie.

Albert en mourant (31) laiſſa la reine Eliſabeth enceinte; on ignoroit quel ſeroit ce fruit des amours d'Albert. Cependant diverſes factions vouloient diſpoſer de la couronne en faveur de leurs chefs : le reſpect que les principaux ſeigneurs avoient conſervé pour la mémoire du feu roi, différoit

Ann. 1439.

Ann. 1440.

l'élection. » Pourquoi, disoient-ils,
» offrir notre couronne à des princes
» voisins, qui voudront, en regnant sur
» nous, faire regner des loix étrangeres ?
» Attendons que la reine ait mis
» au jour le dépôt précieux qu'elle
» porte dans son sein : si c'est un prince,
» il sera notre éleve avant de devenir
» notre maître ; il sucera avec le lait,
» l'amour de la patrie & des loix Hon-
» groises ; formé par nos leçons, ins-
» truit par nos exemples, il saura res-
» pecter les droits de la noblesse, &
» chacun de nous, en le couronnant,
» aura un ami sur le trône «. Cet avis
auroit prévalu peut-être, si Jean Cor-
vin, vaivode de Transilvanie, si connu
sous le nom de Huniade, n'eût élevé
la voix : son rang lui donnoit le droit
de parler, ses services lui donnoient
celui d'être écouté. » Je respecte au-
» tant que vous, dit-il, les mânes d'Al-
» bert, mais j'aime encore plus ma pa-
» trie. Voyez de combien de périls elle
» est menacée ; les Turcs couvrent
» déjà ses frontieres, déjà ils égorgent
» nos concitoyens, ils ravagent leurs
» terres ; tandis que nous délibérons
» tranquillement sur le choix d'un
» maître, les troubles & la foiblesse d'une

Callimach. de reb. ab Uladisl. g. l. 1.
Dlugloss. hist. Pol.
Vigener. Chron. & an. de Poloig.
Cromer. hist. Polon.
Lud. Tub. comm. de temp. s. lib. 1. s. 2.

» régence leur ouvriront un passage
» jusqu'au centre de la Hongrie. Quels
» secours attendez-vous d'une femme
» & d'un enfant qui n'a pas même en-
» core vu le jour? Il nous faut un roi
» qui sache ce que pese un sceptre &
» ce que pese une épée. Ce n'est point
» avec un fantôme de souverain que
» nous repousserons les forces de l'em-
» pire Ottoman. Nous avons besoin
» d'un prince laborieux pour nous
» gouverner, intrépide pour nous dé-
» fendre «...... Ce discours entraîna tous les esprits; on résolut d'offrir la couronne au roi de Pologne, Ladislas, fils de Jagellon. Il étoit jeune, mais ses talens avoient devancé la marche lente & tardive des années: il savoit donner & recevoir un conseil. La reine fit tous ses efforts pour l'écarter du trône; elle mit au jour un prince. Le sort de cet enfant inquiétoit les Hongrois; pour étouffer dans leur naissance les factions qui commençoient à fermenter, on proposa de marier la veuve au successeur de son époux. Mais les charmes de la reine étoient déjà flétris par l'âge; le jeune Ladislas n'avoit pas encore assez de pouvoir sur son propre cœur, pour l'asservir aux loix de la politique. Il

22 Février 1440.

Chron. Leutschov. insc. ad calc. Bonf.

vouloit une épouſe jeune & belle, dont les tendres careſſes puſſent lui faire oublier les travaux & les chagrins du gouvernement : la reine outragée par ce refus, trouva dans le plaiſir de ſe venger un motif de plus pour ſoutenir les intérêts de ſon fils ; elle raſſembla près d'elle une faction puiſſante.

La Hongrie ſe vit expoſée aux périls d'une guerre civile, dans le temps où les Turcs couvroient ſes frontieres. Ladiſlas entra dans ſes nouveaux états à la tête d'une armée auſſi brillante que terrible : les armes des ſoldats étoient ſi éclatantes, qu'on les auroit pris tous pour des capitaines. Une foule de Hongrois moins ſomptueux, moins riches, mais plus terribles peut-être que les Polonois, accoururent dans leur camp. La marche de cette armée étoit lente & majeſtueuſe. Chaque jour, de nouvelles fêtes égayoient le ſpectacle de la guerre. Les Hongrois ne pouvoient ſe laſſer de voir Ladiſlas ; ſon nom étoit répété avec enthouſiaſme par les deux nations. Mais tandis qu'elles s'abandonnent à ces tranſports, un nuage épais obſcurcit l'air, la foudre gronde, la grêle

déchire les tentes, le vent les emporte, tous les élémens semblent conjurés contre Ladislas. Une révolution subite se fait dans tous les esprits; les Polonois eux-mêmes croient que le ciel manifeste son courroux par cet orage; ce préjugé refroidit tous les cœurs: si quelques officiers plus sensés n'avoient, par leur éloquence, effacé l'impression que cet accident avoit fait sur la multitude, Ladislas abandonné par son armée, auroit été contraint de rentrer en Pologne.

Cependant la reine s'étoit emparée de la couronne déposée à Vissegrade; elle l'avoit placée sur la tête de son fils Ladislas, âgé de quatre mois, & portoit de ville en ville cet enfant qui ignoroit & sa propre grandeur, & les maux qu'il alloit causer à sa patrie. Les habitans de Javarin lui rendirent hommage; mais ceux de Bude ouvrirent leurs portes à Ladislas, son entrée fut pompeuse & imposante. Des barques richement sculptées, ornées de banderolles de diverses couleurs, allerent le recevoir avec son armée à l'autre rive du Danube: la ville offroit un spectacle moitié militaire, moitié religieux; la garnison étoit sous les

armes; les prêtres & les moines, couverts de leurs vêtemens sacrés, bordoient les rues. Ladislas fut porté en triomphe à son palais au milieu des acclamations du peuple, & le silence de la nuit même fut troublé par les cris d'allégresse. La réduction de Bude fut suivie de celle des villes les plus importantes. La plupart des partisans de la reine vinrent se ranger près de Ladislas, & les prélats les plus puissans du royaume suivirent cet exemple. Quelques princes voisins de la Hongrie s'empresserent à saluer le nouveau roi : l'archevêque de Strigonie, qui avoit couronné le fils posthume d'Albert changea comme la fortune, négocia secrétement avec Ladislas & se rendit à Bude. Le roi qui savoit combien ce prélat avoit d'empire sur l'esprit de la noblesse & du peuple, lui fit l'accueil le plus gracieux. L'archevêque essaya de justifier sa conduite ; Ladislas affecta de paroître persuadé. Il accorda une amnistie générale à tous ceux qui avoient embrassé le défense de son ennemie. Cette princesse faisoit relever les fortifications de Javarin, rassembloit des troupes en Boheme, promettoit de prompts secours aux villes qui lui

étoient fidelles, & menaçoit d'une ruine entiere celles qui reconnoîtroient le Roi de Pologne. Javarin fut bientôt assiégé : Ulric comte de Cilley, se jeta dans cette place. Ce guerrier étoit attaché à la reine par les liens du sang, & sur-tout par ce tendre intérêt que l'ame la moins sensible ne peut refuser à la vertu persécutée. La gloire de défendre un foible enfant, une princesse malheureuse, lui sembloit préférable aux honneurs & aux richesses que lui offroit un roi triomphant. Il aimoit mieux périr pour le parti le plus juste, que de triompher avec le parti le plus fort. Mais il ne put allumer dans le cœur des habitans le courage dont il se sentoit animé ; il s'enfuit secrétement, résolu de se rendre près de la reine à Presbourg (32). Les Polonois avertis de sa marche le poursuivirent : plusieurs de ses compagnons furent pris, aucun ne le trahit. Il marchoit pendant la nuit à travers les bois, & pendant le jour il se cachoit dans des cavernes. Les prisonniers assuroient que le comte étoit en sûreté bien loin des lieux où on le cherchoit; mais un Polonois sut par un mensonge adroit leur arracher leur secret : il leur dit que le comte

venoit d'être tué dans la forêt ; alors on les vit pâlir, se regarder d'un œil consterné, & répandre des larmes. On jugea que le comte n'étoit pas loin ; on se saisit de toutes les issues de la forêt ; on découvrit sa retraite, & il fut pris. On le conduisit à Bude ; il fut présenté à Ladislas, au milieu de la cour de Hongrois & de Polonois qui l'entouroient. » J'aurois mieux » aimé, lui dit le roi, en vous voyant » dans mon palais, recevoir un ami » qu'un prisonnier ; vous avez préféré » ma haine à ma bienfaisance ; votre » vie est dans mes mains, mais il me » suffit de vous mettre hors d'état de » me nuire, & vous ne perdrez que la » liberté « : il fut conduit en prison. Ladislas qui voyoit la Lithuanie soulevée par Casimir son frere, la Hongrie troublée par la faction de la reine, assembla les seigneurs Hongrois & leur parla en ces termes : » Je ne suis point » venu pour conquérir une couronne, » mais pour la recevoir ; je ne veux » point regner sur un peuple dont la » moitié rejette mes loix ; j'ai en Li- » thuanie des troubles plus importans » à étouffer. La Pologne a besoin de » ma présence, & j'y trouverai des su-

» jets plus fideles. Je pars; si pendant » mon absence les factions se dissipent, » si un nouveau choix unanime & libre » me rend le sceptre, je reviendrai » alors, & j'irai avec vous terrasser les » Turcs; ce sont les seuls ennemis que » je veux combattre. Je ne suis point » né pour n'employer mes armes qu'à » soumettre des rebelles «.

Les Hongrois lui représenterent que cette révolte étoit presque éteinte; que la soumission de Bude & la prise du comte de Cilley lui livroient tout le royaume; que la reine, sans armes & sans appui, n'avoit plus d'autres partisans que quelques ames sensibles que ses malheurs avoient touchées. » Enfin, ajouterent-ils, on est libre » d'accepter ou de refuser une cou- » ronne; mais lorsqu'on l'a reçue on » n'est plus le maître de la quitter: » gouvernez vos sujets fideles, c'est à » nous de réduire ceux qui ne le sont » pas; voyez à vos genoux un peuple » qui vous adore; ferez-vous tomber » sur sa tête les châtimens qu'ont mé- » rité quelques factieux. A l'instant où » vous avez adopté la Hongrie pour » votre patrie, l'état vous a adopté » pour son enfant. Sire, pardonnez-

» nous une vérité peu respectueuse
» peut-être, mais en nous quittant, vous
» seriez aussi coupable que les rebelles
» qui vous résistent «. C'étoit accuser Ladislas d'un crime qu'il n'avoit pas envie de commettre : malgré son indifférence apparente, la couronne avoit des charmes pour lui : il céda aux instances de la noblesse.

Un scélérat ignoré crut que cette révolution lui ouvroit un chemin à la fortune ; il demande à Ladislas une entrevue & l'obtient. Il lui dit qu'il avoit été long-temps le dépositaire des secrets les plus cachés de la reine Elisabeth ; qu'elle lui avoit promis une somme considérable, s'il pouvoit empoisonner Ladislas ; qu'il avoit résolu d'être l'instrument d'un si noir attentat, mais que bientôt le remords étoit entré dans son ame ; qu'il conjuroit le roi de songer à sa sûreté, & qu'Elisabeth pouvoit trouver, pour servir sa vengeance, un bras plus affermi dans le crime. Le traître espéroit par cet aveu d'un forfait imaginaire, obtenir un riche présent : il se trompa. Le roi le regarda d'un œil fier, le malheureux pâlit.
» Tu n'es qu'un fourbe, lui dit La-
» dislas, je connois les sentimens de la

» reine ;

» reine ; elle me hait, je le ſais, mais » elle eſt incapable de ſe venger par » d'autres voies que celle de l'hon- » neur « : il ordonna auſſi-tôt qu'on chaſsât ce miſérable de ſa cour. Les ſeigneurs Hongrois demanderent ſa mort : » ſi ce complot eſt réel, diſoient- » ils, il doit périr puiſqu'il y a trempé ; » ſi ce n'eſt qu'une chimere, il doit » périr encore pour avoir calomnié » une princeſſe qui a regné ſur nous «. Ladiſlas ne put le ſauver ; après avoir ſubi les tortures les plus cruelles, il fut écartelé.

Un ſeul obſtacle s'oppoſoit au ſacre de Ladiſlas ; la reine avoit en ſa puiſſance la couronne de Hongrie. C'eſt une ancienne tradition que ce précieux diadême fut apporté autrefois par un ange à ſaint Étienne lors de ſa converſion. Comme on n'eſpéroit pas pouvoir de long-temps recouvrer cet ornement, objet d'une vénération ſuperſtitieuſe, les grands eurent recours au ſeul expédient qui leur reſtât pour en impoſer au peuple. Ils ouvrirent la chaſſe où étoient renfermés les reſtes vénérables du premier roi de Hongrie ; & prenant la couronne dont ſa tête Piſtorius.

étoit ornée, ils la poserent sur celle de Ladislas. Cette cérémonie attira dans le parti du roi de Pologne les sectateurs les plus zélés de la reine: elle s'enfuit en Autriche, & se remit avec son fils entre les mains de l'empereur Frédéric.

Ann. 1442. Amurath II, qui avoit paru lent & timide lorsque la discorde lui ouvroit l'entrée de la Hongrie, montra beaucoup d'ardeur lorsque le calme, rétabli par la retraite d'Elisabeth, laissa aux Hongrois le temps de rassembler leurs forces. Le sultan investit Belgrade & divisa son armée en deux corps, dont l'un étoit à ses ordres, l'autre étoit commandé par Ali pacha; la ville revêtue de remparts hauts & solides, défendue par le Danube & la Save qui baignent ses murs, opposoit encore aux Turcs une garnison nombreuse & des bourgeois aguerris. Jean de Vran étoit à leur tête; cet officier étoit d'une famille distinguée de Florence. Il avoit dans l'esprit toutes les ruses d'un Italien, & dans le cœur tout le courage d'un Hongrois. Amurath fit jetter dans la place des lettres attachées à des fleches; il invitoit les

ſoldats à trahir leur patrie, à lui livrer la ville, & leur promettoit les plus magnifiques récompenſes. Vran les lut à ſa garniſon aſſemblée. » Si je parlois » à des ſoldats vulgaires, ajouta-t-il, » je leurs dirois que les promeſſes que » leur prodigue le ſultan ne ſont pas » plus ſacrées que les traités qu'il a » violés; que la mort ou l'eſclavage » ſeront le prix de la perfidie qu'il » vous dicte: mais je parle aux héros » défenſeurs de la Hongrie, & je ſais » qu'il n'en eſt pas un parmi vous qui » ſacrifiât ſon devoir à l'eſpérance cer- » taine de la plus haute fortune. Je » n'empêcherai donc point les Turcs » de répandre parmi vous ces écrits » honteux qui prouvent leur foibleſſe: » je vous permets de les recevoir, de » les lire, & je ſais qu'avec des hom- » mes tels que vous ils ne ſont pas » dangereux «. Cette confiance excita les ſoldats à s'en rendre dignes; Amurath fit livrer un aſſaut furieux, ſes troupes furent culbutées; le combat avoit été ſi meurtrier, qu'on prétend que l'on vit couler de la breche des ruiſſeaux de ſang. La mêlée duroit encore lorſque tout-à-coup le feu prend

Hiſt. de l'Empire Ottom. de Sagrédo.

aux tours & se communique aux maisons voisines, les assiégés saisissent les débris enflammés & les lancent sur les assaillans ; des charpentes entieres s'écroulent sur eux, les uns sont écrasés, les autres expirent au milieu des flammes; le reste s'enfuit, mais bientôt ils jettent des bateaux sur le Danube & reviennent à la charge; les Hongrois les attendent au haut de leurs murailles, armés de pierres énormes & de poutres brûlantes: une partie des bateaux est écrasée par la chûte de ces masses, une autre est consumée au milieu des eaux. Les Turcs échappés au naufrage gagnent le reste des barques, mais leur poids les submerge : ils entraînent leurs compagnons dans leur perte, les assiégés sortent dans d'autres nacelles & achevent la défaite des assiégeans. Le sultan outré de dépit leve le siege: Jean Huniade l'atteint dans sa retraite, écrase son arriere-garde, pénetre jusqu'au corps de bataille: là, le carnage redouble, Amurath précipite sa marche, Huniade le suit toujours, le harcele; le sultan charge le pacha de Natolie de protéger la retraite de son armée avec un corps de troupes fraî-

ches : Huniade court ſus au pacha. Cinq fois dans un jour on en vient aux mains, cinq fois Huniade eſt vainqueur. Enfin, il acheva d'exterminer les Turcs pendant la nuit ; & lorſque le jour reparut, on compta trente mille Muſulmans ſur le champ de bataille. La Servie, la Moldavie, la Bulgarie, que la terreur avoit ſoumiſes au ſultan, reçurent Huniade & rendirent hommage au roi de Hongrie.

Cependant l'appui de la maiſon d'Autriche avoit rendu à la reine ſes prétentions & ſes eſpérances : la plupart des ſeigneurs oublierent les ſermens qu'ils avoient prêtés entre les mains de Ladiſlas, une armée de Moraves & de Bohémiens vint ſe joindre aux Autrichiens ; Jean Huniade raſſembla les forces de la Hongrie & marcha contre les alliés. Ce grand homme ne combattoit que par néceſſité : avare du ſang de ſes ſoldats, de celui même de ſes ennemis, il faiſoit preſque toujours des propoſitions de paix à la veille d'une bataille, & le lendemain le carnage ceſſoit dès qu'il étoit vainqueur. S'il fut quelquefois impitoyable pour les Turcs, c'eſt qu'il voyoit que ſa clé-

mence encourageoit leur perfidie. Le sang des souverains Hongrois étoit toujours respectable à ses yeux ; c'étoit à regret qu'il portoit contre Ladislas le posthume, des armes qu'il n'avoit destinées qu'à la destruction des Ottomans. Il envoya un député à la reine pour lui proposer une entrevue; cette fiere princesse répondit : » il n'est plus » temps de négocier, mais de combattre; » avant de vous mettre en marche, » vous avez dû prévoir l'issue de cette » expédition. Si vous vouliez parle- » menter, ce n'étoit pas la peine d'as- » sembler une armée, vous aviez be- » soin d'ambassadeurs & non pas de » soldats. Mon fils & moi nous ne » traitons plus que les armes à la main, » & le sort de la guerre dictera les » conditions de la paix «. Le député revint au camp, les généraux étoient assemblés, on attendoit avec impatience la réponse de la reine, on l'écouta avec surprise; Jean Huniade se leva & tint ce discours. » Vous avez » entendu la réponse d'Elisabeth : j'a- » vois préféré la gloire de rendre le » calme à la Hongrie, à celle de vaincre; » j'ai desiré la paix, je l'ai offerte, je

» l'ai demandée; mais puisque la reine » & ses partisans veulent que le sort » des armes en décide, souvenez-vous » de la foi que vous avez jurée à Ladislas. Je sens comme vous qu'il est » dur de tremper ses mains dans le » sang de ses compatriotes, & ce n'est » pas sans peine que je vous conduis » contre ces Hongrois rebelles qui ont » grossi l'armée d'Elisabeth. Mais oubliez qu'ils sont Hongrois : en effet » ils ne le sont plus ; ils portent, il » est vrai, les mêmes habits, les mêmes » armes que vous, mais ils ont d'autres intérêts, d'autres passions. Ils » ont violé leurs sermens, vous êtes » fideles aux vôtres; ils ont trahi l'état, » & vous le défendez: ils ne sont plus » vos compatriotes. Vous avez dans » les Autrichiens, les Bohémiens, les » Moldaves, des ennemis à combattre, » & vous n'avez dans ces Hongrois » que des traîtres à punir «.

Ce discours échauffa les esprits des officiers ; l'arrivée des secours que la la république de Pologne envoyoit, accrut l'ardeur du soldat qui brûloit d'en venir aux mains. Jean Huniade ne le laissa pas long-temps languir dans

Philipp. Callim. d. r. gest. a. Ul. l. II.

l'impatience ; le posthume étoit à la tête des Autrichiens, la bataille se donna, le jeune prince fut vaincu. Les périls d'un combat, les horreurs d'une déroute étoient un spectacle nouveau pour lui. La terreur avoit glacé tous ses sens ; en vain la reine voulut l'exciter à tenter une seconde fois le sort des armes ; en vain cette généreuse princesse lui représenta que pour un roi détrôné il n'y avoit point de milieu entre la victoire & la mort : il fallut lui laisser le temps de revenir de sa surprise. Le général Iscra avoit rassemblé les débris de l'armée ; il étoit resté en Hongrie, & tâchoit de réparer la perte de la bataille par de légers succès dans des escarmouches. Jean Galéari investit Cassovie, mais l'approche de l'hiver & la désertion de ses soldats le forcerent de lever le siege dans le temps même où les habitans, pressés par la faim, alloient capituler. Malgré ces revers, les Hongrois vivoient dans une sécurité profonde ; tandis qu'on s'égorgeoit dans les campagnes, les villes offroient le spectacle de l'allégresse publique. Dans Agria on se livroit à toutes les extravagances

des anciennes bacchanales : ce n'étoit que festins où regnoit cette gaieté crapuleuse qui commence où la raison finit ; les soldats couroient les rues en fredonnant des chansons bachiques ; les sentinelles endormies à leur poste, oublioient leurs armes & leur devoir ; les Autrichiens attentifs à ce qui se passoit dans la ville, escaladerent les murs à la faveur des ténebres.

Un jeune homme d'une fortune médiocre, mais d'une figure intéressante, adoroit une fille jeune & belle comme lui ; il avoit su lui plaire. Les parens de sa maîtresse, insensibles aux prieres de ces deux amans, augmentoient leurs plaisirs par les obstacles même qu'ils leur opposoient : l'amour sut tromper leur vigilance. Le jeune homme, à la faveur des ténebres, fut introduit dans la chambre de sa maîtresse : vers le milieu de la nuit il est réveillé par un bruit confus ; il croit d'abord que c'est un reste des folies de la veille, & prend les cris qui frappent son oreille pour un concert de gens ivres. Mais bientôt le bruit redouble ; il distingue les cris des mourans, le cliquetis des armes, le bruissement des flammes. Les deux

amans ne doutent plus que les ennemis ne soient entrés dans la ville; le jeune homme aime mieux exposer sa vie que l'honneur de son amante; & craignant qu'on ne la surprenne dans ses bras, il s'élance par la fenêtre armé d'une épée, & se laisse tomber dans le vestibule de la maison; son amante descend après lui pour lui ouvrir la porte; il sort, il est enveloppé; l'honneur de combattre sous les yeux de sa maîtresse redouble ses forces & son courage; deux Autrichiens tombent sans vie à ses pieds, plusieurs autres sont blessés. Enfin le nombre l'accable, ses forces l'abandonnent, il nage dans son sang, il expire. A cette vue, la jeune fille furieuse, égarée, saisit l'épée du mort, perce un des Autrichiens, blesse les autres, les met en fuite, revient sur ses pas, tourne l'épée contre sa poitrine, tombe & meurt sur le corps de son amant. Les Autrichiens frappés de terreur & d'admiration, restent muets & contemplent de loin ce spectacle à la lueur des flammes; leur étonnement les rendoit immobiles; ils n'oserent piller la maison de cette fille généreuse, & peu s'en fallut qu'ils ne tombassent

eux-mêmes entre les mains des bourgeois qui s'étoient rassemblés pour se défendre ; les Autrichiens se hâterent de sortir de la ville, mais ils furent enveloppés & taillés en pieces par un corps de Hongrois ; leurs généraux furent faits prisonniers. Depuis cette époque, Elisabeth n'essuya plus que des revers ; après avoir refusé la paix avec tant de hauteur, elle la demanda, mais sans bassesse ; Ladislas fut contraint de la lui accorder. L'approche des Turcs le rendit moins difficile sur les conditions : la reine mourut peu de temps après. Le peuple qui n'admet point d'événemens naturels, accusa Ladislas de l'avoir fait empoisonner. En vain ce prince parut regretter Elisabeth, & prodigua à sa mémoire tous les éloges qu'avoit mérité son courage ; cette douleur, ou vraie ou simulée, ne fit qu'affermir la nation dans sa croyance. Cependant Amurath envoie des espions sous l'auguste nom d'ambassadeurs, pour examiner l'état de la Hongrie, sonder ses forces, & voir si ce royaume lui offroit une conquête aisée. On devina le but de leur mission, ils furent renvoyés avec mépris. Amurath

n'attendoit que cette occasion pour porter la guerre en Hongrie; il y reparut à la tête d'une armée plus nombreuse que la premiere, mais il trouva encore l'infatigable Jean Huniade, actif, vigilant, invincible. La premiere armée d'Amurath est détruite par des escarmouches; une seconde la remplace, elle est taillée en pieces dans deux batailles rangées; une troisieme s'avance, Huniade à la tête d'un camp volant lui coupe les vivres, & laisse à la famine le soin de chasser les Turcs & de vaincre pour lui. Cinquante mille Turcs se rassemblent dans la Thrace, & s'arrêtent près de Sophia. Huniade court à eux avec de nouvelles forces, les attaque, les dissipe & les poursuit: des milliers de Turcs périrent dans le
Ann. 1443. combat ou dans la déroute. Karambei qui voulut venger leur défaite ne fut pas plus heureux: il fut pris & ne racheta sa liberté qu'en payant une somme de cinquante mille ducats. Amurath fut contraint de demander la paix: par le traité, ce prince restituoit la Servie
1444. au despote Georges qu'il avoit détrôné, lui rendoit sa famille & ses trésors qu'il avoit enlevés. Il cédoit la Moldavie à

Ladiflas, & ne retenoit pour lui qu'une partie de la Bulgarie. Le brave Huniade eut tout l'honneur de cette paix glorieufe; Ladiflas en recueillit le fruit: heureux s'il n'avoit pas fouillé fa gloire en violant le traité !

Vetus. Chron. mur. Eccleſ. Braſſ. inſc.

Hiſt. de l'Emp. Ott.

Ann. 1444.

Ce fut à la perfuafion du cardinal Julien Cefarini, légat du pape Eugene, que le roi commit ce parjure. Le cardinal lui repréfenta que tout devenoit légitime lorfqu'il s'agiffoit de la défenfe de la religion; qu'il n'avoit pas le droit de conclure la paix avec la cour Ottomane, fans le confentement du pape (33); que les Turcs avoient eux-mêmes violé tant de traités, qu'ils n'avoient pas le droit de fe plaindre fi l'on fuivoit leur exemple; qu'au refte ils feroient moins fcrupuleux que lui, & que s'il ne les accabloit à l'improvifte, il les verroit bientôt au fein de fes états. Huniade s'éleva contre ce confeil avec cette énergie que donne au héros le fentiment de l'équité. » Sire, » dit-il, il n'eft point de pontife qui » puiffe vous affranchir des loix de l'hon» neur. Vous avez juré la paix, ce fer» ment eft plus facré que toutes les bulles. » Quand vous accumuleriez triomphes

» ſur triomphes, une guerre commencée
» par une perfidie ſera toujours honteu-
» ſe. Le pape croit-il à ſon gré changer le
» crime en vertu, & faire d'une infidélité
» une action légitime ? Et vous, prélat,
» vous dont le miniſtere pacifique ne
» doit avoir d'autre but que le repos de
» l'univers, vous qui devez chercher à
» convertir les infideles au lieu de les
» détruire, eſt-ce à vous à ſouffler dans
» le cœur du roi toutes les fureurs de
» la guerre ? Qui le croiroit, qu'un vieux
» ſoldat parle en faveur de la paix, tan-
» qu'un cardinal ne reſpire que le car-
» nage ? » Huniade ne fut point écouté, il fut contraint de ſuivre le roi dans cette expédition qui lui faiſoit horreur. Le roi qui ſe croyoit tout-puiſſant, tant qu'Huniade combattoit pour lui, raſſembla ſes forces & marcha vers les frontieres de la Turquie. Amurath qui pendant ces momens de calme avec la Hongrie, n'avoit pas ceſſé d'avoir les armes à la main contre d'autres ennemis, fit ſa paix avec eux & s'avança à la rencontre de Ladiſlas. Ce fut dans les plaines de Varna que les deux armées ſe trouverent en préſence. Amurath qui prévoyoit que cette bataille

seroit décisive, crut que ses soldats auroient besoin de toutes leurs forces & leur accorda quatre jours de repos; il s'étoit placé au corps de bataille; sa cavalerie étoit commandée par Caras, beglierbey de l'Asie, & par Biraxi. Huniade, pour faire perdre aux Turcs l'avantage du nombre, avoit rangé son armée au pied d'une montagne dont il étoit maître; ses flancs étoient défendus d'un côté par la Varna, de l'autre par des retranchemens de chariots (34), de maniere qu'il ne pouvoit être enveloppé. Il avoit conjuré le roi de demeurer dans le poste qu'il lui avoit marqué, jusqu'à ce qu'il le fît avertir de se mettre en mouvement.

Cependant le signal se donne, Huniade marche droit à l'aîle que commandoit Caras, la renverse & la met en fuite; Caras périt en voulant rallier ses troupes, la terreur passe de rang en rang dans l'armée Turque, Amurath lui-même est prêt à s'enfuir: alors tirant de son sein le traité conclu avec Ladislas, & levant les yeux au ciel, le sultan s'écria: *Dieu des Chrétiens, si tu es le vrai dieu, venge-toi, venge-moi de la perfidie de tes disciples.* La victoire étoit

certaine, lorſque la bravoure imprudente de Ladiſlas & la jalouſie ſecrette des ſeigneurs Hongrois changerent la face du combat; ils perſuaderent au roi qu'Huniade vouloit ſe réſerver à lui-ſeul tout l'honneur de cette journée, & ne laiſſer à ſon maître que la foible gloire d'être témoin du ſuccès de ſes armes. Les Evêques de Strigonie & de Varadin élevoient la voix avec plus de force encore; ils donnoient au roi les conſeils qu'il eût pris de lui-même, ſi le reſpect qu'il avoit pour Huniade ne l'eût retenu; il pique des deux, toute la nobleſſe le ſuit, il s'élance au milieu des Turcs, les renverſe, les met en fuite & pourſuit ſes ſuccès. Amurath ſe déſeſpere & croit la bataille perdue; Ali pacha qui avoit conſervé ſon ſang-froid au milieu de ce déſordre, raſſure le ſultan: » cette attaque qui vous effraie, » dit-il, quelque meurtriere qu'elle » puiſſe être, nous eſt un gage de la » victoire. Ladiſlas vient d'abandonner » un poſte qui le rendoit invincible; » ſa fougue l'a emporté loin du reſte » de ſon armée, nos ennemis ſont di- » viſés; marchons «. Ce peu de mots

ranime & le ſultan & les Janiſſaires; on court vers Ladiſlas, il eſt enveloppé, ſon cheval s'abat, il expire au moment même ſous une grêle de traits & ſous les pieds des chevaux. Huniade fait une charge infructueuſe pour le dégager : la mort du roi décide du ſort de la bataille; les Hongrois frappés de terreur s'enfuient vers la riviere, les Turcs les y ſuivent : là, le carnage eſt ſi affreux, qu'on voit des ruiſſeaux de ſang ſe mêler aux eaux de la Varna. Le brave Huniade à la tête des ſoldats qu'il put raſſembler, ſe fit jour à travers les ennemis, & ſe retira dans un ſi bel ordre, qu'il les fit douter un moment de la victoire. Amurath ſe promena ſur le champ de bataille & contempla avec une joie barbare les monceaux de cadavres dont il étoit entouré. » Regardez-tous ces » morts, dit-il à Aſâb-Beg, c'étoient » tous guerriers dans la fleur de l'âge «. » Je le crois, répondit le vieux ſoldat, » des vieillards n'auroient pas commis » l'imprudence qui nous a fait vaincre«. Le ſultan fier d'un ſuccès dont il n'étoit redevable qu'aux fautes de ſes ennemis, fit élever une colonne ſurchar-

gée d'inſcriptions faſtueuſes ; une pyramide fut conſtruite avec les os des morts : la tête de Ladiſlas fut portée en triomphe, & le ſultan partagea les dépouilles des vaincus entre les ſouverains de l'Aſie & de l'Afrique ſes voiſins ou ſes vaſſaux. Les Hongrois attribuerent au courroux du ciel ce malheur dont ils ne devoient accuſer que l'imprudence du roi & de ſes courtiſans ; ils prétendoient que lorſque Ladiſlas avoit voulu mettre ſon caſque ſur ſa tête, il avoit eu beaucoup de peine à l'enfoncer. Un orage qui avoit renverſé la tente de ce prince, leur avoit paru encore un préſage funeſte, & leurs hiſtoriens auſſi crédules que le peuple, ont répété ces fables (35).

Après un ſi grand déſaſtre, les Hongrois qui voyoient Amurath s'avancer vers le centre du royaume, ſentirent que tout étoit perdu ſi des diſſentions domeſtiques facilitoient les conquêtes du ſultan ; & ſans donner à des concurrens dangereux le temps de ſe diſputer la couronne, la nation, d'un cri unanime, proclama Ladiſlas le poſthume. Ainſi un choix libre lui mit ſur la tête une couronne que toutes les forces de

l'Autriche n'avoient pu lui conquérir. Ce prince étoit encore incapable de regner par lui-même; la régence fut confiée à Jean Huniade : après avoir défendu l'état avec courage, il le gouverne avec sagesse. La nation demande son jeune maître, Frédéric le lui refuse. Amurath reparoît, essuie de nouvelles pertes, & trois fois vaincu par le régent, menace encore la Hongrie d'une nouvelle irruption. Huniade tourne ses armes contre Frédéric & lui arrache Ladislas. L'empereur laisse partir le jeune prince & garde la couronne, objet du culte superstitieux des Hongrois, & plus révérée par eux que le roi qui la portoit. Le régent lui laissa sans regret ce vain ornement, qui n'est rien quand le pouvoir suprême en est séparé. Tel étoit l'état de la Hongrie, lorsqu'un homme singulier étonna l'Orient par une révolution entreprise avec audace, conduite avec sagesse, achevée avec le bonheur le plus soutenu.

Ann. 1449.

Ann. 1450.

Georges Scanderberg avoit été longtemps le boulevard de l'Albanie contre les Turcs, comme Huniade celui de la Hongrie. La nature lui avoit donné

Paul. Jov. élog.

Rainald. ann.

Hist. des pl. ill. & sc. hom. p. Thevet.

une force incroyable, & l'éducation une adresse surprenante. Il étoit né avec un goût décidé pour les armes: on prétend même qu'il avoit une épée tracée sur la peau. Dans un âge très-tendre il osa défier un Tartare d'une taille gigantesque, & lui fit mordre la poussiere. L'Epire étoit son patrimoine; après la mort de son pere Amurath se déclara tuteur du jeune prince, & dépouilla son pupille comme il étoit d'usage entre les souverains; il l'envoya contre les Hongrois, & la défaite des Turcs par Huniade en 1443 fut la premiere leçon qu'il reçut dans le métier des armes; le pacha Karambei qui commandoit l'armée, étoit tombé entre les mains des vainqueurs; Scanderberg rassembla quelques fuyards, rentra dans l'Epire, soumit l'Albanie, & engagea dans ses intérêts la république de Venise & tous les princes voisins. Amurath envoya contre lui l'élite de ses troupes, trois fois elles furent vaincues; le sultan vint lui-même mettre le siege devant Croie, Scanderberg pénétra dans ses retranchemens, porta la terreur jusques dans la tente d'Amurath, qui mourut de dépit de n'a-

voir pu prendre sa place. Méhémet II son successeur, après avoir calmé les troubles du serrail, & sacrifié à sa sûreté ses deux freres qui étoient encore au berceau, fit partir de nouvelles troupes, qui allerent contre Scanderberg essuyer de nouveaux échecs; il les tailla en pieces, força ses vassaux soulevés à rentrer dans le devoir, passa dans le royaume de Naples où le roi Ferdinand l'appelloit à son secours, terrassa les ennemis de ce prince, reparut en Epire, triompha des Turcs dans plusieurs combats, fit périr au milieu des supplices deux assassins qui avoient promis sa tête à Méhémet, battit le sultan lui-même, & mourut couvert de gloire en 1467, au moment où la Cour de Rome alloit publier une croisade, dont l'illustre Albanois devoit être le chef.

Tandis que les Turcs essuyoient de si grandes pertes dans l'Albanie, ils se consoloient par la conquête de la Grece & de Constantinople. L'empereur Constantin Paléologue n'avoit que du courage & peu de forces; mais il falloit du génie pour engager les princes Chrétiens à embrasser sa défense, & les Ann. 1453.

princes Mahométans à faire une diversion en sa faveur; toutes les puissances Chrétiennes virent avec indifférence les Turcs fixer en Europe le siege de leur empire. Les Hongrois eux-mêmes, chez qui cet événement devoit répandre les alarmes les plus vives, firent peu de mouvemens pour s'y opposer. On avoit attaqué les Mahométans, lorsque tranquilles en Asie & en Afrique, leur puissance ne pouvoit donner d'ombrage aux Chrétiens; & l'on ne daigna pas se liguer contre eux lorsqu'on les vit entrer en Europe, & dépouiller de ses états le légitime successeur des empereurs Orientaux. Bientôt Méhémet parut sous les murs de la capitale à la tête d'une armée formidable; les assiégés se reposoient en partie sur les chaînes qui défendoient l'entrée de leur port; mais ils virent avec étonnement soixante-dix vaisseaux transportés à force de bras du côté de Galatha & lancés dans la baie. Constantin à la tête de ses Grecs & de quelques Vénitiens, commandoit sans être obéi, combattoit sans être secondé. Déjà la breche est praticable; les Turcs au lieu de reprendre des forces, jeûnent

Chalcond. hist. des Turcs.
Paul. Jov. élog.
Histoire de l'Empire Ottom. par le P. Cantim. t. II.

pour se rendre le ciel favorable & se préparer à l'assaut : le signal se donne, les Turcs montent avec autant d'ordre que d'ardeur; la porte romaine est emportée; Constantin s'efforce de rallier ses soldats, il crie & n'est point écouté. » Lâches, leur dit-il, si vous ne voulez » pas me conserver ma couronne, ar- » rachez-moi la vie, épargnez-vous » l'horreur de voir votre empereur » entre les mains des infideles «. Ses soldats le plaignent, mais ils n'osent, ni lui donner la mort, ni défendre ses jours : l'empereur furieux se dépouille des marques de sa dignité, se jette l'épée à la main au milieu des Turcs, & meurt percé de coups. André Paléologue, héritier des droits & des revers de Constantin, céda à Charles VIII, roi de France, un empire qu'il n'avoit plus; & Charles qui ne put conserver Naples, ne songea pas à envahir la Grece. L'antique patrie des arts fut habitée par ces barbares : on entendit des derviches hurler, *alla*, *alla*, sous ces mêmes portiques où les Socrate & les Platon instruisirent l'univers; un despote qui allioit la mollesse à la férocité, regna dans les lieux où fut Sparte;

les monumens du génie qui avoient échappé aux ravages du temps furent détruits par l'ignorance. Méhémet toujours insatiable, voulut ajouter la Hongrie à ces nouveaux états. Huniade l'arrêta au milieu de ses succès : le sultan avoit formé le siege de Belgrade. Tandis que d'un côté une armée innombrable attaquoit la place, de l'autre la flotte répandue sur la Save & le Danube, empêchoit qu'on y jettât du secours. Corvin étoit alors à Bude; il rassemble ce qu'il peut de nacelles & de bateaux, descend le fleuve, culbute, prend ou disperse les vaisseaux des Ottomans & se jette dans Belgrade : il y fut reçu comme un génie tutélaire. Le courage des assiégés sembloit accru de moitié, depuis qu'ils avoient Huniade à leur tête. Jamais ce grand homme ne montra tant de bravoure & de prudence qu'à ce siege à jamais mémorable. On compta, en un seul jour, douze Turcs tués de sa main. Le sultan irrité attestoit son prophete, gourmandoit ses soldats, & juroit de mourir ou de s'emparer de Belgrade. *Il est aisé de mourir*, lui dit un chef des Janissaires, *mais non de vaincre Huniade.*

Enfin

Ann. 1456.

Dlugloss. Albert. Krantz. Chron. Eccl. Brass. J. Dubrav. hist. Boie.

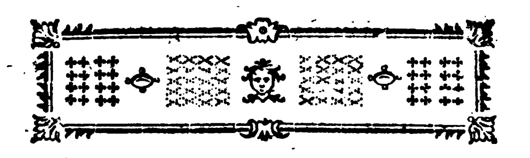
Enfin, après avoir fait d'inutiles efforts, après avoir vu dans un seul assaut périr trente mille de ses sujets, le vainqueur de Constantinople donna le signal de la retraite. Les Hongrois payerent bien cher ce succès; Huniade mourut des suites de ses fatigues, honoré des pleurs de sa patrie, des éloges de son ennemi, & des regrets de l'Europe entiere. Né dans la foule, il s'éleva, à force de belles actions, aux premiers emplois. Il fit taire chez une des nations les plus vaines de l'univers, ce préjugé bisarre qui repousse l'homme sans naissance de la carriere des honneurs. Avare du sang des soldats, dans un siecle fanatique, il épargnoit même celui des infideles. Guerrier modeste autant que généreux, il avoit à la fois cette simplicité de mœurs qui plaît au sage, & cet extérieur magnifique qui en impose au peuple. Un jour il envoya dire au comte de Ciley de le venir joindre dans son camp; Ulric répond fierement qu'un prince de sa naissance n'est pas fait pour servir sous les drapeaux d'un homme d'une race obscure. *Dites au comte*, repartit Huniade à celui qui lui apporta cette réponse, *que j'ai le plus grand respect pour les héros de sa*

Æneas. Silv. de dict. & f. Sig. & Fr. imp.

race ; mais que de nos jours, lorsque le Turc menaçoit nos provinces, ce ne sont point ces mêmes héros qui les ont défendues, c'est Huniade, c'est moi, & je crois avoir, en les imitant, acquis le droit de commander à leur descendant. Il existe encore dans la chrétienté un monument de la gloire de ce grand homme ; la fête de la Transfiguration fut instituée par le pape Caliste III, pour remercier dieu de la défaite des Turcs.

Joa. Dubrav. Geneb. in Cal. III. Bellarm. lib. 3. d. Sanct. cap. 15.





LIVRE TROISIEME.

LA haine que le comte de Ciley avoit jurée à Jean Corvin ne s'éteignit point avec lui. Ulric craignit que les enfans de ce héros, qui avoient hérité de l'amour que le peuple avoit pour lui, ne s'élevassent au même degré de puissance; il tenta d'égorger Ladislas Corvin, l'un de ces princes; mais il fut massacré lui-même par les Hongrois. Bientôt un supplice cruel vengea le roi de la mort de son grand oncle, & Ladislas périt sous le fer d'un bourreau. La nation qui n'avoit pas eu assez de courage pour défendre le malheureux Corvin, se révolta contre son persécuteur. Le roi fut contraint de chercher un asyle hors de la Hongrie. Il mourut à Pragues au milieu des fêtes qui se préparoient pour son mariage avec Magdelaine de France, fille de Charles VII. On le crut empoisonné, & la haine des Hongrois sembla justifier les soupçons

Anton. Bonfin. rer. Hung. Déc. III. l. 8.
Petr. de Rewâ. de Mon. & S. Cor. r. Hung. cent. V. Ejusdem. de Sacr. Coron. Commentar.
Mich. Ritii Neap. de regib. Hung. l. II.
Mich. Sigler. Chron. rer. Hung. l. I. c. 5.
Abrah. Bakschay. chronol. rer. Hung.
G. Pray. S. J. ann. rer. Hung.
Ann. 1457.
Du Tillet, Rec. des Rois de France.

P. Rans. Epitom. r. Hung. ind. XXVIII. Genealog. rer. Hung. a. Pistor. Nodan. Respubl. & Stat. Hung. T. Cortesii. Math. Corv. reg. Hung. in comium. Ludov. Tuber. com. de temp. su, Æne. Silv. hist. Boiem. c. LXVIII. Jo. Dubrav. hist. Boiem. l. XXIX. Henel. ab. Hennen. ann. Siles. Alb. Crantz. l. XII,

qu'on avoit sur la cause de sa mort.

Mathias, second fils de Jean Huniade, étoit alors prisonnier à Vienne. Il y avoit été envoyé par le feu roi, lors de la disgrace de son frere. Les malheurs du jeune Corvin, la gloire de son pere, la fin tragique de Ladislas, tout concouroit à intéresser les Hongrois en sa faveur. Il fut proclamé roi d'une voix unanime. George Podzébraski avoit été élevé au même honneur par les états de Boheme, après la mort de Ladislas le posthume. Ce prince se hâta de tirer le jeune Mathias des mains des Autrichiens. Ce n'étoit point un penchant généreux, ni l'envie de secourir un infortuné, qui avoient inspiré à George ce dessein. Le séjour de Pragues ne fut pour Mathias qu'une nouvelle prison. Il fallut que les Hongrois rachetassent au poids de l'or leur roi légitime.

Ann. 1458.

On eût dit que Jean Huniade eût transmis à son fils son ame sublime; une ardeur martiale animoit ses regards; on le voyoit s'enflammer au récit des batailles ou des combats singuliers. » Qu'est devenu ce temps, disoit-il, » où un roi étoit le premier soldat » de son armée, où ces intrépides

» chefs ne payoient point des bras » étrangers pour vuider leurs querel» les ? Quand les reverra-t-on ven» ger eux-mêmes leurs injures aux » yeux de deux nations assemblées, » & prodiguer leur sang pour épar» gner celui de leurs soldats ? Que » font tant de rois invisibles, qui ne » sont pas même connus de leurs » troupes ? Pour moi, je ne me sens » pas né pour vivre au fond d'un pa» lais ; & mes soldats n'essuieront ni » périls ni fatigues, si je ne les par» tage avec eux ». Dans sa jeunesse, il n'avoit pu souffrir d'autre lecture que l'histoire fabuleuse de ce Roland, neveu de Charlemagne, qui ne fut qu'un brave soldat, & dont les romanciers ont fait un Hercule. Ces chimeres héroïques avoient tellement échauffé l'imagination du prince, que personne n'osoit lui en faire sentir l'invraisemblance. Il excelloit dans l'art de manier une lance, de diriger, de captiver la fougue d'un cheval.

Galeot. Marc. de dict. & fact. Matt. reg. c. XII.

Avant qu'il pût exercer son courage dans des combats réels, les tournois, images de la guerre, le consoloient de l'inaction où l'on retenoit sa jeunesse. Il apprit qu'un Chevalier

allemand nommé Holubar, par des succès constans dans cet exercice, avoit mérité le titre d'invincible. Il le fit venir, & voulut se mesurer avec lui. C'étoit un homme d'une taille gigantesque, d'une force plus qu'humaine : ils entrerent dans la lice; du premier choc Holubar fut renversé, & se cassa un bras dans la chûte. Le roi prit soin de lui, le combla de présens & le renvoya dans sa patrie.

Cependant la couronne étoit encore entre les mains de l'empereur Frédéric; on prit les armes pour la lui enlever, des milliers d'hommes périrent pour ce morceau d'or qu'ils croyoient fabriqué par les anges. Mais, après l'avoir acheté par tant de sang, on ne l'arracha des mains de l'empereur qu'en lui payant soixante mille écus d'or. Frédéric auroit cru sans doute commettre une impiété, s'il avoit mis à plus bas prix cet ouvrage des immortels.

P. de Rewâ. p. 452 & 674.

Ann. 1463.

Tandis que six des principaux seigneurs de Hongrie, suivis d'un cortege nombreux, alloient chercher à Newstat ce précieux diadême, Mathias se montroit par ses exploits digne de le porter. Il savoit combien la domi-

nation Ottomane étoit odieuſe aux habitans de Jaycza (36); il avoit fait ſonder leurs ſentimens par des eſpions. Ils avoient tous répondu qu'ils le recevroient comme leur libérateur; il paſſe la Save à la tête d'une armée, & entre dans Jaycza ſans coup férir. Mais la citadelle, défendue par ſa ſituation, par ſes remparts & par une garniſon nombreuſe, le menaçoit d'une longue réſiſtance; Haran-Bei, qui y commandoit, douta bientôt du ſuccès de ſa défenſe; il demanda à capituler; Mathias ne balança point ſur les conditions honorables qu'on accorde à de braves aſſiégés; mais Haran-Bei exigea qu'on lui laiſsât amener en eſclavage tous les chrétiens qu'il avoit pris. » Je ne ſuis venu ici que pour les délivrer, répondit Mathias, & ſi vous les conduiſez en Turquie, ce ne ſera qu'en leur frayant un paſſage à travers mon armée; je verſerai mon ſang, s'il le faut, pour ſauver juſqu'au dernier de ces malheureux ». Haran-Bei n'inſiſta plus. Les chrétiens furent libres. vingt-ſept villes ſe rendirent au bruit de cette conquête. Mahomet parut quelque temps plongé dans la plus

profonde mélancolie. On trembla même pour ses jours; mais enfin il sortit de sa léthargie, rassembla trente mille hommes, & malgré les rigueurs d'un froid très-piquant, vint mettre le siege devant Jayçza; jamais ville ne fut ni plus vivement attaquée, ni plus courageusement défendue. Les assiégés n'avoient pas le temps de respirer. Soldats, vieillards, femmes, enfans même, tous étoient occupés, jours & nuit, à repousser les assauts ou à reparer les breches. Mahomet donne enfin un assaut général; les Turcs montent sous ses yeux avec une ardeur héroïque, les habitans le reçoivent avec un courage tranquille; mais bientôt la mêlée s'échauffe, les murs sont couverts de mourans & de morts; un Turc se fait jour à travers les assiégés, monte à la principale tour, & va y arborer son étendard, un Hongrois court à lui, le prend entre ses bras, le serre & se précipite avec lui dans le fossé. Enfin, après un combat long & opiniâtre, les assaillans furent contraints de rentrer dans leur camp. Bientôt une terreur panique les força d'en sortir pour se retirer dans la Macédoine. Un bruit

se répandit que Mathias s'avançoit à la tête d'une armée innombrable, & que déja on appercevoit l'avant-garde dans le lointain. C'étoit Henri de Scépuse qui accouroit au secours de la place. Mais n'ayant pu rassembler assez de forces pour les mesurer avec celles des Turcs, il crut que le nom de Mathias suffiroit pour dissiper les ennemis, & ne se trompa point.

Le jeune roi fut couronné à Albe-Royale, & s'efforça de rétablir le calme dans ses états; mais, d'un côté, les Turcs toujours vaincus & toujours agresseurs, ravageoient ses frontieres; de l'autre, l'empereur, au mépris des traités, échauffoit une faction qu'il avoit formée; les peuples conquis, excités tantôt par le Turcs, tantôt par les Autrichiens, levoient l'étendart de la révolte; Mathias força les habitans de la Transilvanie à rentrer dans le devoir, tourna ses armes contre les Moldaves, & les rangea sous ses loix. Il revenoit triomphant, mais fatigué de ses courses glorieuses, il voulut prendre quelque repos à Moldaw-Bania. Tandis qu'il s'abandonne aux douceurs du sommeil, & que ses soldats,

Nic. Olah. f. æt. chron.

Ann. 1464.

Ann. 1467.

avec la même sécurité, quittent leurs armes & ne veillent ni sur le roi ni sur eux-mêmes, tout-à-coup on entend dans tous les quartiers de la Ville pétiller des flammes rapides; les charpentes se déchirent avec un fracas affreux, les maisons s'écroulent, l'incendie se propage, & forme au milieu de la nuit un jour plus affreux qu'elle. Etienne, vaivode de Moldavie, auteur de ce désastre, vient à la tête de ses troupes fondre sur les Hongrois; le roi s'éveille en sursaut, se précipite à travers les tourbillons de flammes & de fumée, appelle ses soldats; la ville retentit des sons confus & perçans des instrumens guerriers, le soldat court aux armes, & reprend ses sens; on se rassemble à la lueur de l'incendie, quelques pelotons arrêtent les Moldaves, d'autres pelotons se forment & se rangent en bataille; on combat avec plus d'ordre; la victoire, pendant quatre heures, passe d'un parti à l'autre, mais enfin la fermeté des Hongrois l'emporte; Etienne fuit & n'emporte avec lui que la honte d'une trahison inutile.

Ann. 1468. Mathias, tranquille sur son trône,

adoré de ses sujets, redouté des Turcs, respecté des Autrichiens, estimé de toute l'Europe, ne songeoit plus qu'à faire des heureux & à l'être lui même: le pape soufla l'ambition dans son ame. Ces temps barbares n'étoient point encore écoulés, où les pontifes faisoient marcher les rois contre les ennemis de l'église, comme on envoie un esclave au travail ou un soldat à son poste. Les sectes des Hussites avoient fait de grands progrès en Boheme. Ces hérétiques méritoient moins le courroux de la cour de Rome que sa pitié. Si leur foi étoit erronée, leur morale étoit pure. Ils poussoient la vertu jusqu'au stoïcisme. Ils étoient doux & modestes; leurs vêtemens étoient simples & leur vie frugale; le mensonge étoit à leurs yeux un crime digne des derniers supplices Satisfaits d'une médiocre fortune, ils craignoient le danger des richesses & des honneurs; le commerce leur étoit interdit, parce qu'il est la source de l'avarice, & de toutes les fraudes qu'elle invente. La profession d'artisan étoit la seule qu'ils osassent embrasser; ils ne vivoient que du travail de leurs mains. Leurs femmes étoient

Dubrav. hist. Boiem. l. 30.

chaſtes & parloient peu. Tel eſt le tableau de leurs mœurs tracé par un inquiſiteur de la foi que le pape avoit envoyé en Boheme. Ils parurent d'autant plus dangereux au ſaint ſiege, que leur conduite faiſoit aimer leurs erreurs. N'ayant pu les convertir, on réſolut de les détruire. Mathias, docile aux ordres du pontife, marcha contre ces malheureux. George Podzébraski, après avoir en vain eſſayé d'appaiſer le pape, raſſembla ſes troupes & les commanda en perſonne; il ne put défendre ſes frontieres: toujours pourſuivi, toujours combattant, toujours vaincu, il ſe retira vers le centre du royaume; il y trouva les cœurs attiédis, les uns perfides, les autres diſpoſés à l'être; ceux que leur intérêt ou leur lâcheté attiroit dans le parti des Hongrois, s'écrioient que c'étoit combattre contre le ciel, que d'embraſſer la défenſe d'un prince hérétique qui n'avoit pas voulu ſacrifier de vaines opinions à la ſûreté de l'état. La plupart de ces ſeigneurs ſe liguerent contre leur prince, & lui jurerent une haine éternelle; comme ils lui avoient juré une fidélité inviolable. Le légat du pape, par ſes artifi-

Inquiſitoris fidei relatio.

ces, par ses promesses, sur-tout par ses bienfaits, les excitoit à la révolte : Mathias, devenu plus puissant par cette défection, couroit de conquêtes en conquêtes, & publioit qu'il n'avoit pris les armes que pour obéir au saint siege, & venger l'église. Le pontife ne fut point ingrat; il lui donna tout ce qu'il pourroit conquérir. Sa reconnoissance ne lui étoit pas onéreuse; le saint pere trouvoit ainsi un expédient ingénieux pour agrandir les domaines du roi sans resserrer les siens. La guerre dura sept ans. Plus de quarante mille Hussites furent massacrés; aucun ne fut converti. George étoit réduit aux dernieres extrêmités; la plupart de ses villes étoient au pouvoir des Hongrois; Mathias régnoit sur ses plus belles provinces; les Bohémiens, sans force & sans courage, se laissoient tantôt enchaîner comme de lâches esclaves, tantôt égorger comme de vils troupeaux. George sentit qu'un traité seul pouvoit lui conserver ce que ses armes ne pouvoient defendre; il demanda au roi Mathias une entrevue (36); leurs intérêts y furent discutés avec chaleur, & ils se séparerent sans rien conclure.

Les deux fils de George suivirent l'ennemi de leur pere avec autant de confiance qu'ils auroient suivi George lui-même. Ils entrerent avec Mathias dans Olmutz. Laurent Roborelli, légat du saint siege, parut tout rayonnant de joie, lorsqu'il vit entre les mains des Hongrois ces deux rejettons d'une race fatale à l'Eglise. » Voici, » dit-il au roi, une belle occasion de » terminer cette guerre par une paix » utile pour vous, glorieuse pour la » religion, ruineuse pour ses ennemis; » ces jeunes imprudens vous ont suivi, ils n'ont point de sauf-conduit, » que tardez-vous à les faire arrêter? » Victorin, l'un des deux, est dévoré » d'ambition, ses talens ont déja éclaté; hâtez-vous de vous saisir de sa » personne; s'il vous échappe, il vous » enlevera un jour ces conquêtes qui » vous ont coûté tant de sang & de » travaux. George aime ses fils, & » pour briser leurs chaînes, il sacrifiera » une partie de ses états. Qu'osez-» vous dire, interrompit Mathias indigné? Est-ce de votre bouche que » doit sortir un si lâche conseil? Quoi, » vous voulez que je viole le droit » des gens; que je fasse arrêter deux

Ann. 1469.

Galeot. Mart. de dic. & f. Matt. r. c. 1.

» jeunes princes qui m'ont cru assez » grand pour respecter leur malheur? » Je suis plus fier de leur confiance » que de toutes mes victoires. Ils n'ont » point de sauf-conduit, il est vrai, » mais ils ont ma parole qui vaut » mieux qu'un traité. Quand je ne leur » aurois rien promis, je ne serois pas » moins fidele aux loix de l'honneur. » Monsieur le légat, je vais répondre » à votre conseil par un autre : ne » m'en donnez jamais de semblables » à l'avenir, vous ne le feriez pas » impunément ». Le légat sourit à la bonne foi du prince.

Un grand exemple auroit dû imposer silence à Roborelli, si dans une ame Italienne l'intérêt même n'étoit pas détruit par le desir de nuire. Mathias, peu d'années auparavant, avoit traité un légat de Pie II avec la même fermeté. Ce prélat annonça son arrivée à la cour par des intrigues. Il connoissoit peu Mathias. C'étoit par des calomnies qu'il prétendoit gagner les bonnes graces de ce prince. Il lui peignit la plupart des seigneurs Hongrois comme des esprits inquiets, ennemis du pouvoir suprême, & qui tramoient les plus noirs complots. Le

Gal. Mart. d. dic. & f. M. r. c. XIII. Hist. Eccl. de Fleury, l. CXII.

roi vit la fourbe ; il fit assembler la noblesse & appella le légat : » voilà, » dit-il, tous ces nobles que vous ac- » cusez de conspirer contre moi ; » osez soutenir publiquement ce que » vous m'avez dit en secret ; la vérité » ne craint point de paroître au grand » jour. » Le légat confus, & qui, parmi ceux même qu'il avoit calomniés, reconnoissoit ses bienfaiteurs, pâlissoit, rougissoit, & n'osoit ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux ; le roi lança sur lui un regard terrible. » La fidélité de ces seigneurs, dit-il, » m'est aussi connue que votre perfi- » die ; si le respect que j'ai pour le saint » siege ne retenoit mon indignation, je » vous apprendrois comme on traite » les calomniateurs dans ma cour. » Sortez de mes états, & sachez qu'un » légat est un ministre de paix, qui » ne doit porter par-tout que la con- » corde & la vérité ». Telle étoit l'ame de Mathias : l'inquiétude, les soupçons, les alarmes qui assiegent les tyrans, étoient bannis de son cœur & de sa cour. Un jour on vint l'avertir qu'on avoit préparé du poison pour attenter à sa vie. » Si j'étois injuste, » répondit-il à l'accusateur, si mon

Galeot. M. c. XIX.

» peuple étoit malheureux, je te croi-
» rois; mais je suis bon, je suis équi-
» table; si je meurs d'une mort vio-
» lente, ce sera sur un champ de ba-
» taille & non dans mon palais. Mon
» peuple veille à ma sûreté, tandis
» que je veille à son bonheur ». Un courtisan vint lui offrir d'empoisonner le roi George; » ce n'est point
» avec le poison, reprit ce prin-
» ce, c'est avec l'épée que je fais la
» guerre ». Gale. M. c. XV.

Dans tout le cours de sa vie, il montra la même horreur pour toutes les bassesses politiques. La ruse & l'artifice lui sembloient des armes indignes de lui, & ce fut sans leur secours qu'il soumit la Moravie, la Silésie & la Lusace. Cependant il se lassoit d'une guerre qui, de quelques noms sacrés qu'elle fût décorée, ne devoit lui laisser que celui d'usurpateur. Il consentit de conclure avec le roi de Boheme un traité de paix qui, en lui conservant ses conquêtes, lui assuroit la couronne après la mort de Podzébraski. Mais cet accord n'eut pas lieu. George n'eut pas le temps de goûter les douceurs d'une paix qu'il n'avoit achetée qu'en privant sa

Dubr. l. 30. Henel. ab Hennen. ann. Siles.

postérité du droit de lui succéder. La mort l'enleva à l'âge de cinquante & un ans, le douzieme de son regne. C'étoit un prince foible, dont le caractere étoit peu décidé, supportant les malheurs avec assez de courage, mais ignorant l'art de les réparer; trop incertain pour rien entreprendre de grand, trop peu ferme pour achever ce qu'il avoit entrepris.

Paul. Stransk. Resp. Boh. c. VIII.

Ann. 1470.

Sa mort replongea la Boheme dans un nouvel abyme de malheurs. Mathias n'eut pas plutôt appris la mort de son rival, qu'il s'avança vers Iglaw avec un corps de neuf mille hommes. Mais cette démarche, loin d'intimider les Bohémiens, ne fit que les irriter. Ils eurent horreur d'un prince qui venoit briguer leurs suffrages à la tête d'une armée. Ils proclamerent Ladislas, fils de Casimir IV, roi de Pologne, & le couronnerent à Pragues. Mathias fit de vains efforts pour empêcher cette élection. Une révolution subite le rappella bientôt en Hongrie. Les évêques de Strigonie, des Cinq-Eglises, tous deux ses créatures, tous deux comblés de ses bienfaits, & qui l'avoient excité à prendre les armes contre les Hussites, avoient ouvert

Dlugloss. hist. Pol. l. 13. Vigenere. ch. de Poloig. Dubr. hist. Boi. l. 31. Hen. ab Henn. ann. Siles.

Ann. 1471.

l'entrée du Royaume à Casimir, second fils du roi de Pologne. Mathias accourt, assiege Casimir dans Nitria; le Polonois sort de la place, échappe aux gardes du camp & disparoît.

Mathias vainqueur, songe moins à punir ses sujets rebelles, qu'à se venger du roi de Pologne, dont les intrigues avoient fomenté la révolte. Il marcha bientôt vers la Silésie à la tête d'une armée. Le roi de Pologne vint l'y attaquer. Les Hussites, impatiens de se venger des Hongrois, se rangent sous ses drapeaux. Les Russes, les Tartares, les Lithuaniens viennent grossir la multitude. Mathias se retire dans Breslaw. Ses soldats étoient en petit nombre; mais, pour faire disparoître le péril à leurs yeux, il se servit d'un moyen qui montre à quel point ce grand homme avoit étudié le cœur humain. Au lieu du tumulte & des alarmes d'un siege, la ville retentissoit de cris d'allégresse & du son des instrumens. Du sein des fêtes, des danses & des repas, les soldats s'élançoient à la mort, & lorsqu'ils revenoient chargés de dépouilles & couverts de blessures, les dames de la cour, dont la parure rendoit encore

Ann. 1473-1474.

Bonfin. Déc. IV. l. 3.

la beauté plus piquante, voloient au-devant d'eux, & payoient de leurs éloges le sang qu'ils venoient de verser. Une noble émulation régnoit dans l'armée; chaque chevalier offroit à sa dame les prisonniers qu'il avoit faits dans le combat, & déposoit à ses pieds les marques glorieuses de sa victoire. Cette ardeur de se distinguer aux yeux de la beauté, enflammoit tous les cœurs, & faisoit autant de héros des plus lâches soldats.

Les premiers succès des Hongrois en imposent aux ennemis; la terreur s'empare de Casimir, elle se communique à ses soldats; on parle de se retirer sans combattre; Mathias craint que sa proie ne lui échappe; il fait sonner la charge, & force les ligues des Polonois; ce fut moins une bataille qu'une déroute: l'infanterie de Casimir fut écrasée sous les pieds de sa cavalerie. Les Hongrois firent une multitude de prisonniers, que Mathias ne relâcha qu'après les avoir fait mutiler. Cette barbarie flétrit sa gloire: Casimir & Ladislas demanderent la paix & l'obtinrent. Par le traité, Ladislas gardoit la Lusace & partie de la Silésie qui confine à la Boheme;

il cédoit à Mathias le reste de la Silésie & toute la Moravie. Mais si Mathias mouroit sans enfans, toutes ces conquêtes devoient rentrer sous la domination de Ladislas ; s'il laissoit un héritier, Ladislas pouvoit racheter cette Province moyennant une somme de deux cent mille écus d'or : (37) ce traité fut signé le 12 février 1475. *Sigleriũ Chronol. rer. Hung. l. I. c. V.*

La paix régnoit en Hongrie & en Boheme, mais elle étoit loin encore du cœur de Mathias ; la guerre étoit son élément, le repos lui étoit plus odieux que la mort même. Il alla, sans sujet, porter le ravage dans l'Autriche, la Styrie & jusqu'au fond de la Baviere. Frédéric III ne rachete ces provinces qu'en payant une somme de cent vingt mille ducats pour les frais de la guerre. Mathias fut bientôt rappellé dans ses états menacés par toutes les forces de l'empire Ottoman. Il se préparoit à les repousser ; mais le pape & la république de Venise lui refuserent les secours d'hommes & d'argent qu'ils lui avoient promis pour cette expédition : Mathias, en habile politique, sut, par des moyens secrets, forcer les Turcs à tourner contre cette république infidelle, tous les coups

Ann. 1477.

Abr. chron. de l'h. d'Al. p. M. Pfeffel.

Ann. 1478.

qu'ils destinoient à la Hongrie. Les Vénitiens alors abaisserent leur fierté jusqu'à demander du secours à un prince à qui ils venoient d'en refuser. Mathias ne daigna pas les entendre. Les Turcs mirent tout à feu & à sang sur les terres de la république qui fut contrainte d'accepter une paix onéreuse. Vainqueurs de cette puissance, les Ottomans dirigerent leur marche vers la Transilvanie ; le vaivode, Etienne Battori, n'attendit pas que Mathias vînt se joindre à lui pour attaquer les Turcs ; il leur présenta la bataille & remporta sur eux une victoire si sanglante, que lui-même parut avoir horreur d'un succès si désastreux pour l'humanité. Trois ans après, deux seigneurs Hongrois, Paul Kinisy & Pierre Doczy, avec le peu de forces qu'ils purent rassembler dans leurs terres, arrêterent un nouveau corps de troupes Musulmanes, qui menaçoit d'inonder la Hongrie ; trois mille Turcs demeurerent sur le champ de bataille. Les Ottomans, dont les forces ne sembloient point diminuées par tant d'échecs successifs, reparurent l'année suivante, traverserent la Croatie, & ne laisserent que des rui-

Ann. 1479.

Chro. Brass. Eccles. pariet. inscr.

Ann. 1482.

Ann. 1483.

nes sur leur passage; ils entrerent dans la Carinthie, pénétrerent dans la Carniole, brûlerent les villages, pillerent les villes, & amenerent dix mille hommes en esclavage. Ils se retiroient chargés de butin & traînant après eux les malheureuses victimes de leur fureur, lorsqu'ils furent assaillis par le despote Loup & Frangipani, gouverneurs de ces provinces; ce fut moins un combat qu'une déroute; tous les prisonniers furent délivrés; les Turcs laisserent au pouvoir des vainqueurs, & les fruits de leurs brigandages, & leurs propres richesses.

Mais bientôt Mathias apprit que les troupes de l'Empereur Frédéric ravageoient ses frontieres; il part à la tête d'une armée, soumet l'Autriche, entre en triomphe dans Vienne, & meurt en cette ville peu d'années après. Ce prince fut l'Alexandre de la Hongrie (38); il laissoit de vastes états & point d'héritier légitime. Quelques auteurs ont prétendu que sa mort ne fut pas naturelle: ils ont accusé la reine Béatrix de l'avoir empoisonné avec un breuvage qu'elle lui présenta elle-même: d'autres ont rejeté ces soupçons sur quelques cour-

Ann. 1485.

Wolfg.Lazi. com. rer. Vil l. III. Dubrav.hist. b. l. 31. Chron. Brassov. N. Olah. su. &t. chron.

Ann. 1490.

tisans perfides. Le peuple ne veut jamais voir un événement ordinaire dans la mort des rois, sur-tout de ceux qui ont rempli l'univers du bruit de leur renommée. L'opinion la plus commune est que Mathias attaqué depuis long-temps de toutes les infirmités qui produisent une vieillesse précoce, fut enlevé par une apoplexie. La noblesse de Hongrie se hâta d'indiquer une assemblée pour l'élection d'un nouveau roi; la cour étoit alors fréquentée par des ambassadeurs de différentes puissances, qui acheterent des suffrages pour leurs maîtres. En vain Mathias, peu de jours avant sa mort, avoit dit aux Hongrois : » Le terme de mes jours » n'est peut-être pas éloigné; je ne » puis vous présenter pour mon successeur, que mon fils naturel Jean » Corvin. Mais ses vertus légitimeront sa naissance. Mon amitié pour » vous a plus de part à ce choix, que » ma tendresse pour lui. Songez aux » malheurs qu'ont éprouvé vos ancêtres, pour avoir placé la couronne sur des têtes étrangeres : les » mêmes maux vous menacent, si vous » cherchez un maître hors de la Hongrie «.

» grie «. Quelques barons oserent en effet parler en faveur de Jean Corvin, & le proclamer; mais mille voix que l'or de Ladislas avoit rendu éloquentes, s'éleverent & leur imposerent silence. Maximilien, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric se mit sur les rangs; Jean Albert, frere de Ladislas, fut aussi son concurrent, mais le parti de Béatrix l'emporta. Soit ambition, soit amour, elle espéroit que Ladislas la replaceroit sur le trône dont elle étoit descendue.

Ludov. Tub. Dalm. ab. comm. de temp. s. lib. 1. Istuanf. de reb. Hung. l. 1. Brev. append. de Lad. p. Sambuch. Henel. ab. Hennenfeld. Chron. in Leutschov. templ. insc.

Ladislas étoit en Boheme lorsqu'il reçut cette nouvelle; sa joie ne calma point les alarmes que lui donnoit la puissance de ses concurrens. Il leva des troupes comme s'il avoit fallu arracher la couronne aux Hongrois, & non pas la recevoir de leurs mains. Il s'avança jusquà Schempt: c'étoit une forteresse située vers les frontieres de la Hongrie, dans un marais inaccessible; ce fut de-là qu'il observa les mouvemens qui se passoient dans les nouveaux états que la fortune lui offroit; il crut faire perdre à l'archiduc Maximilien les vues qu'il avoit sur la Hongrie, en lui cédant Vienne & l'Autriche. Il se trompa; ce prince

Wolfgang. Laz. comm. rer. Vienn. p. 109.

ambitieux entra dans le royaume, prit Albe-Royale & plusieurs autres places. Mais il ne sut point profiter de ses succès, ou plutôt l'indocilité de ses soldats arrêta le cours de ses prospérités ; ils étoient chargés de dépouilles ; & comme s'ils avoient moins fait la guerre pour leur maitre que pour eux-mêmes, satisfaits du fruit de leurs brigandages, ils retournerent en Autriche & l'entraînerent dans leur retraite. Alors Ladislas entra dans Bude à la tête de son armée, dissipa sans effort le peu de garnisons Autrichiénnes qui gardoient les villes qu'elles avoient pillées, & fut couronné dans Albe Royale : il fit la paix avec l'archiduc. Sa reconnoissance devoit placer Béatrix dans sa couche ; la raison d'état l'en chassa bientôt (39).

Ann. 1491.

Lud. Tuber. com. l. II. s. 6.

Il fit alliance avec Jean Albert, son frere, que la nation Polonoise venoit de proclamer roi d'une voix unanime. Ce prince avoit déja signalé son courage contre les Turcs. Le sultan Bajazet II ne vit pas sans inquiétude l'amitié renaissante de deux princes dont la rivalité avoit d'abord flatté ses vues politiques ; il vit avec

Ann. 1492-93.

Cromer. Henel. ab Henn. ann. Siles. Istuanf. l. III.

plus de chagrin encore les ambassadeurs Vénitiens accueillis à la cour de Pologne & à celle de Hongrie. Malgré ces obstacles, Bajazet voulut tenter la fortune des armes; un corps de troupes redoutable s'avança vers les montagnes de la Transilvanie. Au bruit de leur approche, deux mille paysans qui gardoient les troupeaux aux pieds de ces montagnes, se rassemblent, s'animent, jettent la houlette, prennent des armes, & voilà des bergers transformés en héros: ils se placent en embuscade sur le sommet des rochers, & s'emparent du détroit de la *Tour rouge;* les Turcs s'engagent avec confiance dans le défilé, mais bientôt ils sont assaillis de toutes parts; leur multitude accroît le péril, leurs armes retardent leur fuite, & la plupart sont massacrés. Les Turcs ne reparurent que long-temps après, & vinrent mettre le siege devant Jaycza, ils y furent encore écrasés par une troupe de Hongrois. Ceux-ci furent moins heureux contre Maximilien qui s'empara de Presbourg, mais qui, accoutumé à vaincre sans fruit, fit la paix lorsque tout trembloit devant lui.

Hiſt. de l'Emp. Ott. p. Sagrédo, tom. I.

Les Turcs las de recevoir des échecs en Hongrie, avoient porté leurs armes en Perſe : ils croyoient que Ladiſlas, naturellement pacifique, peut-être indolent, ne profiteroit pas de la diſperſion de leurs forces pour accabler l'empire Ottoman. Mais le cardinal Thomas d'Erdod, archevêque de Strigonie, prélat guerrier, plus fait pour commander une armée que pour gouverner un dioceſe, alluma dans le cœur du roi une ardeur frénétique, peu conforme au caractere doux de ce prince. Il réveille tout le fanatiſme des croiſades, annonce au peuple qu'on va venger la religion en maſſacrant les infideles ; que la palme du martyre eſt préparée au ciel pour tous ceux qui périront dans cette guerre. Il ajoute que les croiſés n'auront d'autre ſolde que des indulgences. Une paie ſi modique n'empêche pas l'enthouſiaſme de ſe propager, & d'enflammer tous les cœurs. Une multitude de payſans ſe raſſemble ; on les reconnoît à leurs croix, & ſur-tout à leur licence ; leur fureur impatiente n'attend pas, pour s'aſſouvir, qu'ils aient des Turcs à égorger : ils ont pris les armes contre les Mahomé-

Ann. 1514.

Nic. Ol. chron.

Iſtuanf. l. V.

Sigler. chro.

Hiſt. chron. Pannoniæ auth. Theod. de Bry, p. 21.

tans & ils les tournent contre les Chrétiens. Les biens de la noblesse & de l'église sont mis au pillage; les barons sont égorgés dans leurs châteaux, les prêtres aux pieds des autels.

George Sé-kel (ou le Sicule), & Grégoire son frere, s'étoient mis à la tête de ces brigands. Ladislas qui n'avoit pas eu le courage de résister aux conseils du cardinal, n'eut pas celui d'en arrêter les funestes effets. Jean de Zapola, vaivode de Transilvanie, fut moins sourd aux plaintes de la noblesse; il rassembla une armée, marcha contre ces croisés, & les tailla en pieces près de Témeswar Les chefs tomberent entre les mains des vainqueurs : on frémit au récit de leur supplice. George fut lié nud sur un cheval; on lui mit sur la tête une couronne de fer rouge, on lui ouvrit les veines, & l'on força son frere de boire son sang. Son cadavre fut dévoré par vingt de ses complices, à qui on avoit fait souffrir, pendant plusieurs jours, une faim cruelle. Enfin, pour comble d'horreurs, le corps de Grégoire Sé-kel, coupé en morceaux, fut mangé par ses propres soldats qui, pour racheter leur

Diar. J. Cuspin. Istuanf. l. V. Hist. de l'Emp. Ott. Chron. & hist. univers. p. Gasp. Peucer. l. V. p. 355.

vie, furent obligés de se repaître de ce mets exécrable. Tous les croisés qui étoient échappés au carnage, furent réduits en servitude. Telle fut la fin de cette croisade, prêchée par un cardinal, dont Sambuch vante la prudence & la sagesse (40).

Ladislas gémissoit sur tant de maux & n'osoit les réparer; le repos étoit le seul objet de ses desirs: l'empereur Maximilien, sans aimer la paix, étoit dégoûté de la guerre. Sigismond, roi de Pologne (41) sentoit la nécessité de vivre en bonne intelligence avec ses voisins, pour se mettre en état de repousser les Tartares. Ces trois princes eurent une entrevue à Vienne, on y conclut un traité d'alliance, par lequel Louis, fils de Ladislas, devoit épouser Marie, petite-fille de Maximilien, & Ferdinand, petit-fils de cet empereur, devoit s'unir à la princesse Anne, fille de Ladislas & sœur de Louis: ces deux époux devoient monter sur le trône de Hongrie, si Louis ne laissoit point d'héritiers mâles: la nation murmura contre ce traité. On disoit hautement que le roi ne pouvoit pas disposer ainsi, pour l'avenir, d'une couronne

Ann. 1515.
Utr. hist. Boic. l. XXXII.
Hen. ab. Henn. ann. Siles.
Contr. Matr. int. ser. Ludov. Hung. reg. & Mar. &c. in Calc. Bonf.
Jo. Cusp. d. ar. de congr. Maxim. &c. a. M. Belio. ed.

qui n'étoit pas héréditaire mais élective.

Ladiſlas mourut l'année ſuivante; c'étoit un prince ſage autant que courageux, qui faiſoit la guerre moins par goût que par néceſſité. Tous les momens qu'il n'eut point les armes à la main, furent conſacrés aux ſoins du gouvernement : ce fut par ſon ordre que le juriſconſulte Verbeuzy raſſembla, dans un ſeul corps, les loix Hongroiſes & les décrets des princes. Cet ouvrage eſt encore aujourd'hui regardé par les Hongrois, comme le dépôt le plus ſacré de leurs droits & de leurs prérogatives ; en faiſant recueillir ainſi les loix, Ladiſlas n'oſa y rien changer. Forcé de reſpecter les préjugés d'une nation amoureuſe de ſes uſages & même de ſes abus, il n'eut point le courage d'abolir tant de coutumes biſarres qui dégradoient l'humanité. Les payſans demeurerent eſclaves chez un peuple qui s'appelloit libre ; on ne laiſſa même à ceux de Tranſilvanie, d'autres juges que leurs ſeigneurs, loi barbare qui aſſuroit l'impunité à ces tyrans, & fermoit tout aſyle au foible opprimé.

Nic. Olah. chron. ad ann. 1516.

Iſtuanf. l. v.

Joann. Samb. app. rer. Ung.

Louis II (42), fils de Ladiſlas, ſuccéda aux trônes de Hongrie & de Boheme; ce prince étoit trop jeune pour s'occuper d'objets graves, trop foible pour oſer combattre les préjugés de ſa nation. Ses qualités naturelles, ſon port noble & majeſtueux, ſon eſprit plus délicat que ſolide, en faiſoient un prince aimable & non pas un grand prince; c'eſt ſous ſon regne que la Hongrie vit s'éclipſer ſa gloire. Il s'étoit fait une révolution dans les mœurs de la nation, qui en produiſit une dans ſa puiſſance. Ce n'étoit plus ce peuple féroce, qui ne connoiſſoit d'autre bien que ſon arc & ſes fleches, d'autre plaiſir que celui de ſe baigner dans le ſang de ſes ennemis. Aux mœurs des anciens Scythes, les Hongrois avoient fait ſuccéder la molleſſe de l'Italie & le luxe de l'Aſie. La nobleſſe ne ſe faiſoit plus reconnoître par ſes exploits & ſon amour pour la patrie, mais par ſon faſte. Les grands ne paroiſſoient en public, qu'accompagnés d'un nombreux cortege de valets, de muſiciens & de courtiſans. Bude le diſputoit en éclat aux autres capitales du monde, mais les frontieres étoient

Neugebav. hiſt. Polon. Comment. rer. Moſc. a. Baro. a. Herberſtein. p. 108, 109. Lud. Tuber. comm. de temp. ſu. l. XI. ſ. 2.

désertes, les châteaux & les places fortes abandonnées. Les prélats surtout étaloient un luxe à la fois militaire & galant, & doublement scandaleux. Les loix étoient sans vigueur, le roi sans autorité. Ceux même que l'on avoit chargés de l'instruire, jaloux de régner sous son nom, prolongeoient son enfance, étouffoient au milieu des plaisirs ce germe précieux de la vertu, cet élan sublime d'une ame jeune & bien née vers la gloire.

Son conseil commit une grande imprudence en maltraitant les ambassadeurs de Soliman II : cette insulte fut le prétexte d'une guerre sanglante. Les Esclavons, les Moldaves, les Valaques furent punis de la faute de leur maître, & Soliman fit massacrer quinze ou vingt mille hommes pour venger deux ou trois Turcs qui avoient reçu un mauvais accueil à la cour de Louis. Belgrade tomba au pouvoir des infideles ; mais le siege de Rhodes, en occupant ailleurs les forces du Sultan, donna aux Hongrois le temps de respirer. Soliman reparut bientôt à la tête d'une armée de deux cent cinquante mille hommes : il ne faut pas

Comment. a bar. ab. Herberstein.

Lud. Tuber. comm. l. XI. Nic. Ol. chron. ad ann. 1521.

apprécier ces forces par le nombre des Turcs. Le luxe des officiers, celui même des simples soldats, attiroit dans le camp une foule de valets fainéans, spectateurs inutiles pendant le combat, brigands avides après la victoire.

Louis n'attendit pas les secours que le vaivode de Transilvanie, & quelques princes voisins lui avoient promis; il étoit impatient, & dans toute son armée il n'avoit pas un général dont l'expérience pût captiver cette ardeur qui sied mieux à un soldat qu'à un roi. Dès qu'il apprit que les Turcs passoient la Save, un délire héroïque s'empara de son ame; il craignit que ses sujets ne l'accusassent de lâcheté s'il retardoit le jour du combat, qu'il croyoit être le jour du triomphe. La gloire de l'ennemi qu'il alloit attaquer excitoit sa jalousie, sans intimider sa jeunesse. Les Mammelus terrassés, Belgrade emporté d'assaut, Rhodes conquise, n'étoient à ses yeux que des raisons de plus pour se mesurer avec ce conquérant qui avoit étonné le monde par tant de merveilles fatales au genre humain. Il se mit à la tête des troupes qu'il put rassembler,

& marcha à grandes journées contre les Turcs. D'ailleurs, aussi superstitieux que brave, il regardoit cette guerre comme une croisade, & croyoit que mourir de la main d'un Turc étoit un titre pour être reçu triomphant dans les cieux.

La Hongrie fixoit l'attention de toute l'Europe. On jugeoit aisément par l'animosité des deux partis, qu'on en viendroit bientôt à une bataille décisive; l'attente de ce grand événement tenoit en suspens toutes les puissances voisines, prêtes à partager avec le vainqueur la dépouille du vaincu. Le choix que Louis avoit fait de ses généraux, faisoit espérer aux troupes que le ciel combattroit pour elles. Presque tous les corps étoient commandés pas des évêques. (43) L'armée & le roi lui-même étoient aux ordres d'un cordelier; il se nommoit Paul Tomory. Ses intrigues l'avoient élevé sur le siege archiépiscopal de Colocza. Son courage s'étoit depuis long-temps exercé dans les combats. Sieges, attaques, retraites, escarmouches, marches, contre-marches, tous les détails de la guerre lui étoient familiers.

Les Turcs & les Hongrois se trou-

verent en présence près de Mohacs.

29 Août 1526. Dubr. hist. Boie. lib. XXXIII. Paul. Stransk. resp. Boi. Samb. app. Broderith. descript. Hist. des tro. de Hong. p. F. de Genille. Istuanf. l. VIII. Hist. de l'Emp. Ott. Hist. chron. Pannoniæ auth. Theod. de Bry, p. 25. Chron. & hist. univers. p. Gasp. Peucer. l. VII. p. 391.

(44) Lorsque ceux-ci furent rangés en bataille, le palatin qui devoit commander, mais à qui Paul Tomory ne laissoit d'autre emploi que celui de haranguer les soldats, leur tint ce discours: » Mes amis, c'est pour Dieu, » c'est pour la patrie que vous com» battez. Vous marchez contre un » ennemi que vous connoissez, que » vos peres ont vaincu, dont vous » avez triomphé vous-mêmes. Soyez » dignes de vos ancêtres, soyez di» gnes de vous. Ne songez point à la » multitude des Turcs. Les braves gens » ne comptent leurs ennemis que lors» qu'ils les ont terrassés: d'ailleurs, » dieu combattra pour vous, dieu » qui d'un soufle anéantit les puis» sances & dissipe les armées. C'est » dans vous que réside le salut de la » chrétienté toute entiere; si vous » fuyez, toute l'Europe devient es» clave & Musulmane. Mais éloi» gnons ces tristes idées; je vois vos » yeux s'animer d'un feu tout céleste, » je lis sur vos fronts le présage de » la victoire. Ne nous arrêtons plus » à discourir, & combattons «. En finissant ces mots, il voit briller le

long d'une colline une épaisse forêt de lances. Gaspard Raskay part aussitôt pour aller reconnoître ce corps & prévoir ses mouvemens ; il étoit déjà trois heures après midi, les Turcs sembloient résolus de rester dans leur camp ; les Hongrois se lassoient de leur inaction, & les soldats crioient déjà qu'il falloit, ou rentrer sous les tentes, ou combattre. Paul Tomory donne aussitôt le signal, & toute l'armée s'ébranle au bruit de la musique guerriere, & des concerts des soldats qui chantent des cantiques. On attaque d'abord les lances qu'on avoit apperçues, on les renverse, & André Battory vient annoncer au Roi que la victoire est sûre ; on poursuit les fuyards, & dans cette course les chevaux foulent aux pieds les morts & les mourants : enfin on en vient aux mains avec le corps d'armée des Turcs. Soliman étoit au centre ; il n'avoit pas confié le commandement de ses troupes à son Muphti, mais à de vieux généraux : son artillerie nombreuse & bien servie tonne avec un fracas effroyable ; l'aîle droite des Hongrois en est écrasée ; déjà le désordre est parmi les soldats, & la

campagne eſt couverte de fuyards. Broderith qui combattoit près du roi, dit que dans ce moment ce prince diſparut, ſoit qu'il ſe fût précipité au milieu des ennemis, ſoit qu'il eût été entraîné par ſes gardes qui craignoient pour ſes jours. Cependant le reſte de l'armée combat avec la même ardeur; elle s'avance juſqu'à dix pas de l'artillerie qui l'écraſe, le vent chaſſe la fumée dans les yeux des Hongrois, ils ne portent plus que des coups incertains; enfin ils ſont forcés de deſcendre dans une vallée marécageuſe où la plupart ſont engloutis. Le reſte combat encore; mais bientôt la déroute devient générale, & tout fuit. La bravoure des Hongrois avoit inſpiré tant de terreur à leurs vainqueurs, que ceux-ci n'oſerent les pourſuivre. Paul Tomory ne ſurvécut point à la défaite de ſon armée, & l'on trouva ſept prélats étendus ſur le champ de bataille. On chercha long-temps le corps du roi; ce ne fut que pluſieurs jours après qu'on le trouva englouti dans un marais avec ſon cheval. Les Turcs parcoururent la Hongrie, moins en vainqueurs qu'en brigands. Bude fut

livrée au pillage; la magnifique bibliotheque que Mathias avoit rassemblée à grands frais fut dispersée. Trois statues de bronze d'un travail admirable, furent emportées à Constantinople, & fondues pour faire du canon. Les champs furent ravagés; on vit des femmes enterrer leurs enfans tout vivans, de peur que les cris de ces malheureuses créatures ne découvrissent leur retraite. Tout le pays qui s'étend des rives de la Drave à celles du Raab, ne fut bientôt plus qu'un immense désert.

Quelques soldats échappés au carnage s'étoient retranchés à Maroth, maison de plaisance de l'archevêque de Strigonie. Une foule de paysans suivis de leurs enfans & de leurs femmes, attendoient les Turcs & la mort dans le même asyle. Ils furent bientôt enveloppés; le désespoir ranimoit leurs forces; les peres faisoient à leurs enfans & à leurs femmes un rempart de leurs corps. Pendant deux jours ils repousserent tous les assauts; mais le troisieme, les Turcs pénétrerent dans le village, égorgerent tout ce qui se présenta, sans pitié pour le sexe ni pour l'âge. Peu de Hongrois *Broderith.*

ſe déroberent à la mort par une prompte fuite. Un capitaine connu par quelques exploits, c'étoit Michel Dobozy, ſaute ſur ſon cheval, prend ſa femme en croupe, & ſe fait jour l'épée à la main à-travers les vainqueurs : les Turcs le pourſuivent, ils vont l'atteindre, ſon épouſe les voit & frémit. » Cher époux, dit-elle, » rends les armes à ces barbares, re- » çois des chaînes, peut-être un jour » tu pourras les briſer & venger ta » patrie. Pour moi dont les foibles » bras ſont inutiles à l'état, moi qui » ne puis trouver chez ces infideles » que le déshonneur & l'infamie, cher » Dobozy, ſi je te fus chere, ſi ma » vertu mérita ton amour, rends-moi » un dernier ſervice, mets pied à » terre, je deſcendrai après toi & tu » me plongeras ton épée dans le ſein ». Dobozy ſe ſent glacé d'horreur à cette priere, il veut ranimer le courage de ſon épouſe & lui rendre quelqu'eſpérance ; cependant les Turcs approchent, l'héroïne ſaute à terre : » vois, » dit-elle, de quelle main tu veux » que je périſſe, de la tienne ou de » celle de ces barbares « ? Dobozy prend ſon arc, place le javelot mortel

Iſtuanſ. l. VIII. Jo. Zermegh. rer. geſt. int. Ferdin. & Jo. l. 1. ſ. 1.

en tremblant, & le lance en détournant les yeux. Aussi-tôt, dans le délire de sa rage, il se précipite au milieu des Turcs, & reçoit la mort après avoir vengé celle de son épouse.

On compta plus de deux cent mille hommes égorgés ou amenés en esclavage. Les vainqueurs se retirerent, mais ils laisserent après eux, pour achever d'exterminer les Hongrois, la famine qui les avoit chassés eux-mêmes. Toutes ces horreurs furent l'ouvrage de ce Soliman, que tant d'historiens ont célébré. On lui présenta les têtes des sept évêques, & les portraits de Louis & de Marie son épouse (45). Le farouche conquérant ne put s'empêcher de plaindre & le malheureux prince tué à Mohacs, & la princesse plus malheureuse encore qui lui avoit survécu. Tous les courtisans louerent la clémence de l'empereur, & l'histoire a répété cette flatterie. *Paul. Jov. in elog.*

La Hongrie avoit essuyé de grands revers, mais elle en craignoit de plus grands encore. Plusieurs princes voisins jetoient sur la couronne des regards ambitieux; les Hongrois sembloient avoir oublié leurs malheurs

pour s'occuper d'intrigues & de factions. A la faveur de ces troupes, Jean de Zapola, comte de Scépuse, vaivode de Transilvanie, sut se former un parti : il étoit à la tête des troupes qu'il amenoit au secours de Louis, & que ce prince imprudent n'avoit pas attendues. Le palatin Etienne Battory s'étoit enfui avec la reine : c'étoit un concurrent redoutable, qui, par sa retraite, renonçoit à ses prétentions. Mais un rival bien plus puissant se mit sur les rangs : c'étoit Ferdinand, archiduc d'Autriche.

Ce prince étoit de l'auguste & puissante famille qui va monter sur le trône de Hongrie, pour n'en descendre jamais. Il n'est donc pas étranger au plan de cet Ouvrage, de rappeller en peu de mots l'histoire de cette maison, son origine, ses accroissemens jusqu'à ce que Charles V l'eut élevée au plus haut degré de splendeur & de gloire. Les sentimens sont partagés sur son origine ; quelques généalogistes la font remonter à Guntran le riche, comte d'Altembourg, qui florissoit dans le neuvieme siecle : d'autres vont chercher dans les montagnes de la Suisse, les premiers au-

teurs de cette famille. Des historiens dont les opinions ont été long-temps respectées, trouvent dans les parricides accumulés de la reine Brunehaut de quoi jeter sur leurs conjectures une lueur de vraisemblance; ils donnent à l'infortuné Théodebert un troisieme fils, qui échappé au massacre de ses freres, se réfugia d'abord en Allemagne, & depuis, s'étant établi en Suisse, y bâtit le château d'Absbourg.

Tritheme. Wolfgang. Lazius. Théodor. Fierdorpius.

Une opinion plus commune sans être plus certaine, fait descendre les princes Autrichiens d'un noble Romain, qui, en 717, pendant un débordement du Tibre, recueillit ses compatriotes sur le mont Aventin, leur donna un asyle, leur prodigua les secours les plus abondans, & se montra aussi généreux qu'opulent. Cette belle action lui mérita le surnom de *Frangipani*, titre plus glorieux que ceux de *Boucher*, de *Martel*, de *Foudre*, que tant de grands hommes ont eu la folie d'ambitionner. Les enfans de Léon Frangipani soutinrent, les armes à la main, la défense des papes contre l'Italie soulevée; forcés eux-mêmes de chercher

un aſyle au-delà des Alpes, ils ſe retirerent en Suiſſe, & jeterent les fondemens du château d'Abſbourg, qui eſt regardé comme le berceau de la maiſon d'Autriche.

Après la mort de Richard de Cornouailles, qui n'eut que le titre d'empereur ſans en avoir l'autorité, l'Allemagne livrée à des diviſions inteſtines, fut deux ans ſans maître. Enfin Rodolphe d'Abſbourg* fut préféré à une infinité de concurrens qui ſe diſputoient le trône impérial. Les exploits, les talens, la gloire, avoient ſeuls réuni, en faveur de Rodolphe, des ſuffrages qu'il n'avoit ni mendiés avec baſſeſſe, ni achetés à prix d'argent; ce prince eut de violens démêlés avec Ottocar, roi de Boheme. Il triompha également de la bravoure de ſes ennemis, de l'indocilité des électeurs & des intrigues de la cour de Rome: il conquit la Boheme & l'Autriche; & plus grand par ſa clémence que par ſes victoires, il ne daigna pas, lorſqu'il fut tout-puiſſant, ſe venger des ennemis qui avoient attaqué ſon autorité lorſqu'elle étoit chancelante. Il mourut après un regne glorieux, dans la ſoixante-treizieme

* 30 Août 1273.

année de son âge, en 1291. Les électeurs craignoient déjà la puissance de cette maison qui, du premier pas, avoit conquis tant de domaines. Adolphe de Nassau fut élu malgré les efforts d'Albert, fils aîné de Rodolphe. Celui-ci prend les armes; mais bientôt la fortune change, les électeurs changent avec elle : Adolphe est vaincu, Albert est couronné*. Le pape Boniface VIII ne veut pas le reconnoître : un des motifs que le saint pere alléguoit pour justifier son refus, c'est que ce prince avoit perdu un œil, & qu'il n'étoit pas d'une figure agréable. Le motif véritable de la haine du pontife contre l'empereur, étoit l'amitié qui unissoit Philippe le Bel & Albert.

* 1298.

Ces princes firent ensemble un traité d'alliance, où on consulta moins les loix de la politique que le sentiment. Boniface, châtié par le roi de France, fut contraint de confirmer l'élection d'Albert. Celui-ci se préparoit lui-même à punir les Suisses révoltés : il s'avança vers les bords de la Russ. Ce fut-là qu'à la vue de toute son armée, il fut assassiné par Jean d'Autriche, prince de Souabe, son

neveu. Cet événement, arrivé en 1308, favorisa la ligue des Suisses, qui jeterent alors les fondemens d'une république qui, moins puissante mais plus durable que celle de Rome, conservera sa liberté tant qu'elle conservera ses moeurs. Frédéric le Bel, fils aîné d'Albert & duc d'Autriche, se mit en vain sur les rangs; Henri, comte de Luxembourg, sut écarter ce rival & les autres prétendans : il fut couronné. Frédéric alla signaler son courage en Italie contre les Gibelins; il tourna ensuite ses armes contre Louis de Baviere, qui avoit succédé à Henri. Mais il fut vaincu, tomba entre les mains de son ennemi, & mourut en 1329 peu de temps après avoir recouvré sa liberté.

La maison d'Autriche ne remonta sur le trône Impérial qu'en 1437, dans la personne d'Albert II, gendre de Sigismond, dont j'ai déjà parlé : il eut pour successeur Frédéric III, fils d'Ernest, duc d'Autriche & de Styrie. Ce prince résolu de rompre la ligue du corps Helvétique, réclama d'abord le château d'Absbourg dont les Suisses s'étoient emparés. La France & l'Empire se liguerent contre

ces braves républicains, qui verserent beaucoup de sang dans différens combats, & conserverent leur liberté. L'empereur prit enfin le parti de les laisser vivre dans leurs montagnes, pauvres, indépendans & vertueux: c'est ce prince qui érigea l'Autriche en archiduché *. Maximilien, son fils, fut élu roi des Romains en 1486, & lui succéda en 1493; il étoit équitable, généreux, ami des arts & des lettres, sans foiblesse avec les grands, sans hauteur avec le peuple. On sait quelles guerres cruelles entre la France & l'Empire furent la suite de son mariage avec la fille de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne: il se ligua depuis avec Louis XII contre la république de Venise. L'archiduc Philippe, son fils, épousa Jeanne, héritiere d'Espagne; & c'est de ce mariage que naquit ce Charles V, qui eût asservi toute l'Europe, s'il n'avoit pas eu en tête un homme tel que François I. Ferdinand fut le second fruit de cette union; il avoit des talens pour la guerre & les négociations. Mais la gloire de Charles effaçoit la sienne: l'Europe entiere avoit les yeux fixés sur cet empereur.

* 6 Janvier 1453.

Le théâtre où Ferdinand vouloit jouer un rôle, étoit moins vaste; la Hongrie & la Boheme étoient le seul objet de son ambition. Il avoit essayé de gagner par ses bienfaits la noblesse de ces royaumes. Les Hongrois qui voyoient la puissance de l'empereur augmenter chaque jour, furent insensibles à ses largesses : *ils* estimoient Ferdinand, mais ils craignoient le frere de Charles V. Ils se hâterent de convoquer la diete. La crainte de voir les Autrichiens ou les Turcs venir dicter un choix odieux, abrégea les délibérations. Jean de Zapola fut couronné l'an 1526, le jour de la fête de Saint-Martin. Les états de Boheme, plus voisins de l'Autriche, n'oserent se déclarer contre Ferdinand. Ce prince fut couronné à Pragues, le 24 février 1527. Maître de ce royaume, l'archiduc résolut de faire valoir ses droits sur la Hongrie. Il avoit épousé Anne, sœur de l'infortuné Louis : c'étoit au nom de cette princesse & en vertu du traité de 1515, que l'archiduc réclamoit la Hongrie. Mais les Hongrois croyoient pouvoir s'affranchir d'un traité conclu sans leur aveu; une armée d'Autrichiens,

Jo. Dubrav. lib. 33.

trichiens, de Bohémiens & d'Allemans, parut bientôt sur la frontiere, & vint prouver l'équité des prétentions de l'archiduc. Elle entra dans Bude sans coup férir. Jean avoit du courage, mais il avoit peu de soldats & ses finances étoient épuisées : il s'enfuit, les ennemis le poursuivent ; déjà sur les bords de la Theisse, ils sont près de l'atteindre. Jean avoit avec lui quelques seigneurs plus attachés à sa personne qu'à sa fortune, & un ramas de paysans qu'il appelloit son armée. Il assemble le conseil. François Bodon se leve. Ce général avoit blanchi sous les armes, les ennemis connoissoient sa bravoure, les Hongrois sa fidélité ; il portoit l'enseigne royale (46) ; on ne pouvoit la confier à des mains plus sûres. » Sire, dit-il, pourquoi assembler le conseil ? il n'est plus temps » de délibérer lorsqu'il faut combattre ; » commençons par vaincre, nous consulterons après : c'est de notre désespoir qu'il faut attendre notre salut. » Dans cette position cruelle, le plus téméraire devient le plus prudent. Loin » de l'ennemi j'aurois donné des conseils, près de lui je ne fais que donner l'exemple de l'attaque ». Le com- Ann. 1527.

bat s'engage, la victoire est longtemps disputée; les Hongrois font une résistance opiniâtre; mais Bodon, enveloppé, est forcé de rendre les armes; la perte de ce général est suivie de la déroute de l'armée; Jean va chercher un asyle en Pologne; Ferdinand soumet la Hongrie, entre triomphant dans Albe-Royale, & reçoit la couronne des mains du même prélat qui l'avoit placée sur la tête de Jean. Tout triomphant qu'il étoit, comptant ses plus fiers ennemis au nombre de ses courtisans, il ne put vaincre l'ame altiere de Bodon. En vain il lui offrit des richesses & des honneurs, en vain il le menaça de la captivité la plus dure s'il ne renonçoit au parti du roi Jean; l'inflexible vieillard rejeta les promesses, dédaigna les menaces, languit longtemps dans un cachot, y mourut de misere, & dans ces derniers momens, ne ressentit qu'un seul déplaisir, celui d'apprendre qu'il y avoit dans la Hongrie peu d'ames semblables à la sienne.

5 Nov. 1527. Op. Tripart. p. 318.

Dans ce petit nombre d'amis fideles que Jean trouva dans sa disgrace, il faut compter Jean Banffy. Ce seigneur vit ses champs ravagés,

Petr. de Rewâ. cent. 7. inscript. Hung. p. 714.

fes biens livrés au pillage; il brava le courroux de Ferdinand, les conseils de ses amis & les larmes d'une épouse chérie ; elle se jeta à ses pieds : » cher & trop vertueux époux, lui » dit-elle, vois quel est le fruit de ta » fidélité pour un prince malheureux ; » d'une si haute fortune, il ne nous » reste plus que le souvenir de l'avoir » possédée ! Quel sera le partage de » tes enfans ? Qui sait si Ferdinand, ex» trême dans ses vengeances, ne les » réduira point à la servitude ; c'est » donc là l'héritage que tu leur lais» seras ? .... Je leur laisserai ma vertu, » répondit Banffy ; cesse de m'exciter » au parjure ! Epargne-toi des dis» cours inutiles & honteux ; l'homme » ne peut avoir qu'une épouse & » qu'un roi. Jean a ma foi ; cette foi » est aussi sacrée que celle que je t'ai » jurée à toi-même ; & j'aurois au» tant d'horreur de devenir sujet per» fide, qu'époux infidele. Tant qu'il » respire, ma vie lui appartient. Ne » crois pas que cette fidélité soit sans » récompense. J'en trouve une dès » cet instant au fond de mon cœur ; » l'avenir m'en prépare une autre, » & nos derniers neveux diront : Jean

» fut malheureux, tout l'univers l'a» bandonna, le seul Banffy lui fut » fidele». Banffy se trompoit, Jean avoit trouvé en Pologne un ami dont le génie actif trouva des ressources pour réparer ses malheurs.

C'étoit Jérome Laszky, palatin de Siradie; ce seigneur avoit toute la franchise d'un homme de bien & toute l'adresse d'un politique. » Il ne vous » reste plus qu'un appui, dit-il, c'est » Soliman; je pars, & je lui fais épou» ser votre querelle ». Il essuya d'abord des dédains à la Porte Ottomane. » Celui qui vous envoie, lui disoit le » visir, n'est pas roi, puisqu'il a été » élu sans l'agrément du sultan. Nous » avons tué Louis, nous nous som» mes emparés de son royaume, So» liman s'est assis sur son trône, la » Hongrie lui appartient. En vain » dit-on que c'est la couronne qui fait » les rois. Ce n'est point un amas » d'or & de pierreries qui commande » aux hommes, c'est le glaive. C'est » par lui que nous conserverons ce que » nous avons acquis par lui. C'est lui » seul qui dispose des trônes, & nous » ne connoissons point d'autre droit » que celui-là ». Laszky sentit bien

Hieron. Lasky. hist. arc. leg. ad Solim. in adparatû, ad hist. Hung. Déc. I. monum. IV.

que sa négociation seroit infructueuse, si le roi ne se rendoit tributaire & vassal de la Porte; il promit au visir que Jean feroit hommage de sa couronne au sultan s'il la replaçoit sur sa tête; Soliman devint plus accessible, & assura qu'on le verroit bientôt en Hongrie à la tête d'une armée pour en chasser les Autrichiens, & y rétablir l'infortuné Jean. On vit bientôt arriver à Constantinople des ambassadeurs de Ferdinand, qui demanderent au sultan qu'il restituât les places qu'il avoit prises au roi Louis; Ferdinand à ce prix lui offroit son amitié. Soliman se leva en fureur, & jetant sur les ambassadeurs un regard de mépris: » que je ne vous arrête » pas davantage, dit-il, je n'assem» blerai point le divan pour le con» sulter sur une pareille proposition. » Dites à votre maître que vous avez » vu mon armée prête à entrer en » Hongrie, & moi-même déja ceint » de mon cimeterre. Les clefs de tou» tes les villes que j'ai prises sont dans » mes mains; je les suspendrai à mon » col. Je me rendrai dans cet état à » la plaine de Mohacs, déjà célebre » par la défaite de Louis. Que votre

Ann. 1528.

Isthuanf. l. x.

» maître s'y rende à la tête de ses trou-
» pes, une bataille décidera si la Hon-
» grie lui appartient ou à Jean mon
» vassal. Si je suis vaincu, il me trou-
» vera parmi les morts, il me fera
» trancher la tête, & les clefs des
» villes de Hongrie seront en sa puis-
» sance; si je ne le rencontre point à
» Mohacs, je vais droit à Bude; si
» je ne le trouve pas dans cette ca-
» pitale, c'est à Vienne que je vais le
» chercher ».

Ainsi le destructeur des Hongrois devenoit leur défenseur, & ce peuple malheureux ne redoutoit pas moins sa protection que sa haine. Soliman craignoit d'avoir pour voisin un prince aussi puissant que Ferdinand d'Autriche. Jean offroit de lui rendre hommage & de lui payer tribut. Ecarter un ennemi dangereux, acquérir un vassal fidele, étoient des avantages capables de flatter l'ambition du sultan. Il publia que l'équité seule lui mettoit les armes à la main; qu'il alloit embrasser la défense d'un prince injustement opprimé. L'Europe n'en crut rien; mais il ne daigna pas s'informer des jugemens qu'elle portoit sur les motifs

de sa conduite. Ferdinand s'efforça encore de rompre cette négociation. Il n'offroit que son amitié; Jean faisoit des offres plus réelles.

Déja les Turcs sont entrés dans la Hongrie; ils y renouvellent, comme alliés, tous les ravages qu'ils y avoient faits comme ennemis; Jean va se jeter aux genoux de Soliman, lui baise la main & lui rend hommage d'un royaume qu'il ne possede plus. Le visir veut bien le recevoir parmi ses courtisans, & Louis Gritty au nombre de ses amis. Ce dernier étoit le fruit des amours d'André Gritty, doge de Venise, & d'une courtisanne de Constantinople. Ses talens auroient légitimé sa naissance, si la loi n'eût pas été inflexible. Soliman s'empara de Bude, laissa, d'après le traité, sortir la garnison, & la fit massacrer dans sa retraite. Altembourg fut emporté d'assaut; soldats, bourgeois, prêtres, vieillards, femmes, enfans, tout expira sous le glaive des vainqueurs. Ils continuerent jusqu'à Vienne leur marche triomphante; cette capitale fut investie; Ferdinand l'avoit prévu. Il avoit parcouru l'Allemagne mendiant des secours;

Histoire de l'Emp. Ott. p. le P. Cantimir. l. III.

Ann. 1529.

les électeurs avoient fourni vingt mille lansquenets, & deux mille chevaux; Frédéric, comte palatin du Rhin, se renferma dans Vienne avec cette armée. Celle de Soliman offroit un spectacle aussi pompeux que terrible. Les pavillons des officiers étaloient tout le luxe de l'Asie, & les tentes des soldats rangées avec ordre, couvroient un espace de quatre lieues. Mais ce luxe que le paysan admire, que le soldat méprise, n'inspire de terreur ni à l'un ni à l'autre.

Hist. Vienn. obsess. ap. Schardium, t. II. p. 237. Neugebav. hist. Pol. p. 524. Siglerii. Chronol. rer. Hung. l. I. c. VI. Chro. Brass.

Le vainqueur de Rhodes échoua devant Vienne, & ne parut sous ses murs que pour donner aux assiégés le spectacle d'un camp magnifique. Ceux-ci se signalerent par des prodiges de bravoure. Pendant un assaut général, deux soldats, l'un Allemand, l'autre Portugais, eurent une querelle assez vive, & prirent leurs épées pour juges de ce différent. Tandis qu'ils sont aux mains, l'Allemand apperçoit des Janissaires qui vont arborer l'étendart sur la breche. » Mon camarade, dit » il, c'est contre ces Turcs & non pas » contre nous-mêmes qu'il faut tour» ner nos armes »; ils s'embrassent à

Histoire de l'Emp. Ott. p. Sagred. t. II. p. 29.

l'instant, & se précipitent dans la mêlée; l'Allemand pénetre au milieu des assaillans, en renverse plusieurs, & reçoit sur la main un coup de sabre qui fait tomber son bouclier; le Portugais vole à son secours; mais il est blessé au bras & laisse échapper son épée; l'Allemand prend la sienne de la main qui lui reste, & défend le Portugais tandis que celui-ci s'efforce de le couvrir de son bouclier; bientôt ils sont enveloppés, tombent baignés dans leur sang, & meurent en s'embrassant.

L'artillerie jouoit de part & d'autre avec un fracas affreux; des rangs entiers de Turcs étoient renversés tout-à-coup; Soliman même n'étoit pas en sûreté, il vit tomber le pacha de Natolie, & trembla pour lui-même; d'ailleurs la saison étoit si rigoureuse, qu'on trouvoit chaque jour des soldats morts de froid à leur poste. Enfin désespérant du succès de ce siege, il donna le signal de la retraite en mettant le feu à son camp (47), & fit publier que son dessein n'avoit point été de s'emparer de Vienne, mais de soulager les peuples opprimés par Ferdinand; en même temps

Sagredo, t. II. p. 32.

il ordonna à ses soldats de piller les bourgades, de ravager les campagnes & sur-tout d'arracher les vignes, à la perte desquelles il savoit bien que les Allemands ne seroient pas insensibles ; c'étoit ainsi qu'il soulageoit les peuples. Il fut reçu dans Bude aux acclamations d'une populace moins affligée de ses propres malheurs, qu'éblouie par le faste du sultan. Ce fut là qu'il remit à Jean & le sceptre & la couronne. La plupart des historiens ont fait tenir à cet empereur un discours philosophique, peu compatible avec son caractere farouche : » ta religion, dit-il, est » ennemie de la mienne, mais nos » cœurs ont un lien commun ; c'est la » loi de la nature, qui ne varie point » comme les opinions des hommes, » c'est cette loi qui m'a ordonné d'em- » brasser ta défense. » Etoit-ce aussi la loi naturelle qui lui avoit ordonné de faire égorger une garnison contre la foi d'un traité, de condamner quinze mille prisonniers à perdre la tête, & de massacrer des malheureux paysans qui ne prenoient aucun parti dans les querelles des puissances ?

Petr. de Rew. de mon. & S. cor. reg. Hung. cent. VI. p. 719. G. Zerm. re. gest. inter. Ferd. & Jo. l. I. s. XI.

Soliman s'efforça de persuader au

roi Jean qu'en lui laissant Louis Gritty, pour l'aider de ses conseils, il lui faisoit un don plus précieux que sa couronne même. Mais c'étoit un espion qu'il plaçoit auprès de son vassal, pour éclairer sa conduite & prévenir les projets de révolte que sa bonne fortune auroit pu lui inspirer un jour. Jean, qui ne pénétroit pas la politique de l'empereur, reçut avec reconnoissance le ministre ou plutôt le maître qu'on lui donnoit. Il se crut affermi sur son trône ; les démêlés de Charles V avec la France nourrissoient sa sécurité. Ce monarque ambitieux préféroit la gloire d'humilier son rival à celle de secourir son frere. Il épuisoit contre François I, les forces qu'il auroit dû employer pour Ferdinand. Celui-ci, sans autre appui que son courage, sans autre ressource que son génie, leve une seconde armée & l'envoie en Hongrie sous la conduite de Roccandolph. Ce général assiege Bude, livre trois assauts, soutient dans son camp des attaques meurtrieres; enfin, craignant de trop affoiblir, par les combats, une armée déjà foible par elle-même, il attend que la famine lui livre ce que

Jo. Zermegh. r. gest. int. Ferd. & Joa. l. 2.

Ann. 1530.

ses armes n'ont pu emporter. Il fait occuper tous les passages, saisir tous les convois. Jean, qui n'étoit puissant que par ses alliés, rappella les Turcs dans ses états; ils y causerent de nouveaux ravages. Les habitans ignoroient lesquels il devoient plus haïr, ou des Autrichiens qui venoient les attaquer, ou des Mahométans qui venoient les défendre. Roccandolph leva le siege de Bude. L'infatigable Soliman reparut encore, parce qu'il ne trouvoit point ailleurs d'ennemis à combattre. Mais aussi malheureux dans les sieges, qu'heureux dans les batailles, il fit devant Alt-Guntz une honteuse retraite. Il avoit perdu beaucoup de monde dans cette expédition; mais le sang ne lui coûtoit rien, & l'immensité de ses états offroit à sa fureur meurtriere des ressources inépuisables, & s'il s'enfuit avec tant de précipitation, c'est que Charles V avoit fait une apparition en Allemagne, & qu'il ne vouloit pas hasarder contre cet empereur la fortune de ses armes. Il ramena à Constantinople trente mille esclaves qu'il avoit pris au hasard & parmi ses alliés & parmi ses ennemis;

Ann. 1532.

Histoire de l'Emp. Ott. p. Sagredo, l. IV. Histor. chron. Pannon. a. Th. de Bry. Istuanf. l. XI Petr. de Rewa. cent. VI. Nic. Olah. comp. su. aet. chron.

lorsque ces infortunés, épuisés de faim & de fatigue, ne pouvoient suivre la marche de son armée, il les faisoit assommer.

Le calme sembloit renaître, lorsqu'une cause assez légere mit en feu la Transilvanie. Emeric Cibako, évêque de Varadin, vaivode de la province, étoit un homme altier, féroce, n'aimant dans la religion que l'empire qu'elle donne à ses ministres sur les autres hommes, opiniâtre dans ses volontés, implacable dans ses vengeances. Jean Dôce, seigneur puissant dans cette contrée, étoit un de ces esprits mutins qui cherchent moins à établir leur autorité qu'à détruire celle des autres ; capable d'un assassinat, mais incapable d'une grande révolution. Il eut avec Emeric une querelle très-vive. Le prélat altier ne s'en tint point aux injures ; Jean Dôce reçut un soufflet, & jura de venger cet outrage dans le sang du vaivode. Une rixe légere devint une guerre civile. Gritty espéra qu'à la faveur de ces troubles il pourroit s'emparer de la Transilvanie. Il se fit annoncer comme un arbitre envoyé par Soliman pour concilier les esprits. L'é- Ann. 1534.

vêque recusa un juge qui tenoit sa puissance des mains d'un prince Mahométan. On reprit les armes; Emeric savoit en faire usage, mais son indolence naturelle lui faisoit chercher dans son camp les ressources de la mollesse. Sa tente étoit toujours placée loin du camp, afin que son repos ne fût troublé ni par le bruit des armes, ni par les cris des soldats. Tandis qu'il étoit enseveli dans un sommeil profond, entouré de quelques valets aussi peu vigilans que lui-même, Jean Dôce, suivi de quelques Turcs, entre dans sa tente, lui coupe la tête & court en triomphe la porter à Gritty. La joie qu'il ne put contenir en la recevant, fit soupçonner qu'il étoit l'auteur de cet attentat, & que Jean Dôce n'en étoit que l'instrument. Laszky, ce Polonois à qui Jean devoit sa couronne, étoit alors près de lui. » Vois-tu cette » tête, lui dit le bâtard Vénitien; » sais-tu combien de projets ambi- » tieux elle conçut lorsqu'elle étoit » animée; sais-tu qu'elle fut le siege » de l'orgueil & de tous les vices? Je » sais, répondit le Polonois; qu'Eme- » ric fut votre ennemi, mais son cœur » n'étoit pas seul dévoré d'ambition;

» du moins il n'eût pas fait lâchement
» assassiner son rival ». Gritty jura qu'il n'avoit point ordonné la mort du vaivode.

Emeric fut bientôt vengé. En un moment tout s'émeut en Transilvanie. On promene, suivant l'usage antique, dans les bourgs & dans les villes, un glaive ensanglanté. A ce signal, le peuple court aux armes. Gritty se retire à Megesward. Les habitans le reçoivent dans leurs murs, non comme un infortuné à qui on offre un asyle, mais comme un ennemi dangereux à qui on ne peut le refuser. Bientôt la place est investie. Gritty avoit à combattre à la fois & les assiégeans & les assiégés ; on l'attaquoit au dehors, on le trahissoit au dedans. Il opposa le courage à la force, & la prudence à la perfidie. Les habitans se lassent enfin de souffrir les horreurs d'un siege, pour sauver les jours d'un homme dont ils desiroient la mort. Ils ouvrent une porte aux Transilvains; Gritty sort par l'autre, résolu de se faire jour l'épée à la main. Il est enveloppé, il se rend ; on ne le conduit pas vers les chefs comme un prisonnier, on l'y

traîne comme un coupable. Là il est condamné à perdre sa tête ; on le promene autour du camp, exposé aux insultes d'une soldatesque effrénée ; il arrive au lieu du supplice : » hélas, dit-il en soupirant, devois-» je mourir sur ce théâtre d'ignomi-» nie ! » La cruauté industrieuse des bourreaux ne sert que trop bien la tranquille haine des Transilvains ; le matin on lui coupe les bras, à midi les jambes ; les Transilvains jouissent de ses tourmens, les contemplent de sang-froid. La lenteur du supplice, les cris du malheureux, rien ne les touche ; on n'entendit pas un cri de grâce ; la mort étoit la seule qu'il pût attendre, & on ne la lui donna que lorsqu'il alloit expirer ; ce fut à la chûte du jour qu'on lui trancha la tête. Aussitôt les Transilvains, suivant une coutume antique & barbare respectée parmi eux, trempent leurs mains dans son sang, & en teignent leur armure. Leur fureur s'assouvit avec plus de plaisir encore dans celui de Jean Dôce ; le cadavre de ce malheureux est déchiré en mille pieces. Emeric est vengé, le crime est puni ; mais les Transilvains ne sont

point satisfaits. Les enfans de Gritty n'ont point été les complices du meurtre du prélat. Ils fuient à travers les bois, on court sur leurs traces, on les atteint. » Nous avons craint, dit » l'un d'eux, de périr entre les mains » des Mahométans, & ce sont des Chré» tiens qui nous donnent la mort! » Leur innocence, leur jeunesse, leurs larmes, rien ne put attendrir ce peuple féroce; ils furent décapités.

Tel fut le sort de Gritty. Il avoit espéré qu'Ibrahim lui enverroit des secours; mais la fin de ce visir n'avoit pas été moins tragique. Sa perte avoit été jurée dans cette prison pompeuse, où d'aimables captives se consolent, en troublant le monde, du déplaisir de ne plus le voir. Soliman revenoit vainqueur des Perses, esclave de ses maîtresses. Roxelane regnoit sur son coeur par ses charmes, & la sultane Validé, par cet empire que la nature donne toujours à une mere, même dans un serrail. Le crédit du visir leur faisoit ombrage, les autres femmes n'en étoient pas moins alarmées. Vingt rivales se liguerent contre l'ennemi commun. Soliman fit étrangler son

Histoire de l'Emp. Ott. p. Sagredo, l. IV.

Ann. 1535.

visir pour plaire à ses maîtresses (48).

Ainsi le roi de Hongrie perdoit dans Gritty un ministre & un général, & dans Ibrahim un protecteur plus utile. il n'avoit plus d'appui dans le serrail, où les femmes, intéressées à retenir l'empereur, craignoient que l'amour de la gloire ne l'entraînât loin de Constantinople. Le feu de la guerre embrasoit toujours la Hongrie. La victoire passoit sans cesse d'un parti à l'autre ; les deux princes épuisoient leurs forces sans terminer leurs querelles ; un traité les assoupit, mais ce traité même préparoit pour l'avenir de nouvelles discordes. Ferdinand devoit monter sur le trône de Hongrie après la mort de Jean ; si celui-ci laissoit des enfans, l'archiduc devoit leur donner assez de domaines dans ses états, pour soutenir leur rang & leur naissance. Une pareille convention sembloit faire à Jean un devoir du célibat ; mais des courtisans, qui prévoyoient qu'un jour ils pourroient s'enrichir au milieu des discordes civiles, si ce prince laissoit un rejeton de sa race, lui représenterent que Soliman, endormi au sein de la mollesse, paroissoit l'avoir aban-

donné ; que l'inaction de cet empereur enhardiroit Ferdinand ; que celui-ci, impatient de régner, n'attendroit peut-être pas le terme fixé par le traité, pour lui ravir le ſceptre ; qu'enfin il devoit ſe fortifier par quelqu'alliance auguſte & puiſſante ; ils tournerent ſes vues du côté de la Pologne. Sigiſmond I, dont nous avons déja parlé, en faiſoit alors le bonheur & la gloire ; il avoit abattu l'orgueil de l'ordre teutonique, & terminé, par un traité glorieux, pluſieurs ſiecles de guerre. Les Tartares, vaincus dans trois batailles, n'oſoient plus approcher des frontieres de la république ; les Moſcovites avoient éprouvé à Orſa la force de ſes armes. Plus grand encore par ſes vertus que par ſes victoires, il pardonnoit à ſes ennemis, & n'étoit implacable que pour ceux de l'état. Ses bienfaits avoient aſſervi un peuple libre, & jamais ſon ambition n'abuſa d'un deſpotiſme ſi juſtement acquis. Sa parole étoit ſacrée, ſes mœurs ſimples, ſa politique douce. Il avoit élevé le berceau des arts ſur les ruines de la barbarie, dans le temps où François I préparoit en France la grande révo- *Script. Pol.*

lution de l'esprit humain. Mais celui-ci fut mieux secondé par ses successeurs, & le regne des sciences en Pologne ne fut pas de plus longue durée que celui de Sigismond. Ce prince avoit épousé en secondes noces Bonne Sforce, fille de ce Jean Galéas Sforce, duc de Milan, si célebre par ses démêlés avec la France. Isabelle étoit née de ce mariage. Sa beauté qui lui attiroit tant de jalouses dans son sexe, & tant d'adorateurs dans le nôtre, étoit le moindre de ses charmes. Elle avoit su, même au sein des prospérités, préparer son courage aux plus grands revers. La science du gouvernement n'étoit point une étude pour elle, mais un de ses plaisirs. Ses penchans étoient aussi invariables, que la raison qui les lui inspiroit. Les détails de la misere du peuple, loin de blesser ses yeux, intéressoient son coeur. Sa bouche étoit l'organe des plaintes des pauvres. Sa main étoit le canal des bienfaits de son pere. Elle méritoit un époux plus heureux & plus grand que Jean de Zapola. Le mariage fut conclu. Tous les coeurs volerent au devant d'Isabelle; le peuple, quoiqu'épuisé par

Neugebaver. hist. Polon. p. 481.

G. Zermegh. de g. e. Ferd. e. Joan. l. II. f. XI.
Petr. de Rewa. cent. VI, p. 725.

Chron. Brassov. ad ann. 1539.

quinze ans de désastres, oublia sa misere, & lui prodigua des fêtes pompeuses.

Mais tandis que la nation s'abandonnoit aux transports de sa joie, & Jean à ceux de son amour, deux puissans seigneurs de Transilvanie, Maïlat & Balassi, tramoient la trahison la plus noire; leur dessein étoit de s'ériger en rois dans cette contrée, de la partager entr'eux, & d'en faire hommage à Soliman. Ce prince sentit bien que cette province lui seroit plus soumise sous l'empire du foible Jean que sous celui de ces perfides, qui tous deux avoient assez d'ambition pour aspirer à l'indépendance, & assez de talens pour y parvenir. Le sultan saisit cette occasion de paroître généreux; il fit remettre à Jean les lettres que ces traîtres lui avoient écrites, & à Bude, comme à Constantinople, on loua la bonne foi de Soliman. Maïlat & son collegue ne songerent plus qu'à soulever le peuple. Ils lui persuaderent que Jean avoit projeté d'abandonner la province sans réserve à Soliman; ils lui inspirerent l'aversion la plus violente pour la domination Ottomane, eux

qui, peu de jours auparavant, avoient négocié avec la Porte, pour lui livrer la Transilvanie. Ils ajouterent que dans le tristes extrémités où la province étoit réduite, Ferdinand étoit le seul prince dont elle pût attendre quelque appui. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer des esprits déja disposés à la révolte. Jean, qui commençoit à regner par lui-même, se mit à la tête d'une armée, pénétra dans la Transilvanie; il supprima quelques impôts, & l'on s'apperçut qu'Isabelle avoit déja fait passer dans le cœur de son époux les vertus qui regnoient dans le sien. Cet acte de clémence attira dans son parti les esprits tranquilles qui ne s'étoient point encore déclarés. Bientôt la nouvelle se répand dans l'armée que la reine Isabelle vient de mettre au jour le premier fruit des amours du roi; les cris de guerre se changent en des cris de joie. Si Jean eût été moins aveugle, il auroit pleuré, & sur le sort de la Hongrie, & sur le sort du jeune infortuné qui venoit de recevoir la lumiere. Peu de jours après, le roi monta sur son tribunal pour terminer, par la voie de la justice, un

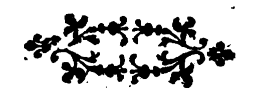
G. Zermegh. d. reb. gest. &c. l. II. f. XII.
Nic. Olah. comp. su. æt. chron.

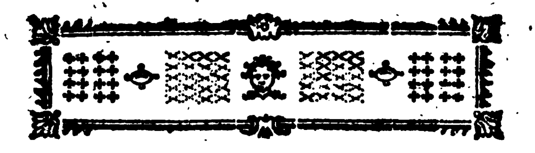
différend que deux gentilshommes vouloient terminer par celle des armes. Tout-à-coup il sentit s'éteindre dans son cœur le principe de vie; on le transporta dans sa tente, il se hâta de dicter ses dernieres volontés; il eût mieux fait de les ensevelir avec lui dans la nuit du tombeau. Soliman fut le tuteur qu'il donna au jeune prince. *C'étoit*, dit Sagrédo, *confier au loup la garde de la brebis.* Heureusement le roi se souvint que cet enfant avoit une mere. La reine eut part à la tutele; mais il lui donna pour conseil un homme dangereux, qui va jouer un grand rôle sur la scene du monde; c'étoit George Martinusi, surnommé le Moine. A peine avoit-il achevé ce testament qu'il expira. Ce prince n'étoit point né pour le trône où il s'étoit laissé conduire. Des seigneurs puissans, qui vouloient gouverner sous son nom, l'avoient couronné presque sans son aveu; ils l'avoient marié de même. Il choisit pour protecteur son plus grand ennemi, opprima des peuples qu'il aimoit, fit le mal sans être méchant; son indifférence léthargique le fit paroître modeste dans la prospérité, stoïque dans

Histoire du Card. Martinusius, l. II. p. 125.

22 *Juillet* 1540.

l'infortune ; il étoit sans vertus & sans vices ; il épousa Isabelle sans la connoître ; il l'adora dès qu'il la connut, & l'amour, dont le feu s'alluma trop tard dans son cœur, parut lui donner un nouvel être. Mais il cessa de vivre lorsqu'il commençoit à regner. A peine eut-il fermé les yeux, que la reine, qui avoit la couronne en sa puissance, la fit poser sur la tête de son fils. Cette cérémonie fut précédée par le baptême du jeune prince. Il reçut sur les fonds le nom d'Etienne Sigismond. Mais ce nom déplut à Soliman : il voulut que le fils d'Isabelle s'appellât Jean Sigismond, en mémoire, disoit-il, de Jean de Zapola son allié & son ami.





LIVRE QUATRIEME.

UN enfant, une femme, un moine, tels étoient les arbitres du sort de la Hongrie. George Martinusi étoit issu d'une famille illustre, que des circonstances ignorées avoient plongée dans la misere. Elevé chez la mere du roi Jean, on l'y occupoit aux emplois les plus vils. Au sein de l'ignominie, il conserva tout l'orgueil de sa naissance. L'espoir de réaliser un jour des chimeres dont il nourrissoit son ambition, adoucissoit son sort. Indécis sur les moyens qu'il prendroit pour s'élever à une haute fortune, il se jeta dans un cloître. Les religieux du monastere de Saint Paul l'hermite près de Bude, lui confierent un emploi, qui auroit pu flatter la fierté d'une belle ame, celui de rendre aux pauvres une portion de leur patrimoine, en leur distribuant quelques aumônes du couvent. Mais depuis il avoua lui-même que dans l'exercice

Ann. 1540.

N. Isthuanf. hist. de reb. ung. l. XIV. Mic. Sigl. chr. r. Hung. l. I. chap. 4. Abr. Bacschay. chron. de reb. ung. Petr. de Rew. de Mon. & S. cor. r. Hung. cent. V. Histoire des tr. de Hongr. p. M. Fum. de Genillé, Ch. des Ord. du Roi. Histoire du minist. du C. Martinuzius. Histoire de l'Emp. Ott. p. le P. Cantimir. l. III. Histoire de l'Emp. Ott. par Sagredo. l. VI. Paul. Jov.

hist. lib. XXXIX. Orig. & occas. Transf. aut. Laur. Toppettino de Medgyes. Hist. Cr. Pan. à Th. de Bry.

de cette fonction, ses mains ne furent pas toujours pures. On l'éleva au sacerdoce, & dès-lors il crut que le chemin de la fortune lui étoit ouvert.

Jean de Zapola venoit d'être détrôné; George alla en Pologne lui offrir ses services. Dans l'abandon où ce prince se trouvoit, il n'avoit pas le choix des amis. George lui parut un dieu tutélaire; il en fit son ambassadeur ou plutôt son espion. Le froc étoit alors plus révéré dans ces contrées que la pourpre même; & ce respect écarta loin du moine les périls attachés au métier hasardeux qu'il avoit embrassé. Des pélerinages pieux étoient le prétexte de ses courses. Il traversoit les camps, sans qu'on daignât le soupçonner d'un grand projet. Souvent même les soldats lui donnoient des secours qu'il payoit avec des bénédictions.

Jean ne fut point ingrat. Lorsqu'il remonta sur le trône, il admit George à son conseil. Mais c'étoit peu pour lui; il étoit ambitieux: Jean le nomma évêque de Varadin, & vaivode de Transilvanie. Il étoit avare, Jean le fit grand trésorier. En succédant

à Emeric, il auroit dû ſe rappeller quel fut le ſort de ce prélat ; mais les exemples les plus terribles ſont de foibles leçons pour un homme dont les yeux ſont faſcinés par l'ambition. Toutes ſes paſſions auroient été ſatisfaites, ſi elles avoient pu l'être. Son crédit l'emporta ſur celui d'une foule de courtiſans qui avoient gouverné Jean tour à tour, & ce prince eſclave n'eut plus qu'un maître au lieu de cent tyrans. Du reſte George avoit l'ame élevée ; il bravoit le péril & ne le cherchoit pas ; il avoit vu des batailles & pouvoit en gagner lui-même ; les fautes des généraux qu'il avoit remarquées, ne l'avoient pas moins inſtruit que leurs ſuccès. Peu eſclave de ſa parole, il la donnoit & la violoit avec la même facilité. Il ſavoit ſurprendre le ſecret de ſon ennemi & cacher le ſien. George avoit en un mot tous les talens qui font l'homme célebre, & nulle des vertus qui font l'homme de bien (49).

Les Hongrois qui déteſtoient le joug Ottoman, & qui craignoient que la régence n'attirât de nouveaux déſaſtres ſur leur patrie, ſe hâterent d'appeller l'archiduc, & groſſirent

l'orage en s'efforçant de l'écarter. Ferdinand somma Isabelle d'exécuter le traité conclu par le feu roi, & lui offrit un domaine dans ses états. Isabelle n'avoit jamais cru que la nécessité qui dictoit les traités, pût être un prétexte pour les rompre, & que les loix immuables de l'équité pussent être asservies aux caprices de la fortune. Sa vertu qui la rendoit digne du trône, le lui faisoit quitter sans regret; une douce philosophie lui laissoit entrevoir dans la retraite des jours sereins, des plaisirs sans amertume; là elle se promettoit de veiller elle-même à l'éducation de son fils, loin des importunités des courtisans, & de l'embarras des affaires; il lui sembloit aussi beau d'en faire un honnête homme que d'en faire un roi; & pourvu qu'elle pût avec lui faire le bonheur de quelques vassaux, son ambition étoit satisfaite. Fondée sur ces principes, elle résolut d'abandonner la Hongrie à Ferdinand. Mais George, qui prévit que son regne étoit fini, si l'archiduc montoit sur le trône, s'opposa à l'exécution du traité. » Jamais, dit-il, je ne » trahirai les intérêts de mon pupille,

» Je ne respecte point un traité que
» Jean signa malgré lui. Tout ser-
» ment arraché par la force, est nul
» par lui-même. Le feu roi n'a pu
» ni dépouiller son fils, ni soumet-
» tre la Hongrie à un maître étran-
» ger. A-t-il cru disposer des hom-
» mes sans leur aveu ? La royauté
» n'est pas un bien que l'on quitte à
» son gré ; le prince est par son de-
» voir attaché à son trône, comme
» le soldat à son poste. L'ordre de la
» succession a été fixé par le peuple ;
» un seul homme n'a pu le détruire.
» Tant que je vivrai, mon pupille
» régnera, & je saurai contraindre
» sa mere à soutenir ses intérêts.

Les créatures de George louerent le zele avec lequel il défendoit le jeune prince, & blâmerent l'indolence apparente d'Isabelle, qui sembloit négliger les droits de son fils. Le ministre avoit le dépôt des finances, les troupes étoient à ses ordres, Soliman étoit d'intelligence avec lui ; il fallut céder. Le comte de Felse, général de Ferdinand, s'empara de Vissegrade, mais il fut obligé d'abandonner honteusement le siege de Bude. L'année suivante, Roccandolph pa-

Ann. 1541. rut à la tête de quarante mille hommes, & marcha droit à la capitale. Isabelle & George y étoient renfermés. L'artillerie joua avec succès; c'étoit sur-tout vers le palais de la reine, qu'on dirigeoit ses coups. Un député vint dans Bude lui renouveller les propositions de Ferdinand; George se chargea de la réponse. On le menaça d'écraser la ville, il répondit qu'il étoit prêt à s'ensevelir sous ses ruines, plutôt que de livrer le prince & la princesse à l'archiduc. En effet, les Autrichiens multiplierent les batteries vers la porte des Juifs; une partie du rempart s'écroula. Les assiégeans jetterent des cris de joie, & se préparerent à donner l'assaut le lendemain. Mais au retour de la lumiere, ils apperçurent des parapets que George, pendant la nuit, avoit fait élever derriere la breche; ils y monterent. Les assiégés soutinrent le choc avec la contenance la plus fiere; le combat s'engage, les premiers assaillans sont culbutés; d'autres succedent, ils ont le même sort: les cadavres ferment la breche, & les ennemis sont forcés de se retirer. Ils avoient perdu neuf cens hommes;

deux mille étoient blessés; Jérôme de Zara fut emporté sanglant du milieu de la mêlée, & mourut peu de jours après de ses blessures. Négociateur & général, son génie n'avoit pas été moins utile à Ferdinand que son courage. Roccandolph voulut surprendre par une trahison ce qu'il ne pouvoit enlever par la force; il mit dans ses intérêts un certain Bornemisse, qui avoit juré à George une haine éternelle. Ce misérable résolut de perdre sa patrie pour perdre son ennemi. La conspiration étoit formée; plusieurs traîtres ouvrent pendant la nuit une porte aux assiégeans. Ils étoient déja entrés, lorsqu'aux cris de la sentinelle, accourent Urbain Batiani & Pierre Wichy, à la tête de quelques soldats; ils arrêtent les Autrichiens, soutiennent leur premiere furie, les font reculer, & les poussent l'épée dans les reins jusqu'à la porte que le traître leur avoit ouverte. C'est le sort des perfides d'être trahis à leur tour. Quelques prisonniers révélerent le complot de Bornemisse; à la longueur des tourmens qu'on lui fit souffrir, on jugea aisément que George, en vengeant l'état, se

Isthuanf. l. XIV.

vengeoit lui-même, & qu'il punissoit moins le crime que Bornemisse venoit de commettre, que les outrages qu'il en avoit reçus. Le supplice de ce malheureux fut un spectacle capable d'effrayer ceux qui pouvoient l'imiter.

La reine, moins par la crainte des malheurs dont elle étoit menacée, que par respect pour le traité conclu par le feu roi, vouloit livrer la ville pourvu qu'on assurât aux habitans les traitemens les plus doux. George s'opposoit à cette résolution, mais le peuple murmuroit de la longueur du siege. Telle étoit la situation de Bude, lorsque du haut des remparts on vit flotter au loin les enseignes musulmanes. Soliman envoyoit son visir Sophi Mehemet pacha au secours d'un pupille dont il espéroit dévorer le patrimoine. Roccandolph se fortifia dans son camp, & se rendit maître des passages du Danube; les Turcs l'attaquerent à plusieurs reprises, & s'emparerent de l'isle de Sainte-Marguerite, poste dont le général Allemand sentit trop tard l'importance. Ce premier succès enflamma leur courage, ils porterent le désordre jusques dans le camp

des assiégeans; ceux-ci pressés d'un côté par les Turcs, de l'autre inquiétés par les habitans de Bude, ne cherchoient plus une victoire honorable, mais une retraite sûre. Un nouveau bruit vint répandre l'alarme parmi eux. On apprit que Soliman s'avançoit en personne à la tête d'une autre armée. Roccandolph effrayé lui-même ne veut point attendre l'arrivée du sultan. La retraite est préparée, elle doit se faire au milieu de la nuit. On se range en silence, on part; mais tout à coup l'air retentit des hurlemens des Turcs, le bruit continu de la mousqueterie s'unit à celui du canon qui tonne par intervalle; la frayeur augmente le péril. Dans ce tumulte Roccandolph est blessé; il veut rallier ses soldats, ils sont sourds à ses cris; les uns se précipitent dans le Danube, & sont emportés par le courant, d'autres se jettent dans des barques. Quelques corps se rassemblent & veulent faire tête à l'ennemi, mais trompés par la fausse lueur que jette le feu des assaillans, les Autrichiens dirigent leurs coups contre leurs compagnons. Le désordre augmente, les Turcs

pénétrent dans les rangs, la flamme dévore les tentes & se propage en un moment aux deux extrémités du camp; les assiégés sortent de la ville, & redoublent le carnage. Une foule de Turcs poursuit dans d'autres barques les barques fugitives, les atteint, les renverse; le Danube est couvert de cadavres, les débris de l'armée vont chercher un asyle dans Pest. Casson pacha, à la tête de ses Musulmans, y entre confondu avec eux. Cette ville devient un nouveau champ de bataille; soldats, habitans, femmes, enfans, tout ce qui n'est pas Turc est massacré. Vingt-cinq mille Autrichiens, Bohémiens & Hongrois périssent dans cette déroute. Le pont qui joint la ville de Bude à celle de Pest est jonché de morts & de mourans. Roccandolph s'enfuit dans l'isle de Komare, & meurt de sa blessure dans la petite ville de Sumarein.

Soliman arrive, mais trop tard, pour partager l'honneur de la victoire; il veut au moins, pour charmer son dépit, voir couler le sang. Huit cens prisonniers sont conduits à la tête du camp, garottés quatre à quatre; huit cens Janissaires s'avan-

cent & levent leurs sabres, Soliman donne le signal & toutes les têtes tombent. En vain la reine avoit tâché d'émouvoir, en faveur de ces malheureux le coeur du farouche sultan; en vain elle avoit employé ce que les graces ont de plus touchant, ce que l'éloquence a de plus impérieux: Soliman crut avoir fait un effort sublime de clémence en lui accordant la vie de Balthazar Pocani, de Thaisch, de Bursichy, & de quelques autres capitaines d'une naissance illustre.

Le sultan n'étoit point encore entré dans Bude; il fit témoigner à la reine la plus vive impatience d'embrasser ce jeune prince pour lequel il avoit essuyé tant de fatigues; il demanda qu'il fût amené dans son camp. Isabelle étoit mere, la tendresse est toujours inquiete & soupçonneuse; la sienne cherchoit des prétextes pour ne pas confier à un barbare un dépôt si précieux; mais George qui sentoit combien il étoit dangereux d'outrager Soliman, ne voulut point que cet empereur essuyât un refus. Son avis prévalut. Le jeune Etienne, porté dans les bras de sa nourrice, sur un char magnifique, suivi de tous les

ſeigneurs & d'une foule de ſoldats, ſortit de la ville ; Soliman l'embraſſa, le ſerra dans ſes bras : on eût dit que ſon cœur lui dictoit ces careſſes. » Mes enfans, dit-il à Selim & à Ba» jazet, aimez Etienne comme votre » frere, & ſongez qu'en ſuccédant » un jour à ma puiſſance, je veux » que vous ſuccédiez à ma tendreſſe » pour lui ». Mais tandis qu'il amuſoit ainſi la nobleſſe Hongroiſe, & une partie de la garniſon de Bude, les Janiſſaires, par ſon ordre, entroient dans la Ville (50), ſe rendoient maîtres des portes, déſarmoient la bourgeoiſie, & établiſſoient leurs poſtes dans tous les quartiers. Soliman renvoya le jeune Etienne à ſa mere, & fit arrêter tous les ſeigneurs qui l'avoient accompagné. George fut du nombre des priſonniers. La reine, outrée de cette perfidie, écrivit à Soliman une lettre où l'amour qu'elle avoit pour ſon fils contenoit l'horreur qu'elle avoit pour Soliman. Elle réclamoit les priſonniers, & rappelloit à l'empereur tous les ſermens qu'il avoit faits. Ce prince aſſemble auſſi-tôt ſon conſeil. Mehemet, pacha de Belgrade, parla le premier. C'étoit

Nic. Olah. Comp. l. a. chron.

un homme cruel qui n'avoit jamais dicté que des ordres sanguinaires : il
» faut, dit-il, faire décapiter tous les sei-
» gneurs Hongrois, & envoyer la reine
» & son fils captifs à Constantinople ».

Rustan pacha, ouvrit un avis plus doux, & prit en main la cause d'Isabelle, d'Etienne & des prisonniers. On loueroit le courage & l'équité de ce Musulman, si l'on ignoroit que la reine avoit acheté son suffrage par de riches présens. Soliman partagé entre ces deux opinions, dit qu'il falloit recourir à l'inspiration du ciel. Les prêtres Musulmans entrerent dans la principale église de Bude, & implorerent Mahomet sur les autels mêmes où les prêtres Chrétiens sacrifioient. Soliman ne sortit de cette cérémonie que pour entrer dans son camp. Il fit alors savoir ses dernieres volontés à la reine :
» le fardeau de l'état tout entier, lui
» écrivoit-il, est trop pesant pour
» vous. Quand vous auriez assez d'ex-
» périence pour gouverner tout le
» royaume, auriez-vous assez de force
» pour le défendre? La Hongrie est
» encore menacée par Ferdinand; je
» prends pour moi les périls de cette

» guerre, je vous en réserve le fruit.
» Allez en Transilvanie, vos jours y
» seront plus en sûreté que dans cette
» contrée, où le voisinage des Au-
» trichiens vous menace chaque jour
» de quelque nouveau désastre. Votre
» fils sera mon vaivode dans la pro-
» vince; vous serez sa tutrice. Pierre
» Wichy, à qui votre époux avoit
» confié le gouvernement de Témes-
» ward, & George, vous aideront
» de leurs conseils. Je nomme ce der-
» nier grand trésorier, pour ne pas
» enfreindre les volontés du feu roi;
» & pour vous marquer, ajoutoit le
» sultan, à quel point la mémoire
» de votre époux m'est chere, je vous
» prie de donner au jeune Etienne
» le nom de *Jean* que portoit son
» pere. Lorsque votre fils, instruit
» par vos leçons & par vos exem-
» ples, pourra prendre les rênes du
» gouvernement, je lui rendrai ses
» états, & jusqu'à cet instant, je les
» défendrai comme s'ils étoient mon
» patrimoine.

Isabelle ne fut pas trompée par ces prétextes spécieux; elle prévit tous les projets du sultan. Mais il falloit céder à la loi du plus fort. La reine

partit emportant avec elle son fils, qui lui étoit plus cher que la couronne; & sa douleur ne se seroit point exhalée en murmures, si elle n'avoit pas vu sans cesse à ses côtés ce George son collegue & son ennemi. La marche étoit lente, toute la suite de la reine étoit plongée dans une tristesse profonde, un morne silence régnoit autour d'elle; Isabelle seule s'efforçoit de consoler ceux qui l'accompagnoient dans son exil. Enfin on arriva sur les frontieres de la Transilvanie. La plupart des seigneurs s'opposerent à son passage, les habitans d'Hermandstadt (51) craignirent d'attirer sur leur ville tous les maux dont Bude avoit été le théâtre. La reine s'arrêta à Lippe. Ce fut là qu'elle fut contrainte d'avoir recours aux prieres, pour obtenir le triste honneur d'être reçue dans son exil. Telle étoit la rigueur de son sort, qu'elle employa auprès des Transilvains le crédit du prélat qui la persécutoit. Celui-ci réussit; il s'empara des finances, acheta des créatures, & se fit un parti puissant, auquel la reine ne put opposer qu'un petit nombre d'amis fideles.

Cependant Soliman étoit encore en Hongrie, où il achevoit d'établir son despotisme. Ferdinand lui envoya de riches présens, & lui demanda l'investiture de ce royaume. Soliman reçut les présens (52), & refusa l'investiture. Il ajouta qu'ayant daigné pardonner à Ferdinand, ce prince devoit être satisfait de sa clémence.

Ann. 1542. L'archiduc ne retira d'autre fruit de sa démarche, que la honte de l'avoir faite. Il convoqua une diete à Spire. Les électeurs lui accorderent des secours avec répugnance. L'armée s'avança lentement. Les généraux eurent de violens démêlés sur les opérations de la campagne; enfin on investit Pest, place foible & sans défense, avec tout l'appareil de la guerre. On poursuivit les opérations du siege avec négligence, on le leva avec honte, & l'on ne mit d'activité que dans la retraite. Soliman fit rentrer une armée en Hongrie, elle fut arrêtée pendant trois mois par la petite forteresse de Walpon. Le gouverneur étoit résolu de périr les armes à la main sur la breche; mais ses lâches soldats le forcerent de se rendre. Pour prix de leur perfidie, ils furent mas-

Ann. 1543. *Joh. M. Stell. L. I. Doct. d. Turc. in reg. Hung. succ. ann. 1543. 1544. Isthuanf. l. XV.*

ſacrés par les Turcs à qui ils s'étoient livrés. *Nic. Olah. C. 2. & chron.*

La nobleſſe chercha un aſyle dans Ziclos, château devenu célebre par la captivité du roi Sigiſmond. Du haut des murs de cette forteresſe, les ſoldats contemploient la fatale plaine de Mohacs. Cette vue abattoit le courage des uns, relevoit celui des autres, & les excitoit à venger la mort de leurs parens égorgés dans cette bataille. Leur défenſe fut d'abord très-vive; mais lorſqu'ils virent les murs écroulés, les Turcs prêts à livrer l'aſſaut, malgré l'exemple récent d'une capitulation violée, ils demanderent eux-mêmes à capituler. On leur promit qu'on leur laiſſeroit la liberté de ſe retirer, & d'emporter avec eux le peu de bien échappé à tant de ravages. Ceux qui ne poſſédoient rien ſortirent ſans être inſultés. Mais ceux qui, ſur la foi du traité, emportoient leurs richeſſes, furent maſſacrés. L'armée victorieuſe pénétra plus avant. Bientôt les Cinq-Egliſes, Strigonie, Albe-Royale, ſont au pouvoir des Turcs. Ces ſuccès n'adoucirent point l'ame ſanguinaire de Soliman. Près de Bude, deux

Petr. de Rev. cent. VI. Jo. M. Stell. de Turc. succ.

corps de troupes furent enveloppés par les Turcs. Le sultan leur ordonna de mettre bas les armes, & leur offrit la vie. Les soldats jetterent aussitôt leurs épées, leurs fusils, leurs lances. Le sultan choisit parmi les prisonniers les plus forts & les mieux faits, & fit égorger le reste. On attacha ensuite à des arbres les malheureux dont il avoit fait choix; ils furent percés à coups de fleches. Il y avoit des prix pour ceux qui montroient plus d'adresse dans cet exécrable exercice. Le barbare Soliman réserva plusieurs de ses victimes pour ses enfans. Il voyoit avec un plaisir cruel leur sang ruisseler sous les coups des deux jeunes guerriers. Celui qui faisoit la blessure la plus profonde, obtenoit un sourire de son pere pour prix de sa férocité. Il sembloit voir un tigre qui exerce ses petits au carnage. La saison étant déja avancée, Soliman retourna à Constantinople, jouir des éloges de ses chiaoux, de son divan & de ses maîtresses.

Ann. 1544. L'année suivante, les Turcs ouvrirent la campagne par le siege de Vissegrade, dont ils se rendirent maîtres. Ferdinand envoya une nouvelle

ambassade au sultan, & en obtint Ann. 1548.
enfin une treve de cinq ans. Mais tandis qu'il négocioit avec la Porte, il s'efforçoit d'attirer l'évêque de Varadin dans ses intérêts. George se défioit de Soliman que la reine avoit déja indisposé contre lui, & qui n'eût pas plus respecté la tête d'un évêque que celle d'un visir. Il prévoyoit que si jamais Isabelle remontoit sur le trône, le premier usage qu'elle feroit de son autorité, seroit de se venger des outrages qu'elle avoit reçus de lui; qu'elle apprendroit à son fils à le haïr dès le berceau. Il eut une entrevue avec le comte de Salm, député de Ferdinand; lui promit de faire tous ses efforts pour obtenir l'exécution du traité conclu entre ce prince & le roi Jean, & de rendre au prince Autrichien des états qui par cette convention étoient devenus son patrimoine. Le motif de cette révolution n'étoit point, à l'entendre, le desir de conserver sa haute fortune, mais celui d'écarter loin d'un pays Chrétien un prince ennemi de l'évangile, qui s'étoit fait un jeu de profaner les temples du vrai Dieu. La reine découvrit la trame de

ce complot; elle en avertit Soliman. Ce prince irrité dépêcha sur le champ un de ses officiers, avec ordre de lui amener George mort ou vif. Il lui confia un écrit par lequel il déclaroit cet évêque déchu de toutes ses dignités. Il est ridicule de voir un empereur Turc déposer un évêque; mais il ne l'est pas moins de voir des papes & des évêques déposer des rois. George s'enfuit à Sassebes, aimant mieux être tué sur la breche qu'étranglé à Constantinople. Quelques troupes l'y suivirent; il leur fit prêter serment de fidélité avec plus d'appareil qu'un monarque ne l'exige de son peuple, rassembla dans la ville des munitions de guerre & de bouche, & fit relever les remparts. Mais ces précautions étoient inutiles. Wichy, qui étoit resté fidele à la reine, au lieu de marcher droit à Sassebes, mit le siege devant Chonad. Thomas Varkokzi, qui s'étoit jetté dans le parti du rebelle, accourut au secours de la place assiégée. Ses espions entrerent dans le camp de Wichy; ils trouverent les sentinelles endormies, les soldats occupés de fêtes bachiques, les armes jettées

pêle-mêle, & les travaux du siege abandonnés. Varkokzi, à la faveur de la sécurité des Transilvains, les tailla en pieces, fit quatre mille prisonniers, laissa deux mille cinq cens morts sur le champ de bataille, & poursuivit les fuyards. Nicolas Kéréputz, l'un des généraux Transilvains, s'enfuit demi-nud, échappe au carnage, & se présente à la porte d'un château qu'habitoit son épouse. » Tout » est perdu, dit-il, l'armée est vain- » cue, sa déroute est entiere. Tu es » vaincu ! & tu reparois devant moi ! » lui dit cette femme digne des beaux » siecles de Rome ; retourne, va laver » ta honte, va venger l'honneur de » ta maison, ou cesse de m'appeller ta » femme. Ce nom est pour moi le » comble de l'ignominie. Si l'on t'eût » rapporté vainqueur, & percé de » coups honorables, je t'aurois bien- » tôt rejoint dans la nuit du tom- » beau ; je serois morte en baisant tes » blessures. Tu aurois soutenu la gloire » de tes aïeux, celle des miens ; je » ne me verrois pas menacée d'une » captivité honteuse. Mais je saurai » la prévenir. Si je ne sais pas com- » battre, je sais mourir. Malheureux,

Petr. de Rev. cent. VI.

» cherche dans ta race, cherche dans
» la mienne un exemple de ta lâche-
» té. Tu fuis, & tu viens pleurer de-
» vant moi! ah! ce n'étoit pas des
» larmes, c'étoit du sang qu'il falloit
» répandre. Va, fuis loin de moi, &
» sur-tout garde-toi de dire que tu es
» mon époux ». Elle le quitta brusquement, & le temps seul put calmer sa fureur.

Soliman, informé de la défaite de Wichy, envoya en Transilvanie un chiaoux pour menacer les habitans de tous les fléaux de sa colère, s'ils ne prenoient les armes contre Martinusi; mais ceux-ci, persuadés qu'il étoit aussi dangereux d'être les alliés du sultan que ses ennemis, ne firent aucun mouvement. L'empereur fit partir trois corps d'armée à la fois, pour envelopper George. La reine prévit qu'elle alloit attirer sur la Transilvanie le malheur qui la suivoit; que l'intérêt de sa sûreté alloit offrir aux Turcs un prétexte pour désoler cette province. Trahie par ses officiers, abandonnée par ses amis, elle se hâta de conclure avec l'audacieux George un traité de paix. Elle écrivit au pacha de Bude, & aux autres géné-

raux de licencier les troupes Hongroises qu'ils amenoient à son secours. Mais la soif du pillage, plutôt que la noble ambition de secourir une infortunée, leur avoit mis les armes à la main; les Hongrois, les Moldaves, les Valaques continuerent leur marche. La reine conjura George de rassembler des troupes pour écarter loin des frontieres de la Transilvanie, ces dangereux auxiliaires. « Vous les avez mandés, répond » George, c'est à vous de les ren» voyer; je fais la guerre aux Maho» métans, mais je ne tremperai point » mes mains dans le sang des Chré» tiens ». Il jouoit l'indifférence, mais il sentoit bien qu'il étoit perdu, s'il n'arrêtoit ce torrent prêt à inonder la Transilvanie, & que malgré le traité, Soliman n'attendoit pas sa tête avec moins d'impatience. Il parcourut la province, criant par-tout qu'il s'agissoit de la cause commune; qu'à la veille des malheurs dont on étoit menacé, tout citoyen étoit soldat. Cinquante mille hommes se rangerent sous ses drapeaux; & comme il choisissoit toujours des ennemis dignes de lui, il courut à la rencon-

tre du pacha de Bude, le plus redoutable des trois généraux qui méditoient la conquête de la Transilvanie. Il envoya Quendiférens contre le vaivode de Valaquie. Ce lieutenant n'avoit qu'un petit nombre d'hommes, mais il sut profiter de la situation des lieux, & donner à sa troupe l'apparence d'une armée. Ce préjugé répandit parmi les Valaques une terreur panique; ils s'enfuirent, & perdirent cinq mille hommes dans cette retraite précipitée.

Ann. 1547. Au bruit de cette défaite, le pacha de Bude effrayé rentra en Hongrie avec tant de vîtesse, qu'il parcourut en un jour le chemin qu'il avoit fait en six. Le vaivode de Moldavie, qui n'avoit point rencontré d'obstacles sur sa route, étoit entré dans la Transilvanie, déja vainqueur des paysans, des enfans & des femmes; maître des villages qu'il avoit brûlés, & des villes qui ne s'étoient pas défendues, il contemploit ses conquêtes avec un orgueil ridicule. Délivré des Hongrois & des Valaques, George marcha contre le Moldave. Celui-ci ne l'attendit pas; il se hâta d'évacuer la province, ravageant tout ce qui

se trouvoit sur son passage, & traînant après lui mille esclaves, dont il fit présent à Soliman.

Le sultan étonné des succès du prélat, crut qu'il falloit s'en faire une créature, puisqu'il étoit impossible de le vaincre. Il devint son appui. Cette révolution redoubla, & l'orgueil du moine, & les mauvais traitemens que la reine essuyoit. Sa situation devint si déplorable, que les cœurs les plus farouches en furent attendris. Plus elle devenoit intéressante, plus le moine devenoit odieux. Le peuple résolut d'embrasser la défense d'Isabelle; cette résolution libre eut plus d'effet qu'un ban publié avec tout l'appareil de l'autorité souveraine. George qui se fioit peu aux promesses de la cour Ottomane, renoua ses négociations avec Ferdinand. Ce prince engagea l'empereur son frere à épouser sa querelle, & Charles ordonna à Castalde de se mettre à la tête des troupes Autrichiennes, & d'y joindre quelques régimens Espagnols. Ce général avoit vieilli dans les camps; il avoit fait la guerre en Italie sous le marquis de Pescaire; & ce qui vaut mieux que

Ann. 1549.

tous les éloges, Bayard l'estimoit. Sa marche fut rapide; il arriva sur les bords de la Theisse. Là, ayant assemblé les principaux officiers de son armée: » Voyez-vous, leur dit-» il, cette province qui s'ouvre de-» vant nous, c'est-là que la gloire » nous attend. Vous ne trouverez » point ici, comme en Italie, des » plaisirs pour prix de vos travaux; » mais la mollesse énerve le courage. » Dans le Milanois, vous avez ap-» pris à vaincre les François; ici, » après avoir vaincu les Transilvains » & les Turcs, vous apprendrez à » vous vaincre vous-mêmes. L'espoir » d'un riche butin ne doit point vous » y conduire; cette province désolée » n'offre plus rien à l'avarice, mais » elle offre tout au courage. Que le » Turc opprime les alliés qu'il pro-» tege, vous n'êtes venus ici que » pour les défendre. Soyez, avec les » paysans, doux, humains, équita-» bles; réservez votre fureur pour les » Musulmans. S'ils viennent nous at-» taquer, songez que c'est Ferdinand » qui vous envoie, & qu'il ne faut » pas lui conquérir un désert, mais » une province ». Il disposa tout

pour le passage; il se fit avec le plus grand ordre. L'armée marcha vèrs Debrezin, ou André Battory & Thomas Nadasdy attendoient Castalde pour l'introduire plus avant dans la Transilvanie.

La reine effrayée convoque une diete à Agnetzin; ses amis y accourent. Isabelle peint, avec les couleurs les plus énergiques, la tyrannie de George, le péril de l'état, la nécessité de le délivrer de cet oppresseur, qui le livre tour à tour à la merci des Turcs & des Autrichiens. Les esprits sont émus, on murmure contre le prélat, on s'échauffe, on va jurer de le chasser de la province. Tout-à-coup George paroît, & l'assemblée se dissipe (53). La reine fuit d'asyle en asyle, poursuivie par le moine. Par-tout elle trouve des coeurs attiédis, une amitié stérile, une compassion impuissante. Le peuple forme des voeux pour elle, & ne fait rien de plus. George s'étoit rendu maître d'Albejule (54), le château de Dalmen étoit au pouvoir de Castalde: la mauvaise fortune de la reine la contraignit de faire encore sa paix avec l'audacieux ministre. Ann. 1550

O 2

Celui-ci eut une entrevue avec Castalde. Tous deux s'approcherent avec une inquiétude réciproque, entourés de soldats bien armés, se craignant, s'observant, s'épiant, & louant de part & d'autre leur confiance & leur bonne foi. Ce fut là qu'ils prirent des mesures pour conquérir tous les états du feu roi, bien résolus de faire cesser le concert de leurs opérations, quand celui de leurs intérêts ne subsisteroit plus. Tous deux se rendirent à Sassebes, près de la reine. George lui représenta que par une plus longue résistance, elle alloit exposer toute l'Allemagne aux invasions de Soliman; que si l'intérêt de la Hongrie n'avoit aucun pouvoir sur son ame, celui de la religion devoit au moins la toucher: » si Soliman re-
» paroît les armes à la main, ajou-
» toit-il, ces peuples épuisés se livre-
» ront à lui sans défense; il viendra
» établir son culte par le fer & par
» le feu; on n'aura plus de choix
» qu'entre l'Alcoran & la mort. Nos
» églises déja profanées par ce bar-
» bare, deviendront des mosquées.
» Les prêtres de l'enfer invoqueront
» le ciel sur nos autels, souillés par

» leurs sacrifices ; le sang des martyrs inondera ces provinces, & » toutes ces horreurs seront votre ouvrage ».

Dans le temps même où le moine parloit avec tant de chaleur pour la religion, il traitoit secrétement à Constantinople, parce qu'il craignoit que Ferdinand, devenu paisible possesseur de la Hongrie & de la Transilvanie, ne lui ôtât l'autorité dont il avoit joui à la faveur de ces troubles. Castalde, au nom de Ferdinand, offrit à Isabelle les duchés d'Oppelen & de Ratibor en Silésie, en pleine souveraineté ; il offroit de plus la main de Jeanne (55), fille de Ferdinand, pour le jeune Jean Sigismond, avec une riche dot. Mais la jeunesse du prince & de la princesse ne laissoit entrevoir cette alliance que dans une perspective très-éloignée. Cependant l'espérance d'assurer le bonheur de son fils, fit oublier à la Reine tous ses projets de grandeur. Elle accepta les conditions qu'on lui offroit. George s'efforça de rompre le traité, & ne put y réussir. Il demanda qu'on lui conservât la place de vaivode, & sur-tout celle de grand Ann. 1551.

trésorier de Transilvanie, avec quinze cens chevaux pour sa garde. Les bontés de Ferdinand ne se bornerent pas aux prétentions de l'ambitieux prélat; il le nomma archevêque de Strigonie, & brigua pour lui la pourpre Romaine. Tandis que Ferdinand l'accabloit de bienfaits, le moine excitoit la reine à anéantir un traité ignominieux, lui représentoit qu'elle alloit dépouiller son fils de son patrimoine; que Ferdinand ne tarderoit pas à enfreindre les riches promesses qui l'avoient éblouie; que sa vie & celle de son fils n'étoient pas en sûreté entre les mains de cet usurpateur. » Le sort en est jetté, répondit la » reine; si Ferdinand manque à sa » parole, la honte sera pour lui, le » malheur pour moi, je serai moins » à plaindre que lui.

Fumée de Genillé, l. 3. Isluanf. l. XVI. F. de Rewâ. c. VI. Orig. & Occas. Transf. a. L. Toppelt. de Medgyes. p. 210.

Cependant le grand jour approche où la reine doit descendre du trône. Isabelle se rend dans une abbaye célebre, voisine de Colosward (56), où la diete étoit convoquée. Le peuple attend ce moment en silence: déja tout est préparé; différentes passions se peignent sur tous les visages; les uns donnent des larmes au sort

d'une princesse vertueuse & d'un foible enfant, d'autres s'applaudissent d'une révolution qui peut accroître leur fortune, le reste contemple ce spectacle avec les yeux de la curiosité. La reine entre; sa démarche est noble, ses regards fermes: elle prend toutes les marques de la royauté, & les présente à Castalde. Lorsqu'elle lui remit la couronne, on prétend que George eut l'audace de la demander pour lui-même: » La couronne de Hon-
» grie à toi, misérable, dit-elle!...
» je l'ôterois à mon fils pour la met-
» tre sur la tête d'un moine! Je la
» remets à Ferdinand: elle étoit le
» patrimoine de cet enfant; mon
» époux l'en a dépouillé: il faut souf-
» crire aux arrêts du sort. Seigneur
» Castalde, envoyez à Ferdinand ce
» sceptre & cette couronne que nous
» avons portés, & que nous porte-
» rions peut-être encore, s'il y avoit
» sur la terre un tribunal pour juger
» les rois.

Le jeune prince frémit à cette vue; il jetta des cris perçans, & étendit ses foibles bras pour retenir ces ornemens, plus chers sans doute à son enfance, que l'autorité dont ils

étoient le symbole. » Mon fils, lui » dit la reine attendrie, penses-tu que » ta mere auroit voulu t'arracher un » bien qu'elle auroit pu te conserver » par des voies légitimes & glorieu- » ses ? Assaillis de tous côtés, jouets » de la tyrannie de Soliman & des » intrigues de George, trahis par nos » sujets, abandonnés par nos amis, » seuls & désarmés au milieu d'un » peuple rebelle, errans de retraite en » retraite, l'appui de Ferdinand est » le seul qui nous reste. Il nous le » vend bien cher ; il t'enleve un » royaume, & ne te laisse qu'une » principauté, mais la vertu ne man- » que jamais de couronnes ; & qui » sait faire des heureux, a toujours » assez de sujets. Oublie ton auguste » naissance, prends des sentimens » conformes à ton malheur, & songe » que cette paix, dont nous sommes » les victimes, va mettre un terme aux » maux dont ta patrie est déchirée.

Castalde prit cette couronne, présent du ciel, si l'on en croit les Hongrois. C'étoit un ancien préjugé consacré parmi ces peuples, que le roi recevoit, avec cet ornement, le génie du gouvernement, & tous les

talens militaires & politiques. Ferdinand, possesseur de la couronne, en devint plus respectable au yeux du peuple, qui lui jura, ou plutôt à l'ornement qu'il portoit sur sa tête, une fidélité inviolable. On conservoit cependant encore quelqu'espérance de voir remonter le sang de Jean sur le trône, par le mariage projeté de son fils avec une des filles de Ferdinand.

Soliman avoit été informé par ses espions, peut-être par George lui-même, de la révolution qui venoit de se faire en Hongrie ; il ne put contenir sa colere. Isabelle en étoit l'objet : il fit partir quelques troupes légeres, avec ordre d'enlever cette princesse. Elle sortoit alors de Coloswar, presque sans suite, dans un appareil conforme à sa fortune. On ne lui avoit donné que quatre cens chevaux pour escorte, tandis qu'on en donnoit quinze cens au moine pour sa garde. Elle étoit portée dans un simple chariot, & tenoit dans ses bras son fils presque mourant, à qui sa maladie n'ôtoit point le sentiment de son infortune. Ses pas s'adressoient vers Cassovie, capitale du comté d'Abanwywar.

Castalde l'accompagna pendant l'espace de quatre lieues, moins peut-être pour l'honorer que pour jouir de sa douleur. Elle fut enfin délivrée de ce témoin importun, dont la vue redoubloit ses chagrins. Sa marche fut plus lugubre encore que dans son premier exil; car le sort de cette princesse étoit d'être dépouillée & bannie tour-à-tour par ses deux protecteurs. Elle arriva enfin au pied d'une haute montagne qui sépare la Hongrie de la Transilvanie; là, elle mit pied à terre, gravit long-temps le long des précipices, pendant un orage affreux. Excédée de fatigues, elle s'assit au pied d'un arbre, & promena ses tristes regards sur les états qu'elle venoit de perdre. Puis prenant un poignard, dont elle se seroit percé le sein, si la tendresse pour son fils ne l'eût attachée à la vie, elle grava ces mots sur l'écorce de l'arbre dont le feuillage la couvroit:

Sic fata volunt.... Isabella Regina.
Ainsi l'ordonne le destin.... Isabelle Reine.

Elle laissa sur cette montagne ce monument de sa douleur, & conti-

nua sa route par des chemins écartés & presque inaccessibles, pour tromper les ruses des Turcs qui la poursuivoient. Ce fut dans cet état qu'elle arriva à Cassovie. Le peuple la reçut avec cette compassion orgueilleuse, dont les caresses sont souvent moins supportables que les insultes de la haine. Dégagée de tous les soins du gouvernement, elle ne s'occupa dans sa retraite que de l'éducation de son fils. Les belles espérances que donnoit le jeune prince, les vertus naissantes qui le rendoient digne du trône, consoloient sa mere du regret de ne lui en pas laisser un. Elle sembloit avoir oublié ses disgraces, qui faisoient l'entretien de toute l'Europe. On étoit étonné de l'inaction de la Pologne, qui voyoit d'un œil indifférent la sœur de Sigismond Auguste persécutée en Hongrie. Ce prince avoit essayé d'échauffer les esprits en sa faveur; mais la République n'épousoit ni les intérêts particuliers, ni les passions de ses rois: elle regardoit ce flegme politique comme essentiel à sa constiturion. Ce fut cette indifférence raisonnée des Polonois, qui causa depuis la perte de

Neugebaver. hist. Polon.

Stanisl. Orichov. annal.

Paul. Piasec. chion.

Frédéric Auguſte. D'ailleurs, ſous le regne de Sigiſmond, les eſprits diviſés par des querelles théologiques, étoient plus diſpoſés à combattre pour des docteurs que pour les ſouverains du monde. Le parti Luthérien, occupé de ſa propre défenſe, s'intéreſſoit peu à celle de la reine; & le parti Catholique ne raſſembloit ſes forces, que pour lutter contre celles de la cabale hérétique.

Cependant Soliman, indigné d'avoir été le jouet de Ferdinand, d'Iſabelle & de George, raſſemble une armée. Il confie au Beglierbey de Grece le ſoin de ſa vengeance; celui-ci paſſe le Danube, & vient étendre ſur les bords de la Theiſſe un des plus vaſtes camps qu'on eût vu dans cette contrée; il pénetre plus avant, & paroît ſous les murs de Témeſwar (57). George ſe hâte de faire des levées en Tranſilvanie. Tandis qu'il raſſembloit ſous ſes drapeaux des payſans mal aguerris, le Beglier-
Ann. 1552. bey s'emparoit de Bech, & s'efforçoit en vain de dérober la garniſon à la fureur des Janiſſaires. Beczkereck ſe rendit ſans coup férir, & Chonad prévint par une prompte

soumission l'arrivée des Turcs. André Battory s'enfuit de Lippe, promettant aux habitans de revenir bientôt, & tâchant de leur inspirer un courage qu'il n'avoit pas lui-même. Ceux-ci coururent au-devant des Turcs, & jetterent leurs clefs aux pieds du Beglierbey; mais la garnison de Solomotz tint ferme, & les conquérans échouerent devant cette forteresse. Enfin le beglierbey revint vers Témeswar, & commença le siége qu'il avoit différé. Lozonce s'y étoit attendu. Deux officiers Espagnols sortirent de la place à la tête de quelques troupes: c'étoient Dom Roderic de Vigliandrando & Dom Alphonse Perez de Sajavédra. Ils attaquerent l'avant-garde des Turcs, préluderent par des exploits plus brillans qu'utiles, & rentrerent dans la place. Elle fut investie le lendemain, mais l'attaque fut aussi molle que la défense fut vive; les assiégés étoient toujours aggresseurs, & leurs sorties fréquentes & vigoureuses laissoient à peine aux Turcs le temps de réparer pendant la nuit leurs travaux détruits pendant le jour. On attendoit, sans inquiétude & sans impatience, les secours de

Castalde & de George. Ces deux généraux avoient réuni leurs forces, mais leurs esprits étoient divisés. George détestoit Castalde, parce que le mérite lui donnoit de l'ombrage, & Castalde se défioit du moine, parce qu'il savoit que cet homme faux & rusé ne cherchoit qu'à ruiner tour-à-tour les Autrichiens par les Turcs, & les Turcs par les Autrichiens. Sforce Palavicini & Thomas Varcocsi avoient apporté dans le camp, avec de nouvelles forces, de nouvelles mésintelligences; & Castalde eût été plus redoutable seul qu'avec tous ses collegues. Il étoit éloquent; il essaya de rapprocher les esprits. On applaudit à ses conseils, mais on ne les suivit pas; & dans le temps même où l'on juroit d'agir tous de concert, George eut un démêlé très-vif avec Castalde sur le plan de la campagne. Les Turcs, à la faveur de ces délais, auroient pu s'emparer de Témeswar; mais les Autrichiens ne s'accordoient point entr'eux, & le beglierbey ne s'accordoit pas avec lui-même. Chaque jour il commençoit des travaux qu'il ne finissoit pas: il se retira.

Ciacon. in vit. pontif. t. 3.

Cependant le moine apprit que

Paul III, à la priere de Ferdinand, venoit * de l'élever au rang de cardinal; il reçut cette nouvelle avec froideur. Les grandes dignités dont les politiques sont si avides, leur coûtent tant de peines, d'intrigues & de soins, que dès qu'ils les ont obtenues, elles ne leur causent plus de joie. La vertu seule a le droit de paroître sensible aux honneurs, parce que seule elle les mérite & ne les recherche pas. On s'apperçut bientôt que ce nouveau bienfait de la maison d'Autriche n'avoit pas rendu Martinusi plus reconnoissant.

* *12 Octob. 1551. Istuanf. l. XVII. Hist. du Cardin. Martin. liv. V. Fumée de Génillé, liv. IV.*

Ses intrigues sont découvertes, ses desseins sont prévus; on sait qu'il négocie secrétement à la Porte, qu'il doit livrer les alliés aux Turcs, s'ériger un trône en Transilvanie, armer de nouveau Ferdinand contre Soliman, & se rendre indépendant de l'un & de l'autre. La cour de Vienne avertit Castalde de se tenir sur ses gardes, lui défend de s'écarter des frontieres de la Transilvanie. Castalde dissimule & les soupçons qu'on lui suggere, & ceux qu'il a conçus lui-même. Il recherche l'amitié du cardinal, devient le défenseur de ses

opinions, careſſe ſon orgueil, adopte ſes projets, & reſpecte même ſes caprices. George propoſe le ſiege de Lippe; Caſtalde l'approuve. Déja la ville eſt inveſtie, Caſtalde envoie quelques éducs pour s'emparer des vivres que les Turcs avoient laiſſés dans un fauxbourg; ils y courent, trouvent pluſieurs tonneaux de vin, font une fête bachique au milieu des balles qui pleuvent de tous côtés; le vin échauffe leur courage, & fait diſparoître le danger; ils ſe précipitent dans le foſſé, arrivent au pied de la muraille, & prétendent la franchir ſans échelles; les Turcs les écraſent du haut du rempart. Témoins de cette extravagance, ils durent rendre juſtice à la ſageſſe de leur prophete, qui par une loi ſévere, & peu ſuivie de ſes croyans, avoit cru prévenir un ſemblable délire.

Six cens de ces téméraires furent tués, & leur mort fut inutile aux aſſiégeans. Mais cette perte fut réparée par l'arrivée de Patoski, ſeigneur Hongrois, qui amenoit quelques troupes au camp de Caſtalde. Sur ſa route il avoit emporté un château, maſſacré les Turcs qui le gardoient, &

traînoit à sa suite le commandant chargé de chaînes. Celui-ci étoit d'une famille illustre ; le soldat qui l'avoit pris voyant qu'on destinoit à Castalde ce captif, dont il s'étoit promis une forte rançon, le tua d'un coup d'arquebuse. L'impunité de cet attentat prouve que les soldats Hongrois étoint moins disciplinés que les Turcs ; les uns étoient assassins par l'ordre de leurs chefs, les autres malgré leurs chefs même.

L'artillerie joua avec fureur ; l'activité des assiégeans ne put en réparer les ravages, & la breche fut bientôt praticable. Castalde encourage les soldats à l'assaut ; il parcourt les rangs : on croit lire dans ses yeux le présage du succès. Il caresse le simple soldat comme l'officier, rappelle à l'un ses anciens exploits, excite un novice à se signaler par un coup d'essai glorieux, & déclare que celui qui entrera le premier dans Lippe, s'il est gentilhomme, aura une pension de deux cens florins & deux cens vassaux ; s'il est roturier, un revenu de cent florins & cent vassaux. Cette promesse qui devoit assurer le succès de l'entreprise, fut ce qui la fit échouer. Les Espa-

gnols, qui gardoient la tranchée, s'élancent les premiers dans le fossé; le reste des troupes se débande pour les devancer, les rangs sont rompus; l'officier qui veut arrêter les soldats est foulé sous leurs pieds. On voit dans cette attaque le même désordre que dans une déroute; chaque soldat veut emporter les cent florins & les cent vassaux; Hongrois, Autrichiens, Espagnols, tous pêle-mêle se précipitent en tumulte, grimpent à la breche, & sont salués au haut de la muraille par une décharge des plus vives. Trois mille Turcs retranchés derriere des palissades les attendent de pied ferme; on veut reculer, il n'est plus temps. Aldene accourt à la tête de sa troupe; il prétend augmenter les forces des assaillans, il les affoiblit par cette jonction même: ses soldats combattent pour pénétrer aux premiers rangs de leurs compagnons, comme ceux-ci pour pénétrer parmi les Turcs. La breche ne peut plus contenir cette multitude; déja le brave Aldene est renversé, Dom Enzinellia expire près de lui; Vigliandrando est foulé aux pieds, un soldat l'emporte dans ses bras, san-

glant & couvert de blessures. Ferdinand Botto se jette parmi les Turcs, & plante son enseigne sur le retranchement, il tombe frappé d'un coup d'arquebuse; un Turc veut lui enlever son enseigne, il la défend encore; on lui tranche la tête, & les Turcs déploient aux yeux des assiégeans le drapeau teint du sang de ce brave officier. Trois autres enseignes sont défendues avec le même acharnement, enlevées avec le même succès. Fiers de ces avantages, les Turcs sortent de leurs retranchemens, se jettent sur les assaillans; le carnage redouble, les cadavres ferment le passage aux Autrichiens, & roulent avec eux dans le fossé; le reste prend le parti de la retraite.

Castalde avoit été spectateur de cet assaut; il avoit vu la défaite de ses soldats, mais il avoit vu leurs exploits. Il ne devoit accuser de son malheur que lui même, & l'imprudence avec laquelle il avoit trop échauffé par de riches promesses, des troupes qui l'étoient assez par l'amour de leur devoir. » Lâches, s'écria-t-il, » vous fuyez, vous Chrétiens, vous » soldats de Ferdinand. Trois mille

» Turcs auront renversé les forces de
» la Hongrie, de l'Autriche & de l'Espagne. Tournez la tête ; voyez-vous
» vos enseignes flotter entre ses mains
» des infideles ? Jettez les yeux dans
» le fossé, voyez vos amis morts ou
» expirans les uns sur les autres ; ne
» semblent-ils pas se ranimer pour
» vous dire, nos cadavres vous offrent
» un passage, venez laver votre affront ; c'est là qu'il faut vaincre ou
» mourir comme nous ? Je ne suis
» point injuste, j'ai vu des héros parmi
» vous. Julien de Carleval a pénétré
» le premier dans les retranchemens
» des ennemis, le prix de la valeur
» lui appartient. Je ne promets plus
» ni honneurs, ni richesses ; c'est à
» vous de les mériter, & d'imposer
» des devoirs à ma reconnoissance.
» Je ne dis plus qu'un mot, avant la
» fin du jour j'entrerai vainqueur dans
» Lippe, ou je mourrai sous ses murs ;
» & vous verrez les Turcs porter en
» triomphe la tête de votre général
» au bout d'une lance, avec celles
» de tant de braves capitaines que
» vous avez abandonnés.

L'ordre d'un nouvel assaut est donné ; les échelles sont préparées ; l'ar-

mée s'avance avec ordre, d'un pas lent & plus terrible que sa premiere fougue. Le général des Turcs, Oliman, doute déja du salut de la place; il tient six cens chevaux prêts pour sa fuite. Les alliés assiegent toutes les portes, & s'emparent des rives de la Marons qui baigne les murs. Les troupes d'élite montent à la breche en jettant des cris affreux, l'artillerie tonne de tous côtés. Castalde anime les soldats par ses discours, le cardinal par ses exemples; le comte Nadasdy combat près de lui, & porte la principale enseigne. Quoique sûr de sa défaite, Oliman fait ce qu'il peut pour triompher. L'assaut dure quatre heures avec un avantage égal. Parmi les alliés comme parmi les Turcs, l'espérance renaît & disparoît tour-à-tour; quelques officiers demandent la retraite, d'autres un instant de relâche. Castalde ne répond que par ces mots: » il faut prendre Lippe ou » mourir ». Viglioa arrive le premier au haut de la muraille, Salcede le suit & plante son enseigne. A cette vue les alliés se raniment, & les Turcs balancent; on les presse, ils reculent, on les poursuit. Dans ce moment les

valets de l'armée, rangés en bataille, sur une montagne voisine, descendent dans le même ordre que des troupes réglées. Ce spectacle jette une terreur panique parmi les assiégés; ils croient qu'une nouvelle armée vient seconder les efforts de la premiere; ils perdent leurs rangs; les uns jettent leurs armes, courent dans les rues poussant des cris affreux, & se laissent égorger comme de vils troupeaux; le reste s'enfuit vers le château. Le pont plie sous la foule, les uns sont écrasés, d'autres jettés dans le fossé par leurs compagnons. Oliman se mêle parmi eux, il est renversé, se releve, retombe & se releve encore; enfin la multitude l'entraîne dans le château; on ferme la porte. Il étoit facile aux alliés d'y entrer avec les ennemis, & de s'épargner les périls & les travaux d'un nouveau siege; mais la fureur du pillage les dispersa dans les différens quartiers de la ville; d'autres s'amuserent à poursuivre quelques Turcs qui se précipitoient dans le fleuve, & y perdirent la vie avec eux.

Le château fut investi & battu de tous côtés par l'artillerie; Oliman

demanda à capituler. L'avis de Castalde, celui de tous les généraux, étoit qu'il se rendît à discrétion, & qu'il demeurât au moins prisonnier de guerre. On rappelloit les traités qu'il avoit enfreints, les garnisons qu'il avoit massacrées, les villes qu'il avoit livrées au pillage, les capitaines dont il avoit envoyé les têtes au sultan. On ajoutoit que cet homme dangereux, enhardi par la clémence des vainqueurs, reprendroit bientôt les armes; qu'un ôtage de cette importance pourroit forcer Soliman à conclure un traité avantageux pour Ferdinand. George laissa passer le premier torrent des opinions; & lorsqu'il vit les esprits un peu calmés, il tint le langage d'un héros, représenta combien il étoit beau de pardonner à l'ennemi qu'on avoit vaincu, de se procurer même la gloire de le vaincre une seconde fois; il ajouta qu'en renvoyant à Soliman cet officier sain & sauf, l'empereur, touché d'un procédé si généreux, renonceroit peut-être à ses prétentions sur la Hongrie, ou que du moins ses capitaines traiteroient avec plus de douceur ceux

qui tomberoient entre leurs mains. Toute l'assemblée sentit bien l'intérêt qui dictoit au cardinal des sentimens si nobles ; on ne dissimula point les soupçons qu'on avoit conçus sur son intelligence avec les Turcs. On prévit qu'après avoir fait triompher le parti de Ferdinand, il combattroit bientôt en faveur du parti contraire, pour s'affranchir & de la Porte & de la cour de Vienne. Tous blâmerent secrétement son avis, aucun n'osa le contredire hautement ; il l'emporta. Oliman, suivi de sa garnison, sortit avec armes & bagage. Toute la Hongrie fut étonnée en voyant Castalde laisser échapper une si belle proie. On sera moins surpris de l'ascendant qu'avoit eu George dans le conseil, lorsqu'on en saura la cause. Un vil intérêt avoit fait tout le succès de son éloquence; il avoit déclaré que tous les biens des habitans de Lippe appartenoient aux vainqueurs.

Une femme d'une beauté rare, que sa vertu rendoit encore plus touchante, avoit vu son époux égorgé sur la breche, sa maison dévorée par les flammes, & tous ses biens

donnés par George à deux capitaines Hongrois, comme le prix de leur bravoure. Tombée du ſein de l'opulence dans la plus affreuſe miſere, réduite à l'humiliation d'attendre ſa ſubſiſtance de la pitié des hommes, elle court au camp de Caſtalde; les ſentinelles l'arrêtent, elle demande à parler au général. Ces cœurs farouches ſont émus; on la conduit à ſa tente. Elle ſe jette à ſes pieds, il la releve; elle lui peint ſon état avec les traits les plus attendriſſans; elle verſe des larmes, en fait verſer à Caſtalde lui-même. Il fait venir les deux capitaines qui avoient partagé la fortune de cette veuve, leur ordonne de la lui rendre, & leur aſſigne, ſur ſes propres revenus, une ſomme égale à celle qu'il leur ôtoit. Il eſt obéi. L'un de ces deux officiers paſſa bientôt de la compaſſion à un ſentiment plus vif; l'amour entra dans ſon cœur; il eut le bonheur de plaire, & après une foible réſiſtance, la citoyenne lui donna ſa main.

Cependant George n'avoit plus de bienfaits à répandre, & ſes accuſateurs élevoient la voix. On prétendoit qu'il avoit eu une entrevue avec

Oliman; qu'il entretenoit avec la Porte une correspondance criminelle. On ajoutoit qu'il devoit livrer l'armée aux Turcs, la faire tailler en pieces, & s'ériger en souverain dans la Transilvanie. Castalde affectoit de ne rien croire de ces bruits populaires, dont il étoit peut-être l'auteur. L'histoire ne peut point prononcer sur ces accusations; il paroît que le systême politique du cardinal étoit de passer tour-à-tour du parti de Ferdinand à celui de Soliman; il est probable qu'il eut quelqu'intelligence avec les Turcs, mais avoit-il résolu de faire massacrer l'armée Autrichienne? Il faut des preuves irrésistibles pour affirmer un fait de cette nature; & la jalousie de Castalde a pu prêter au prélat des crimes qu'il n'avoit pas commis. Cette haine n'éclata que trop dans le zele docile avec lequel ce général exécuta l'ordre de faire assassiner son ennemi.

Le cardinal étoit à Winitz. C'étoit un château flanqué de quatre tours, entouré de fossés, muni d'artillerie, défendu par une bonne garnison. Cette forteresse ressembloit à une prison d'état, & le cardinal l'appelloit sa

maiſon de plaiſance. C'étoit là qu'il alloit ſe délaſſer du fardeau des affaires ; mais l'aſpect menaçant de cette fortereſſe atteſtoit aſſez que ſes inquiétudes l'y ſuivoient. Caſtalde y eut quelques entretiens avec le cardinal ; ſon reſpect ſimulé pour toutes les opinions du prélat, lui inſpira cette confiance aveugle qui ne brave le danger que parce qu'elle ne le voit pas (58). Sforce Palavicini, Marc-Antoine Ferraro, Campegio Monino, Piacintino & Scaramoncia, étoient les inſtrumens ſur leſquels Ferdinand & Caſtalde ſe repoſoient du ſoin de leur vengeance. L'inſtant eſt arrivé. Au point du jour la porte du château s'ouvre ; Dom Lopez, colonel Eſpagnol, entre avec quelques ſoldats, & s'empare des quatre tours. Sforce court à l'appartement du cardinal ; Antoine Ferraro, Secrétaire de Caſtalde, le précede ; il porte dans ſes mains quelques papiers, & ſupplie Martinuſi de les lire & de les ſigner. Le Cardinal les lit tranquillement & prend la plume ; dans cet inſtant Ferraro tire un poignard, & le frappe à la gorge. George étoit robuſte, il ſe jette

Thuanus. hiſt. l. IX, ad ann. 1551. Sleidam. commentar. l. XXIII. Hiſtoire du Card. Martinuſius, l. VI. Iſtuanf. l. XVII.

19 Déc. 1551.

ſur l'aſſaſſin & le fait reculer; Sforce accourt, & fend la tête au prélat d'un coup de cimeterre. *Qu'eſt-ce ceci, mes freres?* dit George, & il tombe ſans vie. Le reſte des conjurés entre, & ſe précipite ſur le cadavre du malheureux.

Ainſi périt cet homme qui, né dans la miſere, avoit joué un rôle important dans l'Europe. Il ſe rendit néceſſaire aux grands, fut d'abord leur eſclave, puis leur égal, enfin leur maître. Il n'eut point d'amis, parce qu'il étoit incapable de l'être lui-même. Il trahit ſes alliés & fut trahi par eux. La politique & la religion ſervirent également à ſes deſſeins. Jamais homme ne ſut, avec tant d'art, faſciner les yeux & captiver les eſprits de la multitude; avare avec induſtrie, il s'enrichit par la guerre qui ruine les ſouverains. Il ſavoit employer ſes ennemis même, & réſerver ſa vengeance pour le temps où ils lui deviendroient inutiles. Du reſte grand général, ſoldat intrépide, ſa prudence n'avoit point l'air de la timidité. Ses retraites étoient auſſi honorables que des victoires. C'étoit un grand homme, s'il avoit eu autant de vertus que de talens.

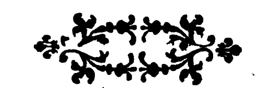
On se saisit de Quendi-Ferens, le dépositaire des secrets de George; des mains avides se jetterent sur ses trésors. Mais tandis qu'on partageoit ses dépouilles, on laissoit son corps sans sépulture. Ce cadavre souillé de sang, percé de coups, resta soixante-dix jours étendu dans le lieu même où le crime s'étoit commis. Enfin lorsque le calme fut rétabli, lorsqu'on eut dissipé quelques factions qui avoient osé crier vengeance, Castalde le fit inhumer avec pompe dans la cathédrale d'Albejules. Sa cendre y repose près de celle de Jean Huniades Corvin. Ferdinand répandit un long manifeste, par lequel il prétendoit justifier la mort du cardinal; il l'accusoit d'avoir opprimé la reine Isabelle, d'avoir trahi les intérêts de son pupille. Il formoit ensuite des imputations plus graves, fondées sur des conjectures séduisantes; Ferdinand prétendoit être le vengeur de la religion. Ce meurtre étoit une action pieuse, inspirée par le ciel pour fermer aux infideles l'entrée de la Hongrie. Le pape Jules III lança tous ses foudres contre les auteurs de cet attentat; il réclama la succession du car-

Ann. 1552.

Thuanus. hist. lib. X.

dinal, parce qu'il étoit mort ſans dicter ſes dernieres volontés; mais l'exemple de François Premier & de Charles-Quint avoit appris aux autres ſouverains à ſe roidir contre l'autorité de la cour de Rome. Ferdinand laiſſa tonner le vatican, & prépara contre les Turcs des foudres plus réels. Il fit reſtituer à Iſabelle quelques effets que George avoit enlevés au feu roi. Le deſir de rendre la mémoire du prélat odieuſe, en décélant ſes brigandages, furent peut-être les motifs de cette reſtitution. La reine, dont la ſituation n'étoit pas devenue plus heureuſe par la mort de ſon ennemi, quitta le ſéjour de Caſſovie, & ſe retira en Siléſie.

Rainald. ad an. 1552. Hiſtoire des troubles de Hongr. par Mart. Fum. de Génillé, l. IV.





NOTES
DE L'INTRODUCTION.

PAGE 8. (1). Cet usage de convoquer tous les ordres de l'état, en faisant porter dans les villes & les bourgs un glaive ensanglanté, subsistoit encore en Transilvanie dans le milieu du seizieme siecle. *Voy. N. Istuanf. Hist. de reb. Hung. Liv. XII. p.* 198. *Volf-Gang Bethlen. Hist. Transilv. Liv. II, p.* 73, *& le premier Vol. de cette Hist. p.* 279. Les Hongrois rapportent l'origine de la servitude parmi eux, à la coutume qu'avoient les Huns de punir, par la perte de la liberté, ceux qui tardoient trop à se rendre aux assemblées. *Voy. Tripart. Opus Decr. constit. & artic. regum incl. reg. Hungariæ à Steph. Werbeuzi, tom. I, part. III, tit.* 3.

Page 14. (2) Quelques historiens prétendent que *Pannon*, petit-fils de Noé, a donné son nom à la *Pannonie*; d'autres veulent que cette contrée doive son nom à une montagne située entre Tata & Javarin, qui s'appelloit autrefois *mons Pannonius*. Depuis, cette montagne devenue célebre par un temple dédié à Saint-Martin, a pris le nom de l'Evêque de Tours, & on y a bâti la forteresse de Saint-Martinsberg. Ce sentiment est celui de Ptolomée, de Dion-Cassius, de Bonfini & d'Ortelius. Hérodote & Pausanias au contraire veulent que Pœon, fils d'Endimion, ait communiqué son nom à la Pannonie; mais ils confondent mal-à-propos cette contrée avec la Pœonie. Ce ne

sont pas les seules conjectures qu'on ait hasardées sur l'étymologie du mot Pannonie. Les uns veulent qu'ils viennent de Pan, Dieu des Pasteurs, ou du mot Grec Πoα, qui signifie herbage ; d'autres du Latin *Panis*; & d'autres encore du mot *Pannus*, étoffe, parce que les habitans portoient des vêtemens de plusieurs couleurs.

La Pannonie étoit terminée à l'orient & au nord par le Danube, dont la rive opposée étoit habitée par les Jasyges, surnommés *Métanastes*. A l'occident, elle étoit bornée par le Norique; & au midi, par la Save & l'Illyrie. Les Romains avoient divisé la Pannonie en inférieure, & supérieure. Celle-ci, qui étoit située à l'occident, comprenoit une partie de l'Aûtriche & de la Styrie, la Carniole, & le Comté de Ciley, & une partie de l'Esclavonie. Dans cette province, en étoit enclavée une autre appellée *Pannonia Valeria*.

La Pannonie inférieure étoit à l'orient; elle comprenoit une partie de la basse Hongrie & de l'Esclavonie. La portion de cette province qui est baignée par les eaux de la Save, est connue dans les historiens sous les noms de *Savia*, de *Pannonia Riparia*, de *Pannonia Bubalia*, de *Pannonia Sirmiensis*, & de *Pannonia Cibaliensis*.

Page 18. (3) *Formâ brevis, lato pectore, capite grandiori, minutis oculis, rarus barbâ, canis aspersus, simo naso, teter colore, originis suæ signa restituens. Jornandès, rerum Goth. cap. XXXV.*

Page 21. (4) Il semble que cette nation barbare étoit destinée par la providence à humilier l'orgueil des deux plus grands Empires du monde. L'empereur de la Chine écrivoit ainsi au Tanjou. *L'empereur prie respectueusement*

le grand Tanjou des Huns, &c. Hist. gén. des Huns, tom. I, part. II, pag. 37.

Page 26. (5) Nicolas Olahus prétend que la victoire avoit été promise à Attila par un hermite dont les Huns découvrirent la retraite; il habitoit près d'Orléans, sur le haut d'un roc escarpé. On le traîna vers Attila : » qui es-tu, » lui dit le barbare, quel est ton Dieu? Sais- » tu lire dans l'avenir? Quel sera le sort de mes » armes? Je vais te satisfaire, lui répondit le » solitaire : le Dieu des chrétiens est celui que » je sers: j'ai vu ses temples profanés par ses » adorateurs, & même par ses prêtres; j'ai vu » le vice régner sur le trône, & s'introduire » jusques sous la cabane du pauvre; frappé » d'horreur, j'ai cherché dans ce désert un asyle » à l'abri du souffle empoisonné que la vertu » respire dans le reste du monde. C'est pour » punir tant de crimes que Dieu t'a envoyé sur » la terre; tu es l'instrument de sa vengeance, » tu vaincras; mais tu ne devras ta victoire qu'à » son courroux. Il viendra un temps où Dieu, » touché des larmes de son peuple, brisera dans » tes mains les armes qu'il t'a données ». Attila défendit à ses soldats d'insulter ce solitaire, & le fit reconduire avec honneur dans sa grotte. (*Nic. Ol. Metrop. Strigon. Atila, chap. VI*). D'autres disent qu'Attila eut recours aux pronostics usités parmi les Huns. On immola des victimes, & on lui en présenta les os : il les considéra attentivement, & les remit aux augures qui les jetterent au feu. Dès qu'ils furent noircis, on les porta au roi une seconde fois. Il crut lire dans les traces que la flamme y avoit laissées, que la bataille coûteroit beaucoup de sang aux Huns, mais qu'un des généraux ennemis y perdroit la vie. Le barbare appliqua

la seconde partie de cet oracle à Aëtius. Il eût volontiers acheté la mort de cet ennemi par la perte de la moitié de son armée. Il engagea l'action avec fureur; mais il eût le déplaisir d'apprendre que c'étoit Théodoric qui étoit resté sur le champ de bataille, & qu'Aëtius étoit encore plein de vie. (*Jornandès, de rebus Get. cap. XXXVII. Otto Frising. Lib. IV, capit. XXVI.* On retrouve une coutume pareille pour découvrir l'avenir, dans l'histoire des Tartares Mogols. (*Histoire générale des Huns, par M. de Guignes, tom. I, part. II, L. IV.*)

Page 40. (6) Sardique étoit située dans la Thrace, sur les confins de la Mœsie. (*Baudran Lex. Geogr. Sanson. Rom. utr. Imper. desc. Geog.*)

Page 46. (7) Le Norique comprenoit une partie de l'Autriche, la Carinthie, une partie de la Carniole & de la Baviere.

Page 49. (8) Tou-Lun, chef des Tartares Géougen, est le premier qui ait porté le titre de Kam, qui est le même que celui de *Kagan*, qu'on trouve fréquemment dans les historiens du bas-Empire. Tou-Lun le substitua au titre de Tanjou, que portoient avant lui les souverains de Tartarie. Le nom de Kagan qui dans la langue des Turcs & des Khozars, signifie *roi, empereur, autocrateur*, étoit le titre de dignité, non-seulement du chef des Avares, mais même de celui des Russes. *Voyez Mém. de l'Ac. des Insc. t. XXX, p.* 241. *Hist. des Huns par M. de Guignes, t. I, part. II, p.* 337, *Com. Acad. Scient. Imp. Petrop. t. IV, p.* 281, *& tom. VIII, p.* 410, 427. *Voy. aussi l'Ouvrage qui a pour titre: Origines Hungaricæ, seu Liber quo vera nationis Hungaricæ origo & antiquitas, &c. Autore F. Foris Otrokocsi,*

T. I, p. 169 & le Glossaire de Ducange.

Page 51. (9) Toute la nation des Avares ne passa point le Tanaïs. Un essaim de ces barbares chercha une demeure à l'orient de ce fleuve, & pénétra dans les montagnes de la Circassie. On les y retrouve encore aujourd'hui : ils ont conservé leur nom, leurs mœurs & leur indépendance. Les Russes en ont cependant subjugué une partie.

Page 53. (10) Au nombre des captives étoit la fille de Cunimond. Sa beauté, dont ses larmes relevoient encore l'éclat, fit une profonde impression sur le cœur d'Alboin. Il ne rougit pas d'offrir à Rosimonde (c'étoit le nom de la princesse) une main dégoûtante encore du meurtre de son pere : elle cacha son ressentiment au fond de son cœur, & l'épousa. Le barbare ivre d'amour & de joie, crut qu'elle avoit oublié Cunimond. Il fit plus ; il exigea qu'elle insultât à sa mémoire ; & dans une orgie qu'il célébroit à Vérone, il voulut la forcer à boire dans le crâne de son malheureux pere : Rosimonde, indignée de cet outrage, le fit assassiner.

Page 67. (11) Cette ville, qu'on nomme actuellement *le vieux Bude* ou *Alt Offen*, n'est plus qu'une bourgade à quelques milles de Bude. En fouillant pour construire une Eglise, sous le regne de Mathias Corvin, on y trouva cette inscription rapportée par Lazius : LEGIO SICAMBRORUM HIC PRÆSIDIO COLLOCATA CIVITATEM ÆDIFICAVERUNT, QUAM EX SUO NOMINE SICAMBRIAM VOCAVERUNT.

Page 68. (12) Schönleben rapporte sérieusement que lorsque le pape Léon consacra cette église, deux évêques morts depuis longtemps sortirent de leurs tombeaux pour assister à cette cérémonie.

Page 69. (13) Une partie des Avares se

retira chez les Croates dans la Dalmatie. Ils y subsistoient encore dans le X[e]. siecle. *Const. Porphy. de adm. Imp. cap. XXX. Lucius de regno Dalm. & Cro. liv. I, cap. XI.* C'est à cette époque que le pays situé sur les rives de l'Ens (*Anisus*), prit le nom d'*Osterich* ou d'Autriche. Les François le lui donnerent, parce qu'il étoit à l'Orient de l'Empire de Charlemagne. *Voyez Danub. Pannonico-Physic. ab Aloys. Com. Marsilli, tom. I, pag. 7. Script. Germ. Mézeray. &c.*

La Pannonie inférieure prit aussi un nouveau nom, & fut connue sous celui de *Franco-Chorium*, qu'elle portoit encore dans le XII[e]. siecle. *Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres, tome XXVIII. J. Lucius de reg. Dalm. & Cro. liv. III, cap. 9.*

Page 71. (14) La plupart des historiens rapportent l'origine du mot Hongrois à celui de *Ugre*, qui dans le dialecte Esclavon signifie marais. Cette dénomination paroît convenir assez à un peuple sorti des Palus Méotides, & qui habite encore actuellement un pays entrecoupé d'étangs & de rivieres. (*Script. rerum Hungar. & Moscovitan.*) Un écrivain célebre, qui a la gloire d'avoir enrichi notre littérature des dépouilles de l'orient, donne une autre origine à ce mot *Hongrois*. Selon lui, les *Onnogours* ou *Hunnugars* faisoient partie des peuples Turcs qui habitoient les bords du Volga. Ils passerent avec les Madgiares en occident, & communiquerent ensuite leur nom à toute la nation. *Voyez l'Hist. gén. des Huns, par M. de Guignes, tome I, part. II, livres IV & VI.* Otrokoski qui a employé beaucoup de savoir & d'érudition à redoubler les ténebres qui environnent le berceau de la nation Hongroise,

fait venir le nom de ce peuple de deux mots Hébreux qui signifient *camper*, *voyager*. Le lecteur peut consulter sa dissertation dans son ouvrage. *V. Origines Hungaricæ*, *&c. autore Francisc. Foris Otrokocsi*, *p.* 340.

Page 71. (15) Il paroît que Lébédias est le premier qui ait porté le titre de Vaivode. Le nom de *Lébédias* dans la langue des Turcs, signifie *suppliant*. On le lui donna lorsqu'il vint à la tête de sa nation se mettre sous la protection des Khozars. *Commentar. Ac. Scient. Imper. Petrop. tom. VIII*, *p.* 426.

Page 72. (16) Glaber ayant été envoyé vers le détroit de Derbend par la cour de Russie, pour marquer les limites de cet empire, on lui montra entre le Caucase & le Tanaïs les ruines d'une ville qui passoit dans le pays pour être l'ancienne demeure des Hongrois. (*Epistola Theoph. Sigef. Bayer. ad Math. Bel.*) Les écrivains Russes font sortir les Hongrois de la province de *Juhorski*, au-delà de l'Oby & des montagnes que Castaldo, dans sa carte de Russie, appelle *Cingoli de la terra*. Un fait singulier & qui rend cette opinion au moins vraisemblable, c'est que les peuples de cette province ont un langage parfaitement semblable à l'idiome Hongrois. *Voyez les Commentaires du Bar. d'Herbestein sur la Moscovie*, *page* 63; *& la Description de la Moscovie*, *par Alex. Guaguin*, *chap. I.*

Page 72. (17) Les amateurs de généalogie peuvent voir dans Thurocs & Bonfini celle d'Arpad, depuis Salmutz, arriere-petit-fils d'Attila, jusqu'à Noé. (*Thurocs Chronic. Hung. part. II*, *ch.* 1, *Bonf. dec.* 1, *liv. IX.*) Il subsistoit encore en Hongrie, dans le XVe. siecle,

des traces de l'inauguration par le bouclier. Ladislas Jajellon, disent les historiens de Pologne, ayant été élu roi par la noblesse de Hongrie, les grands de l'état, suivant l'usage antique, l'éleverent sur leurs épaules pour le montrer à la multitude. (*V. Mart. Cromer. de orig. & reb. gest. Pol. p. 488. Neugebaver, Hist. Pol. p. 309. J. Dlugoss. Hist. Polon. p. 739. Stan. Sarnic. Annal. Polon. p. 1169.*) Un historien de Transilvanie parle d'un canton de cette province, où l'on trouve des traces de cette exaltation. Les habitans qu'il nomme *d'saronner*, paroissent avoir conservé avec autant de soin les mœurs des premiers Hongrois, que les Sicules celles des anciens Huns. Ils sont, dit cet écrivain, brigands, fourbes & menteurs : à peine ont-ils quelqu'idée de la divinité. Leur cruauté, & le mépris qu'on a pour eux, leur a valu le singulier privilege de fournir de bourreaux toute la Transilvanie. Ils ont la plus grande vénération pour quelques familles qu'ils nomment *Vaivodales* : c'est dans ces familles qu'ils se choisissent des chefs. Lorsque le *Vaivode* est élu, ils le saisissent avec force, & l'élevent en l'air par trois fois, en jettant de grands cris. Par cette inauguration, ils veulent lui faire entendre qu'il va être élevé au-dessus de ses semblables & leur commander. Les Battory ont accordé de grands privileges à ces ridicules Vaivodes. *Voy. Origin. & occas. Transilvanorum, seu erutæ nationis, &c. Autor. Laurent. Toppeltino de Medgyes, Vienn. Austr.* 1762, *lib. II, p.* 57.

Page 76. (18) Tous les historiens ne donnent pas au roi de Moravie le Danube pour tombeau : quelques-uns le font survivre à sa

défaite. Suivant eux, ce prince infortuné voyant ses rangs enfoncés, ses plus fideles sujets égorgés, & leur sang ruisselant de toutes parts, s'échappa de la mêlée, & d'une course rapide parvint au pied d'une montagne nommée *Sambri*. Là, il quitta les marques de sa dignité, & jetta même son armure. Fuyant également les yeux de ses ennemis qui l'eussent fait périr, & ceux de ses sujets devant qui il eût rougi de paroître après sa défaite, il pénétra dans une forêt voisine. Seul, à pied, presque nud, il erra plusieurs jours dans les détours infinis de cette immense solitude; enfin, exténué de fatigues, il parvint près de quelques cavernes, où de pieux Cénobites avoient établi leur demeure. Ces solitaires accueillirent avec plaisir l'inconnu que le ciel leur envoyoit, partagerent avec lui des racines & des fruits sauvages, leur unique nourriture, & sans chercher à pénétrer par quelle singuliere aventure il se trouvoit ainsi jetté au milieu des forêts, l'inviterent à passer quelques jours avec eux.

Plus l'infortuné monarque séjournoit dans cette paisible retraite, plus il sentoit s'alléger le fardeau de ses chagrins. Il voyoit briller sur le front de ses hôtes cette gaieté douce qui naît de la paix de l'ame & du silence des passions; peu-à-peu il s'accoutumoit à regarder sa grandeur passée, comme un songe. Il obtint des Anachoretes de ne plus se séparer d'eux, se revêtit d'un cilice, & supporta avec un courage étonnant dans un roi, toutes les incommodités d'une vie dure & indigente. Zuentibolde vécut long-temps encore dans ce lieu sauvage; enfin, lorsque parvenu à une extrême vieillesse, il sentit s'éteindre dans ses veines le

principe de vie, il assembla ses compagnons près de la nate où il étoit couché, & leur tint ce discours attendrissant que l'histoire nous a conservé.

» Vous avez ignoré jusqu'ici qui j'étois, & » je vous le cacherois encore si je ne croyois » nécessaire de vous le révéler, pour l'honneur » de la vérité & l'instruction des rois. Toute la » Moravie m'a été soumise : chassé de mes états » par une nation barbare, je me suis refugié » parmi vous. Le ciel m'a fait passer tout-à-coup » du faîte des honneurs à l'obscurité la plus pro» fonde. Ne croyez pas que le faste des cours » égale les douceurs qu'on goûte dans vos re» traites. Le chagrin & l'inquiétude s'asseient sur » le trône des rois : ils boivent dans des coupes » d'or les soucis amers, & souvent inondent de » larmes la pourpre dont ils sont revêtus. Ce » n'est qu'ici que j'ai trouvé le bonheur : ce » n'est qu'à l'ombre de vos forêts que j'ai joui » d'un sommeil doux & tranquille. Depuis que » j'ai embrassé la vie solitaire, je n'ai éprouvé » qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas embrassée » plutôt. Je sens mon corps se dissoudre ; mes » paupieres vont se fermer pour jamais. Quand » notre Dieu que j'ai servi aura rappellé mon » ame vers lui, enterrez mon corps en ce lieu. » Allez vers mon fils ; s'il vit encore, s'il a été » assez malheureux pour remonter sur le trône » de ses peres, dites-lui ce que vous avez vu «. *V. Æne. Silvi. Hist. Bohem. cap.* 13. *Dubrav. Hist. Boïem. lib. IV, Com. Pragens. Annal. ad ann.* 894. *Les impost. insignes, ou Hist. de plusieurs hommes, &c. Par J. B. Rocolles, Historiog. de France, tom. I, liv. II.*

Page 81. (19) C'étoit une ancienne croyance

parmi les nations Scythes, que les guerriers étoient servis aux enfers par les ennemis qu'ils avoient tués : aussi, massacroient-ils beaucoup d'hommes dans ce monde, afin de ne pas manquer de serviteurs dans l'autre.

P. 82. (20) Les Hongrois étoient alors divisés en trois classes; la premiere étoit celle des hommes libres & nobles: ils composoient le premier ordre de l'état. C'étoit à eux qu'étoit confiée la défense de la Patrie; jaloux de leurs privileges, ils n'admettoient parmi eux aucun étranger; & si, depuis qu'ils sont soumis à la maison d'Autriche, ils ont quelquefois dérogé à cet usage, ce n'est qu'avec une extrême répugnance.

On connut ensuite une autre espece de nobles en Hongrie: on les appelloit *Udwornic*, *Udwornici regis*, *nobiles unius cessionis*. C'étoient des officiers de la cour du roi, à qui, pour récompenser leurs services, on avoit accordé des fiefs dans le domaine de la couronne: ils étoient soumis à la jurisdiction du Palatin. (*V. Dec. S. Steph. l. II, cap.* 55. *Decr. Div. Ladisl. l. III, cap.* 5. *Sambuc. Ducange. Math. Bel*). Ces nobles ne jouirent cependant de tous les privileges accordés à la noblesse, que sous le regne de Louis I. *Mag. Joh. de Kikullew*, *Chronolog. Ludov. reg.*

La seconde classe d'hommes en Hongrie, étoit composée de ceux qui, n'étant pas nobles, étoient cependant libres. C'étoient ou des nobles qui, pour quelque crime grave, ayant d'abord été réduits en servitude, avoient été depuis affranchis, ou des étrangers qui s'étoient établis en Hongrie. Ce peuple fier & courageux connoissoit tout le prix des arts qu'il

ne daignoit pas cultiver. Ses rois avoient excité par des privileges & des graces, les peuples voisins à lui envoyer des artisans & des cultivateurs. Les premiers, qu'on appelloit *hospites*, exerçoient différens métiers dans les villes libres; les autres cultivoient les terres sous la protection des seigneurs, à qui ils payoient une redevance annuelle : on appelloit ceux-ci *coloni*.

Il y avoit aussi une différence entre les Hongrois qui ne jouissoient point de leur liberté. Les uns étoient occupés aux emplois domestiques. Leur condition ressembloit assez à celle des *esclaves* chez les Romains. Les autres dont on se servoit pour cultiver les terres, étoient des *serfs* attachés à la *glebe*; on les appelloit *villani jobagiones*. Ils étoient vendus avec le fonds dont ils faisoient partie.

Les serfs que les seigneurs léguoient aux églises en mourant, s'appelloient *dusinici* : ils étoient obligés de payer une certaine somme à l'église, le jour qu'on célébroit l'anniversaire de la mort de leur maître. *Werbeuzi. Math. Bel. Ducange, &c.*





NOTES DU LIVRE PREMIER.

PAGE 87. (1) Le peuple veut toujours que la naissance des hommes célebres ait été annoncée par des prodiges. Les historiens Hongrois racontent que le duc de Geysa, pere d'Etienne I, avoit résolu de faire dans ses états, la grande révolution qui fut achevée par son fils ; mais que dieu lui envoya un ange, qui lui dit d'un ton sévere : » des mains fumantes encore du » sang des hommes, ne sont pas faites pour » établir une religion pacifique ; il naîtra de toi » un fils à qui cette gloire est reservée, & qui » détruira de fond en comble l'édifice de satan. » Ne prétends point à l'honneur d'être apôtre : » il te suffit d'être prosélite, & d'écouter les » leçons de celui que dieu va t'envoyer «. Ils ajoutent que l'ange disparut, que le duc se prosterna, que saint Adalbert vint en Hongrie, & obtint la permission de prêcher l'évangile. *Ann. Eccles. Hung. Aut. Melch. Inchofer p.* 224.

Page 88. (2) La Hongrie perdit peu en perdant Emeric dans un siecle où l'on étoit plus jaloux de se faire admirer des hommes que de leur être utile, & où les exemples d'une dévotion extraordinaire étoient aussi communs que ceux d'une vertu véritable étoient rares, Emeric se laissa entraîner par le goût dominant ; au lieu de s'instruire à la cour d'Étienne dans le

grand art de gouverner, on le vit quitter tout-à-coup un pere qui le chérissoit, une épouse jeune & belle dont il étoit aimé, pour se vouer à un genre de vie qui, tout austere qu'il est, n'eût point justifié Emeric aux yeux des hommes d'avoir renoncé à faire leur bonheur. Il couroit de pélerinages en pélerinages, dénué de tout, & n'ayant d'autre trésor qu'un morceau de la vraie croix, dont l'empereur Basile III lui avoit fait présent. Il estimoit plus ce trésor que tous les biens auxquels il avoit renoncé. Après sa mort, il s'opéra plusieurs miracles sur sa tombe. Voici ce que raconte à ce sujet un anonyme, qui ne seroit pas plus digne de foi quand il se seroit nommé. Un certain Conrad, après s'être souillé par une infinité de débauches, alla à Rome demander au pape l'absolution de ses crimes. Le pontife lui ordonna de porter une chaîne de fer pendue au col, avec sa confession tracée en gros caracteres. Ce supplice cruel pour l'amour-propre, devoit durer jusqu'à ce que, par un miracle, la chaîne se brisât d'elle-même, & que la confession fût effacée. Conrad alla visiter les tombeaux des saints, celui même de Jésus-Christ, & le prodige ne s'opéra point. Mais lorsqu'il approcha du tombeau d'Emeric, ses fers tomberent, & ses yeux chercherent en vain les caracteres ignominieux qui exposoient la longue suite de ses crimes. L'auteur des annales d'Hildesheim, dit qu'Emeric fut tué à la chasse par un sanglier. *Voyez Histor. Sanct. Emeric. ex quod. mnsc. cod. per Surium descript. Annal. Hildesheim. Annal. Ecclesiast. regn. Hung. Aut. Melch. Inchofer. Annales regn. Hung. Aut. G. Pray, S. J.*

Page 89, (3) Les historiens ne sont pas

d'accord au sujet de Gisele. Les uns veulent qu'elle ait été sœur de l'Empereur Henri II, d'autres, qu'elle ait été sa niece. Ces derniers lui donnent pour pere Guillaume, frere de saint Sigismond, duc de Bourgogne, qui après la fin tragique de ce prince, se refugia auprès de l'empereur, & épousa Gertrude, sa sœur & mere de Gisele. Après la mort de Gertrude, ajoutent les mêmes historiens, Guillaume épousa la sœur de St. Etienne; de cette nouvelle union naquit Pierre, qui fut le second roi de Hongrie. Au reste, Gisele, suivant la coutume de ces temps, enrichit & dota plusieurs églises, & mourut avec le renom de princesse très-humaine & très-vertueuse. *Annal. Eccles. regn. Hung. Aut. Melch. Inchofer.*

Page 90. (4) *Le roi élira un Palatin après avoir pris l'avis des grands du royaume. Le palatin aura la premiere voix dans les assemblées. Pendant la minorité des rois la régence lui est décernée, & tous les Hongrois doivent lui obéir comme à celui qu'il représente. Dans la guerre le commandement de l'armée lui appartient. Dans les discordes civiles, il sera médiateur entre le roi & le peuple. Si le prince tombe en démence, s'il est absent de ses états, le palatin remplira toutes les fonctions royales, répondra aux ambassadeurs, &c. Vid. Tripartit. opus decret. Constitut. & Artic. regum incl. regn. Hung. in III tom. divis. Aut. Steph. Werbeuzi, Vienn. Austr. 1628. tom. II, pag. 141 & 183.*

Les prérogatives énormes de cette charge, donnerent de l'ombrage à la maison d'Autriche : après la mort d'Etienne Battory, en 1535, les fonctions n'en furent plus exercées

que par des lieutenans. En 1554, on la rétablit en faveur de Thomas Nadafdi. Depuis cette époque, elle a été exercée, tantôt par des palatins, tantôt par des lieutenans. *Voyez Gasp. Jongell. Catalog. Palat. reg. Hung. in script. reg. Hung. tome II.*

Page 90. (5) Les anciens historiens ont vanté la sagesse des ordonnances d'Etienne I. On en jugera par l'exposé que j'en vais faire. Le premier livre de son décret ressemble plutôt au mandement d'un évêque, qu'à l'édit d'un roi. Etienne y traite de la foi catholique, de l'excellence des ecclésiastiques, du respect qui leur est dû, de la miséricorde, de la charité envers des étrangers, de la chasteté & des autres vertus. Le législateur casuiste traite aussi de l'oraison & des dispositions qu'il y faut apporter. Le second livre du décret d'Etienne I est plus intéressant, & je vais indiquer en substance les chapitres les plus importans.

Chapitre I. L'église est sous la protection royale, & les rois sont ses vengeurs. Ch. II. Les prêtres ont un pouvoir absolu dans le gouvernement des choses ecclésiastiques, & à cet égard, les magistrats comme le peuple doivent lui obéir. Ch. III. Aucun juge ne pourra recevoir le témoignage *d'un laïque contre un clerc*, & celui-ci ne pourra être cité qu'à un tribunal écclésiastique. — Le roi de Hongrie accordoit par-là au clergé un ascendant très-dangereux. Il faut convenir cependant qu'il en a moins abusé en Hongrie qu'en Danemarck & en Suede, où on l'a vu détrôner des rois foibles, & faire la guerre aux rois puissans. Ch. IV. Les ecclésiastiques sont les plus laborieux & les plus utiles de tous les hommes... Chap. VII.

Défense de travailler le dimanche, sous peine de confiscation des instrumens. Chap. VIII. Si quelqu'un refuse d'aller à l'église le même jour, qu'il soit fustigé & qu'on lui arrache la barbe. Ch. IX & X. Ceux qui n'observeront pas les jeûnes prescrits par l'église, seront enfermés dans une prison pendant huit jours. — En Pologne, vers le même temps, on arrachoit les dents à celui qui mangeoit de la viande le vendredi. Ch. XI. Celui qui aura refusé de se confesser au lit de la mort, sera privé des honneurs de la sépulture ecclésiastique. Chap. XII. Les évêques connoîtront de toutes les fautes contre les canons; si le coupable refuse de se soumettre à la peine qu'ils lui auront infligée, ils le déféreront au tribunal du roi, qui fera exécuter la sentence. Chap. XIII. Un homme libre qui en a tué un autre, paiera douze pieces d'or, *(pensas auri)*. Si c'est un esclave qu'il a tué, il en rendra un autre ou en rendra le prix au maître de l'esclave. L'un & l'autre homicide jeûnera selon les canons. Ch. XIV. Un comte qui aura tué son épouse, en sera quitte pour quelques jours de jeûnes, & pour cinquante bœufs qu'il donnera aux parens de la défunte. Un homme d'armes paiera dix bœufs, & un homme du peuple, cinq pour une pareille faute. Chap. XV. Le parjure sera puni par la perte de la main, ou par une amende de cinquante ou de douze bœufs, suivant les facultés du criminel. Chap. XVI. L'auteur d'un assassinat prémédité, paiera cent-dix pieces d'or, dont cinquante appartiendront au roi, dix aux juges, & cinquante aux parens du mort. — Il est singulier que le Licurgue chrétien, qui faisoit arracher la barbe à celui qui refusoit d'aller à

l'église les dimanches, ait établi des peines si légeres contre l'homicide. Les bestiaux qui faisoient la richesse de la Hongrie, étoient, si je puis m'exprimer ainsi, la monnoie des grands crimes.... Chap. XIX. Le témoignage des esclaves ne sera point reçu contre leurs maîtres; loi barbare qui livroit ces malheureux à la discrétion de leurs tyrans. Chap. XX. Aucun homme libre ne pourra plus être réduit en servitude. Chap. XXI. Défense aux seigneurs de se dérober réciproquement leurs hommes d'armes par violence ou par artifice.... Ch. XXV. Si un homme d'armes enleve une fille malgré ses parens, il leur donnera dix bœufs. Si un homme du peuple commet le même crime, il donnera cinq bœufs. — Cette loi absurde par sa mollesse, ouvroit un libre champ aux desirs effrénés de tout homme qui, moins avare que libertin, préféroit une belle fille à dix bœufs. Ch. XXVI. Celui qui aura séduit l'esclave d'un autre, aura la barbe & les cheveux arrachés, & sera battu de verges : si cette esclave meurt des suites de sa grossesse, il en rendra une autre. —— Ainsi, aux yeux d'Etienne c'étoit un plus grand crime d'enlever une esclave à son maître, qu'une fille à ses parens. Chap. XXVII. Tout homme libre qui épousera une esclave, deviendra esclave lui-même. Chap. XXVIII. Si un homme marié s'enfuit hors du royaume, sa femme peut prendre un autre époux; mais le fugitif, lorsqu'il sera de retour, ne pourra prendre une autre épouse sans le consentement de l'évêque. — Dans les premiers siecles de l'église, le divorce étoit toléré. Les loix Romaines d'un côté, de l'autre les mœurs des barbares, étoient un obstacle

obstacle à ce que l'indissolubilité du mariage fût observée dans toute son intégrité. Un article exprès du concile de Vormes, permet à celui qui aura été forcé de changer de patrie, de prendre une nouvelle épouse, si la premiere n'a pas voulu le suivre. Les chapitres XXXI & XXXII sont consacrés à régler les peines décernées contre les sorciers, sorcieres & enchanteurs, &c..... Chap. XXXIV. Que dix villages se réunissent pour faire bâtir une église, qu'on les dote de deux menses, de deux serfs, d'un cheval, d'une jument, de six bœufs, de deux vaches, &c. le roi se charge de l'habillement des prêtres, & de tout ce qui concerne le service divin.... Chap. XXXVI. Si un Seigneur dont le serf aura tué celui d'un autre, ne veut pas s'accommoder avec le maître du mort, le meurtrier sera vendu, & le prix partagé entre les deux seigneurs. — Ainsi, l'homicide restoit impuni. Chap. XXXIX & XL. Un serf qui aura commis un vol, donnera cinq bœufs ou aura le nez coupé; au second, il paiera la même amende ou aura les oreilles coupées; au troisieme, il sera puni de mort.... Chap. XLIII. Tout homme qui appellera sans raison du jugement de son seigneur à celui du roi, paiera dix pieces d'or à ce seigneur. Chapitre XLIV. Un comte qui aura volé son homme d'arme, lui rendra le double de ce qu'il aura pris.... Chap XLVI. Celui qui aura tué un homme avec une épée, sera égorgé avec le même fer. Chap. XLVII. Celui qui aura blessé ou mutilé un homme avec une épée, recevra une blessure pareille.... Chap. L. Le témoignage d'un serf constitué en dignité, sera reçu lorsqu'un seigneur aura été assassiné par

son serf, ou un comte par son homme d'arme. Chap. LI. Que l'église soit fermée à tout homme qui aura conspiré contre le roi ou le royaume, qu'il soit excommunié. La même peine est décernée contre celui qui ayant eu connoissance de la conspiration, ne l'auroit pas révélée, Chap. LII. Les ecclésiastiques auront la dîme de tous les biens : défense de les frauder, sous des peines séveres. Chap. LIII. Si quelqu'un dit à un courtisan : *j'ai entendu le roi dire qu'il vouloit vous perdre*, qu'il périsse. Chap. LV. Si quelqu'un de ceux qu'on appelle *Udwornic*, commet un vol, il sera puni comme les hommes libres, mais il ne pourra témoigner contr'eux. — Je ne m'arrêterai point à faire sentir l'absurdité, les contradictions & l'injustice de la plupart de ces loix, il suffit de les citer. Au reste, le temps a aboli celles qui étoient injustes, & a respecté celles qui étoient dictées par la saine politique.

Page 92. (6) Ce qui aigrit sur-tout l'esprit des Hongrois, ce fut la source des malheurs d'Aba; c'est l'espece de confiance que ce prince accordoit à des infortunés, que leur naissance, dans ces temps barbares, sembloit avoir destinés à passer leurs jours dans l'opprobre & la misere. Les simples habitans de la campagne étoient souvent admis à sa table, & le roi sembloit vouloir les venger par sa familiarité, de l'injustice & des préjugés de son siecle; c'est peut-être là la principale cause de l'acharnement avec lequel les historiens ont déchiré sa mémoire. Les nobles qui lui eussent pardonné ses autres vices, se révolterent & s'unirent à ses ennemis pour le détrôner, Les députés qu'ils envoyerent vers l'empereur pour l'inviter à hâter

sa marche, ne formoient d'autre imputation contre le roi que la bassesse de ses goûts, & sa prédilection pour les gens de la campagne. (*Quòd nobiles contemneret, & cum rusticis ignobilibus ederet, equitaret, & assiduè loqueretur.* Thurocs. Chron. cap. XXXVII). L'empereur répondit à cette harangue qu'un tel procédé étoit indigne d'un gentilhomme, (*ista enim consuetudo non est nobilis viri, sed ejus oppositi*). D'autres temps, d'autres mœurs: notre siecle a vu la fille des Césars & leur digné successeur, se confondre dans la foule; aller chercher, jusques sous la chaumiere, la vertu indigente, qui semble fuir avec autant de soin l'aspect des rois, que les rois évitent le sien. Aba est aussi connu dans les histoires sous le nom d'Ovon & d'Albon.

Page 100. (7) On prétend que la requête des Hongrois étoit conçue en ces termes: *qu'il nous soit permis, suivant l'usage de nos peres, d'adorer les idoles, de lapider les évêques, d'exterminer les prêtres, d'égorger les clercs, de pendre les décimateurs, de détruire les églises & de briser les cloches.* Tandis que les vieillards présentoient au roi cette affreuse & presqu'incroyable demande, le peuple crioit, *fiat, fiat. M. Joh. Thur. Chr. Hung. cap. XLVI.*

Les divinités auxquelles les Hongrois étoient si attachés, étoient, suivant le pere Inchofer, *Zeuta, Diceneus, Comosicus, Zamolxis. Voy. Annal. Eccles. regn. Hung. Aut. Melc. Inchofer S. J. tom. I.*

Page 104. (8) Belgrade est située au confluent de la Save & du Danube; elle tire son nom des deux mots *Beli-grad*, qui, en langue Slavone, signifient *blanche-ville*; les Hongrois

l'appellent *Nandor-feyr-var*, & les Allemands *Grichisch-Veissemburg:* en latin, on dit *Alba-Græca* & *Alba-Bulgarica.* Les savans & les géographes ont cru long-temps que cette ville étoit l'ancienne *Taurunum.* M. Danville a prouvé toute la fausseté de cette assertion. (*Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Belles-Lettr. tom. XXVIII*). La ville de Taurunum étoit placée dans la Pannonie inférieure, quelques milles au-dessus du confluent de la Save & du Danube. Il paroît que Belgrade a été bâtie sur les ruines de *Singidunum*, qui terminoit la Mœsie du côté de la Pannonie. On conjecture que le nom de ville Grecque, qui a été donné à cette place, vient de ce que sous le regne de Charlemagne & de Louis le Débonnaire, c'étoit la premiere ville de l'empire d'Orient. En effet Bonfini, en décrivant les conquêtes de ce prince, dit qu'il s'arrêta à Belgrade, de peur de paroître insulter les frontieres de l'empire d'Orient, *ne Orientalis imperii fines lædere videretur.* Ant. Bonfin. Dec. 1, l. IX.

Page 106. (9) Presbourg est la capitale de la haute Hongrie, & du comté qui porte son nom. Elle est située sur la rive septentrionale du Danube, vers l'endroit où ce fleuve se divisant en plusieurs bras, embrasse les îles du grand & du petit Schut : cette place est très-ancienne. Il paroît qu'elle fut bâtie par les Jaziges Métanastes ; elle portoit autrefois le nom de *Posonium* & de *Pisonium*; c'est ce qui a fait croire à quelques auteurs, que les fondemens de Presbourg furent jettés par Pison, qui commandoit pour les Romains dans les deux Pannonies, & que ce général avoit construit ce fort pour tenir en respect les peuples d'au-

delà du Danube. Presbourg est aussi appellé par Lasius, & quelques autres géographes, *Flexum*; mais ils confondent mal-à-propos Presbourg avec Altembourg, dont la position répond mieux à celle de *Flexum*. Il paroît que Presbourg a toujours servi de bornes entre l'Autriche & la Hongrie.

Hic ubi Posonium consurgit turribus altis,
Limes Teutonicis Hungaricisque viris.
Lib. V. itinerar. in Script. Germ.

Page 108. (10) Les historiens Hongrois rapportent une fable bien digne du temps où elle a été imaginée. Les princes Geysa & Ladislas s'étoient arrêtés dans une forêt, près du lieu où campoit leur armée. Comme ils s'occupoient à régler le plan de la bataille, tout-à-coup Ladislas fut frappé d'une lumiere soudaine, & eut une vision. Il lui sembla voir une créature céleste, qui, portant en ses mains une couronne d'or, la posoit sur la tête de son frere. Geysa accepta l'augure, & fit vœu de bâtir une église dans cette forêt, s'il remportoit la victoire. Dès qu'il fut monté sur le trône, son premier soin fut d'élever un monument de sa reconnoissance envers le dieu des batailles. Mais comme il étoit incertain du lieu de la forêt qu'il devoit choisir, il en vit sortir un cerf miraculeux; de chaque rameau de son bois jaillissoient des rayons de lumiere. » Vos yeux vous trompent, » dit Ladislas; ce n'est point un cerf, c'est un » ange; ces rameaux rayonnans, ce sont ses » aîles, & le lieu où il s'arrête est celui où il » veut que vous bâtissiez un temple «. Geysa jetta dans ce lieu les fondemens d'une église &

d'une ville qu'il appella Vatzen, du nom d'un saint solitaire qui habitoit cette forêt. Par la suite, cette ville s'agrandit & devint considérable. Un siege épiscopal y fut établi, & les prélats de cette ville ont joué quelquefois un rôle dans l'état. Vatzen devint le berceau des lettres en Hongrie, mais leur enfance fut longue. On y formoit des *clercs*, au lieu de former des savans; & l'art de disputer sur des choses inintelligibles, étoit seul cultivé. Après la bataille de Mohacs, cette ville en proie à tous les malheurs qui désolerent la Hongrie, vit tous ses habitans oublier leurs paisibles controverses pour de sanglantes querelles. Bientôt les Turcs y laisserent des monumens de leur barbarie, détruisirent les écoles; & lorsque la ville fut rentrée sous la domination Hongroise, elle sentit que les savans lui étoient inutiles & n'eut plus que des soldats.

Page 111. (11) Le pays occupé par les Valaques, embrasse une grande partie de l'ancien domaine des Daces & des Getes. Il comprend la Valaquie proprement dite, nommée aussi *Istriana* & *Transalpina*, la Moldavie & une partie de la Transilvanie. Il y a peu de peuples dont l'origine ait autant divisé les savans, que celle des Valaques. Reychersdoff veut que Flaccus, général Romain, dont parle Ovide, leur ait donné son nom. (*Ov. de Pont. lib. IV, Eleg. 9.*) Mais au temps où ce poëte écrivoit, la Dace n'avoit point encore été subjuguée, & Flaccus ne pouvoit communiquer son nom à une nation qui ne lui étoit point soumise. Cependant c'est une opinion presque générale parmi les Valaques, qu'ils descendent des Romains: ils se vantent d'être les restes de ces lé-

gions vaillantes, qui auroient rendu le regne de Trajan immortel par la conquête de la Dace, si le nom de cet empereur n'eût point encore été plus célebre par ses vertus. *Su noi sentem Rumeni*, disent-ils, *& nous aussi, nous sommes Romains*. Voilà un de ces préjugés qui devroient élever l'ame des peuples, & qu'il est plus intéressant d'accréditer dans leur mémoire que de détruire. Il faut l'avouer cependant, le souvenir de leurs ancêtres n'a pas fait éclore parmi les Valaques plus de vertus, que les statues de Pompée & d'Epaminondas n'en font naître maintenant dans Rome & dans la Grece.

Le pape Innocent III, écrivant à Joannice, roi des Bulgares, qui étoit d'une famille Valaque, lui disoit *qu'il avoit appris que ses ancêtres étoient originaires de Rome*. Une certaine analogie qu'on retrouve entre la langue latine & celle des Valaques, semble être d'accord avec leur vanité, pour attester qu'ils sont une colonie Romaine.

Mais est-il vraisemblable qu'une contrée qui a été tant de fois balayée, si j'ose le dire, par des nations barbares, n'ait pas vu s'éteindre dans ces sanglantes révolutions, jusqu'à la derniere famille de ses anciens conquérans. Cette réflexion a fait naître à plusieurs écrivains, l'idée de chercher une autre origine au mot *Valaque*. Bonfini le fait venir des deux mots grecs βάλλω, ἀκίς, à cause de l'adresse de ces peuples à lancer des fleches. Mais cette étymologie n'est qu'ingénieuse, & n'est appuyée sur aucune preuve solide. Les bornes d'une note ne me permettent pas de discuter les autres conjectures qu'on a hasardées sur ce sujet : je m'arrête à la plus probable.

Il paroît que le nom de *Blaques* ou de *Valaques* n'eſt particulier à aucune nation. Les hiſtoriens Biſantins déſignent ſous ce nom, des gens uniquement occupés au ſoin des troupeaux. Anne Comnene le donne à une horde de jeunes pâtres qui erroient à l'avanture dans la Bulgarie. *(Ann. Comm. Al. liv. VIII)*. Nicetas appelle auſſi Valaques, les habitans du mont Hœmus. Thurocs emploie ce terme dans le même ſens, lorſque décrivant la retraite précipitée des peuples de la Pannonie à l'approche d'Attila, il ajoute : *dimiſſis armentis, ſolis Walachis ipſorum qui erant paſtores ſponte in Pannonia remanentibus*. C'eſt ce genre de vie agreſte & groſſier, qui fit encore donner le nom de Valaques aux montagnards de la Croatie : on les appelle *Valaques noirs* ou *Morlaques*. *Ce ſont des hommes ſauvages*, dit Pallade, *qui, par leur aſpect, & ſur-tout par leurs mœurs, reſſemblent plus à des bêtes féroces qu'à des hommes ; ils n'ont d'autre nourriture que le lait de leurs troupeaux. Ils paſſent les jours entiers dans des cavernes, d'où ils ne ſortent que pour fondre ſur les voyageurs qu'ils dépouillent & tuent impitoyablement : ils ne connoiſſent point de profeſſion plus noble que celle de vivre de rapines & de brigandages. (Pallad. Fuſc. Patav. de ſit. Or. Illir. lib. I)*. Je ne puis m'empêcher d'obſerver ici que les auteurs Grecs étant les premiers chez qui on trouve le nom de Valaques ; il eſt naturel de faire dériver ce mot de Βλαξ, *oiſif, mépriſable*.

Il ſuit de ce que je viens de dire, que le nom de Valaques ne doit avoir été donné aux peuples qui le portent, qu'après qu'ils ſe furent fixés dans la Dace. Ils habiterent d'abord entre

le Volga & le Jaik, & faisoient partie des nations Turques dont nous avons parlé. Le titre de *vaivode* que porte le prince qui les gouverne, en est une preuve. (*Voyez note* 15 *de l'introduction*). Ils s'établirent sur les bords du Danube, sous l'empire de Constantin Monomaque, c'est-à-dire, quelque temps avant le regne de Salomon : de-là vient sans doute que dans les chroniques Hongroises ils sont désignés par le nom de *Chuni* ; on sait que c'est une dénomination vague, que les historiens appliquent indifféremment aux peuples sortis des palus Mœotides. Sidonius & Grégoire de Tours s'en servent pour désigner les Huns. Ptolomée, dans sa Sarmatie Européenne, fait mention d'un peuple qui portoit le même nom & qu'il place sur les bords du Nieper.

On ne doit point confondre les Valaques ainsi que le font la plupart des historiens, avec les Cumans, qui, vers le même temps, quitterent les rives du Jaik, s'emparerent de la Moldavie; & depuis, ayant été appellés en Hongrie, s'établirent entre le Danube & la Teisse.

Page 112. (12) Ladislas avoit donné un décret, d'après les vues d'une assemblée des états, tenue à Sabloc l'an 1092; je ne citerai que les articles qui peuvent servir à peindre les mœurs de ce siecle. Par ce décret, il paroît que le mariage étoit encore permis aux prêtres Hongrois. Dans le chap. I, on établit des peines contre les prêtres qui se marioient deux fois, & contre ceux qui épousoient des veuves ou des femmes *répudiées*. Dans le chap. II, on condamne le prêtre qui vivra avec sa servante comme si elle étoit sa femme, à la vendre &

à en porter le prix à l'évêché : l'histoire ne dit point si ce casuel forma un revenu considérable pour les évêques. Le chap. X leur attribuoit aussi le prix de tous les Juifs qu'on vendoit pour avoir épousé des Chrétiennes. Le ch. XIII établit une loi terrible contre l'adultere. Celui qui surprend sa femme dans l'instant où elle le déshonore, est le maître de la tuer. Mais si parmi les parens de son épouse il s'en trouve quelqu'un qui veuille venger sa mort & rétablir sa mémoire, le meurtrier est alors obligé de prouver qu'elle étoit coupable, & ce procès est instruit avec les formalités judiciaires. Cependant, par le chap. XX, l'époux outragé pouvoit traduire sa femme devant le juge, & alors elle étoit punie suivant les canons. Par le chap XXXIV, les évêques étoient chargés du châtiment des sorcieres & des filles de joie.

Le second livre des décrets de Ladislas, renferme plusieurs loix pour prévenir ou punir le vol. Par le chap. VI, un juge prévaricateur perdoit tous ses biens, & la vie, le plus précieux de tous : il étoit vendu comme un esclave. Le chap. VIII adoucissoit la peine portée par saint Etienne contre celui qui tuoit son semblable avec un glaive, & ne le condamnoit qu'à la perte de ses biens s'il étoit riche, & à celle de sa liberté s'il étoit pauvre. Chap. XII. Celui qui aura commis un vol, sera puni du dernier supplice : s'il se réfugie dans une église, on le tirera de cet asyle sacré, & il sera privé de la vue. On ne crevera qu'un œil à celui qui aura dérobé une oie, ou une poule. Par le chap. XII, un clerc coupable du même larcin, en sera quitte pour quelques coups de discipline. Le chap. XVII condamnoit un comte

à perdre ſon rang & ſes honneurs, s'il avoit ſouffert que ſans la permiſſion du roi, on vendît des chevaux ou des bœufs à l'étranger.

Le livre troiſieme eſt conſacré à établir des loix pénales, & à régler l'adminiſtration de la juſtice. Ladiſlas fut mis après ſa mort au nombre des ſaints.

Page 114. (13) Coloman avoit d'abord été deſtiné à l'état eccléſiaſtique; on prétend même qu'il a poſſédé l'évêché de Varadin, mais ce fait n'eſt pas prouvé. Les tyrans ſentent comme les bons rois, la néceſſité des loix. Coloman voulut en publier auſſi. Il donna un décret par lequel il établit la maniere de rendre la juſtice, & de citer ſon adverſaire au tribunal. Il regle que toutes les fois que le roi entrera dans un comté, on lui préſentera un cheval de bataille, qu'il paiera s'il eſt tué dans un combat. Il décerne des peines contre ceux qui retiennent, vendent ou achetent des ſerfs fugitifs. Enfin, dans ce décret, Coloman aſſujettit à pluſieurs loix auſſi humiliantes que ſéveres, les Juifs d'Hongrie. Sous ſon regne, il ſe tint un concile national à Strigonie, où le clergé fit pluſieurs réglemens relatifs à la diſcipline eccléſiaſtique. On y ordonna que les clercs ſe ſerviroient dorénavant de la langue latine; qu'ils ne pourroient être élevés aux ordres, s'ils n'avoient une connoiſſance ſuffiſante des lettres. On y défend aux évêques de conférer les ordres à un moine, & aux prêtres d'accepter aucun ſalaire pour célébrer la meſſe, pour inhumer, baptiſer, &c. Il paroît par les actes de ce concile, que les prêtres étoient encore dans l'uſage de ſe marier, & que le divorce

étoit permis dans certains cas. *Vide Decretum Colomanni, Reg. Nep. Belæ.* I. *in oper. tripartit.*

Page 121. (14) Depuis la conversion de saint Étienne, les Chrétiens que la piété portoit à visiter la tombe de J. C. au lieu de s'exposer aux périls de la mer, passerent par la Hongrie. L'espece de faste avec lequel le bon roi accueilloit ces pieux voyageurs, en accrut prodigieusement le nombre. Les croisés prirent depuis le même chemin, & commirent tant de ravages dans ce malheureux royaume, qu'on les y craignoit presque autant que les Tartares. *V. Grabr. Rodulph. Cluniac. Monach. Histor. Lib. III, cap.* 1.

Page 123. (15) Geysa II accorda en 1143 un asyle aux Saxons, dont la postérité subsiste encore en Transilvanie. *Vetus Chronic. Mur. Eccles. Brassov. Inscript.*

Page 123. (16) Dans les premiers temps de la monarchie, le roi jugeoit lui-même les contestations de ses sujets. Chacune des deux parties, sans emprunter le secours d'une personne étrangere, dont l'intérêt n'est jamais d'éclaircir l'affaire, exposoit les raisons sur lesquelles elle fondoit ses prétentions. Le roi écoutoit l'un & l'autre avec bonté, pesoit leurs moyens avec droiture, & terminoit le procès par un jugement contre lequel on n'eût osé murmurer, parce que c'étoit l'équité qui l'avoit dicté. Cette maniere de juger a quelque chose d'imposant & de respectable dans sa simplicité. On croit voir un pere de famille appaisant les querelles de ses enfans. Béla III est le premier qui ait introduit en Hongrie la coutume d'instruire les

procès par écrit. Son but, par ce changement, étoit de faciliter les jugemens des procès & de réprimer quelques abus. Mais si le motif de cette innovation étoit beau, les suites en furent funestes. L'art de la chicane se glissa en Hongrie sous les rois successeurs de Béla ; & ces princes, en voulant donner plus de pompe & d'appareil aux tribunaux, ne firent que donner des entraves à la justice, & ménager des ressources à la mauvaise foi.

Quoique la division de la Hongrie en *comtés* eût déchargé le roi de l'administration de la justice, cependant la cour se réserva la connoissance des affaires les plus importantes : elles étoient d'ordinaire discutées devant le *palatin*, le *comte de la cour* ou *le chancelier*. Ces trois officiers avoient le titre de juges ordinaires du royaume, *(judices regni ordinarii)*. Les comtes étoient les juges des nobles : & terminoient les contestations qui s'élevoient entr'eux. Ils furent d'abord électifs, & personne ne pouvoit se dispenser de remplir les fonctions de cette charge, dès qu'elle lui avoit été déférée. Celui qui étoit élu devoit se choisir un *vicomte* pour rendre la justice en son absence. Au-dessous du comte, étoit un officier qu'on nommoit *Bilochus;* son emploi étoit de juger les accusations de vol & de rapt, en présence du comte, *ad pedes ipsius comitis.* Il y avoit dans chaque tribunal un officier chargé de faire exécuter les sentences : il étoit appellé *Pristaldus.* Lorsque les procès étoient de peu d'importance, le juge les terminoit sur le champ, sans observer aucune formalité : c'étoit ce qu'on appelloit *judicium ad praudam.*

Le jugement de dieu, adopté par toutes les

nations de l'Europe, le fut aussi par les Hongrois. Le *duel* sur-tout étoit la maniere de terminer un procès, qui plaisoit le plus à ce peuple belliqueux. Il croyoit que comme la bonne foi & l'honneur sont d'ordinaire les compagnes du courage, un homme brave étoit incapable d'une trahison. Mathias Corvin & son successeur Ladislas, abolirent le *combat judiciaire*; ou du moins le restreignirent au seul cas où l'on ne pourroit découvrir la vérité par un autre moyen. *V. Math. Reg. Decr. VI. ann.* 1486. *art.* 18. *Uladisl. Reg. Decr.* 1. *ann.* 1492. *art.* 37.

On se servoit aussi en Hongrie quelquefois du *serment sur les reliques des Saints*; c'étoit pour l'ordinaire à Varadin, sur la tombe de S. Ladislas, que se faisoient ces sortes de sermens. La vénération profonde qu'ont les Hongrois pour ce saint roi, l'aspect imposant d'un peuple innombrable, la précaution que l'on avoit de faire toujours confesser l'accusé avant qu'il jurât, enfin la voix menaçante du prêtre qui lui crioit de ne pas profaner le temple par un parjure, devoient faire une impression profonde sur son ame, & devoient le forcer à dévoiler la vérité.

Enfin le *jugement de dieu* par *le fer chaud* & *l'eau bouillante*, fut aussi accueilli en Hongrie. Ce fut vers l'an 969 que cette absurdité religieuse fut reçue par le duc Geysa & les chefs de la nation. Thurocs fait mention de plusieurs procès jugés de cette maniere. L'auteur du livre qui a pour titre *Ritus explorandæ veritatis per judicium ferri candentis*, nous a conservé trois cent quatre-vingt-neuf décisions de cet étrange tribunal, rendues dans la seule ville de Varadin; il est affligeant pour l'humanité de

penser qu'au moins la moitié de ceux qui furent condamnés, étoient innocents. *Yrgolin*, du village de *Fon*, accusa une femme nommée *Chéka* de l'avoir voulu empoisonner : elle étoit vieille, infirme, & ne pouvoit porter la barre de fer mystérieuse qui rendoit ces sortes d'oracles. *Moda*, son fils, effrayé du péril de sa mere, prend le fer brûlant; sa tendresse lui fait oublier la douleur; il parcourt un long espace tenant le fer en main, & tout le peuple s'écrie que sa mere est innocente.... En 1217, un habitant du village de *Bel* vint se soumettre à l'épreuve ordinaire, pour prouver que sa sœur qui venoit d'être enlevée, n'étoit point complice de son ravisseur, & qu'on lui avoit fait violence. Le coupable ne comparut point, il aima mieux vivre avec l'objet qu'il adoroit, que de se brûler les mains.

On ne peut lire sans horreur que *Gabriel*, du village de *Folth*, après avoir vu son fils massacré sous ses yeux par quatre habitans de *Bagya*, fut contraint de s'exposer comme eux à l'examen du *fer judiciaire*; que les assassins en furent quittes pour une somme modique qu'ils lui payerent; qu'il fut lui-même obligé de satisfaire le juge, & que les meurtriers de son fils partagerent avec ce malheureux pere, un champ qu'ils lui contestoient. L'indignation redouble lorsqu'on voit *Scégen* demander vengeance contre un scélérat qui a enlevé sa fille; cette infortunée, élever la voix en rougissant, & prendre le ciel à témoin de son innocence; enfin le pere condamné comme calommiateur, parce que le fer avoit rougi ses mains. Cette méthode ridicule qui dispensoit les juges des recherches laborieuses, & favorisoit leur

pareſſe, s'appliquoit à tous les cas poſſibles. On s'en ſervoit pour découvrir à qui appartenoit un terrein conteſté, ſi tel homme étoit libre ou eſclave, ſi une femme étoit fidelle à ſon époux, &c. C'étoit dans les ſeúles villes épiſcopales que ſe faiſoit l'épreuve par le fer chaud & l'eau bouillante. Nitria & Preſbourg obtinrent cependant le même privilege; l'épreuve ſe faiſoit en préſence du clergé, de la nobleſſe & du peuple. Cette cérémonie étoit moins civile que religieuſe. L'évêque béniſſoit le *fer judiciaire*, puis le lieu où le feu devoit être allumé. Enſuite il célébroit la meſſe, donnoit la communion à l'accuſé, & lui demandoit s'il étoit innocent ou coupable. Celui-ci répondoit preſque toujours avec beaucoup d'intrépidité, que ſa conſcience ne lui reprochoit rien; enfin on marchoit en proceſſion vers la place publique où le feu étoit allumé. C'étoit-là que l'accuſé recevoit le fer chaud, & le portoit l'eſpace d'environ neuf pas; on lui enveloppoit la main, on y appoſoit le ſceau de l'égliſe; & ſi au bout de trois jours il ne paroiſſoit aucune trace de feu, alors l'accuſé étoit déclaré innocent. Charobert proſcrivit cet uſage ridicule, qui ne fut cependant entiérement aboli que ſous le regne ſuivant. Ce prince, frappé à ſon avénement au trône, des vices de l'adminiſtration de la juſtice, ordonna qu'à l'avenir les procès ſeroient inſtruits ſuivant les formalités obſervées en France; & quoique nos formes judiciaires ne ſoient pas ſans abus, elles furent acceptées avec enthouſiaſme comme un chef-d'œuvre d'ordre & de clarté: on les obſerve encore aujourd'hui en Hongrie.

La juſtice criminelle eut auſſi ſes révolutions

dans ce royaume. J'ai déjà obſervé que la plupart des crimes s'expioient par une ſimple amende.

Saint-Ladiſlas, à la vérité, décerna des peines très-ſéveres contre les voleurs; mais les délits beaucoup plus graves reſterent impunis: tant il eſt vrai que les droits de la propriété ſont ſouvent plus chers aux hommes, que l'honneur & que la vie même! La molleſſe des loix penales invitoit à les braver. Enfin la multitude des abus ouvrit les yeux aux rois ſur l'inſuffiſance des loix. A une indulgence outrée, ſuccéda une ſévérité qui ne l'étoit pas moins. On cita les grands criminels au tribunal du roi (*judicium regale*). On poſoit une lance ſur la tête de l'accuſateur & ſur celle de l'accuſé; ils plaidoient leur cauſe eux-mêmes. Celui ſur lequel on abaiſſoit la lance étoit condamné à mort, & le jugement s'exécutoit ſur le champ en préſence de ceux qui l'avoient porté. Cette coutume, quoique barbare, avoit quelques bons effets; elle épargnoit aux coupables les miſeres d'une priſon rigoureuſe; & en rendant les juges témoins du ſupplice des coupables, elle les rendoit plus attentifs à ne pas répandre le ſang d'un innocent. On avoit inſtruit des chiens à pourſuivre les voleurs dans les bois: ils ſuivoient les coupables à la piſte, les atteignoient, les arrêtoient. Il étoit défendu, ſous des peines très-ſéveres, de troubler leur chaſſe. *Nullus perturbet aut impediat canem traſſantem, aut homines traſſantes cum illo ad ſequendum latrones, aut ad capiendum malefactores.* Lorſque la cour fut devenue plus ſédentaire, alors le roi réunit au palatin le ſoin de punir les criminels. Cet officier parcouroit les différentes provinces; montoit ſur une colline, & jugeoit

les malfaiteurs qu'on lui amenoit des villages voisins. On sent qu'une justice aussi expéditive, étoit susceptible de beaucoup d'abus; c'est ce qui engagea les Hongrois à l'abolir en 1492. *Voy. Decret.* 1, *Uladisl. art.* 35.

Page 126. (17) Les historiens ne sont point d'accord sur la date de la mort de Béla III; il y en a qui le font mourir en 1190, quelques-uns en 1196, & d'autres enfin en 1199.

Béla III avoit épousé Marguerite de France, fille de Louis le jeune & sœur de Philippe Auguste. Elle avoit été d'abord mariée à Henri, fils d'Henri II, roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Vexin. (*Gesta Ludov. reg. fil. Ludov. Gross. reg. in script. hist. Franc. p.* 158.) Après la mort du prince Anglois, Marguerite se retira auprès de Philippe-Auguste, son frere. Elle ne tarda pas à être demandée par les Ambassadeurs du roi d'Hongrie. Philippe, après avoir pris l'avis des grands du royaume, déféra aux desirs de Béla, & fit partir la princesse avec une pompe digne de sa naissance. (*Rigord. de gest. Philip. August. Franc. reg. in script. hist. Franc. p.* 177.) Béla avoit fait vœu d'aller combattre les infideles, mais la mort le surprit lorsqu'il étoit prêt à passer en Palestine. Marguerite se crut obligée de satisfaire aux pieux engagemens de son mari. Elle consacra tous ses biens à l'expédition de la Terre Sainte; elle suivit même les croisés en Asie, & leur donna pendant ce voyage long & pénible, l'exemple d'un courage au-dessus de son sexe. Mais la ferveur se ralentit bientôt dans l'armée. En vain Marguerite reprocha-t-elle aux croisés leur peu de constance; en vain

tâcha-t-elle de verser dans tous les cœurs la sainte fureur dont elle étoit animée. La plupart revinrent dans leur patrie, & laisserent Marguerite à Ptolémaïde, où elle mourut en 1596. *Anonymi Galli chronol. edit. cum histor. Franco-Meroving. sinops. p. 998.*

Page 139. (18) Pesth est une des plus anciennes villes de Hongrie. On prétend que ses fondemens furent jettés par une légion Romaine; elle est située sur la rive orientale du Danube, vis-à-vis de Bude, à laquelle elle communique par un pont de bâteaux. C'est la capitale d'un comté qui porte son nom. Etienne I se plut à favoriser les accroissemens de cette ville; mais depuis elle fut en proie aux différens partis qui désolerent la Hongrie. Les Tartares la renverserent de fond en comble : ce ne fut qu'après des travaux souvent interrompus par les révolutions qui changeoient la face de l'état, qu'elle parvint à relever ses ruines. Près de cette ville est la plaine de Rakos, où les états s'assembloient autrefois pour élire le roi & le palatin. Sigismond tenta en vain de construire un pont de pierre sur le Danube, entre Pesth & Bude. On ne sait si on doit attribuer le peu de succès de ce travail au délabrement des finances de l'empereur, à l'inexpérience des architectes, ou aux obstacles que la nature opposoit à cette entreprise. Il reste encore quelques vestiges de cet édifice. Ce fut sous le regne de Mathias Corvin, que Pesth atteint son plus haut degré de gloire. Ce prince avoit dans les fauxbourgs de cette ville, une maison de plaisance, dont il préféroit le séjour à celui de Bude même. Il y fixa un conseil de Justice, l'orna de plusieurs beaux édifices, & paya par

ſes ſoins généreux l'enthouſiaſme avec lequel les habitans avoient embraſſé ſon parti. Peſth eſt habité par des Hongrois, des Allemands, des Raſciens & des Sclavons. La différence de caractere, d'intérêts & de mœurs, a ſouvent fait naître parmi eux des querelles ſanglantes, qui ont fini par attirer ſur Peſth & ſur ſes habitans, des châtimens rigoureux. Au catnaval de l'année 1775, un magiſtrat donna un ſoufflet à un bourgeois. Cette inſulte fut le ſignal d'une guerre inteſtine, qui coûta la vie à pluſieurs perſonnes des deux partis. La cour de Vienne a fait faire le procès à l'extraordinaire aux coupables, au mois de Juin 1776. Le magiſtrat a été condamné à terminer ſes jours dans le fort de Spieglberg, ſept particuliers à avoir la tête tranchée, quarante-neuf aux travaux publics, un nombre d'autres à la chaîne & à balayer les rues pendant trois mois; quelques-uns à des peines pécuniaires; & la ville même à perdre ſes murailles & le nom de ville. *Voyez l'Hiſt. de cette ville dans la notice de la Hongrie, par Mathias Bel, tom. II.*

Page 143. (19) Strigonie que les Allemands appellent *Gran*, & les Hongrois *Segran*, eſt ſituée ſur la rive gauche du Danube. L'archevêque a le titre de primat & de chancelier de Hongrie. Ce prélat jouit des plus grands privileges: dès le XIe. ſiecle il avoit le pas ſur le palatin, & dans les anciens diplômes, ſon nom ſe trouve immédiatement après celui du roi. Il a eu de tout temps le droit de couronner les rois de Hongrie. Au couronnement de Maximilien II, le palatin Thomas Nadaſdi voulut diſputer cette prérogative à l'archevêque de Strigonie. Mais la mort de Nadaſdi & la ſuppreſ-

ſion de l'office de palatin, terminerent la querelle en faveur de l'archevêque Nicolas Olahus, qui fut élu *lieutenant du royaume.* Dans le temps où l'on n'étoit point encore dans l'uſage de mettre ſur la tête des reines de Hongrie, la couronne de ſaint Etienne : c'étoit l'évêque de Veſprin qui étoit chargé des cérémonies de leur inauguration : Marie, fille de Sigiſmond, eſt là premiere qui ait été couronnée par l'archevêque de Strigonie.

La ville eſt dans la plus belle ſituation ; des vignobles & des campagnes fertiles que le Danube arroſe & féconde, l'environnent. La citadelle eſt placée ſur une roche eſcarpée. On y remarque la cathédrale bâtie par ſaint Etienne, & l'une des plus riches du royaume. Strigonie eſt recommandable par ſes bains d'eau chaude. Une inſcription trouvée dans les environs de cette ville, nous apprend que ſous le regne de Valentinien & de Valens, les Romains avoient élevé près de-là une place, dont les veſtiges furent depuis totalement détruits par les Tartares.

JUDICIO PRINCIPALI DOMINORUM NOSTRORUM VALENTINIANI, VALENTIS ET GRATIANI, PRINCIPUM MAXIMORUM, DISPOSITIONE ETIAM ILLUSTRIS VIRI, UTRIUSQUE MILITIÆ MAGISTRI EQUITIS, COMITIS, FOSCANUS PRÆPOSITUS LEGIONIS PRIMÆ MARTIORUM, UNA CUM MILITIBUS SIBI CREDITIS HUNC BURGUM, CUI NOMEN, COMMERCIUM, QUA CAUSA ET FACTUS EST A FUNDAMENTIS, ET CONSTRUXIT ET AD SUMMAM MANUM OPERIS IN DIEBUS XLVIII, CONSULATUS DIVI NOSTRI GRATIANI AUGUSTI BIS, ET PROBI VIRI CLARISSIMI FECIT PERVENIRE. *Vid. Nic. Olah. At*

chiepisc. Strigon. Hungariæ cap. VII. Georg. Werner. de admir. Hung. aquis Bonfin. dec. 1. *Petr. de Revâ de sacr. cor. reg. Hung. comm.*

Page 143. (20) Colocza est aussi appellée *Colocz* & *Colonitz*. Cette ville capitale du comté de Bath, est située sur la rive droite du Danube, à vingt lieues de Bude vers le sud : elle tire son nom des *statues colossales* que les Romains avoient élevées dans les environs. Jean Matolay dit avoir vu près de cette ville, des débris de colonnes dont le diametre annonçoit une hauteur prodigieuse : il prétend que c'étoient les ruines d'un temple élevé par Etienne I au dieu des chrétiens. Il ajoute que peut-être le roi de Hongrie s'étoit servi de plusieurs beaux morceaux d'architecture & de sculpture, qui décoroient un temple dédié aux faux-dieux, dont il avoit renversé les idoles. Les archevêques de Colocza ont tenu un rang, non-seulement parmi les prélats de Hongrie, mais parmi les généraux. On en voit peu vers les siecles de barbarie, qui dans les guerres civiles ou étrangeres, n'aient porté les armes avec honneur. Ugolin étoit la terreur des Tartares ; Benoît I fut celle des hérétiques. Mais le plus célebre des archevêques de Colocza, est Paul Tomory, qui étoit généralissime de l'armée Hongroise à la fatale journée de Mohacs.

Page 143. (21) Le sceau étoit confié au palatin comme au premier officier de la couronne. Lorsque le palatin citoit un Hongrois à la cour du roi, il lui envoyoit le sceau, ce qu'on appelloit *sigillum mittere.* Il y a dans les décrets des rois de Hongrie, des peines décernées contre ceux qui refusoient de se rendre à

cette assignation. Lorsque le palatin quittoit la cour, il étoit obligé de remettre le sceau à celui que le roi nommoit pour remplir les fonctions de sa charge. *S. Ladisl. dec. lib. III, chap.* 3.

Suivant le récit de Guillaume de Nangis, les Tartares craignant de mesurer leurs forces avec celles de la Hongrie, sacrifierent, suivant leur usage, aux esprits infernaux, pour savoir quelle seroit l'issue de leur entreprise. L'oracle répondit *que les Tartares seroient vainqueurs, & que les Hongrois divisés entr'eux par des querelles intestines, ne leur opposeroient qu'une foible résistance.* La famine, ajoute le même auteur, fut si grande, que les Hongrois se virent obligés de manger des chats & les alimens les plus vils. Quelques-uns même se nourrirent de la chair de leurs compagnons. *Gest. S. Ludov. Franc. reg. descript. per Fr. Guillerm. de Nangis, in script. hist. Franc. p.* 415.

Page 149. (22) Les paysans & les nobles ayant été obligés de cultiver la terre avec leurs bras, on appella cette nouvelle maniere de labourer, *les charrues de Ladislas*, & cette expression est passée en proverbe en Hongrie.

LIVRE SECOND.

Page 152. (23) Les papes ont prétendu long-temps que la Hongrie étoit un fief relevant du saint siege. A les en croire, Etienne I, en recevant le titre de roi, s'étoit déclaré leur vassal. Il paroît cependant par la lettre du pape Sylvestre II au roi de Hongrie, que ce pontife avoit en vue un domaine spirituel, lorsqu'il se servoit de ces expressions modérées; *l'église re-*

» vôtres, que nous fussions obligés d'attendre » l'arrivée d'un légat *à latere*, nous vous prions » de donner à l'archevêque de Strigonie, les » pouvoirs nécessaires pour oindre le jeune » prince, *& recevoir le serment de fidélité qu'il » doit à la sainte église Romaine* «. (*Epist. Andr. reg. ad Innoc. pontif. in libr. privil. Eccles. Rom.*) On sait que la Hongrie n'étoit pas le seul état sur lequel la cour de Rome conservoit les mêmes prétentions. Les rois de Naples, de Sicile, d'Aragon, de Sardaigne, de Jérusalem, d'Angleterre & d'Ecosse, étoient compris dans la liste des feudataires de saint Pierre, conservée au Vatican. Les empereurs même y furent inscrits; témoin ce distique si connu, que les Italiens écrivirent au-dessous du tableau qui représentoit le couronnement de l'empereur Lothaire II par le pape Innocent II.

Rex venit ante fores, jurans priùs urbis honores,
Post homo *fit papæ sumit quo dante coronam.*

Page 153. (24) Casimir étoit fils de Ladislas *Lokctek*, roi de Pologne : il succéda à ce prince en 1333, & fit oublier par la maniere dont il gouverna, les désordres de sa jeunesse. Il mourut en 1370, avec le surnom de *grand*, & peu de rois furent plus dignes de le porter.

Page 154. (25) Vissegrade est un château bâti sur une montagne escarpée, dont le pied est baigné par le Danube : les Allemands l'appellent *Plindenbourg*. Sa position répond au lieu que l'itinéraire d'Antonin nomme *felicis locus*. Le nom de Vissegrade est formé de deux mots Sclavons, qui signifient *château élevé*. La

ville s'étend depuis le bas de la colline jusqu'au fleuve. Plusieurs rois de Hongrie y ont fait leur résidence : ils y avoient un palais plus remarquable par son immensité que par le goût avec lequel il étoit bâti. Charobert en préféroit le séjour à celui de ses autres maisons de plaisance. Mathias Corvin ajouta encore à la splendeur de cet édifice. Ce prince, le premier des rois de Hongrie, & peut-être le seul qui ait chéri les arts, embellit les jardins de ce palais de plusieurs statues de marbre, de bassins, de chûtes d'eau, & des autres ornemens que le luxe a multipliés depuis, mais qui passoient alors pour un excès de magnificence.

C'est dans le château de Vissegrade qu'étoient conservés les ornemens qui servoient au sacre des rois. Les précautions qu'on avoit prises pour la sûreté de la couronne, sont un monument du respect des Hongrois pour elle. Deux grands du royaume, choisis par la diete & non par le roi, veilloient sur ce précieux dépôt. Ils faisoient serment de ne le remettre qu'à la nation assemblée pour le couronnement d'un roi. La garnison & le gouverneur lui-même leur obéissoient. La couronne étoit placée dans la partie la plus inaccessible du château. Ce lieu étoit environné de fortes murailles ; on ne permettoit pas aux étrangers d'approcher de la porte ; & les gardiens même ne pouvoient y entrer, que lorsque le devoir de leur charge les y obligeoit. La couronne fut souvent enlevée dans les différentes révolutions dont la Hongrie a été le théâtre. Depuis Jean Zapola, Vissegrade a perdu pour jamais ce trésor. C'est à Presbourg que les ornemens royaux sont actuellement conservés. Cette époque fut celle de la

décadence de cette place. Prise & reprise par les Turcs, elle vit s'écrouler ses murailles qu'on ne répara jamais. Le spectacle des ruines de ce château inspira ces vers à un poëte Hongrois:

Inspice natales Vice-gradi & funera: dices
Destruxisse homines, sed potuisse deos.

Vissegrade est à cinq lieues de Strigonie & huit de Bude. *V. Math. Bel. in notitiâ. Hungar. Nicol. Olàhi. Hungar. cap. VI. Gener. Com. Petr. de Rewa. S. Coron. Duumvir. Comment. de Sanct. Cor.*

Page 170. (26) Si l'on en croit les historiens qui ont tracé ce tableau épouvantable, on compta à Florence soixante mille morts, quatre-vingt-dix mille à Lubeck, cent quarante mille à Bâle. Ils ajoutent que dans cette grande ville, il ne resta que trois familles exemptes de la mortalité. Ils racontent encore que dans un cloître, on trouva une liste de cent vingt-quatre mille trente-quatre cordeliers morts de la peste. Dans le même temps, comme s'il étoit resté trop d'hommes sur la terre, on fit périr au milieu des flammes la plupart des juifs d'Allemagne; & peu de temps après, on découvrit la poudre à canon, & l'on en fit usage.

Page 174. (27) Le palatinat de Russie portoit le titre de royaume depuis l'an 1246. Cette contrée a été soumise depuis l'origine de la monarchie à la couronne de Hongrie: Eméric, fils de saint Etienne, portoit le titre de duc de Russie (*dux Ruissorum*). Les Russes, au rapport de Bonfini, se rasoient la barbe à la mort des rois de Hongrie. Ils ne pouvoient donner une marque plus sensible de l'attachement qu'ils

avoient pour leurs maîtres. Ce peuple suivoit le *rit grec*, & l'on sait combien, dans tous les temps, les Grecs ont été attachés à leur barbe, qu'ils regardent comme le plus bel ornement que l'homme ait reçu de la nature. *Les Grecs*, dit Guillaume de Tyr, *entretiennent leur barbe avec le plus grand soin; & c'est parmi eux le comble de l'insulte, que de leur en arracher la moindre parcelle.* Chez les Catholiques même, la perte de la barbe étoit une marque d'asservissement. On lit dans les historiens ecclésiastiques, que les habitans de Spolette & de Riéti s'étant donnés au pape Adrien I, déposerent leur barbe sur l'autel de saint Pierre. On touchoit la barbe de ceux qu'on vouloit adopter, pour marquer qu'on acquéroit sur eux la puissance paternelle; & on rasoit les moines en leur donnant l'habit, afin de leur montrer qu'ils avoient renoncé aux biens & aux honneurs du siecle. Il existe dans l'histoire un monument non moins authentique de la vassalité des Russes. Au couronnement de Béla IV, Daniel Romanowitz, duc de Russie, menoit le cheval du roi en signe de vasselage. (*Pray. Bonfini. Thurocs*). C'est sur ce royaume de Russie, & sur les provinces de Halitz ou de Galicie & de Lodomérie, qui en font partie, que la maison d'Autriche a fait valoir ses prétentions dans la derniere guerre. Ces deux provinces avoient aussi été érigées en royaumes. Dès le XIIe. siecle, les rois de Hongrie portoient les titres de rois de Halitz & de Lodomérie, & l'on trouve les sceaux de ces deux royaumes dans les plus anciens diplômes.

Le royaume de Halitz s'étendoit fort avant dans la Podolie. Il doit son nom à un château

bâti sur la montagne de Halitz, près des rives du Dniester. *Halicz mons altus terræ Haliciensis, argillosus qui à fluvio Dniester alluitur, cui arx super imposita est, qui & arci & regioni nomen dedit.* (*Jo. Dluglos. seu Longini hist. Polon. tom. I. lib. I*). La Lodomérie comprenoit une grande partie de la Volhynie. Alexandre Guaguini, dans sa chorographie de Pologne, dit, *que la province de Galicie ou Halicz est la partie de la Russie qui confine à la Hongrie & à la Transilvanie; lorsque la Russie fut démembrée*, ajoute le même auteur, *les provinces de Halicz & de Lodomérie* (*noms qu'elles reçurent de leur capitale*) *échurent au royaume de Hongrie.*

Les autres royaumes qui ont été annexés à la couronne de Hongrie en différens temps, sont la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, Rama, la Servie, la Cumanie, la Bulgarie, la Bosnie & la Rascie.

La Croatie & la Dalmatie furent érigées en royaumes par le pape Grégoire VII, en 1075, en faveur de Zwonimir, prince de Croatie & de Dalmatie. La premiere de ces provinces fut subjuguée par Ladislas I, & la seconde par son fils Coloman.

Rama, petit district de la Servie, tire son nom de la riviere de Rama, qui se jette dans celle de Naro; celle-ci va se perdre elle-même dans le golfe Adriatique. Béla II est le premier qui ait porté le titre de roi de Rama.

La Bosnie & la Rascie sont aussi partie de la Servie. La premiere tire son nom de la Bosna, qui va se jetter dans la Save, près d'Arki; la seconde tire le sien de la Rasca, qui se jette dans la Morave.

Page 179. (28) Le crédule Bonfini, dans la troisieme décade de son histoire, rapporte de bonne foi une fable qu'une tradition ancienne avoit conservée en Hongrie. Trois ans après ce combat, plusieurs Hongrois passerent sur le champ de bataille ; ils y trouverent un monceau de cadavres défigurés qu'on n'avoit pas enterrés. Ils furent surpris, & on le seroit à moins, d'entendre une voix s'élever du milieu de ces morts. Ils s'approcherent, & un des cadavres leur dit que la vierge Marie, pour qui il avoit toujours eu une dévotion particuliere, avoit obtenu de dieu que son ame ne paroîtroit pas devant son tribunal avant qu'il fût confessé ; que depuis trois ans il attendoit qu'il passât quelque confesseur, mais qu'il ne s'en étoit pas encore présenté. Bonfini ajoute toujours sérieusement qu'on alla chercher un prêtre dans le village voisin, que le squelette se confessa, & cessa de parler.

Page 180. (29) Ziska sentant sa mort approcher, fit venir ses soldats : *Mes amis*, leur dit-il, *quand j'aurai fermé les yeux, ne cherchez point à éterniser votre amitié pour votre général par un vain tombeau. Mais écorchez-moi, donnez mon cadavre aux bêtes féroces, & faites de ma peau un tambour. Tant que vous vous en servirez pour vous exciter aux combats, soyez sûrs que les ennemis n'oseront vous tenir tête, & que le souvenir de Ziska les mettra en fuite. Æne. Silvi. Hist. Bohem. l. XLVI.*

Page 182. (30) Sigismond mourut à Znaïm en Moravie, le 9 Décembre 1437, âgé de 70 ans. Il fut inhumé dans l'église cathédrale de Varadin. Il n'eut point d'enfans de son ma-

riage avec Marie de Hongrie. Après la mort de cette princesse, il épousa, en 1402, Barbe, fille de Herman, comte de Cilley. De ce mariage naquit Elisabeth, fiancée à Albert, duc d'Autriche, en 1417, & mariée au même prince en 1422.

Barbe de Cilley empoisonna les jours de Sigismond par le scandale de sa conduite, & les intrigues sourdes qu'elle tramoit dans sa cour. Elle conspira plusieurs fois contre ses jours. On n'avoit pu même mettre un frein à ses fureurs, qu'en la privant de la liberté. Mais les apparences mensongeres d'un repentir joué avec art, avoient toujours obtenu sa grace. Cette princesse donnoit à la cour l'exemple de tous les vices; elle avoit commencé par céder aux instances des hommes, elle finit par leur en faire; chaque jour elle changeoit d'amant; elle donnoit des leçons publiques d'athéisme, & chassoit avec ignominie toutes les femmes de sa suite qui osoient afficher la vertu. Elle mérita le nom *de Messaline* d'Allemagne. On ne sait qui l'on doit plus mépriser, ou de la princesse qui commettoit de pareils excès, ou du prince qui les souffroit. *Bonfin. dec. III. lib. VII.*

Page 183. (31) Albert I mourut d'une dyssenterie causée par un melon qu'il avoit mangé avec trop d'avidité. *Wolfg. Laz. Comment. rer. Vienn. l. III. p.* 107.

Page 189. (32) Ulric étoit frere de Barbe de Cilley, & par conséquent oncle de la reine Elisabeth.

Page 205. (33) *Non posse enim cum Turcâ, tanquam totius Christianitatis hoste, pacem fieri, sine consensu papæ, & nulla omninò esse vincula quæ Christianos obstringant, ut Infidelibus fidem servare teneantur.* (*Mich. Sigler. in chro-*

nolog. rerum. Ungar. lib. I. c 5). Quelques auteurs ont prétendu que les Chrétiens, en signant le traité de paix, avoient remis aux Turcs une *hostie consacrée* pour gage de leur fidélité, & qu'Amurath, au fort de la mêlée, la tira de son sein, en priant le dieu des Chrétiens de le venger de la perfidie de ses disciples; d'autres disent que cet empereur fit attacher le traité au bout d'une lance, & le fit porter aux premiers rangs de son armée, afin que les Chrétiens ayant devant leurs yeux cette preuve éclatante de leur parjure, craignissent le courroux du ciel, & perdissent courage.

Page 207. (34) Cette ardeur aveugle & bouillante, qui méprise les conseils de la prudence, & nuit plus aux succès d'une bataille que la lâcheté même, s'étoit emparée de toute l'armée. L'évêque d'Agria voyant Huniade protéger les aîles de son armée par un rang de chariots, lui dit avec hauteur : *Ce n'est point avec des chariots, mais avec de bons soldats, qu'on couvre les flancs d'une armée.*

Page 210. (35) Ladislas avoit demandé du secours à Drakul, Vaivode de Valaquie. Drakul lui envoya quatre mille cavaliers commandés par son fils. « Je vous fais présent aussi, lui » écrivoit-il, d'un cheval d'une agilité surpre- » nante; j'en ai donné un pareil à mon fils; » vous en aurez besoin l'un & l'autre; car vous » serez vaincus ».

L'épitaphe de Ladislas est digne de remarque.

Romulidæ Cannas, ego Varnam clade notavi;
Discite, mortales, non temerare fidem.
Me nisi pontifices jussissent rumpere fœdus,
Non ferret Scythicum Pannonis ora jugum.

Petr. de Revâ de Mon. & S. Cor. regn. Hung. Cent. V.

LIVRE TROISIE'ME.

Page 223. (36) Jaycza, Gaitia, Jaitia, Jaicz. Cette ville est située sur la rive de la Worwacz, qui va se jetter à quelques milles de-là dans la Save. C'étoit la capitale du petit royaume de Bosnie. La nature n'avoit laissé rien à faire à l'art pour la défense de Jaycza. Elle étoit environnée d'eau de tout côté, & des rochers escarpés lui servoient de remparts. Mahomet II s'en étoit emparé depuis quelque temps, & avoit fait écorcher vif le despote Etienne. Les Chrétiens à la vérité ne traitoient pas avec plus d'humanité les Infideles qui tomboient dans leurs mains. Il y avoit alors un Vaivode en Transilvanie, qui, pour divertir ses convives, faisoit quelquefois empaler une douzaine de Turcs autour de la table du festin. D'autres fois, il ordonnoit qu'on enlevât aux prisonniers la peau de dessous les pieds. On y semoit ensuite du sel, & l'on faisoit aussi-tôt approcher des chevres qui, léchant ce sel, faisoient expirer les malheureux Musulmans dans des tourmens horribles....... Mais c'étoient des Turcs. *V. Bonfin. decad. III. L. X.*

Page 229. (36) Dans cette entrevue des rois de Boheme & de Hongrie, il se passa une scene ridicule & superstitieuse. Chacun des deux princes avoit près de lui son bouffon. Le Hongrois étoit Catholique & d'une taille médiocre, le Bohémien hérétique & d'une taille gigantesque. Sur la fin d'un repas splendide, un courtisan proposa de faire décider par ces deux cham-

pions, lequel des deux cultes étoit préférable : qu'ils entrent en lice, dit-il, qu'ils luttent ensemble, & les deux royaumes adopteront la religion de celui qui demeurera vainqueur ; car certainement le ciel, intéressé à ce combat, accordera la victoire au champion de la vérité. Les rois & les deux cours applaudirent à cette proposition ; le légat du saint siege en murmura, mais on ne l'écouta point. On fait un cercle ; les deux athletes s'avancent, s'observent, se menacent, s'animent, s'approchent & se saisissent enfin ; tandis qu'ils se serrent, se pressent, entrelacent leurs bras, les spectateurs les encouragent du geste & de la voix, chacun espere pour son culte ; les Bohémiens se fient sur la taille de leur athlete, les Hongrois sur la force du leur, tous sur la protection exclusive du ciel. Enfin le Hongrois enleve son adversaire, & va le jetter à terre ; un Bohémien s'avance pour prévenir la chûte de son compatriote, un seigneur Hongrois frappe le Bohémien ; aussi-tôt de part & d'autre les glaives étincellent, & le festin alloit finir par un combat, si l'autorité des deux rois n'eût réprimé la fureur des deux partis. (*Ant. Bonfin. rer. Ungar. dec. IV. lib. II*). Il n'est pas rare dans l'histoire de voir des questions de religion ou de droit public, décidées par un combat singulier. En 942, les jurisconsultes Allemands eurent à la diete de Stella, une dispute très-vive sur le droit de représentation. Il s'agissoit de savoir si les enfans d'un homme mort avant son pere, devoient être admis à la succession de ce dernier, avec leurs oncles. On ne trouva pas de moyen plus sûr pour décider la question, qu'en faisant combattre deux champions. Heureuse-

ment pour les neveux, leur défenseur abattit son adversaire, & ils ne furent point privés de la succession de leur aïeul.

Page 237. (37) Ce traité fut confirmé par celui d'Olmutz, le 7 Décembre 1478. *Dubrav. l.* 31. *Henel. ab Hennens. ann. Siles. p.* 361. *Dlugloss. l.* 13. *du Mont.* T. III, P. II, p. 61.

Page 239. (38) Mathias étoit généreux, grand dans ses procédés : son abord étoit gracieux, ses discours enjoués, ses reparties vives & délicates. Sa gaieté le suivoit même au milieu des affaires. Les bons mots sembloient couler de sa bouche, sans que son esprit y eût part. Il y avoit à la cour un noble d'une avarice sordide; ses trésors étoient son idole. Ce seigneur avoit eu de violents débats, même en présence du roi, avec ses freres sur le partage de leur patrimoine. Ils moururent, mais trop tard au gré de leur impatient héritier. L'avare aussi-tôt se couvre d'un vieux manteau noir, laisse croître sa barbe, & affecte tout l'extérieur d'un deuil véritable. Le roi le rencontre dans ce lugubre appareil, & lui demande quel est le sujet de sa tristesse; *La mort de mes freres*, répond le courtisan, en feignant de pleurer. *C'est sans doute parce qu'elle a été trop lente*, reprend le roi, *& que l'ignorance des médecins a mal secondé votre impatience.*

Il avoit épousé Béatrix, fille naturelle de Ferdinand d'Aragon, roi de Naples. Cette princesse allioit les graces à la majesté; sa taille étoit élégante & noble, ses charmes effaçoient ceux de toutes les dames de la cour; douce & affable, elle avoit su renverser la barriere que l'étiquette a mise entre les reines & le peuple. On fut indigné à la cour de voir toutes les da-

mes de sa suite s'asseoir sans son ordre : n'en soyez point étonnés, dit le roi, ce manque de respect est un trait d'amour-propre; elles s'asseyent pour se cacher, de peur qu'on ne compare leur taille à celle de la reine.

La flatterie lui étoit odieuse; mais la louange vraie & délicate chatouilloit son orgueil. Un charlatan se présenta un jour à lui, loua indistinctement & les vertus que le prince avoit & celles qu'il n'avoit pas, célébra ses exploits, & lui en attribua de plus héroïques encore; enfin il le loua sur sa beauté même. Le prince écouta patiemment sa harangue : *si cet éloge*, dit-il, *est une critique indirecte de ma conduite, si tu me loues du bien que je n'ai pas fait pour m'exciter à le faire, je reçois des conseils; mais crains bien que tu ne sois qu'un bas flatteur, car tu as loué ma beauté, & tu me voyois. V. Galeoti. Martii. de dict. & fact. Math. reg. C. III. VII. XIII. in Script. rer. Ung.* On vante son goût pour les beaux-arts, & la magnificence avec laquelle il récompensoit ceux qui y excelloient; ce fut sur-tout aux mathématiciens & aux poëtes qu'il prodigua ses bienfaits. Mais quels étoient ces beaux génies dont sa bienfaisance encourageoit l'essor? C'étoient des astrologues qu'il consultoit la veille d'une bataille ou d'un assaut, pour savoir quel sort le ciel réservoit à ses armes. De pareils savans n'étoient guere dignes des faveurs d'un si grand roi. Les poëtes ont paru les mériter à plus juste titre. L'un d'eux fit les vers suivans, lorsqu'il vit Mathias entrer triomphant dans Vienne.

Discite, mortales, nimiùm non fidere muris
Mœnia quid valeant, capta Vienna docet.

Strenua quid possit virtus & dextera regis,
Exemplo monstrat clara Vienna suo.
O miranda nimis placidi clementia regis!
Lædere non novit, vincere cuncta solet.

Un autre poëte grava ces vers sur le tombeau de son bienfaiteur :

Corvini brevis hæc urna est, quem magna fatentur
Facta fuisse deum, fata fuisse hominem.

Cette épitaphe a depuis été imitée par Pope, pour honorer la cendre d'un homme qui en étoit plus digne que Mathias ; car un grand philosophe est presque toujours au-dessus d'un grand roi. C'étoit Isaac Newton.

Malgré ses hautes qualités, Mathias n'étoit pas sans défaut. Il étoit rarement maître des mouvemens de son indignation ; lorsque l'effervescence de son sang avoit troublé sa raison, il étoit capable des plus grands excès. Il écrivit un jour aux habitans de Bude, ces mots tracés par la fureur : *Mathias, Dei gratiâ, Hungarorum rex bonum manè, cives ! Ad regem omnes si non venietis, capita perdetis. Budæ, rex.* « Citoyens, je vous donne le bon jour ; si vous » ne vous rendez sur le champ auprès du » roi, vous serez tous décapités. A Bude : le » roi ». Cette maniere de souhaiter le bon jour est un peu tyrannique.

Page 242. (39) Béatrix, disent historiens, avoit suivi Mathias au congrès d'Olmutz. Elle y conçut pour le roi de Boheme une passion que ni la raison, ni le temps, ni l'absence ne purent étouffer. Ce feu qu'elle ne put dissimuler même pendant la vie de son époux, éclata à la mort

de Mathias ; & l'on vit à l'empressement avec lequel elle sollicita les suffrages de la diete en faveur de Ladislas, que c'étoit un motif plus puissant encore que l'ambition qui la faisoit agir. Ladislas, tant qu'il ne fut point paisible possesseur du trône, flatta son amour. Mais bientôt changeant de ton & de langage, il refusa de lui donner la main, sous prétexte qu'elle étoit stérile. Béatrix, outrée de dépit, porta ses plaintes au pape, qui fut sourd à ses prieres. On ne sait qui devoit plus rougir, ou du roi qui violoit ainsi ses engagemens, ou de la princesse qui se servoit d'un si étrange moyen pour les lui faire tenir. Béatrix quitta la Hongrie, en chargeant d'imprécations le roi, les Hongrois & le pape. Elle ne devoit se plaindre que de la nature, qui lui avoit ravi ses charmes. Elle se retira d'abord en Italie, puis dans l'isle d'Ischia, qui avoit déja servi de retraite à un prince de sa maison (Ferdinand II), chassé de ses états par les François. C'est dans cette isle que l'infortunée Béatrix, après avoir été témoin des derniers malheurs de sa famille, mourut dans l'amertume & dans les larmes, l'an 1508. *Voy. Dubrav. Hist. Boie. l. 31. Ludov. Tuberon. comment. de temp. suis. l. II. Istuanf. l. III. Hist. ecclesiast. l. XI.*

Ladislas épousa, en 1502, Anne de Candale, fille de Guillaume, comte de Candale, & de Catherine de Foix, laquelle étoit fille de Gaston, comte de Foix, & de Magdelaine de France, fille de Charles VII, promise à Ladislas le Posthume. Anne de Candale mourut en 1506, en couche de Louis II.

Page 246. (40) On ne peut concevoir jusqu'à quel excès de ridicule les historiens de

ce temps-là ont poussé la superstition. En voici un exemple plus frappant encore que celui que je viens de citer. Dusburg, dans son histoire de l'ordre Teutonique, après avoir dit que les chevaliers entrerent dans une province habitée par des Hérétiques, qu'ils brûlerent tout, villes, villages, arbres, moissons; que depuis les vieillards décrépits jusqu'aux enfans au berceau, ils n'y laisserent pas un seul homme vivant, cet historien ajoute: *& reversi sunt gaudentes, plaudentes, & laudantes clementiam Salvatoris.*

Page 146. (41) Jean Albert étoit mort en 1501. Alexandre son frere lui avoit succédé. Celui-ci mourut en 1506. Les Polonois élurent alors Sigismond, cinquieme fils de Casimir IV.

Page 248. (42) Louis II étoit né le premier Mai 1506. Il fut couronné roi de Hongrie, du vivant de son pere, le 4 Juin 1507. L'histoire ne s'est pas contentée de rapporter les principales actions de sa vie; elle a aussi offert à la crédulité des siecles à venir, des prodiges enfantés par celle du peuple Hongrois. Avant la bataille de Mohacs, dit un historien contemporain, un fantôme hideux, décharné, les yeux ardens, les jambes torses, demande à parler au roi de Hongrie; il essuie un refus, il insiste; Louis envoie un seigneur de la cour pour le recevoir, il crut que la riche parure de ce seigneur le feroit prendre pour le roi lui-même. » Tu n'es pas le roi, dit le fantôme d'une voix » terrible; Louis ne veut pas m'entendre, qu'il » tremble, il périra bientôt ». On dit aussi que lorsqu'on présenta au roi ses armes, il changea de couleur; ce qui fit mal augurer aux soldats du succès de cette bataille. Les historiens rapportent que ce prince étoit né sans épiderme, mais

que l'art des médecins répara ce défaut de la nature.

Page 251. (43) Quoique la Hongrie n'ait été convertie à la foi que dans le onzieme siecle, son clergé n'y a rien perdu du côté de la puissance & des richesses. Lorsque saint Etienne se fit baptiser, il y avoit déja près de 700 ans que Constantin, par la loi qu'il publia en 321, avoit permis de tester en faveur des églises, & avoit ouvert par-là une vaste carriere à la libéralité des fideles. Les Hongrois réparerent bientôt, par leurs pieuses donations, le tort sensible qu'ils avoient fait à l'église, en adoptant si tard l'évangile. Ce fut sur-tout pendant les croisades que le clergé de Hongrie, comme celui de toute l'Europe, mit la derniere main à l'édifice immense de sa fortune. On vit avec étonnement des gens qui prêchoient l'humilité & le mépris des richesses, décorés des titres pompeux de comtes, de barons, & regorgeant d'or. On vit les descendans de ces fiers conquérans, dont la renommée s'étoit étendue des rives du Tanaïs à celles du Tibre, se priver de leur héritage pour le consacrer à l'entretien de quelques moines indolens; heureux encore ceux qui, après avoir donné tous leurs biens, conservoient assez de raison pour ne pas se donner eux-mêmes; &, la *corde au col*, demander humblement à être admis parmi *les serfs* de l'église!

L'énorme puissance du sacerdoce ouvrit enfin les yeux des monarques de l'Europe. Dans quelques états on voulut mettre un frein à l'avidité des prêtres, en les empêchant d'acquérir des fiefs & des terres. Mais de tous les princes, celui qui a montré plus de fermeté à réprimer les entreprises du clergé, c'est Othon IV. Cet em-

pereur, au rapport de Guillaume le Breton, le jour de son couronnement, fit une ordonnance qui interdisoit aux prêtres la possession des immeubles. Depuis il porta ses vues plus loin, & son dessein étoit même de leur ôter les dîmes. Il vouloit, à l'exemple de Charles Martel, distribuer à ses soldats les biens de l'église. On peut en juger par ce fragment de la harangue qu'il fit aux chefs de son armée, avant de livrer la célebre bataille de Bovines.

» Le jour que mon front fut ceint du diadême » Impérial, je publiai cette loi, & j'ordonnai » qu'on l'observât dans tout l'univers Chrétien. » Que le clergé se borne à la possession des » dîmes & des offrandes, qu'il abandonne les » châteaux & les terres à des mains capables de » les défendre & de les cultiver, afin que le peu- » ple ne soit plus privé de sa subsistance, ni le » soldat du prix de son sang.

» Maintenant que le clergé refuse de se con- » former à mes ordres suprêmes, ne m'est-il » pas permis d'appesantir mon bras? Ne puis- » je pas lui ôter avec les terres, les dîmes dont » il jouit? Si Charles-Martel, en leur enlevant » autrefois les dîmes, eut la bonté de leur laisser » les terres, n'ai-je pas le droit de les priver » de l'un & de l'autre?...... Qui pourra m'empê- » chêr, pour abaisser l'orgueil des prêtres & » punir leur hauteur, de les contraindre de se » contenter des prémices & des offrandes qu'on » porte à l'autel. Il seroit sans doute plus juste » de voir ces revenus immenses & ces habita- » tions délicieuses au pouvoir d'un guerrier va- » leureux, qu'aux mains de cette espece d'hom- » mes qui ne semblent nés que pour jouir du » fruit des travaux de leurs concitoyens, qui

» croupissent dans la mollesse & dans l'oisiveté, » dont la vie est inutile au reste du monde, dont » l'unique travail est de passer les jours à table » & dans les plaisirs, & dont l'embonpoint scan» daleux décele à chaque moment l'intempé» rance ».

Illo quippè die, quo me diademate primum
Reddidit insignem patrum pater Imperiali,
Hanc promulgavi legem, in scriptis que redactam
Jussi per totum servari firmiter orbem.
Ecclesiæ decimas oblataque munera tantùm
Possideant, villas nobis & prædia linquant,
Vivat ut hinc populus, habeatque stipendia miles.
Nunc quia lege mihi Clerus non paret in istâ,
Nonne gravare manum, nunquid non debeo magnas
Cum villis decimas illis auferre licenter?
Nunquid non possum legem super addere legi
Tudite Caroli, villas qui noluit illis
Tollere? si decimas ipsis tulit ille, mihi non
Villas cum decimis auferre licebit eisdem?

. . . .

Nonne licet nobis hâc Clerum lege ligare,
Rebus ut oblatis contenti primitiisque,
Jam discant humiles magis esse, minùsque superbi?
Quàm satius, quàm commodius, me jura novante,
Impiger hæc tam culta novalia miles habebit,
Et villas tot deliciis opibusque fruentes,
Quàm genus hoc pigrum, fruges consumere natum,
Otia quod ducit tecto quo marcet & umbra;
Qui frustrà vivunt; quorum labor omnis in hoc est,
Ut Baccho Venerique vacent, quibus inflat obesis
Crapula colla toris, oneratque abdomine ventres!

(*Guillermi Briton. Armoric. Phillippid. liv. X. a. P. Pithæo. edit. p.* 31.)

Mais Othon fut vaincu à Bovines, & l'on ne manqua pas d'attribuer au courroux du ciel irrité de l'impiété de ce prince, la victoire due à la valeur de Philippe-Auguste. Il ne paroît pas que les rois de Hongrie aient fait aucune tentative pour diminuer la puissance de l'état ecclésiastique. Le clergé avoit prévenu les reproches qu'on eût pu lui faire sur son indolence. Il avoit senti que chez une nation amollie, les biens peuvent donner de la considération; mais que chez un peuple guerrier, la profession des armes peut seule sauver du mépris. J'ai déja observé que les prêtres étoient dans l'usage de se marier. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à les réduire aux ennuis du célibat, mais on ne put leur faire abandonner la profession des armes : tant il est vrai que l'homme renonce plus difficilement au droit de détruire son semblable, qu'à celui de lui donner l'être! En vain Charlemagne, en qualité de chef temporel de l'église, avoit condamné cet abus; en vain les papes & les conciles avoient défendu aux évêques de porter les armes, *à moins que ce fût contre les Infideles* : rien ne put contenir leur humeur belliqueuse. On les vit toujours paroître dans les camps, donner aux soldats l'exemple de la bravoure, & quelquefois aussi celui de la cruauté, & souiller du sang de leurs freres des mains qu'ils auroient dû élever vers le ciel pour lui demander d'accorder la paix aux nations.

i Chez presque tous les peuples barbares, les pontifes étoient dispensés d'aller à la guerre. Il est singulier que dans la religion la plus sainte & la plus pure, on voie, durant plusieurs siecles, des prélats au milieu des camps. On trouve la cause de cette singularité dans l'es-

prit du gouvernement féodal. En recevant des terres, les eccléſiaſtiques ſe trouvoient obligés au ſervice militaire auquel ces terres étoient aſſujetties. Un article du décret donné par Ladiſlas le Poſthume en 1454, oblige tous les prélats à ſervir dans l'armée avec un nombre d'hommes proportionnel à leurs revenus. *Les archevêques, évêques, prélats & autres qui poſſedent les principales dignités eccléſiaſtiques, ſont tenus de ſervir dans notre armée, avec leurs bannieres & le nombre de lances qu'ils nous doivent, ainſi qu'ils avoient coutume ſous le regne de Sigiſmond. (Ladiſl. Poſthum. regis decret. art. III.)* Les prélats avoient une milice épiſcopale, compoſée de gentilshommes qui tenoient des fiefs de l'égliſe, & juroient de combattre pour ſa cauſe. Les obligations de ces vaſſaux étoient les mêmes, que les devoirs de ceux que la loi ripuaire appelle *milites eccleſiaſtici*.

Après la bataille de Mohacs, le déſordre augmenta en Hongrie. Les ſeigneurs les plus puiſſans s'emparerent des évêchés; & l'on comptoit, en 1534, ſept évêques qui n'avoient pas la moindre teinture de lettres, & n'avoient point reçu de l'égliſe le caractere auguſte du ſacerdoce. C'étoient les évêques de Varadin, d'Agria, des Cinq-Egliſes, de Nitria, de Javarin, d'Albejule & de Chonad. Le peuple parut ne pas s'appercevoir de cette révolution. Il lui importoit peu que des guerriers fuſſent évêques, ou que des évêques fuſſent guerriers.

Page 252. (44) La ville de Mohacs eſt ſituée dans le comté de Baraniwar, à deux lieues de Bath. La Coraſſe baigne ſes murs, & va ſe jetter près de-là dans le Danube.

Page 257. (45) Marie étoit, ainſi que nous

l'avons dit, petite fille de Maximilien, & fille de Philippe I, roi d'Espagne. Elle ne voulut jamais se remarier, quoiqu'elle fût recherchée par les plus puissans princes. Son frere Charles V lui donna le gouvernement des pays-bas.

Page 265. (46) Les Hongrois avoient coutume d'ôter les éperons à celui qui portoit l'enseigne royale le jour d'une bataille, afin de lui ôter les moyens de fuir pendant l'action. François Bodon, à l'exemple de plusieurs nobles, s'étoit emparé de l'évêché d'Albejule, qu'il posséda jusqu'à ce que Ferdinand fut devenu paisible possesseur de la Hongrie.

Page 273. (47) Les historiens Turcs débitent, au sujet de ce siege, une fable fort accréditée parmi eux. Ils racontent que Soliman, inquiet du succès de son entreprise, crut voir en songe Mahomet; que le prophete lui dit que le ciel étoit irrité contre lui, & qu'il ne pourroit fléchir son courroux, qu'en offrant quarante mille béliers en sacrifice. Dans l'état de disette où étoit l'armée, il étoit impossible de trouver un nombre si prodigieux de victimes. Le vizir Ibrahim, à qui Soliman fit part de sa vision, lui représenta qu'il ne falloit pas prendre à la lettre le discours du prophete, & que sans doute les quarante mille béliers dont le ciel exigeoit le sang, désignoient qu'un pareil nombre de guerriers perdroit la vie sous les murs de Vienne. Les mêmes historiens ajoutent qu'après sa retraite, le sultan fit la revue de son armée, & qu'il la trouva diminuée de quarante mille hommes. Il se ressouvint alors de son songe, & prononça contre ses successeurs les plus terribles malédictions, si jamais ils entreprenoient le siege de Vienne. On prétend que la

crainte de cette imprécation a empêché longtemps les Turcs de rien entreprendre sur la capitale de l'Autriche, & qu'ils lui attribuerent la défaite qu'ils essuyerent en 1683, sous les murs de cette ville.

Page 282. (48) Quelques historiens donnent à la chûte du vizir Ibrahim une cause très-légere, mais qui n'est pas sans vraisemblance. On avoit présenté à Roxelane un collier de pierreries; le prix de ce bijoux l'effraya. Ibrahim, moins opulent, mais plus magnifique, l'acheta pour sa femme. Celle-ci affecta de paroître aux yeux de la sultane avec cette parure. Roxelane, de concert avec ses rivales, jura la perte du vizir. La calomnie fut tramée avec art. Il n'en falloit pas beaucoup pour séduire l'empereur. Il fit étrangler Ibrahim pendant la nuit même où cet officier veilloit à la sûreté de son maître. Soliman étoit secrétement jaloux de la gloire dont le vizir s'étoit couvert dans différentes expéditions; peut-être l'envie qui rongeoit son cœur n'attendoit-elle que cette occasion pour immoler sa victime. La mort de ce vizir apprend à ses pareils qu'il est dangereux d'être trop utile à un despote.

LIVRE QUATRIEME.

Page 291. (49) M. Bechet, chanoine d'Usez, a donné une histoire du cardinal Martinusi. Il en fait un patriote, un héros, un homme de bien, & presque un saint : cependant cet historien raconte assez naïvement tout ce qui sert à prouver le contraire. Il loue sa bonne foi, & ne dissimule pas les traités qu'il a violés; il vante le zele désintéressé de ce prélat pour son

pupille, & ne cache pas que la veuve de Jean & son malheureux fils languissoient dans l'exil & l'indigence, tandis qu'il étoit au faîte des grandeurs & au sein des richesses. Il annonce dans sa préface qu'on verra dans le cardinal un homme qui ne travailla que pour la paix, & cependant il dévoile toutes les intrigues de cet ambitieux. L'éloge comme la satyre doivent être fondés sur des faits. Il paroît que M. Bechet cherchoit à rendre le prélat intéressant, afin de rendre plus odieux les auteurs de sa mort. Le meurtre me fait horreur comme à lui. On devoit punir juridiquement ce prélat, & non pas le faire assassiner. On entrevoit dans l'histoire du cardinal le dessein de flatter les vues & les penchans du prince Ragotski, à qui cet ouvrage est dédié.

Page 300. (50) Les Janissaires entrerent dans la ville sous prétexte d'admirer les morceaux rares de peinture & de sculpture qu'on rencontroit dans cette ville, comme si les yeux des Turcs avoient été faits pour contempler les chefs-d'œuvre des arts.

Page 303. (51) Hermanstadt, que les Hongrois appellent *Cében* ou *Czében*, & les Latins *Cibinium*, est la ville capitale de Transilvanie. Elle est située sur la riviere de Cében, qui va se jetter à quelques milles de-là dans l'Alt. Hermanstadt n'est commandée par aucune montagne, & est bien fortifiée. Elle fut fondée par Herman de Nuremberg, qui avoit suivi Gisele, épouse d'Etienne I, en Hongrie. Herman bâtit en Transilvanie un château, à qui il donna son nom. C'est ce qu'atteste l'ancien sceau de la ville d'Hermanstadt: SIGILLUM CIVIUM DE VILLA HERMANNI. Les habitans sont Saxons,

l'évêque eſt ſuffragant de l'archevêque de Colocza. Elle eſt à dix lieues d'Albejule. C'eſt près de cette ville qu'eſt le détroit de la *Tour Rouge*, où les Turcs furent défaits en 1493.

Page 304. (52) Il eſt peut-être intéreſſant pour l'hiſtoire des arts, de rappeller que parmi ces préſens il y avoit une coupe d'or enrichie de diamans, dont le couvercle étoit ſurmonté d'un horloge qui marquoit, outre les heures, la marche & toutes les révolutions des corps céleſtes. Cette machine, qui paroiſſoit alors miraculeuſe, faiſoit partie de la ſucceſſion de l'empereur Maximilien.

Page 315. (53) Martinuſi avoit fait dans ſon chariot une marche forcée; ſes partiſans le ſuivoient à cheval; en traverſant un ruiſſeau, ſa voiture fut renverſée; les ſeigneurs de ſa ſuite lui dirent qu'il falloit retourner ſur ſes pas; que cet accident étoit d'un mauvais augure, & que le ciel ſembloit l'avertir que la même chûte menaçoit ſa fortune. A cette abſurdité, George répondit par une autre. Ce *char*, dit-il, n'eſt pas celui qui regle ma deſtinée; elle ſuit le cours du *char* radieux que vous voyez briller au firmament. Cette anecdote prouve qu'en Tranſilvanie, dans le ſeizieme ſiecle, les grands n'étoient pas moins ſuperſtitieux que le peuple.

Page 315. (54) Albejule. Cette ville ſubſiſtoit avec ſplendeur du temps des Romains, ſous le nom d'*Apulum*. C'eſt ce dont une infinité d'inſcriptions qui y ont été trouvées, ne permettent pas de douter. Elle étoit ſituée dans les environs de *Zarmize-Gethuſa*, ou *Ulpiana-Trajana*, capitale de la Dace, ville floriſſante, qui n'eſt plus qu'un village. Quelques ſavans ont cru que le nom d'Albejule venoit de Julie, femme de Sévere,

vere, & mere de Caracalla. Mais il est plus simple d'en rapporter l'origine à Gyula, un des sept chefs qui commandoient les Hongrois lors de leur établissement sur les bords du Danube. Tous les historiens Hongrois s'accordent à dire que ce Gyula s'étant égaré à la chasse, trouva les ruines d'une ancienne ville fondée par les Romains, mais alors couverte de buissons, & devenue le repaire des serpens; qu'il en releva les débris, en fit la métropole de sa tribu, & fit, pour sa splendeur, tout ce qu'un barbare pouvoit faire. Les Allemands l'appellent *Veissenburg*, & les Hongrois *Gyula-feïr-var*. c. à. d. ville blanche de Gyula. *V. Danub. Pann. phys. a Aloi. com. Marsili. tom. II. p.* 136. *tab.* 60. *Gruter. fol.* 467. *Append. ad res Hung. in Scrip. rer. Hung. p.* 622. *Mém. de l'Ac. des Inscr. & bell. Lettr. tom. XXVIII. p.* 451.

Page 317. (55) La princesse Anne de Hongrie, sœur de Louis II, & femme de Ferdinand I, mourut à Prague le 27 Janvier 1547, après avoir donné le jour à la princesse Jeanne.

Jeanne étoit née le 24 Janvier. Elle fut le quinzieme fruit du mariage de Ferdinand avec Anne de Hongrie. Elle épousa, en 1565, François-Marie de Médicis, grand duc de Toscane, & fut la mere de Marie de Médicis, reine de France.

Les autres enfans de Ferdinand I & de Anne de Hongrie, furent 1°. Elisabeth, archiduchesse, née le 9 Juillet 1526, mariée en 1543 à Sigismond-Auguste, roi de Pologne. 2°. Maximilien II, Empereur, né le premier Août 1527. 3°. Anne, archiduchesse, née le 7 Juin 1528, mariée le 4 Juillet 1546 à Albert V, duc de Baviere. 4°. Marie, archiduchesse, née le 15 Mai

1530, mariée en 1546 à Guillaume duc de Juliers. 5°. Madeleine, archiducheſſe, née le 14 Août 1532. 6°. Catherine, archiducheſſe, née le 25 Septembre 1533, mariée en 1549 à François de Gonzague, duc de Mantoue, & en 1553 à Sigiſmond-Auguſte, roi de Pologne. 7° Ferdinand, archiduc d'Autriche, comte du Tirol, né le 14 Juin 1529. 8°. Eléonore, archiducheſſe, née le 2 Novembre 1534, mariée en 1561 à Guillaume de Gonzague, duc de Mantoue. 9°. Marguerite, archiducheſſe, née le 16 Février 1536. 10°. Jean, archiduc d'Autriche, né le 10 Août 1538. 11°. Barbe, archiducheſſe, née le 30 Avril 1539, mariée en 1565 à Alphonſe II, duc de Ferrare. 12°. Charles II, tige de la branche d'Autriche-Stirie, de qui deſcend l'auguſte Marie-Thérese. 13°. Urſule, archiducheſſe, née le 24 Juillet 1541. 14°. Hélene, archiducheſſe, née le 7 Janvier 1543.

Page 318. (56) Coloſward, en Latin *Claudiopolis*, en Allemand Klauſenburg, eſt une des villes les plus célebres & les plus anciennes de Tranſilvanie; elle eſt ſituée ſur le petit Samos. C'eſt-là que s'aſſemblent les états de Tranſilvanie. Les habitans ſont Saxons & Hongrois. Du temps de Reicherſdoff, on liſoit encore cette inſcription ſur une des portes de cette ville.

J. M. N.

TRAJANO PRO SALUTE IMP. ANTONINI ET M. AURELII CÆS. MILITES CONSISTENTES MUNICIPIO POSUERUNT.

Page 324. (57) Temeſwar, autrefois *Zurobara*, eſt ſituée ſur le Temes, dont elle emprunte ſon nom. Ce fleuve, après avoir arroſé de fertiles campagnes, ſe diviſe en deux rivieres, dont l'une ſe jette dans le Danube, non loin de Bel-

grade, & l'autre, après avoir formé plusieurs isles, va confondre ses eaux avec celles de la Theisse.

Le beglierbey avoit sommé Lozonce de se rendre. Sa lettre étoit remplie de menaces, celle du gouverneur ne fut pas moins fiere; il lui conseilloit de se retirer & d'évacuer la province. On prétend que le Turc lui répondit par ces vers de Virgile :

.... Ante leves pascentur in æthere cervi;
Et freta destituent nudos in littore pisces.

Ceci prouve du moins que ce musulman avoit lu Virgile.

Page 339. (58) Le cardinal Martinusi étoit un homme assez important pour que le peuple imaginât des présages de sa mort. La veille de cet attentat, son aumônier se trompa au sacrifice de la messe; renversa le calice, & répandit sur l'autel la liqueur sacrée. Tous les spectateurs furent épouvantés; Martinusi ne vit que la mal-adresse du prêtre. Pendant la nuit un orage affreux renversa les arbres, ébranla les maisons; le peuple fut frappé de terreur, Martinusi ne vit qu'un phénomene très-naturel. Une observation moins absurde, c'est que les meurtriers du cardinal & leurs complices périrent tous malheureusement. Les Turcs firent souffrir à Palavicini des tourmens affreux; Ferraro fut pendu à Alexandrie; Campegio Monino perdit la tête à Saint-Germain en Piémont; Scaramoncia fut écartelé en Provence; Piacentino, après avoir perdu dans un combat singulier la main droite dont il avoit frappé le cardinal, fut tué par un sanglier, sous les yeux mêmes de Ferdinand.



TABLE DES MATIERES DU PREMIER VOLUME.

A

D

E

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

V

W

Z